

# **[Guerre des Ténèbres-2] La Dimension des ombres**

**Feist, Raymond E**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.com

# RAYMOND E. FEIST



---

## LA DIMENSION DES OMBRES

---



Raymond E. Feist

***La Dimension des ombres***

La Guerre des ténèbres – tome 2

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Isabelle Pernot

Bragelonne

*Cet ouvrage est dédié à Janny, Bill, Joel et  
Steve, pour m'avoir fait bénéficier de leurs  
talents.*

## La course-poursuite

Une femme poussa un cri indigné.

Trois jeunes gens venaient de traverser le marché nocturne en courant, renversant des charrettes et bousculant des badauds sur leur passage. Leur chef, un grand maigre aux cheveux roux, montra du doigt le dos de leur proie qui s'éloignait.

— Il est là ! s'exclama-t-il.

La nuit tombait sur la cité portuaire de Durbin et sur les hommes prêts à tout qui couraient dans ses rues. Des commerçants retirèrent en hâte les marchandises les plus précieuses de leurs étals en voyant les trois jeunes guerriers repousser tout ce qui leur bloquait le passage. Ils laissaient dans leur sillage consternation, insultes et menaces, qu'ils ignoraient en bloc.

La chaleur estivale du désert du Jal-Pur s'accrochait encore aux murs et aux pavés de la ville en dépit de la brise légère venue de la mer. Même les mouettes du port restaient paresseusement immobiles en attendant que des miettes tombent de la charrette d'un camelot. Les plus ambitieuses d'entre elles s'élevaient parfois dans les airs pour planer avec indolence sur la brume de chaleur qui s'élevait des quais. Mais elles revenaient bien vite se poser en silence parmi leurs compagnes.

Les marchés nocturnes étaient bondés, car la plupart des habitants de Durbin avaient passé l'après-midi à se reposer à l'ombre pour échapper à la chaleur étouffante. La ville fonctionnait au ralenti en cette période, car c'étaient là les jours les plus chauds de l'été. Les humains qui vivent en bordure du désert savent qu'il ne sert à rien de lutter en vain contre les éléments. C'est la volonté des dieux.

C'est pourquoi la vision de trois jeunes gens armés et apparemment dangereux poursuivant un autre homme avait quelque chose d'inattendu. À Durbin, cela n'avait d'ordinaire rien de remarquable. Mais là c'était surprenant, compte tenu de la saison et de l'heure. Il faisait tout simplement trop chaud pour courir.

De toute évidence, du fait de son teint basané et de ses vêtements : une tunique et un pantalon amples, ainsi qu'un cafetan, le fugitif était un homme du désert. Coiffé d'un turban bleu nuit, il était

chaussé de bottines. Ses poursuivants avaient à leur tête un homme du Nord, sûrement originaire des Cités Libres ou du royaume des Isles. Les rouquins étaient rares dans l'empire de Kesh la Grande.

Ses compagnons étaient tout aussi jeunes que lui. L'un était brun et large d'épaules, l'autre blond et moins trapu. Sales et bronzés tous les trois, ils affichaient un air menaçant qui les vieillissait. Les yeux fixés sur leur proie, ils gardaient les mains à proximité de leurs armes. Leurs vêtements – pantalons, chemises en lin, bottes de cavalier et gilets en cuir – montraient qu'ils venaient du val des Rêves. Il s'agissait sûrement de mercenaires, une impression que leur détermination farouche ne faisait qu'accentuer.

Ils débouchèrent sur un boulevard qui conduisait au port. Le fugitif plongea entre les marchands, les badauds et les dockers qui rentraient chez eux pour la nuit. Le chef des poursuivants s'arrêta un instant, le temps d'annoncer :

— Il se dirige vers le quai des céréaliers.

D'un geste, il envoya son compagnon blond dans une rue adjacente, puis fit signe au brun de le suivre.

— J'espère que tu as raison, rétorqua ce dernier, plus petit que le rouquin. Je commence à en avoir marre de courir.

Visiblement amusé, son compagnon lui lança un rapide coup d'œil.

— Tu as passé trop de temps assis dans les tavernes, Zane. Il va falloir te ramener sur l'île pour te confier aux bons soins de Tilenbrook.

Trop essoufflé pour riposter, le petit brun se contenta de pousser un grognement indiquant qu'il ne trouvait pas ça drôle du tout. Il essuya rapidement la sueur qui coulait sur son front et dut presser le pas pour rattraper le grand rouquin.

Les habitants de Durbin avaient l'habitude des duels, des bagarres, des conflits entre bandes rivales, des émeutes et de tout ce qui avait trait aux troubles à l'ordre public. Lorsque Jommy et Zane arrivèrent dans la rue au détour de laquelle ils avaient vu leur proie disparaître, ils découvrirent que les lieux étaient quasiment déserts. Les passants, les marchands et les marins qui se rendaient dans les tavernes des environs avaient tous vu venir les ennuis et avaient couru se mettre à l'abri. Des portes se fermèrent, des volets claquèrent, et ceux qui n'avaient pas réussi à entrer quelque part firent de leur mieux pour trouver un refuge.

Tandis que Jommy Kiliroo gardait les yeux fixés sur la silhouette minuscule de leur proie en fuite, Zane conDoin jetait un coup d'œil à chaque pas de porte, dans chaque entrée de ruelle ou dans tout autre lieu offrant la possibilité d'une embuscade. Il n'y vit que des citoyens de Durbin qui s'y étaient recroquevillés en attendant que les ennuis

s'éloignent.

Jommy vit leur homme disparaître au coin d'une autre rue, à l'autre bout du boulevard.

— Si Tad a été aussi rapide que d'habitude, le type va lui tomber tout droit dans les bras.

Zane sourit.

— Il l'est. Suri ne nous échappera pas.

Cela faisait un mois que Jommy, Tad et Zane étaient sur la piste de cet homme, un négociant du nom d'Aziz Suri, natif du Jal-Pur, qui importait des épices et des huiles en provenance des Cités Libres. Il avait également la réputation d'être un espion franc-tireur qui vendait des informations et négociait des secrets, ainsi qu'un proche contact des Faucons de la Nuit, la guilde de la mort. Un mois plus tôt, lors de la fête du solstice d'été donnée par l'empereur de Kesh, les agents du conclave des Ombres avaient empêché la réussite d'un complot visant à plonger l'empire dans une guerre civile. À présent, ces mêmes agents traquaient les derniers groupes d'assassins pour mettre un point final à leur règne de terreur, long de plusieurs siècles.

Zane avait du mal à soutenir l'allure de Jommy. Il était pourtant capable de courir aussi loin que le grand rouquin, mais pas au rythme soutenu que lui imposait son ami aux longues jambes. Peut-être Jommy avait-il raison, après tout. Peut-être avait-il passé trop de soirées dans des tavernes. Son pantalon le serrait un peu ces derniers temps.

En arrivant au bout du boulevard, ils se retrouvèrent sur le quai des céréaliers : il s'agissait d'une longue série de jetées, ponctuées par trois grands derricks, qui s'étirait devant deux immenses entrepôts. À l'autre bout du quai, Tad arrivait en courant vers eux.

— Par là ! s'écria-t-il en pointant du doigt pour montrer que leur proie s'était glissée dans l'étroit passage entre les deux entrepôts.

Jommy et ses deux cadets ne prirent pas de précautions particulières car, après avoir passé un mois à Durbin, ils connaissaient suffisamment cette partie de la cité pour savoir que leur proie s'était précipitée dans un cul-de-sac. Lorsqu'ils arrivèrent devant l'étroite ouverture, l'homme en jaillit et courut tout droit en direction du port. Le disque rouge du soleil couchant se réfléchissait de façon aveuglante sur la mer scintillante, si bien que l'homme tourna la tête en levant les mains pour se protéger les yeux.

Jommy tendit la main et réussit à agripper le fugitif, juste le temps de lui faire faire volte-face. Déséquilibré, l'homme chercha en vain à se redresser en battant des bras. Jommy essaya d'empoigner sa tunique, mais il ne réussit qu'à le faire tituber davantage. Personne n'eut le temps de s'emparer du mince marchand avant qu'il se cogne dans le derrick du centre.



Sonné, l'homme du désert se retourna, chancela et, juste au moment où il reprenait ses esprits, tomba de la jetée.

Un cri semblable à celui d'un chien à qui on vient de marcher sur la patte résonna lorsque le marchand disparut. Les trois jeunes gens se précipitèrent au bord de la jetée. Suspendu à la corde du derrick, le petit négociant se balançait au-dessus d'un filet à marchandises détendu et lançait des insultes en contemplant les rochers en contrebas. On était à marée basse, si bien qu'à peine quelques centimètres d'eau protégeaient le malheureux de la grave blessure qui l'attendait s'il tombait. Toutes les barges utilisées pour transporter les céréales à bord des navires attendaient un peu plus loin, ancrées dans des eaux plus profondes.

— Remontez-moi ! s'écria Suri.

— Pour quoi faire, Aziz ? répliqua Jommy. Tu nous as fait courir à travers tout Durbin par cette putain de chaleur... (Il s'essuya le front et fit tomber les gouttes de sueur en direction du négociant pour souligner à quel point il était fatigué.)... alors que tout ce qu'on voulait, nous, c'était causer tranquillement avec toi.

— Je vous connais, bande de coupe-jarrets, répliqua Aziz. Des hommes se font tuer après vous avoir parlé.

— « Coupe-jarrets » ? répéta Tad. Je crois qu'il nous confond avec d'autres.

Zane prit son couteau à sa ceinture.

— Mon frère pense que tu nous confonds avec une autre bande de coupe-jarrets. Moi, je n'en suis pas si sûr. À votre avis, ajouta-t-il en regardant ses compagnons, quelles sont ses chances si je coupe la corde ?

Tad se pencha comme pour étudier la question.

— Bah, il n'y a jamais que sept mètres jusqu'aux rochers ! Je parie qu'il se brisera juste une jambe ou un bras, ou les deux.

— Ah, ça dépend de la chute ! intervint Jommy. J'ai vu un type tomber d'une échelle une fois, pourtant il était sur le barreau du bas, eh bien, il s'est fracassé le crâne par terre ! Il a mis un peu de temps avant de mourir, mais il est bel et bien mort au bout du compte.

— Je n'ai qu'à couper la corde, suggéra Zane. On verra bien ce qui se passera.

— Non ! protesta le marchand.

— Tu sais, la marée monte, lui confia Tad. Dans deux heures, tu devrais pouvoir lâcher la corde et nager jusqu'à ces marches, là-bas, ajouta-t-il en montrant l'autre côté du port.

— Si les requins ne l'attrapent pas avant, dit Jommy à Zane.

— Je ne sais pas nager ! hurla le marchand.

— Je veux bien croire qu'il est difficile d'apprendre dans le désert, fit remarquer Zane.

— Dans ce cas, tu es dedans jusqu'au cou, pas vrai, l'ami ? dit Jommy. Et si on faisait un troc ? Tu réponds à une question et, si la réponse me plaît, on te remonte.

— Et si elle ne te plaît pas ?

— Il coupe la corde, répondit Jommy en désignant Zane. Alors, on verra bien si la chute te tue ou si elle ne fait que gâcher ta vie – enfin, ce qu'il en restera avant l'arrivée de la marée, parce qu'après tu te noieras, bien sûr.

— Barbare !

Jommy sourit.

— Ce n'est pas la première fois qu'on m'appelle comme ça depuis que je suis arrivé à Kesh.

— Qu'est-ce que tu veux savoir ? demanda l'homme du désert.

— Juste une chose, répondit Jommy en redevenant brusquement sérieux. Où se trouve Jomo Ketlami ?

— Je ne sais pas ! cria l'homme en tentant de poser ses pieds sur le filet à marchandises qui se balançait dans le vide.

— On sait qu'il se trouve quelque part en ville ! s'énerma Jommy. On sait qu'il n'en est pas sorti. Et on sait aussi que tu fais affaire avec lui depuis des années. Alors, voilà le deal : tu nous dis où il est et on te remonte, pas de souci là-dessus.

» Mais, si tu continues à te taire, on te laissera suspendu là. Peut-être que tu arriveras à grimper jusqu'au sommet du derrick. Mais, si c'est le cas, nous, on commencera à dire partout que tu as vendu Ketlami. Comme ça, on aura juste à garder un œil sur toi jusqu'à ce qu'il vienne te tuer. Ensuite, on pourra lui mettre la main dessus. (Le sourire de Jommy réapparut.) C'est toi qui vois, mec.

— Je ne peux pas ! s'écria le négociant, terrifié.

— Cinq impériaux d'argent qu'il ne meurt pas en tombant sur les rochers, annonça Tad.

— Je ne sais pas, hésita Zane. C'est plus que du cinquante-cinquante, à mon avis.

— D'accord, que dirais-tu de parier quatre impériaux d'argent contre mes cinq à moi ?

Zane hocha la tête d'un air enthousiaste.

— Tenu !

— Attendez !

— Oui ? s'enquit Jommy.

— Ne coupez pas la corde, je vous en prie. J'ai des enfants à nourrir !

— menteur ! répliqua Zane. Tout le monde sait que tu racontes aux filles des bordels que tu n'as pas de femme.

— Je n'ai pas dit que j'étais marié ! reconnut le petit homme. Mais je prends soin des quelques bâtards que j'ai engendrés.

— Tu as l'âme généreuse, l'ami, se moqua Jommy.

— Il y en a qui font bien moins que ça pour leur progéniture, répliqua le marchand suspendu au-dessus du vide. J'ai même pris l'aîné dans ma maison pour lui apprendre un métier !

— Lequel ? s'enquit Zane. Le commerce, l'espionnage, les mensonges ou la triche aux cartes ?

— Vous avez vu ? intervint Tad. Pendant qu'on est là à discuter le bout de gras, la marée monte.

— Et alors ? demanda Jommy, les yeux étrécis.

— Eh bien, si on ne coupe pas bientôt la corde, il risque de se noyer, et on aura perdu notre pari.

— On ne peut pas laisser faire une chose pareille, répliqua Zane.

Il fit virevolter son gros couteau de chasse comme un véritable expert et commença à trancher l'épaisse corde qui passait dans la poulie accrochée en haut du derrick.

— Non ! protesta le petit homme paniqué. Je vais tout vous dire !

— Ben, vas-y alors, on t'écoute, répliqua Jommy.

— Pas tant que vous ne m'aurez pas remonté !

Zane jeta un coup d'œil à ses compagnons.

— Est-ce une requête raisonnable, à votre avis ?

— Eh bien, je ne le crois pas capable de nous maîtriser tous les trois, répondit Tad. Après tout, ce n'est qu'un type de petite taille, maigrichon et sans armes face à... comment il nous a appelés, déjà ?

— Des « coupe-jarrets », rappela Zane.

— Remontez-le, dans ce cas, ordonna Jommy.

Tad et Zane agrippèrent tous deux la lourde manivelle qui servait à remonter les filets. Comme le mécanisme était bien huilé, elle bougea sans effort, et le petit homme franchit rapidement les quatre mètres nécessaires pour que sa tête apparaisse par-dessus le rebord de la jetée.

Jommy, qui avait sorti son épée, s'en servit pour désigner un emplacement sur le quai.

— Déposez-le là, les garçons.

Tad et Zane lâchèrent la manivelle après l'avoir verrouillée pour empêcher le filet de retomber. Ensuite, ils attrapèrent la longue perche en bois qui servait à manœuvrer les marchandises. Lorsque le marchand se retrouva au-dessus du quai, il lâcha le filet et se laissa tomber sur les pavés, qui n'étaient plus qu'à quelques centimètres sous ses pieds.

Avant même qu'Aziz songe à prendre la fuite, Jommy pointa son épée sur sa gorge.

— Tu étais sur le point de nous dire où se trouve Jomo Ketlami.

— Il faudra le retrouver et le tuer rapidement, ainsi que ceux qui le servent, répondit Aziz, les yeux baissés. Sinon, si un seul de ces

assassins en réchappe, je suis un homme mort.

— C'est bien notre intention, le rassura Jommy. Maintenant, dis-nous, où est-il ?

— Vous aviez tort, il a quitté la ville. Il connaît plus d'issues à travers les remparts que les rats d'égout. Il existe des grottes dans les collines au-dessus de la plage, à une demi-journée de cheval au sud-ouest. C'est là que Ketlami se terre.

— Comment le sais-tu ? demanda Tad.

— Il me l'a fait savoir avant de s'enfuir. Il a besoin de moi pour communiquer avec ses complices dans d'autres villes autour de la Triste Mer. Je suis censé me rendre jusqu'à ces grottes dans deux nuits, car il a des messages à envoyer à ses frères assassins.

— Je crois qu'on devrait le tuer, annonça Zane. Il est bien plus impliqué qu'on le pensait.

— Non, répondit Jommy en rangeant son épée au moment où Tad agrippait Aziz par l'épaule. Je crois qu'on va le ramener à l'auberge pour laisser votre père décider quoi faire de lui. (Il s'adressa ensuite au marchand.) Ça m'est égal que tu vives ou que tu meures. Alors, si j'étais toi, je ferais un effort pour nous convaincre qu'il vaut mieux que tu restes en vie. (L'homme hocha la tête.) Viens, reprit Jommy. Si tu nous mens, tes bâtards devront apprendre à se débrouiller tout seuls.

— Je vous ai dit la vérité, je le jure sur leurs têtes.

— Non, Aziz, sur la tienne, répliqua Jommy.

Tandis que le soleil disparaissait à l'horizon, les quatre hommes s'éloignèrent des quais pour s'enfoncer dans ce trou à rats qu'on appelait Durbin.

Des hommes armés se déplaçaient en silence dans la nuit. Devant eux se dressait une petite grotte, juste assez vaste pour laisser entrer un seul homme à la fois. Elle était à moitié dissimulée sous une avancée de la falaise qui surplombait la plage et qui avait subi l'érosion du temps. Au-dessus de la grotte se tenaient deux archers accroupis, prêts à tirer sur quiconque essaierait d'en sortir sans permission.

La brume ondoyait en provenance de la Triste Mer, et aucune lune n'était visible en raison des nuages. Il faisait aussi noir qu'à l'intérieur d'une mine de charbon, si bien que les hommes qui encerclaient la grotte avaient du mal à distinguer leurs propres camarades dans la pénombre.

Caleb, fils de Pug, fit signe à ses trois garçons d'attendre. Derrière lui, son frère, Magnus, se tenait prêt à répliquer en cas d'attaque magique. Une dizaine d'autres hommes avançaient pour former un demi-cercle autour d'une autre grotte, une centaine de mètres plus

loin.

Les deux frères se ressemblaient beaucoup. Grands et minces, ils n'en étaient pas moins puissamment bâtis. Ils avaient les cheveux longs jusqu'aux épaules et un port de tête presque royal qu'ils avaient hérité de leur mère, tout comme leur regard, qui donnait l'impression de voir à travers vous. Le seul détail surprenant qui les différençait, c'était leur couleur de cheveux. Caleb avait les cheveux et les yeux brun foncé, alors que Magnus avait les cheveux d'un blond si pâle qu'ils paraissaient blancs au soleil. Quant à ses yeux, ils étaient d'un bleu très pâle également. Caleb portait une tenue de chasseur, composée d'une tunique, d'un pantalon, de bottes montant jusqu'aux genoux et d'un chapeau mou à larges bords, alors que Magnus portait une simple robe de bure noire dont il avait repoussé le capuchon.

L'avant-veille, Caleb avait passé la majeure partie de la soirée à interroger le négociant Aziz Suri avec l'aide de son frère. Magnus ne possédait pas la faculté de déterminer si le prisonnier disait la vérité ou non, mais cela, Aziz l'ignorait. Devant une simple démonstration des pouvoirs du magicien, Aziz s'était laissé convaincre que ce dernier savait distinguer le vrai du faux. Ensuite, avant l'aube, les deux frères étaient venus sur place pour s'assurer, au moyen de leurs talents respectifs, à savoir les qualités de pisteur de l'un et la magie de l'autre, que leur proie se trouvait bel et bien à l'intérieur de ces grottes. Juste avant le lever du soleil, deux assassins étaient sortis de la première caverne et avaient fait une rapide inspection alentour. Magnus avait employé un sortilège de lévitation pour s'élever, ainsi que son frère, à une trentaine de mètres au-dessus du sol. Ils étaient donc hors de vue lorsque la patrouille était arrivée au sommet de la falaise. Même si les assassins avaient levé les yeux, il était peu probable que, dans le noir, ils auraient remarqué les intrus.

Les deux frères avaient posté quelqu'un en éclaireur un peu plus loin sur le rivage pour s'assurer que personne ne prenait la fuite. Puis Magnus était retourné dans la capitale keshiane chercher Chezarul, un marchand mais aussi l'un des agents auquel le Conclave faisait le plus confiance. Par magie, il l'avait transporté, ainsi que ses guerriers les plus fiables, à proximité de Durbin. Au crépuscule, ils s'étaient rapprochés de ces grottes, avant de prendre position après la tombée de la nuit.

D'après leurs estimations, Jomo Ketlami se terrait dans ce réseau de cavernes avec au moins une demi-douzaine d'assassins. Tous attendaient l'arrivée d'Aziz afin de pouvoir organiser discrètement leur départ de Kesh. Compte tenu des événements du mois précédent, ces hommes étaient certainement les derniers membres les plus résistants, les plus rusés et les plus fanatiques de la confrérie des Faucons de la Nuit.

Depuis la mort de l'empereur, possédé par le sorcier Leso Varen, chef des Faucons de la Nuit, les soldats de l'empire, suivant les renseignements d'espions keshians et d'agents du conclave des Ombres, n'avaient eu de cesse de débusquer jusqu'au dernier assassin de la confrérie. Un décret impérial stipulait que ces hommes devaient être exécutés sans sommation.

Des campagnes similaires se déroulaient également dans le royaume des Isles, ainsi qu'à Roldem, Opardum et dans d'autres villes importantes des royaumes de l'Est. Le Conclave était convaincu d'avoir réussi à identifier les derniers quartiers généraux sauf un : la source même de cette confrérie meurtrière, là où se trouvait leur Grand-Maître, telle une araignée géante au centre d'une toile qui couvrait tout un continent. Or, l'homme qui se terrait dans une grotte à quelques dizaines de mètres de là connaissait l'emplacement du quartier général de la guilde de la mort.

Caleb fit un geste. La sentinelle qui se tenait derrière les archers au-dessus de la grotte dévoila une lanterne. Alors, les hommes qui se trouvaient sur la plage se faufilèrent un par un dans la deuxième grotte. Magnus s'était servi de ses pouvoirs pour s'assurer qu'aucun piège magique ne les y attendait. En revanche, il était moins catégorique concernant les pièges de nature plus classique. Mais ces dix hommes comptaient parmi les meilleurs agents du Conclave à Kesh. Il s'agissait sûrement des guerriers les plus expérimentés de tout l'empire dans le domaine du combat à mains nues. Ils étaient prêts à donner leur vie si nécessaire, car ils avaient à cœur de débarrasser Midkemia des Faucons de la Nuit une bonne fois pour toutes.

Six autres hommes prirent position devant la deuxième grotte, ainsi que deux autres archers prêts à tirer du haut de la falaise. Les ordres étaient clairs : ils devaient défendre leur vie, mais il fallait absolument capturer Jomo Ketlami vivant.

Caleb fit signe à ses hommes de se déplacer vers la plus petite grotte pour être prêts à intercepter les fugitifs. Par gestes – presque indétectables à la faible lueur de la lanterne –, il leur ordonna de prendre position de part et d'autre de l'entrée. Puis il fit signe à l'homme qui portait la lanterne. Celui-ci en referma le volet, plongeant de nouveau la plage dans les ténèbres.

Les minutes s'écoulèrent lentement, sans autre bruit que le grondement des vagues et le chant d'un oiseau nocturne au loin. Jommy fit un signe de tête à Caleb, qui attendait en face de lui, de l'autre côté de l'entrée de la grotte. Puis il se retourna pour voir comment allaient ses deux jeunes compagnons. Malgré la pénombre, il réussit à distinguer Tad et Zane, collés contre la falaise derrière lui, prêts à agir. Jommy vivait avec eux depuis plusieurs mois maintenant, et il se surprenait souvent à jouer les grands frères. Leur famille l'avait

accueilli et lui avait donné l'impression d'avoir un foyer, même si ce dernier sortait de l'ordinaire. Cependant, depuis sa rencontre avec Caleb et ses fils adoptifs, Jommy avait fini par accepter l'extraordinaire comme quelque chose faisant partie du quotidien. Il était prêt à mourir pour défendre ces gens, et il savait que chacun d'eux sacrifierait également sa vie pour lui sans hésiter.

Brusquement, un cri résonna à l'intérieur, aussitôt suivi par des bruits de combat.

Le premier assassin qui jaillit de la grotte reçut le plat de la lame de Caleb en plein visage. Du sang jaillit de son nez brisé. Jommy en profita pour l'assommer à l'aide de la poignée de son épée, puis Zane attrapa l'homme évanoui par le col et le tira à l'écart pour dégager le passage.

Un deuxième assassin vit tomber son compagnon, même si, dans le noir, il ne se rendit pas bien compte de ce qui s'était passé. Il hésita avant de bondir en avant, l'épée levée. Caleb évita tout juste une estocade au niveau du flanc. Il riposta, et le fracas des lames retentit comme une alarme. Jommy s'avança pour assommer le Faucon de la Nuit. Au même moment, il sentit quelque chose tirer violemment sur sa tunique. Il se rendit compte qu'il avait bien failli se faire embrocher par un nouvel assassin qui venait juste de sortir sur le seuil de la grotte. Le jeune homme ressentit une brûlure dans le bas du dos lorsque le bretteur retira sa lame.

Ignorant la douleur, Jommy abattit sa garde à l'arrière du crâne de l'individu qui affrontait Caleb. Il récolta alors une nouvelle entaille brûlante, car l'assassin derrière lui avait coincé son épée dans sa tunique.

Caleb tendit la main gauche, attrapa Jommy par le devant de son vêtement et tira d'un coup sec pour l'éloigner du danger. Zane frappa l'homme qui essayait de le tuer. Pendant ce temps-là, un nouvel individu passa d'un bond à côté de lui dans l'intention de s'enfuir en courant sur la plage.

— Arrêtez-le ! hurla Caleb.

Un crépitement, semblable à une décharge d'électricité, résonna dans la nuit, et un éclair jaillit de la main de Magnus. Pendant un instant, une lumière bleue aveuglante illumina la plage et l'entrée de la grotte ; une sphère d'énergie fila à toute vitesse à la poursuite du fugitif et le rattrapa en une seconde. L'homme hurla en tombant, le torse secoué de convulsions accompagnées de crépitements et de craquements sinistres.

Caleb et Magnus s'empressèrent de rejoindre l'homme à terre, tandis que les garçons et les autres agents du Conclave maîtrisaient les derniers assassins.

— Je sors ! s'exclama une voix familière. (Quelques instants plus

tard, Chezarul apparut.) Comment on s'en est sorti ? demanda-t-il.

Jommy désigna l'homme à terre au moment où Caleb rejoignait ce dernier en criant :

— Lumière !

Les volets des deux lanternes, l'une au-dessus de leurs têtes et l'autre un peu plus loin sur la plage, furent alors ouverts. Tout le monde put ainsi voir le prisonnier qui se tordait de douleur sur le sable tandis que l'énergie devenait invisible.

— Attache-le avant que je fasse disparaître le sortilège, ordonna Magnus. Il ne faudrait pas qu'il avale quelque poison caché sur lui. Fouille-le bien.

Caleb contempla l'homme qu'il cherchait depuis des semaines. Jomo Ketlami avait le visage tordu de douleur. Les coudes plaqués contre les flancs et le dos arqué, il battait faiblement des bras et des jambes. Caleb fouilla rapidement ses vêtements et y découvrit deux pastilles de poison et l'amulette en fer frappée de l'emblème des Faucons de la Nuit que les agents du Conclave ne connaissaient que trop bien. Il prit une corde dans la pochette à sa ceinture et se pencha de nouveau sur l'homme qui convulsait. Il le retourna sur le ventre aussi aisément qu'il l'aurait fait d'un cerf abattu et le ficela de la même manière.

— Vérifie sa bouche, lui conseilla Magnus.

— J'ai besoin de lumière.

Quelqu'un apporta une lanterne et la tint au-dessus du visage de Ketlami. Caleb agrippa la mâchoire du prisonnier de la main droite et l'obligea à ouvrir la bouche. Puis il demanda qu'on lui rapproche la lanterne.

— Ah, qu'avons-nous là ?

Il tendit la main gauche, dans laquelle quelqu'un posa une paire de tenailles. Il les plongea habilement dans la bouche de Ketlami et lui arracha une dent. Les gémissements étouffés du prisonnier augmentèrent, mais ce fut là la seule réaction qu'il put manifester.

— C'est une dent creuse, annonça Caleb en se relevant. Magnus, je crois que tu peux le libérer.

Magnus annula le sortilège, et le prisonnier s'affaissa en haletant comme un chien épuisé.

En arrivant près de Ketlami, Chezarul déclara à Caleb :

— Deux Faucons sont morts, l'un ne passera pas la nuit et trois autres sont inconscients et attachés.

Caleb hocha la tête.

— Cherchez du poison sur eux également. (Il jeta un coup d'œil à Jommy.) Tu es blessé.

— J'ai connu pire, répondit le jeune homme en souriant. La dernière fois que j'ai croisé le fer avec Serwin Fauconnier, il m'a



entaillé trois fois alors qu'il n'essayait même pas de m'atteindre.

Caleb regarda les taches de sang qui s'agrandissaient sur la tunique de Jommy.

— Demande à quelqu'un de panser ces plaies, sinon Marie va me tuer, mon garçon.

Jommy fit un clin d'œil à Tad et à Zane comme ceux-ci les rejoignaient.

— C'est vrai que votre mère s'inquiète pour moi, hein ?

Tad fit la grimace.

— Je crois que tu es son préféré.

— C'est bien vrai, renchérit Zane.

Le sourire de Jommy s'épanouit.

— C'est juste parce que vous lui faites passer des nuits blanches depuis des années alors qu'elle ne se fait du souci pour moi que depuis quelques mois. Elle en aura vite marre de moi, vous verrez.

— Sûrement, intervint Magnus en lançant un regard en coin au grand rouquin.

Jommy avait rapidement gagné l'affection des habitants de l'île du Sorcier et trouvé sa place dans la famille recomposée de Caleb. Dans les moments difficiles, il avait prouvé qu'il était costaud, loyal et prêt à risquer sa vie pour les autres, sans toutefois jamais perdre son sens de l'humour.

Tad s'avança pour regarder Ketlami qui gémissait en jurant sous cape.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

— Il faut l'amener à mon père, répondit Caleb. Chezarul, emmène les trois prisonniers en ville et soutire-leur tout ce que tu pourras. Ils sont sûrement les derniers Faucons de la Nuit à Durbin, mais mieux vaut leur arracher les dernières bribes de vérité, au cas où il resterait quelques individus en liberté. Ensuite, veille à ce qu'ils ne puissent plus faire de mal à personne.

Chezarul acquiesça, puis commença à donner des ordres à ses hommes.

— Rapprochez-vous, les garçons, ordonna Magnus en sortant un orbe.

Il se plaça juste au-dessus de Ketlami tandis que Caleb se baissait pour agripper la tunique du prisonnier d'une main et l'ourlet de la robe noire de son frère de l'autre. Jommy posa alors la main sur l'épaule de Magnus tandis que Tad et Zane se pressaient derrière Caleb.

Magnus appuya sur un bouton. Brusquement, ils disparurent, laissant Chezarul et ses hommes sur la plage. À charge pour eux de nettoyer les derniers vestiges de la présence des Faucons de la Nuit à Durbin, et peut-être même, avec un peu de chance, dans tout l'empire

de Kesh la Grande.

## 2

# L'oracle

Le prisonnier défiait ses geôliers du regard.

Jomo Ketlami était accroché aux pierres du mur à l'aide de menottes. On avait découpé ses vêtements pour les lui enlever, le privant ainsi de toute dignité. Pug avait jugé ce mal nécessaire, car le corps sombre du Faucon de la Nuit était tatoué de symboles ésotériques noirs, blancs, rouges et jaunes, dont certains étaient des protections.

L'assassin était puissamment bâti. Aux yeux des trois garçons au fond de la pièce, il avait même l'air assez fort pour arracher du mur ses anneaux en fer. Son crâne rasé luisait de sueur. Il avait le cou et les épaules d'un lutteur, et des muscles impressionnants roulaient sous la peau de son torse nu. Ses yeux noirs ne trahissaient nulle peur. Il grondait même en affrontant ses geôliers du regard.

Une demi-douzaine de sentinelles étaient postées de l'autre côté de la porte. À l'intérieur de la pièce, Magnus montait la garde pour prévenir toute incursion magique, que ce soit pour sauver Ketlami ou le réduire au silence. Caleb et les garçons se tenaient contre le mur opposé, à l'écart. Deux hommes entrèrent dans la pièce.

Il s'agissait de Pug, suivi par Nakor.

— Où est Bek ? demanda Magnus.

— Dehors, au cas où j'aurais besoin de lui, répondit Nakor. Il n'a pas besoin d'assister à ça.

Magnus lança à son frère un regard qui demandait en silence : *Parce que les garçons ont besoin d'y assister, eux ?* Caleb hocha la tête. Magnus dévisagea son frère, puis hocha la tête à son tour. Les garçons avaient prouvé leur valeur en faisant preuve d'une volonté de fer et d'une intrépidité propre à la jeunesse. Cependant, cette dernière cédait rapidement la place à une appréciation plus mesurée des dangers qu'ils encourent. Le côté bravache lié à leur âge se transformait peu à peu en vrai courage sous les yeux de leur père et de leur oncle adoptifs. Mais le combat était une chose, et la torture une tout autre affaire.

Personne ne parla pendant quelques instants. Puis Ketlami cria à Pug :

— Tu ferais mieux de me tuer tout de suite, magicien ! J'ai juré d'emporter les secrets de la guilde dans la demeure de Lims-Kragma !

Pug ne répondit pas. Il se tourna vers la porte au moment où deux autres hommes entraient dans la petite pièce. Les garçons se déplacèrent sur leur gauche pour laisser les nouveaux venus rejoindre le prisonnier.

L'un d'eux portait une capuche intégrale en cuir noir et une tunique fanée couverte de taches anciennes. Tad échangea un rapide coup d'œil avec ses compagnons et comprit qu'ils devinaient comme lui la nature de ces taches. Le bourreau prit place devant le prisonnier tandis que l'autre homme allait se placer à côté de Pug.

Il s'agissait d'un individu quelconque, de taille moyenne, sans traits distinctifs, avec des cheveux bruns. Il portait la tunique et le pantalon d'un marchand ou d'un fermier et il était chaussé de modestes bottes en cuir. Il contempla le prisonnier, qui tourna brusquement la tête pour le regarder. Ketlami écarquilla les yeux. Puis, après quelques instants, il baissa les paupières, et une expression douloureuse se peignit sur ses traits. De la sueur se mit à dégouliner de son front tandis qu'il poussait un grondement animal qui exprimait à la fois la douleur et l'agacement.

— Sors de ma tête ! cria-t-il. (Puis il se mit à rire d'un air triomphant et dit au nouveau venu :) Il va falloir faire mieux que ça !

Pug lança un regard interrogateur à l'homme. Ce dernier le regarda, hocha la tête et se tourna de nouveau vers Ketlami.

— Vous pouvez commencer, dit Pug.

Le bourreau prit un pas d'élan et enfonça son poing en plein dans le ventre de Ketlami. Puis il recula tandis que le prisonnier haletait, les larmes aux yeux. Au bout d'un moment, il prit une profonde inspiration avant de ricaner :

— Quoi ? J'ai droit à un passage à tabac ? Et ensuite ? Des fers brûlants et une paire de tenailles ?

Le tortionnaire frappa de nouveau Ketlami au ventre mais, cette fois, il s'agissait de deux coups successifs très rapides. Le contenu de l'estomac de la victime se retrouva brusquement sur le sol.

Le visage figé en une expression déterminée, Jommy regarda ses compagnons. Les trois garçons avaient été entraînés au combat à mains nues, et l'une de leurs premières leçons concernait justement les doubles frappes à l'estomac. Un homme costaud pouvait supporter un seul coup sans frémir, mais deux coups successifs, le second arrivant avant que les muscles de son ventre aient le temps de récupérer, lui faisaient invariablement rendre son dernier repas.

Magnus, Caleb, Pug et Nakor regardèrent avec un air implacable Ketlami vomir. Cette première humiliation n'était que le début d'un long processus destiné à briser cet homme et à leur permettre

d'apprendre ce qu'ils voulaient savoir : où se cachait le Grand-Maître des Faucons de la Nuit.

Tout le monde garda le silence tandis que le bourreau frappait Ketlami au visage du revers de sa main. Il s'agissait d'un coup destiné davantage à l'insulter plutôt qu'à l'abîmer. D'ailleurs, cela ne fit que ramener de nouveau des larmes aux yeux du prisonnier, qui les regarda d'un air plus effronté encore. Caleb se tourna vers les garçons pour leur chuchoter :

— Il va falloir un peu de temps avant qu'il commence réellement à ressentir les effets du désespoir. C'est un costaud – et un fanatique, par-dessus le marché.

Les trois garçons continuèrent à observer la scène en silence d'un air déterminé, à l'image du tortionnaire qui remplissait son office méthodiquement et sans se presser. Il frappait le prisonnier de manière répétée, puis s'arrêtait, comme pour laisser Ketlami reprendre son souffle. Il ciblait le visage, le torse et les jambes.

Au bout d'une demi-heure de ce lent passage à tabac, Jomo Ketlami pendait au bout de ses chaînes, incapable de tenir debout. Il paraissait sur le point de perdre connaissance.

— Ranimez-le, ordonna Pug.

Le bourreau hocha la tête et se rendit dans un coin de la pièce où se trouvait une table sur laquelle étaient disposés divers sacs et instruments de son art. Il ouvrit l'un des sacs et en sortit une petite fiole. Ensuite, il se rendit auprès du corps ballant de Ketlami, déboucha la fiole et la présenta sous le nez du supplicié. Celui-ci redressa brusquement la tête, et tout le monde l'entendit reprendre son souffle, puis pousser un faible gémissement.

— Où se cache ton maître ? demanda Pug.

Ketlami releva la tête pour le regarder. Il avait la lèvre fendue et les yeux tellement gonflés qu'ils en étaient presque fermés. Malgré tout, il avait l'air toujours aussi insolent.

— Tu ne me briseras jamais, magicien. Tue-moi, qu'on en finisse.

Pug jeta un coup d'œil à l'homme qui se tenait à côté de lui ; ce dernier secoua légèrement la tête.

— Continuez, ordonna Pug.

Le bourreau remit la fiole dans son sac, puis revint se placer devant le prisonnier. Ce dernier lui lança un regard mauvais. Alors, le bourreau lui donna un violent coup de genou dans l'aîne. Ketlami s'effondra complètement et resta quelques instants suspendu à ses chaînes, le souffle coupé.

Les coups continuèrent.

La deuxième heure était bien entamée, et Tad paraissait lui-même sur le point de s'effondrer. Chaque nouveau coup le faisait visiblement

frémir. Caleb observa l'attitude de son fils adoptif pendant quelques instants, puis lui fit signe de quitter la pièce en sa compagnie. D'un geste, il ordonna à Jommy et à Zane de rester.

À l'extérieur s'étirait un long couloir avec des gardes de part et d'autre de la porte. Ralan Bek se tenait accroupi, adossé au mur. Cet étrange et dangereux jeune homme avait été confié à Nakor et semblait content de cette situation.

— Tu vas bien ? demanda Caleb à Tad.

Ce dernier prit une longue inspiration et exhala lentement.

— Pas vraiment. J'ai assisté à quelques combats, comme tu le sais, mais ça...

— C'est différent, conclut son beau-père pour lui.

Tad inspira de nouveau.

— Je sais ce qu'il est, mais...

Caleb regarda son fils adoptif droit dans les yeux.

— C'est brutal, c'est mal et c'est nécessaire. Tu sais ce qu'il est. Il nous tuerait sans hésiter, toi, moi, ta mère, tout le monde. Et ça ne l'empêcherait pas de dormir sur ses deux oreilles. Il n'est pas digne de ta crise de conscience.

— Je sais, mais c'est juste que j'ai l'impression de...

Caleb eut alors une réaction dont il n'était pas coutumier. Il passa les bras autour de Tad et le serra contre lui.

— Je sais. Crois-moi, je sais. (Il relâcha son beau-fils.) On perd quelque chose en faisant ça, quelque chose qu'on ne retrouvera jamais, à mon avis.

» Mais nos adversaires veulent du mal aux gens qu'on aime, et c'est pour ça qu'il faut les arrêter. Maintenant, il faut que tu saches que cet interrogatoire va durer encore un petit moment. Sans les ressources dont nous disposons, cela prendrait des jours. Mais cet homme va finir par nous donner ce qu'on veut d'ici une heure ou deux. Si tu veux, tu peux attendre ici.

Tad réfléchit un moment, puis secoua la tête.

— Non. Un jour, il faudra peut-être que je fasse la même chose à quelqu'un.

Caleb hocha la tête, sachant que Jommy et Zane seraient tous deux passés à côté de cet aspect de la leçon.

— Oui, ce qui est bien dommage.

Ils retournèrent dans la pièce et découvrirent le bourreau occupé à ranimer de nouveau Ketlami. Ils s'en allèrent reprendre leur place à côté de leurs compagnons.

— Il va sûrement craquer bientôt, non ? chuchota Zane.

— Tu découvriras que, lorsqu'ils croient très fort en leur cause, les hommes sont bien plus résistants qu'on le pense, répondit Caleb sur le même ton. Ce type n'est qu'un animal dépravé, mais il est persuadé

qu'il sert une cause qui nous dépasse. C'est ce qui le rend si difficile à briser. Un jour, demande donc à Serwin Fauconnier ou à ton grand père de te parler de ce que les hommes sont capables d'endurer, ajouta-t-il en se rappelant les histoires de Pug sur les camps de travaux forcés tsurani. Je parie que tu seras surpris.

Les tortures se poursuivirent pendant près de une heure encore. Puis, tout à coup, le bourreau s'arrêta. Il regarda Pug sans dire un mot, et le magicien hocha la tête avant de se tourner vers son compagnon. Ce dernier esquissa un geste évasif.

— Donnez-lui de l'eau, ordonna Pug.

Le bourreau obéit et fit longuement boire le prisonnier à l'aide d'une tasse en cuivre. Le breuvage parut redonner des forces à Ketlami, qui cracha au visage de son tortionnaire. Ce dernier, implacable dans sa capuche noire, se contenta de s'essuyer et regarda Pug dans l'attente de ses instructions.

— Où se trouve le Grand-Maître ? demanda de nouveau Pug.

— Je ne te le dirai jamais, répondit Ketlami.

L'homme qui se trouvait à côté de Pug lui saisit l'avant-bras.

— Je l'ai, dit-il à voix basse.

— Vous en êtes sûr ? s'inquiéta Nakor.

— Sûr et certain, répondit l'inconnu.

Pug inspira profondément, puis regarda Ketlami, dont les traits tordus ne parvenaient pas à atténuer la malveillance.

— Achevez-le, ordonna doucement Pug.

D'un geste rapide et sûr, le bourreau sortit de sa ceinture une lame aiguisée et trancha une artère, faisant gicler le sang autour de lui. Pendant un bref instant, Ketlami écarquilla les yeux, surpris.

— Qu'est-ce que...

Puis sa bouche se remplit de sang et sa tête tomba en avant.

Nakor se tourna vers les trois garçons.

— Quand on tranche l'artère qui apporte le sang à la tête, la victime perd connaissance avant même de comprendre ce qui lui arrive. On dirait une boucherie, comme ça, mais c'est un geste plus clément que ceux pratiqués dans n'importe quelle autre exécution.

— Clément ou pas, ça l'a tué, chuchota Jommy.

Pug fit signe à tout le monde de sortir tandis que le bourreau détachait le corps de Ketlami. En les voyant arriver dans le couloir, Bek se leva et demanda à Nakor :

— Est-ce qu'on peut y aller maintenant ? Je m'ennuie.

Nakor hocha la tête.

— Un travail sanglant nous attend, et c'est pour bientôt. (Il se tourna vers Pug.) On vous attend en haut de l'escalier, ajouta-t-il en emmenant Bek.

La pièce où s'était déroulée cette séance de torture se trouvait

dans la cave d'un entrepôt appartenant à Chezarul, en bordure de la capitale de Kesh. Magnus avait choisi d'y amener le Faucon de la Nuit au cas où il resterait encore des agents de la guilde de la mort à Durbin. Le magicien était pratiquement certain que le Conclave avait éliminé les Faucons de la Nuit dans tout l'empire de Kesh la Grande, mais « pratiquement » ne voulait pas dire « absolument ».

Pug se tourna vers son compagnon.

— Où se cache notre cible ?

— Au château de Cavell.

Pug prit un air songeur, comme s'il essayait de se rappeler quelque chose.

— Je me souviens de cet endroit, finit-il par dire. Merci, dit-il à l'inconnu, auquel il fit signe de s'en aller en compagnie des gardes.

Quelques instants plus tard, il ne restait plus que lui, Magnus, Caleb et les garçons dans le couloir.

— Qui était cet homme, père ? demanda Caleb.

— Joval Delan. Il n'appartient pas au Conclave, mais il nous doit une ou deux faveurs. C'est le meilleur télépathe humain que j'aie jamais rencontré mais, plutôt que de mettre son don au service d'une cause, il préfère le dissimuler ou l'exploiter à son profit. (Il contempla le dos de l'intéressé qui s'éloignait.) Quel dommage ! Il pourrait nous en apprendre beaucoup. Ketlami possédait des défenses pour empêcher qu'on lise dans son esprit, mais Joval savait qu'au bout du compte notre homme ne pourrait s'empêcher de penser à ce qu'il souhaitait nous cacher. (Le magicien jeta un coup d'œil aux trois garçons.) C'est pour ça que nous avons battu le prisonnier. Vous vous souvenez de ce jeu d'enfant où on dit « Ne pense pas au dragon dans le coin. » ?

» Eh bien, c'est la même chose. Avec de l'entraînement, et à condition d'avoir des ressources mentales et physiques, on peut réussir à ne pas penser à une certaine chose pendant longtemps. Mais, si on nous bat, ce que l'on essaie de cacher finit par remonter à la surface de l'esprit. (Il ajouta à l'adresse de son fils :) C'est pour ça que nous savons désormais que le Grand-Maître des Faucons de la Nuit se cache au château de Cavell.

— Le « château de Cavell » ? répéta Caleb. Je connais Cavell-Village, au nord de Lyton, mais un « château » ?

— Il est à l'abandon, répondit Pug. Il se situe en hauteur dans les collines au-dessus de la grand-route. De loin, on ne le voit pas, il se fond parmi les rochers. On ne l'aperçoit que depuis la route ou depuis la rivière, et encore, en cherchant bien. Il faut le vouloir pour le trouver.

» Le dernier baron Corvallis refusait d'y vivre... Mais c'est une longue histoire, je vous la raconterai une autre fois. Ce que je sais, en



revanche, c'est que ce vieux château servait autrefois à protéger une bonne partie de la route commerciale entre Lyton et Sloop. La fille du baron Corvallis a épousé un habitant de Lyton, un roturier, je crois, et le roi a laissé le titre de noblesse disparaître. La région est passée sous le contrôle du comte de Sloop, bien qu'elle soit plus proche de Lyton.

» Quoi qu'il en soit, le vieux château a déjà servi de base aux Faucons de la Nuit il y a près d'un siècle. Ce sont Owyn Belefote, l'un de mes étudiants, et James, l'homme de confiance du prince Arutha, qui ont, à l'époque, mis un terme à cette menace. (Pug se tapota le menton avec l'index et réfléchit quelques instants.)

» Ils ont dû juger que suffisamment de temps s'était écoulé pour leur permettre d'utiliser de nouveau cet endroit. C'est plutôt malin de leur part, car plus personne ne monte au château, pas même les villageois, à cause des superstitions qui entourent l'endroit. De toute façon, il n'est pas facile d'accès. Vu que les gens le croient désert, pourquoi prendre la peine de s'y rendre ?

— Allons-nous partir pour Lyton ? s'enquit Caleb.

— Non, je vais confier cette affaire à Nakor, répondit Pug. Il s'entend bien avec le duc Erik, et je trouve que le royaume des Isles devrait s'occuper seul de cet ultime affrontement. (Il regarda Magnus.) Mais je vais t'envoyer là-bas avec Nakor pour protéger Erik de la magie dont les Faucons de la Nuit disposent peut-être encore. De toute façon, tu sais qu'en cas de besoin il ne me faudra que quelques instants pour te rejoindre. Je vais demander à ta mère de se rendre à l'Assemblée pour voir si les recherches sur le Talnoy ont progressé.

Magnus hocha la tête avec un sourire désabusé.

— On sait à quel point les Très-Puissants de l'empire apprécient ses visites.

Pug sourit pour la première fois depuis des jours.

— Ils ont encore du mal à accepter que les femmes puissent manier la magie, répondit-il avec un certain amusement. Quant à ta mère... je lui dirai de surveiller ses manières.

Le sourire de Magnus s'élargit.

— Et depuis quand mère t'obéit ? (La grimace de Pug prouva que cette pique avait touché un point sensible.) Dois-je demander à Nakor de se préparer ?

— Nakor est toujours prêt à partir, ça lui est resté de l'époque où il vivait du jeu. Retrouve-moi là-haut dans quelques minutes. Je veux d'abord dire quelques mots à Caleb et aux garçons. (Magnus s'en alla, et Pug se tourna vers les trois jeunes gens.) Vous avez été témoins d'une scène sanglante, leur dit-il.

Jommy échangea un rapide coup d'œil avec Tad et Zane avant de répondre.

— Mais il le méritait.

Pug posa la main sur l'épaule de Jommy. Ce dernier n'était pas officiellement son petit-fils adoptif, contrairement à Tad et à Zane, mais Pug s'était attaché à cet impétueux rouquin et le traitait comme les deux autres.

— Aucun homme ne mérite pareil traitement, Jommy. (Il regarda chacun des jeunes gens tour à tour.) Certains méritent de mourir pour ce qu'ils ont fait, mais le fait de torturer quelqu'un fait bien plus de mal au bourreau qu'à la victime. Nous valons mieux que nos ennemis parce que nous, nous savons que c'est mal. Et il faut que cela nous soulève le cœur – même si nous nous justifions en disant que c'est nécessaire ou que nous servons une juste cause. (Pug jeta un coup d'œil à la porte derrière laquelle le bourreau préparait le corps de Ketlami pour ses funérailles.) C'est le prix à payer pour ce que nous faisons mais, malgré la nécessité, cela nous amoindrit. (Il regarda de nouveau chaque garçon tour à tour.) Votre seul réconfort, c'est de savoir que, si vous n'aviez pas participé à ça, ceux que vous aimez seraient en danger.

» Caleb, ajouta-t-il en se tournant vers son fils, je me rends compte que Marie et toi n'avez pas passé beaucoup de temps seuls tous les deux depuis votre mariage.

Caleb sourit d'un air contrit.

— Elle ne se prive pas de me le rappeler de temps à autre, même si elle ne se plaint pas beaucoup, père.

— Pour l'instant, la situation est sous contrôle. J'ai envoyé Kaspar en Novindus avec Rosenvar et Jacob, et Nakor et Magnus vont se rendre au royaume des Isles pour s'occuper des Faucons de la Nuit. Pour l'instant, nous n'avons pas besoin de toi.

Caleb regarda son père d'un air interrogateur.

— Et... ?

— Pourquoi ne pas demander à ta mère de te confier l'orbe qui nous permet de nous rendre dans notre petite retraite en amoureux ? Ce n'est pas grand-chose, juste une île dans les Couchants, mais il y a une petite cabane bien approvisionnée, vous pourriez y être seuls pendant quelques jours.

— C'est tentant. Qu'est-ce qu'on fait de ces trois-là ?

Pug sourit.

— Envoie-les chez Serwin. Ils logeront à *La Maison du Fleuve* pendant une semaine ou deux, ils travailleront pour payer le gîte et le couvert et ils en profiteront pour perfectionner leur escrime.

— *La Maison du Fleuve* ! s'exclama Zane d'un air ravi.

Jommy donna une tape sur le ventre de son ami.

— Je croyais que tu voulais perdre du poids ?

*La Maison du Fleuve* était le meilleur restaurant d'Opardum, voire du monde entier. Depuis que sa mère avait épousé Caleb, Zane avait

pris goût aux repas fins, car cette union lui avait permis d'accéder à une meilleure nourriture que ce qu'il avait connu enfant.

— Je travaillerai deux fois plus pour compenser, fais-moi confiance, répondit le jeune homme trapu.

— Je suis sûr que Serwin et sa femme trouveront de quoi t'occuper.

— Et toi, père, que vas-tu faire ? demanda Caleb.

— Je dois rendre visite à quelqu'un. Ça ne prendra pas beaucoup de temps, mais je n'ai que trop tardé à le faire. Dis à ta mère que je rentrerai à la maison dans un jour ou deux, mais qu'elle ne m'attende pas : elle devrait plutôt se rendre sur Kelewan pour voir où en est l'Assemblée au sujet du Talnoy.

Ils se donnèrent l'accolade. Pug leur dit ensuite au revoir à tous les quatre et disparut.

Jommy secoua la tête en retenant son souffle.

— Bon sang, je ne m'habituerai jamais à voir les gens disparaître comme ça !

Caleb éclata de rire.

— Tu t'habitueras à bien des choses d'ici la fin de ta vie, mon garçon. (Il sortit un orbe de sa tunique et ajouta :) On rentre à la maison. Ensuite, tous les trois, vous partirez pour Olasko !

— Je suis content qu'on en ait fini avec cette partie-là, avoua Tad en jetant un coup d'œil à la salle de torture.

Sans faire de commentaire, chacun mit la main sur l'épaule de son voisin. Puis Caleb activa l'orbe, et ils disparurent à leur tour.

L'obscurité recouvrait l'immense entité tel un voile. On distinguait à peine sa silhouette en dépit de la lanterne solitaire accrochée sur le mur d'en face.

— *Bienvenue, Pug de Crydee*, fit une voix dans l'esprit du magicien. L'intéressé sourit.

— Cela faisait des années qu'on ne m'avait plus appelé comme ça, ma dame, répondit-il tout haut.

Il savait que l'entité n'exigeait pas de titre spécifique et que celui qu'il avait choisi ne convenait guère, mais il éprouvait le besoin d'exprimer le respect qu'elle lui inspirait.

— Comme vous voudrez, magicien, reprit la voix profonde. Désirez-vous davantage de lumière ?

— Cela serait agréable, reconnut Pug.

Brusquement, la pièce s'illumina comme si le soleil brillait à travers des parois en verre. Pug regarda autour de lui, car cela faisait des années qu'il n'était plus venu dans cette salle. Il s'agissait d'une caverne, profondément enfouie sous la ville de Sethanon, à l'endroit où Tomas avait déjoué la conspiration du Seigneur Dragon Draken-

Korin pendant que Pug et les autres luttèrent pour fermer la faille qui menaçait de détruire le royaume, voire Midkemia tout entier.

Le corps devant lui, qui avait appartenu autrefois au Grand Dragon Ryath, abritait désormais l'esprit d'une créature très ancienne, l'oracle d'Aal. Au cours d'un combat épique, le dragon avait donné jusqu'à sa vie pour vaincre un maître de la terreur. Il avait fallu une magie d'une puissance incomparable pour maintenir une étincelle de vie dans ce corps déserté par son esprit et son âme, afin que l'oracle puisse trouver un hôte vivant. Les écailles naturelles du dragon ayant été arrachées, une solution de fortune avait transformé la créature en un être d'une magnificence inégalée. Le trésor du Seigneur Dragon, dissimulé sous la ville depuis une éternité, avait fourni les pierres précieuses utilisées pour réparer les écailles abîmées. La créature avait ainsi acquis une puissance et une majesté jamais vues en ce monde. Elle était devenue un Grand Dragon joyau. La lumière dansait sur les facettes des milliers de pierres précieuses, et la créature scintillait comme si elle bougeait, alors même qu'elle demeurait immobile.

— Le cycle du renouveau s'est-il bien terminé ? s'enquit Pug.

— Oui, répondit l'oracle. Le cycle des années est passé, et je possède de nouveau toute ma connaissance. (Elle lança un appel par télépathie, et une dizaine d'hommes en robe de bure blanche entrèrent dans la pièce.) Voici mes compagnons.

Pug hocha la tête. Après avoir découvert la nature du Grand Dragon de Sethanon, ces hommes avaient volontairement sacrifié leur liberté, en échange d'une longévité bien supérieure à celle d'un mortel, afin d'avoir l'honneur de servir la cause du Bien.

Car l'oracle était plus qu'une simple voyante. Elle possédait la faculté de voir toutes les conséquences possibles d'un choix à faire, ainsi que de prévenir ceux à qui elle se fiait le plus lorsqu'un danger les menaçait. Or, Pug était la personne en qui elle avait le plus confiance sur ce monde. Sans son intervention, la dernière des Aal, probablement la race la plus ancienne de l'univers, aurait péri un siècle plus tôt. Pug inclina la tête pour saluer les compagnons de l'oracle, qui lui rendirent cet honneur.

— Savez-vous pourquoi je suis ici ? demanda Pug.

— Une grave menace approche, plus rapidement que vous le pensez, mais...

— « Mais » ? répéta Pug.

— Ce n'est pas ce que vous croyez.

— Ce ne sont pas les Dasatis ?

— Ils sont impliqués et sont la principale cause de cette affaire à ce stade, mais, derrière eux, un danger bien plus grand menace.

— Le Sans-Nom ?

— Pire encore.

Pug en fut abasourdi. De son point de vue, rien ne dépassait dans cet univers l'influence des Dieux Supérieurs. Il se ressaisit.

— Quelle menace pourrait bien être plus grande encore que celle du Sans-Nom ?

— Tout ce que je peux vous dire, Pug de Crydee, c'est qu'au-delà du temps et de l'espace la bataille entre le Bien et le Mal transcende tout le reste.

» Vous ne percevez qu'une infime partie de ce conflit sans âge. Il a commencé avant que le premier Aal sorte de la boue de notre monde natal et perdurera jusqu'à ce que la dernière étoile s'éteigne. Il fait partie du tissu même de la réalité, et tous les êtres vivants sont parties prenantes dans ce conflit, même s'ils l'ignorent.

» Certains vivront toute leur existence en paix et en sécurité tandis que d'autres lutteront sans répit. Certains mondes sont des paradis tandis que d'autres n'offrent qu'une implacable misère. Chacun à sa façon fait partie d'un équilibre bien plus vaste et mène donc à sa manière un combat vital qui influe sur le conflit. De nombreux mondes sont dans la balance. (L'oracle fit une pause avant d'ajouter :) Certains sont sur le point de basculer d'un côté ou de l'autre.

— Comme Midkemia ?

La tête du Grand Dragon acquiesça.

— Votre vie est longue comparée à celle des autres mortels. Mais, au sein de ce conflit, ce qui va arriver à ce monde représente tout juste un battement de paupières pour un dieu.

» Cela fait trop longtemps que Midkemia est privé de l'influence de la déesse du Bien. Vous et votre Conclave, vous contrecarrez les efforts du Sans-Nom depuis plus d'un siècle. Mais c'est parce qu'il gît dormant et parce que ses agents ne sont que des rêves et des souvenirs, puissants certes, mais qui ne sont absolument pas comparables à ce qui se passera s'il se réveille.

— Est-il en train de le faire ?

— Non, mais ses rêves deviennent de plus en plus fiévreux. Un être plus puissant et plus terrible encore vient d'embrasser sa cause.

Pug n'en croyait pas ses oreilles. Il avait du mal à imaginer un être plus puissant et plus terrible que le dieu du Mal.

— Quel genre de créature pourrait bien...

Il ne put terminer sa question.

— Le dieu noir des Dasatis, répondit l'oracle.

Pug se téléporta dans son étude. Il balaya rapidement les lieux du regard pour s'assurer qu'il était seul, car sa femme venait souvent se blottir dans un coin pour lire en paix lorsqu'il était absent. Il était secoué par ce que l'oracle venait de lui apprendre. Il s'était cru

homme d'expérience : il avait surmonté bien des désastres, survécu à bien des horreurs et affronté la Mort dans sa propre demeure avant de revenir parmi les vivants. Mais cette nouvelle menace dépassait son entendement, et il se sentait submergé. Il n'avait qu'une envie : s'en aller dans un endroit tranquille et dormir pendant une semaine. Cependant, ce n'était que la conséquence directe du choc qu'il venait de recevoir. Bientôt, cela passerait, dès qu'il commencerait à réfléchir aux problèmes qui se posaient à lui. Mais c'était bien là que ça coïncait ! Comme disait le vieux proverbe, « par où commencer » ? Face à une menace aussi immense que celle-là, Pug avait l'impression d'être un bébé à qui on aurait demandé de déplacer une grande montagne avec ses petites mains.

Il alla ouvrir un meuble d'angle. À l'intérieur se trouvaient plusieurs bouteilles, dont l'une contenait une boisson forte que Caleb lui avait rapportée un an auparavant. Il s'agissait de whisky kinnoch, auquel Pug avait pris goût. L'empereur de Kesh lui avait donné récemment un service de verres en cristal, et Pug en prit un pour y verser une petite rasade de whisky.

Il but une gorgée du breuvage âcre, mais néanmoins savoureux et réjouissant, et sentit sa chaleur se répandre dans sa bouche et dans sa gorge. Il referma le meuble d'angle et se rendit jusqu'à un grand coffret en bois qui se trouvait au-dessus d'une bibliothèque. L'objet était simple mais joli, tout en bois d'acacia, queues d'aronde et colle, sans aucun clou en cuivre ou en fer. Pug posa son verre et souleva le couvercle qu'il mit de côté avant de regarder dans la boîte, à l'intérieur de laquelle se trouvait un parchemin.

Il soupira, car il s'attendait à le trouver là.

La boîte était apparue un matin, des années plus tôt, sur sa table de travail, dans son bureau au Port des Étoiles. Elle était protégée par magie, mais cela n'avait rien d'étonnant. Ce qui l'avait surpris, en revanche, c'était de reconnaître rapidement les sortilèges de protection. On aurait dit qu'il avait lui-même protégé ce coffret. Flairant un piège, il s'était téléporté loin de l'île du Port des Étoiles et avait érigé des sorts de défense tout autour de lui avant d'ouvrir la boîte avec une grande facilité. Elle contenait trois messages.

Le premier disait : « Tu t'es donné beaucoup de mal pour rien, n'est-ce pas ? ».

Le second disait : « Quand James s'en ira, demande-lui de dire à un homme qu'il risque de rencontrer que la magie n'existe pas. »

Le dernier disait : « Surtout, quoi qu'il arrive, ne perd pas cette boîte. »

Tous étaient écrits de sa main.

Pendant des années, Pug avait gardé le secret sur ce coffret qui lui permettait de s'envoyer des messages à lui-même depuis le futur.

Parfois, il examinait l'artefact sous toutes ses coutures, car il savait qu'un jour il finirait par percer son secret.

Depuis qu'il l'avait en sa possession, il avait soulevé le couvercle à huit reprises pour découvrir un nouveau message à l'intérieur. Il ignorait comment mais, chaque fois qu'un nouveau message lui parvenait, il sentait qu'il était temps d'ouvrir de nouveau la boîte.

Un des messages lui avait demandé de faire confiance à Miranda. Il était arrivé avant que Pug fasse la connaissance de sa future femme ; lors de leur première rencontre, il avait compris pourquoi il s'était envoyé ce message. La magicienne était dangereuse, puissante et obstinée, et une parfaite étrangère à l'époque.

Pourtant, encore maintenant, il ne lui faisait pas tout à fait confiance. Il avait foi en l'amour qu'elle éprouvait pour lui et pour leurs fils, ainsi qu'en son dévouement à leur cause. Mais elle suivait souvent son propre agenda, ignorant les ordres de son époux. Depuis des années, des agents travaillaient pour son propre compte, en plus de ceux qui œuvraient pour le Conclave. Pug et elle s'étaient disputés plusieurs fois au fil des ans, disputes à l'issue desquelles elle avait chaque fois accepté de concentrer ses efforts sur les buts et les stratagèmes que s'était fixés le Conclave. Malgré tout, elle réussissait toujours à n'en faire qu'à sa tête.

Pug hésita. L'information écrite sur ce parchemin lui était sûrement nécessaire, mais il redoutait de la connaître. L'année précédente, il avait enfin parlé des messages à quelqu'un – Nakor, en l'occurrence. Mais il avait gardé pour lui le secret du coffret. Miranda croyait qu'il s'agissait juste d'un objet de décoration.

Tout en ouvrant le parchemin, Pug se demanda pour la énième fois si ces messages étaient destinés à faire en sorte qu'un événement se produise ou s'ils servaient au contraire à empêcher quelque chose de terrible. Peut-être n'y avait-il aucune différence entre ces deux options.

Il regarda le parchemin et découvrit deux lignes écrites de sa propre main. La première disait : « Emmène Nakor, Magnus et Bek, personne d'autre. » L'autre disait : « Va sur Kosridi, puis sur Omadrabar. »

Pug referma la boîte et s'assit derrière son bureau. Il relut le message plusieurs fois, comme s'il cherchait un sens plus profond derrière ces directives simples. Puis il se laissa aller contre le dossier de sa chaise en sirotant son whisky. Il connaissait le nom Kosridi, c'était celui d'un monde que le dieu Banath avait montré à Kaspar d'Olasko lors d'une vision. C'était l'un des nombreux mondes sur lesquels résidaient les Dasatis. Quant à Omadrabar, il n'avait pas la moindre idée de l'endroit où ça se trouvait. Mais il savait une chose : d'une manière ou d'une autre, il devait trouver un moyen de se rendre

sur le second plan de l'existence où, à sa connaissance, aucun natif du premier plan ne s'était aventuré. À partir de là, ses compagnons et lui devraient rejoindre le monde de Kosridi et ensuite cet Omandrabar. Mais si Pug était bien certain d'une chose, c'était que cet Omandrabar risquait de s'avérer l'endroit le plus dangereux qu'il ait jamais visité.



### 3

## Conséquences

Kaspar tira sur les rênes de sa monture en s'efforçant de chasser son inquiétude.

Mais il se trouvait en territoire hostile et éprouvait une certaine appréhension à l'idée de découvrir ce qui l'attendait. Cette petite ferme avait été son foyer pendant plusieurs mois, au début de son exil sur ce continent, et Jojanna et son fils Jorgen étaient devenus comme sa famille – jamais des gens n'avaient été aussi proches de lui.

Il lui avait suffi d'un regard pour comprendre que la ferme n'était plus habitée depuis au moins un an. La végétation avait envahi le pâturage, et la clôture était abîmée à plusieurs endroits. Avant la disparition de Bandamin, le mari de Jojanna, ils élevaient quelques bouvillons pour l'aubergiste du coin. Les deux petits champs de maïs et de blé étouffaient sous les mauvaises herbes, et les récoltes étaient montées en graine.

Kaspar mit pied à terre et attacha son cheval à un jeune arbre mort. Ce dernier avait été planté après son départ, mais avait fini par mourir, faute de soins. Méfiant, Kaspar regarda tout autour de lui. C'était un pur réflexe : chaque fois qu'il flairait de possibles ennuis, il détaillait son environnement pour repérer une embuscade ainsi que des moyens de s'enfuir. Il s'aperçut qu'il n'y avait sans doute aucun autre être humain à la ronde à moins d'une journée de marche.

En entrant dans la cabane, il fut soulagé de n'y découvrir aucune trace de lutte ou de violence. Tous les effets personnels de Jojanna et de Jorgen, si maigres soient-ils, avaient disparu. Leur départ n'avait donc pas été précipité, ce qui rassurait un tant soit peu Kaspar. Il avait craint que des bandits ou des nomades s'en soient pris à ses... quoi ? Ses amis ?

Kaspar avait connu une vie de privilèges et de pouvoir. De nombreuses personnes étaient venues à lui pour quémander une faveur, demander sa protection ou obtenir un avantage. Mais en fait, jusqu'à ce que Magnus le dépose sur ce continent à l'autre bout du monde, l'ancien duc d'Olasko avait eu bien peu d'amis, même dans l'enfance.

Il avait terrorisé Jojanna et Jorgen pendant deux jours avant de

réussir à leur faire comprendre qu'il n'était pas venu dans cette petite ferme pour leur faire du mal. Il n'était à l'époque qu'un étranger qui avait besoin du gîte et du couvert. En échange, il avait travaillé dur pour ses hôtes. Il avait négocié une bonne affaire avec un marchand de la ville voisine et les avait laissés mieux lotis à son départ qu'il les avait trouvés en arrivant. Quand il les avait quittés pour entreprendre son long voyage de retour, l'enfant et sa mère étaient comme des amis, et peut-être plus que ça...

À présent, trois ans plus tard, Kaspar était de retour en Novindus. Il avait surveillé la cachette des Talnoys pour protéger les dix mille machines à tuer apparemment endormies – si tant est qu'une machine puisse dormir. Deux magiciens, un d'âge mûr du nom de Rosenvar et un jeune appelé Jacob, menaient pour leur part des recherches sur la nature des créatures, suivant les instructions laissées par Pug et Nakor.

Ce dernier était brièvement revenu en compagnie de Bek pour informer les magiciens qu'il allait s'absenter plus longtemps que prévu. Il ne pourrait donc pas s'occuper pour l'instant de son projet favori : trouver un moyen sûr de contrôler l'armée de Talnoys. Kaspar ne comprenait rien à toutes ces discussions qui traitaient de magie, mais il avait accueilli avec enthousiasme la nouvelle de l'éradication prochaine des Faucons de la Nuit.

Alors que Nakor s'apprêtait à partir, Kaspar lui avait demandé de confier la protection des deux magiciens à quelqu'un d'autre, car il souhaitait régler une affaire personnelle en Novindus avant de rentrer sur l'île du Sorcier. Nakor avait accepté, et Kaspar était parti dans le Sud dès l'arrivée d'un nouveau garde.

Ne disposant pas des artefacts magiques utilisés par les autres membres du Conclave, Kaspar avait dû voyager par ses propres moyens pendant deux semaines. La ville la plus proche des grottes dans lesquelles étaient dissimulés les Talnoys s'appelait Malabra. À partir de là, la route du Sud était davantage fréquentée. Kaspar poussa sa monture pratiquement jusqu'à l'épuisement ; il en changea deux fois en cours de route, dans les villes dans lesquelles il faisait étape. À deux reprises, il échappa à des bandits. À trois occasions, il dut supporter la curiosité des soldats locaux. Deux de ces rencontres se soldèrent d'ailleurs par un pot-de-vin.

Mais il éprouvait à présent un sentiment de futilité. Il avait espéré revoir Jojanna et Jorgen, même s'il ne savait pas très bien ce qu'il aurait fait ensuite. On l'avait exilé en Novindus pour le punir du rôle qu'il avait joué dans l'extermination des Orosinis et à cause des complots qu'il avait fomentés contre les nations voisines. Il s'était quelque peu racheté aux yeux de ses anciens ennemis en leur apprenant l'existence des Talnoys. Puis il avait reçu leur pardon officiel en aidant à déjouer le complot des Faucons de la Nuit contre

l'empire de Kesh la Grande. Mais il avait le sentiment d'avoir une dette envers Jojanna et Jorgen, et le fait de ne pouvoir la payer était comme un ulcère qui s'enflammait un peu plus chaque jour. Il voulait s'assurer qu'ils allaient bien tous les deux et leur laisser suffisamment de richesses pour leur permettre de vivre décemment jusqu'à leur mort.

La petite bourse qu'il portait faisait de lui un homme riche sur ce continent. Il avait déjà arpenté les routes des terres orientales, à pied et à bord d'un chariot, et il avait vu dans quel état la grande guerre de la reine Émeraude avait laissé cette région. Il en restait encore des traces après plus de trente ans. Les pièces en cuivre étaient rares, on n'en voyait presque jamais d'argent et une seule pièce d'or valait la vie d'un homme. Kaspar avait suffisamment d'or sur sa personne pour recruter une minuscule armée et s'établir en tant que baron.

Il ressortit de la cabane et réfléchit à ce qu'il devait faire. En venant, il avait traversé le village d'Heslagnam sans s'arrêter. Il devait y passer s'il voulait retourner à la grotte des Talnoys. Il arriverait là-bas après le coucher du soleil. La première fois, en partant de la ferme à pied, Kaspar, Jojanna et Jorgen avaient mis deux jours et la moitié d'une matinée pour s'y rendre. Évidemment, l'auberge n'avait rien de remarquable, mais elle était pratique, et l'ancien duc avait dormi dans de bien pires conditions au cours des trois dernières années.

Malgré la fatigue, il poussa sa monture et arriva à Heslagnam peu après la tombée de la nuit. Il retrouva l'auberge en bois délabrée telle que dans son souvenir, même si elle avait peut-être été récemment blanchie à la chaux ; difficile à dire dans la pénombre.

Comme personne ne vint à sa rencontre dans la cour d'écurie, il dessella lui-même son cheval et le bouchonna. Lorsqu'il eut fini, il était fatigué, de mauvaise humeur, et il avait bien besoin d'un verre – ou de ce qu'ils pouvaient bien servir dans cette partie du monde.

Kaspar fit le tour de l'auberge pour entrer par la porte de devant. La salle commune était déserte, à l'exception de deux villageois, assis à une table devant la cheminée, et du propriétaire, un dénommé Sagrin, qui se tenait debout derrière le comptoir. Kaspar se dirigea vers cet homme au cou de taureau qui le dévisageait avec méfiance.

— J'oublie jamais un visage, même si j'arrive pas à me rappeler certains noms. Je vous ai déjà vu.

— Je m'appelle Kaspar, répondit l'ancien duc en enlevant ses gants. J'ai installé mon cheval dans votre écurie. Où est votre palefrenier ?

— J'en ai pas, répondit Sagrin. Y a pas de gamins en ville. Y se sont tous tirés pour participer à la guerre.

— Quelle guerre ?

— Qu'est-ce que j'en sais ? Y en a toujours une quelque part, pas

vrai ? (Il pointa son pouce par-dessus son épaule dans la direction de l'écurie.) Vous pouvez y abriter votre cheval gratis, vu qu'y a personne pour s'en occuper, mais, si vous voulez du fourrage, faudra lui en acheter demain matin en face, chez Kelpita.

— J'ai de l'avoine dans mes fontes. Je m'occuperai de mon cheval avant d'aller me coucher. Qu'est-ce que vous proposez à boire ?

— De la bière et du vin. Si vous êtes amateur de vin, je vous conseille la bière.

— Va pour la bière, alors.

Sagrín la lui servit, puis le dévisagea en plissant les yeux.

— Vous êtes passé par ici y a... Quoi ? Deux ans ?

— Plutôt trois.

— Je vous remets toujours pas...

— Asseyez-vous par terre et levez les yeux vers moi, ça vous aidera peut-être à retrouver la mémoire, répondit Kaspar en buvant une gorgée de bière – celle-ci était comme dans son souvenir : trop claire et peu savoureuse, mais néanmoins fraîche et désaltérante.

— Ah, fit Sagrin, vous êtes le type qui accompagnait Jojanna et son gamin ! Vous êtes mieux habillé qu'à l'époque.

— C'est bien vrai, reconnut Kaspar. En parlant d'eux, est-ce qu'ils sont dans les parages ?

Sagrín haussa les épaules.

— J'ai pas vu Jojanna depuis plus d'un an. (Il se pencha en avant.) Elle était complètement paniquée parce que le gamin avait fugué. Je suppose qu'elle est partie à sa recherche. Elle a vendu son bétail et sa mule à Kelpita, puis elle a trouvé un marchand qui voulait bien l'emmener dans le Sud à condition qu'elle paie. (Sagrín haussa les épaules, mais ajouta d'un ton plein de regret :) Elle est sûrement enterrée sous des rochers à un jour ou deux de marche.

— Jorgen a fugué ? s'étonna Kaspar.

Il connaissait suffisamment bien Jojanna et son fils pour savoir que le garçon adorait sa mère. Il n'arrivait pas à imaginer ce qui avait bien pu pousser Jorgen à fuir son foyer.

— Ben, des types sont passés en ville, et la rumeur a couru que le père du gamin servait avec une compagnie de soldats près d'Higara. Apparemment, Bandamin s'est fait embobiner par une bande de... bah, c'est des esclavagistes, quel que soit le nom qu'y se donnent, mais comme y vendaient leurs prisonniers à l'armée de Muboya, y se faisaient appeler « recruteurs ».

Kaspar se souvint d'un agréable dîner avec un général de brigade qui se trouvait être le cousin du Raj de Muboya. Si Kaspar parvenait à le retrouver, il pourrait peut-être... Quoi ? S'arranger pour démobiliser Bandamin ?

— Comment se passe cette guerre ?

— Aux dernières nouvelles, Muboya a obligé Sasbataba à se rendre. Il affronte maintenant un seigneur renégat du nom d'Okanala pour prendre le contrôle d'une nouvelle région.

» Faut quand même reconnaître un truc : quand l'armée du Raj s'en va, elle laisse derrière elle des terres presque aussi calmes qu'avant la guerre de la reine Émeraude. Si seulement le gamin roi avait pu envoyer quelques-uns de ses gars pacifier la région entre ici et les terres brûlantes, ça nous aurait rendu service ! (En voyant que la chope de Kaspar était vide, Sagrin proposa :) Une autre ?

Kaspar s'écarta du comptoir.

— Un peu plus tard. D'abord, je vais aller nourrir mon cheval et m'assurer qu'il a de l'eau à boire.

— Vous restez pour la nuit ?

— Oui, il me faudrait une chambre, acquiesça Kaspar.

— Prenez celle qui vous plaira, offrit Sagrin. J'ai de l'agneau à la broche, et le pain date d'hier.

— Ça ira très bien, assura Kaspar en quittant la salle commune.

Dehors, il faisait frais. C'était l'hiver sur ce continent, mais Kaspar se trouvait loin dans le Nord et à proximité des terres brûlantes, si bien qu'il ne faisait jamais vraiment froid dans cette partie de Novindus. L'ancien duc marcha jusqu'à l'écurie et prit un seau qu'il remplit d'eau du puits et vida dans l'abreuvoir. Puis il donna à manger à son cheval dans une musette et prit le temps d'examiner l'animal. Il l'avait traité sans ménagement sur la route et il voulait s'assurer qu'il allait bien. Il découvrit une vieille brosse servant à étriller les chevaux sur une étagère à côté de vieilles pièces d'équipement inutiles. Il la prit et entreprit de brosser la robe du hongre.

Ce faisant, il se perdit dans ses pensées. Une partie de lui avait eu envie de revenir ici pour se bâtir un nouvel empire. Mais, ces derniers temps, les remous de l'ambition avaient tendance à s'apaiser dans son cœur. Cependant, ils ne disparaissaient jamais complètement. Quelle que soit l'influence que le sorcier dément Leso Varen avait pu avoir sur lui, l'ancien souverain d'Olasko possédait toujours une nature ambitieuse.

Certains seigneurs avaient décidé de ramener l'ordre au sein du chaos qui régnait sur ce continent. C'étaient des hommes habités par une vision aussi bien que par le désir. Avoir soif de pouvoir pour soi-même était le summum de la cupidité ; en revanche, utiliser le pouvoir au profit d'autrui dénotait une noblesse d'âme que Kaspar commençait tout juste à apprécier. Il avait observé ce phénomène chez des hommes comme Pug, Magnus et Nakor. Ces trois individus étaient capables de choses stupéfiantes, mais n'avaient pour seul désir que de rendre le monde plus sûr.

Kaspar secoua la tête en se rendant compte qu'il n'avait aucun

droit légal ni éthique de bâtir un empire sur cette terre. Il ne ferait alors qu'imiter ces seigneurs renégats imbus d'eux-mêmes qui cherchaient à se tailler un royaume sur les ruines de ce continent.

Il soupira en rangeant la brosse. Il ferait mieux d'aller trouver le général Alenburga pour s'enrôler dans l'armée du Raj. Kaspar ne doutait pas qu'il aurait rapidement une promotion et qu'on finirait par lui donner ses propres troupes à commander. Mais pouvait-il vraiment s'engager au service d'un autre ?

Il s'arrêta et se mit à rire. Mais à quoi pensait-il ? Il était au service du Conclave à présent, bien qu'il ne lui ait jamais prêté officiellement serment d'allégeance. Depuis qu'il avait appris à Pug et à ses compagnons l'existence des Talnoys et la menace que représentaient les Dasatis, il n'avait cessé de remplir des missions pour le Conclave.

Lorsqu'il se présenta devant la porte de l'auberge, Kaspar pouffa de nouveau de rire. Il servait cette terre au même titre que le reste du monde, et sa vie de souverain appartenait désormais au passé. En ouvrant la porte, il songea qu'au moins il menait une existence intéressante.

Dix jours plus tard, Kaspar traversait les rues bondées d'Higara en menant son cheval par la bride. Le village avait beaucoup changé en trois ans ; partout, le voyageur ne découvrait que des signes de prospérité. De nouvelles constructions en faisaient une véritable petite ville. On était loin du bourg qui servait autrefois de base arrière à l'armée du Raj de Muboya, lequel se préparait à l'époque à lancer une offensive sur le Sud. À présent, on ne voyait plus d'autres hommes en uniforme que les policiers de la ville. Kaspar remarqua que leurs couleurs rappelaient celles de l'armée régulière : Higara faisait bel et bien partie de Muboya désormais, quelle qu'ait pu être son ancienne allégeance.

Kaspar retrouva l'auberge dans laquelle il avait discuté avec le général Alenburga trois ans plus tôt. Il constata qu'on avait rendu à l'établissement sa tranquillité passée. Il n'y avait plus de soldats partout ; seul un jeune garçon sortit en courant de l'écurie pour s'occuper de son cheval. Il avait à peu près le même âge que Jorgen au moment où Kaspar était parti, ce qui rappela à l'ancien duc pourquoi il faisait ce voyage. Mais l'enfant et sa mère pouvaient être n'importe où sur ce vaste continent... Kaspar chassa le découragement qui menaçait de l'envahir en tendant une pièce de cuivre au petit palefrenier.

— Enlève-lui la poussière de la route et étrille-le, ordonna-t-il.

Le gamin empocha la pièce en souriant et promit de le faire.

Kaspar entra dans l'auberge et balaya les lieux du regard. La salle

commune était bondée de marchands venus déjeuner et d'autres en tenue de voyage. Kaspar se rendit jusqu'au comptoir, où le barman le salua d'un hochement de tête.

— Monsieur ?

— Une bière, demanda Kaspar.

Le barman déposa une chope devant lui ; Kaspar sortit une nouvelle pièce en cuivre que l'autre ramassa. Il la soupesa, sortit rapidement une pierre de touche et vérifia la couleur de la pièce avant de déclarer :

— Ça vous donne droit à deux bières.

— Prenez-en une pour vous, offrit l'ancien duc.

Le barman sourit.

— C'est un peu tôt pour moi. Plus tard, peut-être. Mais merci.

Kaspar hocha la tête.

— Où se trouve la garnison ?

— On n'en a pas, répondit le barman en désignant vaguement la direction du sud. Il y a une garnison à Dondia, à une bonne journée de cheval d'ici. Ils ont rappelé tous les soldats quand Sasbataba s'est rendu. La patrouille passe par ici une fois par semaine, et les habitants ont formé une milice qui donne un coup de main aux policiers en cas de besoin. Mais, franchement, étranger, les choses sont calmes par ici, au point qu'on mène une vie paisible.

— Ce changement doit vous faire du bien.

— Je ne peux pas dire le contraire, approuva le barman.

— Vous avez une chambre ?

Le barman hocha la tête et sortit une clé.

— En haut de l'escalier, la dernière porte sur la gauche. Il y a même une fenêtre.

Kaspar prit la clé.

— Où se trouve le bureau de police ?

Le barman le lui indiqua. Lorsqu'il eut fini sa bière et un déjeuner insipide composé de rôti de bœuf froid et de légumes à peine tièdes, Kaspar s'y rendit. Il parcourut la courte distance à pied assailli par les sons et les odeurs d'un centre de commerce en pleine effervescence. Quel qu'ait pu être le statut d'Higara auparavant, la ville était visiblement en train de devenir un centre d'activités régional au sein d'un territoire en pleine expansion. Pendant un bref instant, Kaspar éprouva une pointe de regret en songeant que Flynn et les autres marchands du royaume auraient pu trouver là les richesses qu'ils convoitaient. C'étaient à cause des quatre marchands isliens que Kaspar s'était retrouvé en possession d'un Talnoy. Ils étaient morts sans avoir conscience du rôle qu'ils avaient joué dans cette histoire.

En pensant à la machine infernale, Kaspar se demanda s'il ne ferait pas mieux de limiter le temps de ses recherches pour retrouver

Jojanna et Jorgen.

Il trouva facilement le bureau de police et entra.

Assis derrière une table, un jeune homme vêtu d'une tunique et portant un insigne leva les yeux.

— Que puis-je faire pour vous ? demanda-t-il de cet air condescendant qu'ont les jeunes qui viennent d'acquérir de nouvelles responsabilités.

— Je suis à la recherche d'un soldat nommé Bandamin.

Le policier, joli garçon avec ses cheveux châains et ses taches de rousseur, fit de son mieux pour avoir l'air de réfléchir.

— Je ne connais pas ce nom, finit-il par répondre après quelques instants. À quel régiment appartient-il ?

Kaspar doutait que ce garçon sache où se trouvait Bandamin, même s'il avait pu lui fournir le nom de son régiment.

— Je ne sais pas. Il vivait dans un village du Nord et il s'est fait enrôler de force.

— Oh, vraiment ? dit le jeune. Dans ce cas-là, il est sûrement au sud d'ici, avec l'infanterie.

— Je recherche également un petit garçon d'environ onze ans. (Kaspar essaya d'estimer à quel point Jorgen avait grandi depuis son départ et leva la main.) Grand comme ça, les cheveux blonds.

Le jeune policier haussa les épaules.

— Il y a des tas de garçons qui passent en ville tous les jours, des garnements qui servent de marmitons dans les caravanes ou de portebagages du train des équipages, des sans-abri, des fugeurs. On fait de notre mieux pour en débarrasser nos rues, mais certains se regroupent en bande.

— Où pourrais-je trouver l'une de ces bandes ?

Le jeune homme regarda Kaspar d'un air qui se voulait soupçonneux, mais qui ne réussit qu'à le rendre ridicule.

— Pourquoi cherchez-vous cet enfant ?

— Son père s'est fait enrôler de force dans l'armée ; le petit est parti à sa recherche. Et sa mère les cherche tous les deux.

— Et vous la cherchez, elle aussi ?

— Je voudrais les retrouver tous les trois, expliqua Kaspar. Ce sont des amis à moi.

Le jeune policier haussa de nouveau les épaules.

— Je suis désolé, mais on ne remarque que les fauteurs de trouble.

— Qu'en est-il de ces bandes de gamins ?

— D'habitude, on les trouve du côté du caravansérail ou du marché. S'ils sont trop nombreux, on les chasse, mais ça ne sert à rien, ils vont juste se réunir ailleurs.

Kaspar remercia le jeune policier et sortit de son bureau. Il balaya



la rue animée du regard comme s'il cherchait une inspiration. Il avait l'impression d'être sur un champ de bataille, à la recherche d'une flèche spécifique, parmi les dizaines de milliers qui jonchaient le sol. Il jeta un coup d'œil en direction du ciel et songea qu'il devait être entre midi et le coucher du soleil. Dans cette région, les marchés étaient ouverts quelle que soit l'heure de la journée ; on ne s'arrêtait pas l'après-midi pour se reposer, contrairement à d'autres endroits de Kesh la Grande. Les marchés grouillaient de monde pratiquement jusqu'au coucher du soleil. Une heure avant la tombée de la nuit, il y avait même un regain d'activité, une frénésie d'achats au moment où les marchands terminaient leur journée de travail. Kaspar avait environ deux heures et demie avant que le soleil disparaisse.

Arrivé à destination, il embrassa le marché du regard. Ce dernier était organisé au petit bonheur la chance sur une place tout en longueur, dont la création relevait davantage du hasard que de la volonté humaine. À l'origine, une seule route traversait la ville : la grand-route nord-sud qui servait d'artère principale dans cette région. Mais, à un moment donné, les circonstances avaient fait dévier la route d'une centaine de mètres vers l'est, et l'on avait commencé à ériger des bâtiments tout autour. Résultat, une demi-douzaine de rues et quelques venelles partaient en étoile de ce point central. L'espace vide en son milieu faisait office de marché.

Kaspar aperçut bon nombre d'enfants, dont la plupart aidaient leur famille derrière des étals ou sous des tentes. Le plus grand désordre régnait sur le marché d'Higara, sauf à un endroit : au centre de la place. Visiblement, par un accord tacite, nul n'avait le droit d'y ériger une tente ou d'y installer un étal ou une table. Un unique lampadaire se dressait là, à l'intersection des rues qui formaient la place. Kaspar marcha jusqu'à cet endroit et se rendit compte qu'une lanterne allumée était suspendue à son mât. Quelqu'un, un policier sans doute, devait venir la mettre en marche tous les soirs. Comme c'était le seul lampadaire dans tout Higara, il était peu probable que la ville dispose d'un allumeur de réverbères. Kaspar remarqua des mots à moitié effacés gravés sur le mât : autrefois, un seigneur quelconque avait jugé nécessaire d'indiquer des directions à cet endroit. Kaspar passa sa main sur le bois ancien. Quels secrets d'une autre époque le lampadaire avait-il entendu murmurer sous sa lanterne ?

Adossé au mât, Kaspar balaya les lieux du regard. Tel le chasseur aguerri qu'il était, il remarqua de petits détails qui auraient échappé à la plupart des gens. Deux garçons traînaient près de l'entrée d'une ruelle. Ils semblaient discuter mais, de toute évidence, ils faisaient le guet. Des sentinelles, décida Kaspar. Mais pourquoi ?

Au bout d'une demi-heure d'observation, Kaspar commença à comprendre ce qui se passait. Régulièrement, un garçon – ou le plus

souvent deux – entraît ou sortait de la ruelle. Si quelqu'un d'autre s'en approchait de trop près, les sentinelles lançaient un signal – un sifflet ou un mot, Kaspar était trop loin pour entendre de quoi il s'agissait. Quand la menace potentielle s'éloignait, les sentinelles lançaient un autre signal.

La curiosité et l'envie d'obtenir des informations sur Jorgen et sa mère poussèrent Kaspar à traverser le marché pour se rendre jusqu'à cette ruelle. Il s'arrêta juste avant l'endroit où il avait vu les sentinelles.

Il attendit, observa et attendit encore. Il voyait bien, et pressentait aussi, que quelque chose était sur le point de se produire. Tout à coup, ce fut le cas.

Tels des rats jaillissant d'un égout inondé lors d'une averse brutale, les garçons déferlèrent hors de la ruelle. Les deux sentinelles se mirent simplement à courir dans des directions apparemment aléatoires, mais la dizaine de compagnons qui les suivaient portaient tous des miches de pain. L'un d'eux avait dû trouver le moyen de s'introduire dans l'arrière-boutique d'une boulangerie et distribué le plus de pain frais possible avant que l'artisan donne l'alerte. Quelques instants plus tard, des cris s'élevèrent sur la place lorsque les marchands se rendirent compte qu'un forfait avait été commis.

Un garçon qui n'avait pas plus de dix ans passa en courant à côté de Kaspar, qui tendit la main et l'attrapa par le col de sa tunique crasseuse. L'enfant lâcha aussitôt son pain et leva les bras en l'air ; l'ancien duc s'aperçut que sa proie était sur le point de se glisser hors de la guenille qui lui servait de chemise.

Kaspar le rattrapa aussitôt par ses longs cheveux noirs et crasseux.

— Lâchez-moi ! protesta le garçon.

Kaspar l'entraîna dans une autre ruelle. Dès qu'ils furent hors de vue du marché, il fit faire volte-face au gamin pour l'examiner. Mais l'intéressé ne se laissait pas faire, il donnait des coups de pied en essayant de mordre et de frapper avec une force surprenante. Cependant, Kaspar avait eu affaire à des animaux sauvages toute sa vie. Il se rappelait notamment une rencontre inoubliable et à la limite du désastre avec un carcajou en colère. Il avait évité de se faire éventrer uniquement en s'accrochant au cou de la créature d'une main de fer. Il lui avait également tenu la queue jusqu'à ce que le garde-chasse de son père arrive pour achever l'animal. Il portait encore les cicatrices de cet épisode.

— Arrête de te débattre et je te reposerai par terre. Mais tu dois promettre de répondre à quelques questions.

— Lâchez-moi ! cria le gamin crasseux. À l'aide !

— Tu veux vraiment qu'un policier vienne te parler ? demanda Kaspar en soulevant sa proie récalcitrante juste assez pour l'obliger à

se tortiller sur la pointe des pieds.

Le garçon arrêta de se débattre.

— Pas vraiment, reconnu-il.

— Maintenant, réponds à quelques questions et je te laisserai partir.

— Promis ?

— Promis, assura Kaspar.

— Jurez-le par Kalkin.

— Je jure par le dieu des Voleurs, des menteurs et des Tricheurs que je te laisserai partir quand tu auras répondu à mes questions.

Le gamin arrêta de se débattre, mais Kaspar ne le lâcha pas pour autant.

— Je cherche un garçon qui doit avoir à peu près ton âge, je crois.

Le jeune voleur dévisagea Kaspar d'un air méfiant.

— Quel genre de garçon vous avez en tête ?

— Pas un « genre », mais un garçon en particulier, qui s'appelle Jorgen. Il est passé par ici ça doit bien faire un an.

Le gamin se détendit.

— Je le connais. Enfin, je l'ai connu. Blond, bronzé, il venait d'une ferme dans le Nord, il cherchait son père, à ce qu'il a dit. Il a failli mourir de faim, mais on lui a appris une ou deux techniques de survie. Il est resté avec nous pendant un temps. C'était pas un très bon voleur, mais il savait se débrouiller en cas de bagarre.

— C'est qui « nous » ? demanda Kaspar.

— Ben, mes copains et moi. On traîne tous ensemble.

Deux hommes de la ville entrèrent dans la ruelle, si bien que Kaspar reposa l'enfant par terre, mais sans lui lâcher le bras.

— Où est-il allé ?

— Dans le Sud, jusqu'à Kadera. Le Raj se bat là-bas, et c'est là que le père de Jorgen est parti.

— Est-ce que la mère de Jorgen est venue à sa recherche ? demanda Kaspar, qui décrivit Jojanna avant de relâcher le garçon.

— Non, je l'ai jamais vue, répondit ce dernier.

Puis, avant que Kaspar puisse réagir, il s'enfuit. L'ancien duc prit une profonde inspiration, puis repartit en direction du marché. Il allait profiter d'une bonne nuit de sommeil car, le lendemain, il descendrait encore plus au sud.

La semaine suivante, Kaspar laissa derrière lui la relative prospérité de ce qui, il venait de l'apprendre, s'appelait désormais le royaume de Muboya. Le jeune Raj avait par ailleurs pris le titre de *maharajah*, c'est-à-dire « grand roi ». L'ancien duc traversait de nouveau une zone de guerre, et on l'avait arrêté à plusieurs reprises

pour l'interroger. Cependant, cela ne le gêna guère, car il lui suffisait de dire chaque fois qu'il allait à la rencontre du général Alenburga. Sa richesse évidente, ses beaux vêtements et son cheval en bonne santé le désignaient comme quelqu'un d'important, si bien qu'on le laissait passer sans plus de questions.

Le village qu'il venait de traverser s'appelait Timbe. Il avait été envahi trois fois, dont deux par les forces de Muboya. Il se situait à une demi-journée de cheval de Kadera, base des opérations du maharajah dans le Sud. Arrivé à l'aube, Kaspar avait appris que le général était venu examiner le carnage qu'avait provoqué la dernière offensive.

La seule chose qui permit à Kaspar de se rendre compte que l'armée de Muboya n'avait pas été vaincue, ce fut l'absence de soldats battant en retraite. Mais, au vu de la disposition des forces sur le terrain et des signes de destruction visibles partout, l'offensive du maharajah avait été stoppée net. Au mieux, le souverain était dans l'impasse. Au pire, il risquait une contre-offensive d'ici un jour ou deux.

Kaspar n'eut guère de mal à repérer le pavillon du commandant, situé au sommet d'une colline surplombant ce qui était sans doute le champ de bataille. Tout en gravissant la pente, il vit que l'on était en train de fortifier des positions au sud. Le temps que deux gardes s'avancent à sa rencontre, il ne doutait plus de la situation tactique de ce conflit.

Un officier et un garde firent tous deux signe à Kaspar.

— Que voulez-vous ? lui demanda l'officier.

— Je souhaiterais voir le général Alenburga, répondit l'ancien duc en mettant pied à terre.

— Et vous êtes ? demanda l'officier, sale et visiblement fatigué.

Son turban blanc était presque beige à cause de la poussière de la route, et il y avait des éclaboussures de sang sur ses jambières et ses bottes. La couleur bleu foncé de la tunique que les soldats portaient tous les deux ne parvenait pas à dissimuler complètement les taches d'un rouge profond qui provenaient du sang d'autres hommes.

— Je m'appelle Kaspar d'Olasko. Si le général a des problèmes de mémoire en raison du conflit, parlez-lui de l'étranger qui lui a conseillé de laisser les archers sur l'arrière, en dehors d'Higara.

L'officier, qui paraissait jusque-là sur le point de renvoyer Kaspar, se ravisa.

— Je faisais partie de la cavalerie qui est montée au nord pour flanquer ces archers. Je me rappelle avoir entendu dire qu'un étranger avait conseillé cette tactique au général.

— Je suis content qu'on se souvienne de moi, commenta Kaspar.

L'officier se tourna vers le garde.

— Allez voir si le général a quelques instants à consacrer à... une vieille connaissance.

Quelques minutes plus tard, Kaspar fut invité à entrer sous le pavillon. Il confia les rênes de sa monture au garde et suivit l'officier à l'intérieur.

Le général semblait avoir vieilli de dix ans au lieu de trois, mais il sourit en levant les yeux vers ce visiteur imprévu. Ses cheveux noirs, qui avaient viré au gris pour la plupart, étaient ramenés derrière ses oreilles. Il ne portait aucun couvre-chef.

— Vous êtes venu pour une nouvelle partie d'échecs, Kaspar ? demanda-t-il en se levant, la main tendue.

Kaspar lui serra la main.

— Je ne m'attendais pas que vous vous souveniez de moi.

— Rares sont les hommes capables de me fournir une tactique brillante et de me battre aux échecs dans la même journée, avoua le général.

Il fit signe à l'ancien duc de s'asseoir sur un siège en toile, à côté d'une table où s'étalait une carte. Puis il demanda à son ordonnance de leur apporter quelque chose à boire.

— J'aurais eu bien besoin de vos conseils en cours de route, Kaspar. Vous avez une meilleure appréciation de la situation sur un champ de bataille que la plupart de mes officiers.

Kaspar salua ce compliment d'un signe de tête et accepta une chope de bière bien fraîche.

— Où pouvez-vous bien trouver de la glace par ici ? s'étonna-t-il en buvant une gorgée.

— Avant de battre en retraite, les forces armées de notre ennemi, le roi d'Okanala, comme il se fait appeler, possédaient une glacière dans le village que nous avons libérés voici quelques jours. Ils ont réussi à emporter tous les vivres et à détruire tout ce qui aurait pu nous être utile, mais j'imagine qu'ils n'ont pas réussi à trouver un moyen de faire rapidement fondre la glace. (Il sourit avant de boire à son tour.) Ce dont je leur suis reconnaissant. (Il reposa son verre.) La dernière fois qu'on s'est vus, vous essayiez de ramener un défunt ami chez lui pour l'enterrer. Qu'est-ce qui vous amène, cette fois-ci ?

Kaspar s'efforça de faire un résumé très bref de ce qui lui était arrivé depuis leur dernière rencontre :

— L'occupant du cercueil est arrivé à destination, et, de mon côté, je me suis fait rattraper par d'autres obligations. Je recherche des amis à moi.

— Vraiment ? s'étonna le général. La dernière fois, il me semble vous avoir entendu dire que vous étiez marchand. Vous avez donc des amis si loin au sud ?

Kaspar comprenait cette méfiance de la part d'un général qui

venait juste de perdre une bataille importante.

— En réalité, ils sont originaires du Nord. Un fermier du nom de Bandamin s'est fait enrôler de force en bordure des terres brûlantes. Je crois surtout qu'il s'est fait capturer par des marchands d'esclaves qui faisaient probablement affaire avec vos recruteurs en dehors du territoire de Muboya, ce qui est illégal.

— Ce ne serait pas la première fois, reconnut le général. En temps de guerre, il est difficile de respecter les conventions d'usage.

— Bandamin avait une femme et un fils. Le fils a appris que son père faisait partie de votre armée et il est venu dans le Sud à sa recherche. La mère a suivi l'enfant.

— Et vous avez suivi la mère, conclut Alenburga.

— J'aimerais les ramener chez eux sains et saufs, elle et son fils.

— Et le mari ?

— Lui aussi, si possible, répondit Kaspar. Y a-t-il un prix d'achat ? Le général éclata de rire.

— Si je laissais mes hommes payer pour échapper à la conscription, nous aurions une bien piètre armée, car ses meilleurs éléments trouveraient toujours un moyen d'en sortir. Non, il doit servir pendant cinq ans, peu importe la façon dont il a été enrôlé.

Kaspar hocha la tête.

— Cela ne me surprend pas particulièrement.

— Libre à vous de chercher l'enfant et sa mère dans le camp. Les garçons du train des équipages sont en bas de la colline, à l'ouest d'ici, en bordure d'un ruisseau. La plupart des femmes – aussi bien les épouses que les filles à soldat – sont avec eux.

Kaspar termina sa bière, puis se leva.

— Je ne vais pas vous retenir davantage, général. Vous vous êtes montré très généreux.

Comme il faisait mine de s'en aller, il entendit Alenburga demander :

— Donnez-moi votre avis, Kaspar.

L'intéressé hésita, puis se retourna pour faire face au général.

— La guerre est finie. Il est temps de réclamer un armistice.

Alenburga se laissa aller contre le dossier de sa chaise et se frotta la mâchoire en tirant pensivement sur sa barbe.

— Pourquoi dites-vous cela ?

— Vous avez recruté tous les hommes valides à cinq cents kilomètres à la ronde, général. J'ai traversé deux grandes villes, une demi-douzaine de villes moyennes et une vingtaine de villages pour venir ici. Il n'y reste plus que des hommes de plus de quarante ans et des garçons de moins de quinze ans. Tous les soldats potentiels sont déjà à votre service.

» Je vois bien que vous vous retranchez au sud. Vous anticipez

une contre-offensive mais, si Okanala a encore des forces dignes de ce nom, il vous frappera sur la gauche et vous repoussera dos au ruisseau. Votre meilleure chance est de vous replier sur la ville pour vous retrancher à l'intérieur.

» Général, ceci risque d'être votre frontière pour les cinq prochaines années au moins, voire les dix. Il est temps de mettre un terme à cette guerre.

Le général hocha la tête.

— Mais notre maharajah a une vision ; il souhaite continuer à pousser vers le sud jusqu'à ce qu'on soit suffisamment proches de la Cité du fleuve Serpent pour pouvoir proclamer la pacification de toutes les terres orientales.

— Je crois que votre ambitieux jeune seigneur s'imagine même qu'un jour il parviendra à conquérir la ville pour l'annexer à Muboya, remarqua Kaspar.

— Peut-être, reconnut Alenburga. Mais vous avez raison sur tout le reste. Mes éclaireurs m'ont rapporté qu'Okanala se retranche lui aussi. Nous avons tous les deux atteint nos limites.

— Je ne connais rien à la politique par ici, avoua Kaspar, mais il y a des moments où un armistice permet de sauver la face et d'autres où c'est une nécessité, la seule possibilité d'échapper au désastre. La victoire vous boude, et la défaite vous attend de tous les côtés. Dites à votre maharajah de marier l'une de ses parentes à un proche du roi et restez-en là.

Le général se leva de nouveau en tendant la main.

— Si vous réussissez à retrouver vos amis et à les ramener chez eux, Kaspar d'Olasko, sachez que vous serez toujours le bienvenu sous cette tente. Si vous revenez, je ferai de vous un général, et le moment viendra où nous conduirons ensemble nos troupes jusqu'à la mer.

— Vous feriez de moi un général ? répéta Kaspar en souriant.

— Eh oui, répondit Alenburga en lui rendant son sourire. Lors de notre dernière rencontre, j'étais général de brigade. À présent, je commande l'armée tout entière. Mon cousin apprécie les succès.

— Ah ! s'exclama Kaspar en lui serrant la main. Si l'ambition m'en prend, un jour je saurai où vous trouver.

— Bonne chance, Kaspar d'Olasko.

— Bonne chance, général.

Kaspar sortit du pavillon et remonta sur son cheval. Il lui fit descendre la colline au pas, en direction d'une lointaine combe traversée par les méandres d'un ruisseau de belle taille.

L'inquiétude monta en lui à mesure qu'il se rapprochait des chariots de l'intendance, car il voyait des signes de combat tout autour de lui. Les règles de la guerre interdisaient que l'on attaque les garçons du train des équipages ou les femmes qui suivaient l'armée.

Mais il s'agissait d'un de ces moments où ces convenances étaient purement et simplement ignorées, quand la zone de combat finissait par s'étendre jusqu'aux non-combattants.

Kaspar aperçut plusieurs garçons qui souffraient de blessures, certaines mineures et d'autres plus sérieuses. Nombre d'entre eux portaient des pansements. Quelques-uns gisaient sur des tapis de sol sous les chariots et dormaient, car ils ne pouvaient pas travailler. Kaspar mena son cheval jusqu'à un homme corpulent, vêtu d'une tunique ensanglantée, qui pleurait, assis sur un chariot. Une cuirasse en métal récemment ôtée gisait à côté de lui, ainsi qu'un heaume surmonté d'un panache.

— Vous êtes le maître des équipages ? lui demanda Kaspar.

L'homme se contenta d'acquiescer, tandis que les larmes continuaient à couler lentement le long de ses joues.

— Je cherche un garçon du nom de Jorgen.

L'homme serra les mâchoires et descendit du véhicule avec lenteur.

— Venez avec moi, dit-il en se retrouvant debout devant Kaspar.

Il le conduisit jusqu'à une petite hauteur, à l'endroit où un régiment creusait une énorme tranchée tandis que des gamins apportaient du bois et des seaux apparemment remplis de poix. Il n'y aurait pas de bûcher individuel pour les défunts ; ceux-ci auraient seulement droit à une crémation de masse.

Les cadavres étaient alignés de l'autre côté de la tranchée, prêts à être emportés et déposés sur le tas de bois. On les arroserait ensuite de poix avant d'y jeter des torches enflammées. Après avoir parcouru un tiers environ de cette macabre rangée, le maître des équipages s'arrêta. Kaspar baissa les yeux et découvrit trois corps allongés les uns près des autres.

— C'était un si gentil gamin, soupira le militaire d'une voix rauque.

Cette voix-là, il la devait aux ordres qu'il avait dû crier, à la poussière des combats qu'il avait dû inhaler, mais aussi à la chaleur et à l'émotion qui l'étranglait.

Jorgen était allongé à côté de Jojanna, qui gisait à son tour à côté d'un homme vêtu d'un uniforme de soldat. Il devait s'agir de Bandamin, car Jorgen avait les mêmes traits que lui.

— Il est arrivé ici il y a presque un an, il cherchait son père... Sa mère l'a rejoint peu de temps après. Il travaillait dur, sans jamais se plaindre, et sa mère veillait sur tous les garçons du camp comme si c'était les siens. Le père venait les rejoindre dès qu'il le pouvait, et ça faisait du bien de les voir comme ça. Au milieu de tout ça, ils avaient réussi à trouver le bonheur dans le simple fait d'être ensemble. Quand... (Il s'interrompt, et ses yeux se remplirent de larmes.) J'ai



demandé qu'on... détache le père au service des équipages. Je pensais leur faire une faveur à tous les trois. Je n'aurais jamais cru que les combats arriveraient jusqu'à nous. Ça va à l'encontre des règles de la guerre ! Ils ont tué les enfants et les femmes ! On n'a jamais vu ça !

Kaspar prit le temps de les regarder tous les trois, réunis par le destin jusque dans la mort, bien loin de chez eux. Bandamin avait probablement reçu un coup de massue dans la poitrine, à voir son état, mais son visage était indemne. Il portait le tabard bleu et jaune des soldats de Muboya. Le sien était sale, délavé et légèrement déchiré. Sur le visage de cet inconnu, Kaspar voyait l'homme que Jorgen aurait pu devenir, un homme honnête, qui ne ménageait pas sa peine. À le contempler, Kaspar songea que Bandamin avait dû être un homme qui riait beaucoup. Il gisait là, les yeux clos, comme s'il dormait. Jojanna paraissait indemne ; elle avait dû prendre une flèche ou une lance dans le dos, peut-être en courant pour protéger les enfants. Jorgen avait les cheveux collés par le sang, et sa tête et son cou formaient un angle bizarre. Kaspar en éprouva un soupçon de soulagement : sa mort avait dû être instantanée et peut-être sans douleur. Il ressentit une souffrance étrange, inattendue. Ce gamin était encore si jeune.

Il les contempla longuement tous les trois. On aurait juste dit qu'ils dormaient, allongés côte à côte en famille. Kaspar savait que le monde continuait à tourner et que personne, à part lui et peut-être un ou deux individus dans le Nord lointain, ne se souciait du trépas de Bandamin et de sa famille. Jorgen, le dernier descendant d'un arbre généalogique obscur, était mort, et une lignée tout entière disparaissait avec lui.

Le maître des équipages regarda Kaspar comme s'il attendait un commentaire de sa part. Kaspar resta encore quelques instants devant les corps, puis il talonna le hongre, lui fit faire demi-tour et repartit pour une longue chevauchée vers le Nord.

Tout en s'éloignant du champ de bataille au petit galop, Kaspar sentit quelque chose se cristalliser en lui. Il aurait été facile de haïr Okanala pour avoir violé les règles d'une guerre « civilisée ». Il aurait été facile de haïr Muboya pour avoir arraché un homme à sa famille. Il aurait été facile d'en vouloir au monde entier. Mais Kaspar savait que lui-même, au fil des ans, avait donné des ordres qui avaient fait que des centaines de Bandamin avaient été arrachées à leur foyer et que des centaines de Jojanna et de Jorgen avaient enduré bien des souffrances, parfois jusqu'à en mourir.

Kaspar poussa un soupir qui semblait venir des tréfonds de son âme. Il se demanda si cette vie apportait autre chose que la souffrance et la mort, s'il était possible de trouver le bonheur. En cet instant, il aurait été bien en peine d'y croire.

## Les Faucons de la Nuit

Les soldats se déplaçaient rapidement parmi les rochers.

Tapi derrière un gros affleurement rocheux, Erik de la Lande Noire, duc de Krondor, maréchal des armées de l'Ouest et gardien des marches de l'Ouest, regardait ses hommes se mettre en position. Baignant dans les ombres profondes du soleil couchant, ces silhouettes silencieuses appartenaient à une unité spéciale de la garde de la maison princière. Erik avait personnellement mis au point leur entraînement au fur et à mesure qu'il grimpeait les échelons, d'abord en tant que capitaine de l'armée du prince, puis commandant de la garnison de Krondor et enfin maréchal des armées.

Autrefois, ces soldats faisaient partie du régiment des Pisseurs royaux de Krondor, composé de traqueurs et d'éclaireurs qui descendaient des légendaires guides impériaux de Kesh. En revanche, cette unité d'élite, plus petite, se faisait simplement appeler les « Hommes du prince ». Il s'agissait de soldats à qui Erik faisait appel dans des circonstances spéciales, comme la mission de cette nuit-ci, par exemple. Ils portaient un uniforme distinctif : un tabard court, gris foncé, avec le blason de Krondor (un aigle planant au-dessus d'un pic) brodé sur la poitrine en couleurs sourdes, un pantalon noir avec une bande rouge de chaque côté et de lourdes bottes aussi pratiques pour marcher que pour monter à cheval ou, comme ils le faisaient à ce moment précis, escalader des rochers. En outre, ils étaient coiffés d'un heaume simple, foncé et sans visière, et armés de lames courtes : une épée à peine assez longue pour en mériter le nom et une dague. Chaque homme avait été entraîné dans l'intention de développer des talents spécifiques ; ce soir-là, c'étaient les deux meilleurs grimpeurs d'Erik qui allaient mener l'assaut.

Le duc leva les yeux vers l'à-pic qui lui faisait face.

Tout là-haut se dressait l'ancien château de Cavell, surplombant un chemin qui s'écartait du lit d'un ruisseau à sec, chemin connu sous le nom de « descente de Cavell ». Une petite cascade ornait la paroi rocheuse près du château et se déversait dans un bassin naturel à mi-hauteur, avant de s'écouler dans le ruisseau à l'origine de la descente. Ainsi que font toutes choses, le tracé du cours d'eau s'était modifié au

fil des ans. Un événement, géologique ou humain, avait forcé le ruisseau à changer de direction, laissant son lit d'origine à sec et rempli de poussière. Les soldats allaient devoir grimper jusqu'à ce bassin naturel. En effet, si l'information qu'Erik possédait était valide – elle datait d'un siècle –, derrière se dissimulait une entrée secrète, l'antique issue de secours du château.

Erik avait emmené ses soldats à Cavell-Village juste avant l'aube, les cachant le plus rapidement possible, chose délicate dans une ville aussi petite. Cependant, en dépit des hommes armés qui se cachaient dans tous les bâtiments, les habitants s'étaient efforcés de vaquer à leurs occupations comme si de rien n'était. Erik ne redoutait pas les espions postés à l'intérieur même de la ville, puisque personne n'avait eu l'autorisation de quitter Cavell ce jour-là. Il se préoccupait seulement des possibles sentinelles qui se cachaient dans les collines au-dessus de l'agglomération. De ce point de vue-là, au moins, il était convaincu d'avoir pris toutes les précautions possibles.

Magnus avait participé à l'effort collectif en lançant un sortilège d'illusion. À moins que les sentinelles postées par les Faucons de la Nuit soient hautement entraînées dans le domaine de la magie, elles n'avaient rien vu au cours des quelques minutes nécessaires pour faire entrer la centaine de soldats dans la ville. Au coucher du soleil, Magnus avait de nouveau lancé son sortilège, et les hommes s'étaient rapidement scindés en deux groupes. L'un avait pris la direction de l'entrée principale, en haut de la descente de Cavell, et l'autre, commandé par Erik en personne, s'était rendu à l'arrière du château.

Le vieux soldat se tenait immobile, les yeux fixés sur le déploiement de ses hommes. À près de quatre-vingt-cinq ans, il en paraissait trente de moins grâce à la potion de Nakor. Satisfait par le déroulement de l'opération, il se tourna vers ses compagnons, Nakor et Magnus, qui attendaient à côté de lui. Non loin de là se tenait la garde personnelle du maréchal, dont les membres semblaient mal à l'aise. Il n'était pas facile pour eux de rester à l'écart, même s'il s'agissait d'un ordre direct de leur commandant, car leur mission était de le protéger à tout prix.

— Et maintenant ? demanda Nakor.

— On attend, répondit Erik. S'ils s'inquiètent pour la sécurité de leur citadelle, ils ont dû nous voir arriver. Soit ils vont nous réserver un accueil des plus désagréables, soit ils tenteront de fuir par l'autre côté.

— Quelle solution vont-ils choisir, à ton avis ?

Erik soupira.

— Moi, je ferais le mort pour faire croire qu'il n'y a personne. Et, au cas où ça ne marcherait pas, je préparerais une méchante surprise aux intrus. (Il fit un geste vague avec sa main.) D'après de vieilles

archives, qui ne devaient pas être tout à fait exactes même à l'époque, on sait que le château de Cavell est un véritable dédale et qu'il s'y trouve de nombreux endroits facilitant une embuscade ou la pose de pièges vicieux. Crois-moi, entrer là-dedans ne sera pas une partie de plaisir.

Nakor haussa les épaules.

— Tes hommes sont bons.

— Ce sont les meilleurs, rectifia Erik. Je les ai personnellement choisis et entraînés pour ce genre de mission. Malgré tout, je déteste leur faire courir des risques inutiles.

— C'est nécessaire, Erik, rappela doucement Nakor.

— J'en suis convaincu, répondit le vieux soldat. Sinon, je ne serais pas là.

— Qu'en pense le duc de Salador ? s'enquit Nakor.

— Il ne sait pas que je suis là. (Erik regarda le petit Isalani.) Tu as choisi le plus mauvais moment pour me donner un tel sujet d'inquiétude, mon vieil ami.

Nakor haussa les épaules.

— On ne choisit jamais le moment, n'est-ce pas ?

— Il m'arrive parfois de penser qu'il aurait mieux valu que Bobby de Longueville et Calis me pendent par cette matinée glaciale d'il y a si longtemps. (Son regard se perdit dans le lointain tandis que le soleil disparaissait derrière les rochers.) Et, parfois, je me dis que c'est aussi bien qu'ils n'en aient rien fait. Quand cette mission sera terminée, je serai plus à même de dire de quel côté je penche cette fois-ci. (Il sourit). Retournons sur nos pas pour attendre.

Il conduisit Magnus et Nakor dans un étroit sentier entre de hauts rochers. Ce faisant, ils longèrent des files de soldats qui attendaient en silence de se lancer à l'assaut du château. À l'arrière, des palefreniers se tenaient sur le pied de guerre avec les chevaux. Derrière eux encore se trouvaient les chariots de l'intendance. Erik fit signe à son écuyer, qui attendait en compagnie des garçons du train des équipages.

Le jeune homme sortit deux verres et les remplit de vin, conservé dans une gourde en cuir. Nakor prit un verre en haussant les sourcils d'un air surpris.

— Tu sers du vin avant une bataille ?

— Pourquoi pas ? répondit le duc en buvant une longue gorgée, avant de s'essuyer la bouche du revers de son gantelet. Tu me fais traverser la moitié du royaume pour déloger une bande d'assassins, comme si je n'avais pas suffisamment de soucis !

Nakor haussa les épaules.

— Il faut bien que quelqu'un le fasse, Erik.

Le vieux guerrier secoua la tête.

— J'ai eu une longue vie, Nakor, plus intéressante que celle de la

plupart des gens. Je mentirais en te disant que j'attends la mort avec impatience. Mais je ne serais pas mécontent d'être déchargé de mes fardeaux. (Il dévisagea Nakor, les yeux étrécis.) Je croyais que ce serait bientôt le cas, jusqu'à ce que tu apparaises, cette fameuse nuit.

— On a besoin de toi, assura l'Isalani.

— Mon roi a besoin de moi, rétorqua Erik.

— Le monde a besoin de toi, renchérit Nakor en baissant la voix de façon que personne d'autre ne puisse l'entendre. Tu es le seul personnage haut placé du royaume en qui Pug ait encore confiance.

Erik hocha la tête.

— Je comprends pourquoi il a choisi de prendre ses distances avec la Couronne. (Il but une nouvelle gorgée de vin et rendit le verre vide à son écuyer. Lorsque le garçon fit mine de le remplir de nouveau, Erik le congédia d'un geste.) Mais fallait-il vraiment qu'il humilie la royale personne du prince de Krondor au passage ? Publiquement ? Devant l'armée de Kesh la Grande ?

— C'est de l'histoire ancienne, Erik.

— Si seulement... (Erik baissa la voix lui aussi.) Tu ne le sais peut-être pas, mais le prince Robert a été rappelé à Rillanon.

— Oh, ça ne sent pas bon ! dit Nakor en hochant la tête.

— Trois princes se sont succédé à Krondor depuis que je suis maréchal. Je suis duc uniquement parce que le roi Ryan a emmené monseigneur James avec lui dans la capitale. Cette position ne devait être que temporaire, et pourtant la situation dure depuis neuf ans. Et elle risque de durer encore neuf autres années si je vis assez longtemps.

— Pourquoi a-t-on rappelé Robert ?

— Tu as sûrement plus de chance que moi de découvrir la vérité, répliqua Erik. (Après un long moment de silence durant lequel il contempla le ciel nocturne qui continuait à s'assombrir, le duc reprit :) C'est une sombre histoire politique. Robert n'a jamais été populaire au sein du Congrès des Seigneurs. Monseigneur James est un noble de l'Ouest, ce qui agace nombre des personnes qui auraient voulu être le premier conseiller du roi. James est rusé, presque autant que son grand-père. (Il jeta un coup d'œil à Nakor.) Le nom de monseigneur James de Krondor faisait trembler tout le monde, à l'époque.

Nakor sourit d'un air malicieux.

— Oh, Jimmy était déjà difficile à gérer avant même de devenir duc, alors je sais de quoi tu parles ! (Il regarda en direction des soldats qui n'attendaient plus que le signal pour entreprendre l'ascension à leur tour.) Malgré tout, on a tendance à ne retenir que la grandeur en oubliant les défauts, alors que Jimmy a fait des erreurs, comme tout un chacun. Si Robert ne fait pas l'affaire, qui va le remplacer ?

— D'autres cousins du roi sont plus capables que lui. (Une

expression de tristesse se peignit sur le visage d'Erik.) On risque la guerre civile si le roi n'agit pas avec prudence. Il descend directement du roi Borric, mais il n'a pas encore de fils, alors que ses cousins sont nombreux et que la plupart ont de solides prétentions au trône si jamais il n'engendre pas d'héritier.

Nakor haussa les épaules.

— J'ai eu une longue vie, Erik. J'ai vu bien des rois naître et mourir dans de nombreux pays. La nation s'en remettra.

— Mais à quel prix, mon vieil ami ?

— Qui va devenir le nouveau prince de Krondor ?

— C'est là toute la question, n'est-ce pas ? répondit le duc en se levant pour faire signe à ses hommes de se tenir prêts. (Le ciel était suffisamment noir. Il était temps de se lancer à l'assaut du château.) Le prince Edward est apprécié de tous, il est intelligent, bon soldat et capable de forger un consensus au sein du Congrès.

— Ce qui veut dire que le roi nommera quelqu'un d'autre, pouffa Nakor tandis qu'Erik commençait à graver le lit du ruisseau asséché.

Le duc ne répondit pas, mais fit de nouveau un geste. Deux hommes se dépêchèrent de sortir de derrière les rochers qui s'étendaient en dessous du château. Chacun portait un rouleau de corde en travers de la poitrine. Ils commencèrent à graver l'à-pic en s'aidant uniquement de leurs mains et de leurs pieds.

Nakor les regarda disparaître dans la pénombre au-dessus de sa tête. Ils se déplaçaient en silence comme des araignées escaladant un mur. Nakor savait combien cette ascension était dangereuse, mais c'était le seul moyen de parvenir à lancer une corde au reste des soldats.

Erik se tourna de nouveau vers lui.

— Je pense qu'il va choisir le prince Henry, car il sera facile à remplacer si la reine Anne met au monde un fils. Si le roi nommait Edward et que ce dernier restait un certain temps sur le trône de Krondor, il deviendrait peut-être difficile de le remplacer par un fils dans... disons... quelques années...

Il laissa sa phrase en suspens en contemplant ses hommes qui arrivaient au bord du bassin naturel.

— Drôle d'endroit pour une issue de secours, tu ne trouves pas ? fit remarquer Nakor. Elle est à plus de trente mètres du sol.

— J'imagine que les Faucons de la Nuit ont effectué quelques travaux, il y a plusieurs années. Mes hommes m'ont parlé de traces d'outils sur la roche. Ils ont probablement démoli le chemin qui arrivait jusqu'en bas de la descente. (Il soupira.) C'est l'heure. Où se trouve ton guerrier ?

D'un signe de tête, Nakor désigna un endroit derrière eux.

— Il dort sous ce chariot, là-bas.

— Va le chercher, s'il te plaît, ordonna Erik de la Lande Noire.

Nakor se dépêcha de retourner auprès du chariot de l'intendance. Deux gamins surveillaient les réserves récupérées en ville. Ils parlaient entre eux à voix basse, car ils comprenaient la dangerosité de cette mission. Malgré tout, ils n'étaient que des enfants, que cette longue attente commençait à rendre impatients. Sous le chariot était allongé un individu solitaire, qui se réveilla rapidement lorsque Nakor lui donna un léger coup de pied dans les bottes.

Ralan Bek rampa pour sortir de sous le chariot, puis se releva de toute sa hauteur. Le jeune homme mesurait plus de deux mètres et dépassait largement le petit joueur professionnel. Il possédait en lui un minuscule « fragment » divin, comme l'appelait Nakor, une partie infinitésimale du dieu du Mal en personne, ce qui le rendait extraordinairement dangereux. Nakor n'avait d'autres avantages face à Bek que ses années d'expérience et ce qu'il appelait ses « tours ».

— C'est l'heure ?

Nakor acquiesça.

— Ils seront là-haut dans quelques minutes. Tu sais ce que tu as à faire.

Bek hocha la tête et se pencha pour ramasser son chapeau. Il l'avait obtenu en tuant un homme sous les yeux de Nakor ; depuis, il le portait comme une médaille. Le couvre-chef en feutre noir à large bord, qui s'ornait d'une longue plume d'aigle, donnait au jeune homme un aspect presque exubérant. Mais Nakor savait que sous ses dehors conviviaux bouillonnait une propension à faire le mal, ainsi qu'une force et une vélocité surnaturelles.

Bek se rendit à petites foulées jusqu'au bord de la paroi rocheuse et attendit. Une corde se déploya en silence, bientôt suivie d'une deuxième. Les soldats y attachèrent d'autres cordes, plus épaisses celles-là, que les hommes arrivés au bord du bassin hissèrent jusqu'à eux. Lorsque la première corde fut solidement arrimée, Bek défit sa ceinture, à laquelle était accroché le fourreau de son épée, et la rattacha en travers de sa poitrine, de sorte que son arme soit suspendue dans son dos. Avec aisance et puissance, il commença à escalader l'à-pic en plantant solidement ses pieds sur la roche, comme s'il avait fait ça toute sa vie. D'autres soldats le suivirent, mais aucun ne réussit à grimper aussi rapidement que Bek.

Erik les regarda disparaître dans l'obscurité.

— Pourquoi tenais-tu tellement à ce qu'il passe le premier, Nakor ?

— Bek n'est pas invulnérable, Erik, mais il est bien plus dur à tuer que n'importe lequel de tes hommes. Magnus doit s'occuper des sentinelles qui gardent l'entrée principale du château – s'il y en a. Mais s'il y a de la magie de ce côté-ci, c'est Bek qui a le plus de

chances d'y survivre.

— À une époque, j'aurais été le premier à grimper le long de cette corde.

Nakor serra le bras de son ami.

— Je suis content de voir que l'âge t'a rendu plus malin, Erik.

— J'ai remarqué que tu ne t'es pas porté volontaire, toi non plus.

Nakor sourit jusqu'aux oreilles.

Bek fit courir ses doigts sur le pourtour de la porte. Il s'agissait d'un roc comme les autres. Dans les ténèbres, le jeune homme ne voyait pas les fissures qui, d'après ses doigts, délimitaient l'entrée de cette issue de secours. Il laissa donc ses sens dériver, car il avait découvert très tôt que, parfois, il arrivait à anticiper des choses ou des événements : une attaque soudaine, un virage inattendu, l'humeur d'un cheval ou le chiffre qui allait sortir au lancer de dés. Il appelait ça « ses coups de chance ».

Oui. Il y avait quelque chose juste derrière cette porte, quelque chose de très intéressant. Ralan Bek ne connaissait pas la peur. Ainsi que l'avait suggéré Nakor, il y avait quelque chose de différent, d'inconnu même, chez le jeune homme de Novindus. Il jeta un coup d'œil en direction de l'endroit où le petit homme attendait en compagnie du vieux soldat, mais il les distinguait à peine dans la pénombre.

— Lanterne, murmura-t-il.

Un soldat lui tendit une petite lanterne sourde spécifiquement conçue pour ce genre d'expédition. Bek la leva en direction de Nakor et d'Erik, puis en ouvrit et en referma rapidement le volet. Cet éclair de lumière était le signal dont ils étaient convenus à l'avance pour indiquer qu'il fallait avancer avec précaution.

Non pas que Ralan comprenne réellement la notion de prudence. Celle-ci lui était aussi étrangère que la peur. Il essayait d'enregistrer la plupart des choses dont Nakor lui parlait mais, parfois, il se contentait de hocher la tête et faisait semblant de saisir pour éviter que l'étrange petit homme lui répète inlassablement la même chose.

Ralan continua à faire courir ses doigts sur le pourtour de la porte jusqu'à ce qu'il soit sûr qu'elle était uniquement destinée à s'ouvrir de l'intérieur. Puis il haussa les épaules.

— Pied-de-biche, demanda-t-il.

Un autre soldat passa devant lui et inséra le levier à l'endroit qu'il désignait. Le soldat peina pendant un moment, jusqu'à ce que Bek intervienne.

— Laissez-moi faire.

Avec une force surnaturelle, il réussit à faire apparaître une fissure. Alors, la porte s'ouvrit brusquement dans un bruit de métal



qu'on torture : une barre en fer venait d'être arrachée au mécanisme qui l'emprisonnait. Elle tomba bruyamment par terre. Aussitôt, Bek sortit son épée et franchit le seuil. Sans se soucier du bruit, il se tourna vers les soldats et les retint en levant la main.

— Attendez, ordonna-t-il à voix basse avant d'entrer dans le couloir.

Les soldats obéirent. Ils avaient ordre de laisser Bek entrer le premier et de ne le suivre que s'il en donnait l'ordre ou si dix minutes s'étaient écoulées. L'un des militaires retourna un sablier gravé de lignes rouges qui délimitaient dix minutes chacune. Les hommes personnellement choisis par Erik s'accroupirent devant l'entrée, au bord du bassin naturel, et attendirent en écoutant le bruit de la cascade dans l'obscurité.

Bek avançait prudemment sans se soucier du manque de lumière. Il se déplaçait sur la pointe des pieds et ne s'appuyait jamais de tout son poids sur le sol tant qu'il ne savait pas s'il était sur le point de tomber au fond d'un trou ou de déclencher quelque piège. Il se savait capable de supporter de gros dégâts – il avait été blessé plusieurs fois déjà au cours de sa jeune vie. Mais, comme tout un chacun, il n'avait pas très envie de souffrir inutilement. De plus, si Nakor disait vrai, il allait pouvoir s'amuser. Cela serait dommage de manquer ça pour une faute d'inattention.

En pensant au petit homme, Bek hésita un instant. Il ne l'aimait pas, mais il fallait bien reconnaître qu'il n'aimait personne. Il ne détestait pas non plus les autres, simplement, ils lui inspiraient des sentiments très prévisibles : il s'agissait soit d'alliés, soit d'adversaires, soit de personnes inconséquentes, comme un cheval ou un autre animal – parfois utiles, mais peu dignes de son attention la plupart du temps. En revanche, le petit homme éveillait d'étranges sentiments chez Bek, des sentiments qu'il ne parvenait pas à nommer. Il ne savait pas s'il s'agissait de familiarité ou de plaisir. D'ailleurs, ses sentiments avaient tendance à être intenses : il aimait regarder les hommes saigner et hurler et il aimait s'accoupler brutalement avec des femmes. Il aimait les combats aussi, le fracas de l'acier, la clameur des guerriers, le sang et... la mort. Il aimait regarder les choses mourir ; il s'en était rendu compte quelque temps auparavant. Cela le fascinait toujours lorsqu'un animal ou un homme, vivant, conscient, en mouvement, se retrouvait en un instant étendu par terre comme un simple tas de viande. Et encore, cette viande n'était pas très utile lorsqu'il s'agissait d'un homme.

Bek savait qu'il allait tuer quelques hommes très dangereux et il attendait ça avec impatience.

Un faible bruit lui fit oublier Nakor et la perplexité dans laquelle

le plongeaient parfois ses propos. Quelqu'un se déplaçait devant lui, à l'autre bout du tunnel. Le corps tout entier de Bek se mit à trembler d'impatience.

Il était censé revenir sur ses pas, mais il avait perdu la notion du temps. Comment savoir si dix minutes s'étaient écoulées ? De toute façon, les soldats allaient finir par le suivre. En plus, Bek avait hâte de commencer le massacre. Cela faisait longtemps qu'il n'avait pas pris part à une bonne bagarre. Nakor lui avait fait quelque chose, et souvent sa tête lui faisait mal lorsqu'il essayait de penser à certains sujets. Cependant, Nakor lui avait dit qu'il avait le droit de tuer tous ceux qui se cachaient dans ce vieux château, excepté les soldats du vieux commandant qui allaient rentrer par l'autre côté.

Ralan Bek avait la tête qui tournait. Aussi, dans un grognement, il chassa toutes ces réflexions pour ne plus penser qu'à retrouver l'auteur du bruit qu'il avait entendu dans les ténèbres. Il pressa le pas et faillit tomber tête la première dans un trou. Seul un de ces « coups de chance » dont il avait le secret lui permit de reculer au dernier moment.

Il sortit le petit cylindre que Nakor lui avait donné et en ôta le bouchon. À l'intérieur se trouvait un fagot de bâtonnets. Il en prit un, referma le cylindre et le rangea de nouveau dans sa tunique. Puis il agita rapidement le bâtonnet dans les airs. Au bout de quelques secondes, une minuscule flamme jaillit à son extrémité. Nakor l'en avait pourtant prévenu, mais Bek fut surpris par la quantité de lumière que cette petite flamme était capable de fournir.

Bek regarda le trou qui béait à ses pieds. Il n'arrivait pas à en distinguer le fond, si bien qu'il se réjouit de ne pas être tombé dedans – non pas parce qu'il craignait une blessure, mais parce qu'il aurait dû attendre au fond du trou que les soldats du vieux commandant le rattrapent. Il se demanda s'ils remarqueraient le piège avant que l'un d'eux tombe dedans. Il n'aurait pas particulièrement apprécié qu'un de ces gars lui tombe dessus. En plus, il ne savait pas s'ils avaient apporté assez de corde pour le tirer de là.

Il recula de deux pas, puis prit son élan et sauta par-dessus le trou béant. Il atterrit de l'autre côté, à trois mètres environ de son point de départ. Il laissa tomber le bâtonnet enflammé par terre et l'écrasa sous le talon de sa botte.

Il marqua une courte pause, le temps de voir si quelqu'un l'avait entendu. Puis, lorsqu'il fut certain que personne n'avait détecté sa présence, Bek continua à remonter le couloir. Un instant, il se demanda s'il aurait dû laisser quelque chose pour avertir les soldats derrière lui de la présence du trou. Puis il se demanda d'où lui était venue cette pensée. À quoi bon s'inquiéter si l'un des hommes du vieux commandant tombait dans le piège ? Perplexe, il songea qu'il

était trop difficile d'y réfléchir pour l'instant. Nakor comprendrait qu'il n'avait pas le temps de s'appesantir sur le sujet.

Il entendit de faibles bruits de voix devant lui et sut que le chaos était proche.

Magnus contempla le ciel et jugea qu'il était temps de se mettre en route. Il fit signe à deux gardes de l'accompagner sur le long chemin d'accès à l'ancien château. Le chemin en question semblait ne plus avoir été utilisé depuis des années, mais Magnus l'avait discrètement inspecté à l'aube ; il avait repéré de minuscules traces prouvant que cet état d'abandon résultait d'une mise en scène soignée. Quelqu'un avait utilisé cette route récemment mais faisait tout pour qu'on ne le sache pas. Ce détail, ajouté à tout le reste, avait achevé de convaincre Magnus que son père avait raison de faire confiance à Joval Delan, le télépathe. Un simple bandit, un contrebandier ou une bande de jeunes errants n'auraient pas eu les moyens ou l'envie de dissimuler ainsi leur présence.

En attendant qu'il les rejoigne, les soldats avaient gravi furtivement le ruisseau à sec connu sous le nom de « descente de Cavell ». Il s'agissait du seul moyen évident pour accéder à l'ancien château. Magnus s'y connaissait moins que son père en tactique militaire. Cependant, même lui n'avait aucun mal à se représenter les terribles difficultés que poserait le siège d'un château comme celui-là. Seules des rumeurs de possession démoniaque et de malédiction, combinées au fait que la paix régnait depuis près d'un siècle sur cette région, avaient permis qu'on laisse à l'abandon un tel atout militaire.

Mais le magicien avait d'autres soucis. Le premier d'entre eux était de veiller à ce que les hommes qui l'accompagnaient ne se fassent pas repérer, et ce le plus longtemps possible. Magnus était encore jeune comparé à bien des magiciens, mais il avait hérité certaines capacités de ses parents. Sa mère avait toujours su détecter la présence de la magie, mieux que son père, mais Pug réussissait davantage à déterminer la nature d'un sortilège ou d'un artefact. Par chance, Magnus avait hérité de ces deux talents. Cela lui permit de repérer et d'identifier au moins quatre pièges magiques entre le bas de la descente et le vieux portail en haut de la pente.

Avec les gestes agiles d'un homme qui maîtrisait parfaitement son art, Magnus contra rapidement chacun des sortilèges, permettant ainsi aux soldats d'Erik d'avancer en silence. Si une sentinelle avait été postée au-dessus d'eux, elle aurait eu bien du mal à remarquer dans la pénombre les silhouettes grises pliées en deux qui longeaient promptement les bas-côtés du chemin. La petite lune ne se lèverait pas avant une heure encore et, de toute façon, elle ne produisait qu'une faible lumière même par temps clair. Or, cette nuit-là, le ciel était

plombé.

Par gestes, l'officier en charge de la troupe fit signe à ses hommes de se tenir prêts. Autrefois, un pont-levis permettait de franchir le fossé entre le haut du chemin et la porte du château. Mais, à présent, il ne tenait plus que par une seule chaîne et pendait, inutile, de l'autre côté du fossé trop large pour qu'un homme puisse le franchir d'un bond. Des signaux furent échangés, et deux paires de soldats arrivèrent avec des échelles qui allaient servir de ponts pour traverser le trou béant. Magnus se servit quant à lui de son art pour s'élever dans les airs et léviter au-dessus de l'abîme.

Il regarda les hommes marcher calmement sur les barreaux des échelles sans avoir peur du gouffre béant sous leurs pieds. Pourtant, il aurait suffi d'un seul faux pas pour les envoyer à la mort. Magnus admira leur discipline.

Puis il étendit le champ de ses perceptions afin de détecter de nouveaux pièges ou de nouvelles illusions. Mais il ne trouva rien. De toute évidence, le gardien du château estimait les pièges disposés le long de la descente suffisants pour prévenir ses occupants de la présence d'intrus. Magnus avança donc sans craindre le moindre danger physique. En revanche, il percevait au loin quelque chose qui lui hérissait les poils des bras.

Il leva la main, et une faible lumière jaillit de sa paume. Elle illumina la zone à découvert entre le portail, où le pont-levis et la herse représentaient autrefois un premier obstacle, et les portes du château, fermées et sans doute barricadées de l'intérieur. Les soldats se rassemblèrent en silence derrière Magnus. Dans cette lumière magique, un peu sinistre, ses cheveux blancs et sa haute taille lui donnaient une apparence presque surnaturelle. Cependant, si les soldats étaient mal à l'aise à l'idée d'obéir aux ordres d'un sorcier, ils n'en laissaient rien paraître. Ils attendaient simplement ses instructions.

Magnus ferma les yeux pour mieux se concentrer et visualiser les grandes portes en bois. Il étendit le champ de ses perceptions et fit courir ses doigts en pensée sur la surface du bois. Puis il les y enfonça doucement, jusqu'à ce qu'il sente l'autre côté. Aussitôt, une image aussi nette que s'il l'avait vue de ses propres yeux jaillit dans son esprit. La porte était bloquée par une grande barre en bois qui reposait sur deux supports en bois également. Magnus maintint son contact mental pour l'examiner sous tous les angles, puis il ouvrit les yeux et recula.

— Il y a un piège, annonça-t-il doucement à l'officier qui se tenait sur sa droite.

— Que suggérez-vous ? demanda le jeune lieutenant.

— Il faut trouver un moyen d'ouvrir cette porte sans soulever la

barre.

Il tendit la main. Les soldats les plus proches de lui entendirent alors un faible bourdonnement. Tout à coup, un trou apparut au bas de la porte, juste assez large pour qu'un homme puisse le franchir à quatre pattes.

— Allez-y un par un, dit Magnus, et veillez à ce que personne ne touche la porte ou les murs.

L'officier transmit la consigne. Les soldats se glissèrent rapidement dans le trou, chacun leur tour. Magnus se tenait prêt à endiguer le sortilège qui risquait de se déclencher si l'un des militaires trébuchait, mais cette précaution s'avéra superflue. Chacun fit exactement ce qu'on lui avait demandé.

Vint alors le tour de Magnus. Il découvrit au moment de franchir l'ouverture que sa robe le gênait – un détail auquel il ne s'attendait pas. Il était à moitié engagé dans le trou lorsqu'il dut soulever un genou, puis l'autre, et tirer le tissu devant lui afin de pouvoir passer de l'autre côté sans s'étaler tête la première.

Il se releva en pouffant de rire.

— Il y a des jours, comme aujourd'hui, où j'ai envie de demander à mon père pourquoi les magiciens doivent porter une robe de bure.

Mais le lieutenant était visiblement un homme dépourvu d'humour, car il regarda Magnus d'un air surpris.

— Comment ça, messire ?

— Laissez tomber, soupira le magicien avant de se tourner vers les soldats. Restez derrière moi, sauf si je vous demande de passer les premiers. Nous avons ici affaire à des forces que même le plus courageux des hommes ne saurait affronter sans mon art.

» J'ajouterai que vous avez ordre d'abattre sans sommation quiconque n'est pas Ralan Bek ou l'un des nôtres.

Sur ce, il s'enfonça dans les ténèbres. La lumière qui jaillissait de sa main se mit alors à osciller comme celle d'une lanterne.

Sans se soucier de l'obscurité, Bek marchait comme s'il s'agissait d'une promenade. De la lumière sortait des pièces à l'extrémité des tunnels qui croisaient celui qu'il avait choisi, mais il les ignora et continua à avancer tout droit. Il n'aurait su dire comment, mais il sentait qu'il lui fallait se rendre directement jusqu'à la pièce qui se trouvait au cœur du bâtiment, à savoir une ancienne salle de banquet, sans doute.

La pensée du combat à venir lui donnait des ailes. Il appréciait certaines des choses que Nakor lui faisait faire, mais il y avait bien trop longtemps qu'il ne s'était pas battu pour de bon. Il avait certes fracassé quelques crânes dans une ou deux tavernes, mais il n'avait plus vraiment fait couler le sang depuis que Nakor lui avait demandé

de tuer cet empereur. Voilà au moins une chose qui l'avait amusé. Il faillit rire tout haut en se rappelant à quel point tout le monde avait eu l'air stupéfait lorsqu'il avait enfoncé son épée dans le dos du vieil homme.

Un individu en armure noire, mais qui ne portait pas de heaume, apparut au coin d'un tunnel. Il n'eut même pas le temps de s'immobiliser que déjà Ralan Bek lui enfonçait sa lame dans la gorge, à l'endroit vulnérable au-dessus de la cuirasse. À moins de trente mètres, une lumière attira le jeune homme, qui avait hâte de faire des ravages.

Il traversa à grandes enjambées le dernier pan de couloir obscur qui le séparait d'une salle haute de plafond. Il s'agissait d'un donjon à l'ancienne dans lequel, au plus fort de l'hiver, la famille et les proches serviteurs des premiers seigneurs de Cavell dormaient tous ensemble dans la même pièce. Autrefois splendide, la grande salle tombait désormais en ruine.

Le plafond voûté était encore soutenu par d'énormes poutres en bois si anciennes qu'elles paraissaient dures comme de l'acier. Mais les murs autrefois blanchis à la chaux étaient à présent gris foncé. Là-haut, dans les ténèbres, Bek entendit même des chauves-souris battre des ailes. Aucune tapisserie n'ornait les murs pour protéger les habitants du froid de l'hiver, et il n'y avait pas non plus de tapis par terre. Mais un feu brûlait dans l'imposante cheminée à gauche de la porte par laquelle il était entré. L'épée à la main et un sourire dément aux lèvres, il contempla la vingtaine d'hommes qui se reposait devant l'âtre.

Au centre du groupe, deux hommes étaient assis dans des fauteuils en bois de style ancien, composés de deux « U » inversés, dont l'un formait le siège et l'autre les pieds. Un dossier également en bois avait été cloué sur la partie supérieure, et des coussins ou des fourrures rendaient le tout plus confortable. Les autres étaient assis sur des tabourets pliants ou sur des capes noires étalées sur le sol. Tous portaient l'armure noire des Faucons de la Nuit, à l'exception des deux hommes au centre. L'un était vêtu d'un pantalon et d'une tunique en beau drap de laine et chaussé de bottes dignes d'un noble de haute naissance. Cependant, il flottait dans sa tenue comme s'il avait perdu beaucoup de poids récemment. L'autre portait la robe de bure noire d'un prêtre ou d'un magicien. L'homme en tunique avait une lourde amulette en or autour de son cou, identique à l'amulette noire que Nakor avait montrée à Bek. L'homme en robe de bure ne portait pour sa part aucun bijou. Il était maigre, glabre et entièrement chauve.

En voyant Bek apparaître, les dix-huit autres individus mirent quelques instants à réagir. Puis ils se levèrent tous tant bien que mal, et deux d'entre eux prirent un sifflet en os pour sonner l'alerte de

façon stridente dans tout le château.

L'homme avec l'amulette en or prit un air harassé. Les yeux écarquillés, il pointa l'index sur Bek en hurlant :

— Tuez-le !

Tandis que le premier bretteur levait son épée, Bek agrippa sa propre arme des deux mains. Il était tellement impatient de tuer que ses yeux ne se réduisaient plus qu'à deux minces fentes. Mais l'homme en robe de bure s'écria :

— Non, arrêtez !

Tout le monde se figea tandis que l'homme se frayait un chemin entre les guerriers, les yeux fixés sur Bek d'un air songeur. Il dépassa le plus proche adversaire du jeune homme et vint droit sur lui. Bek sentait un étrange pouvoir chez cet individu, et son fameux « coup de chance » lui dit que quelque chose d'inhabituel était sur le point de se produire. Il hésita, puis brandit son épée au-dessus de l'espèce de prêtre.

Celui-ci leva la main, non pas pour se défendre, mais pour le supplier.

— Attendez, demanda-t-il alors que Bek hésitait de nouveau. (Lentement, presque en douceur, il tendit le bras et posa la main sur la poitrine du jeune homme.) Attendez. (Puis, toujours aussi lentement, il se mit à genoux et demanda, d'une voix à peine plus forte qu'un murmure :) Qu'est-ce que notre maître attend de nous ?

L'homme à l'amulette observa la scène avec stupéfaction, puis il se mit à genoux, lui aussi, suivi quelques instants plus tard par tous les autres occupants de la pièce. Une demi-douzaine d'autres guerriers répondirent à l'alerte en surgissant en courant d'autres parties du château. En voyant leurs frères à genoux, les yeux baissés, ils les imitèrent.

Bek abaissa un petit peu son épée.

— Quoi ?

— Qu'est-ce que notre maître attend de nous ? répéta l'homme en robe de bure.

Bek essaya de trouver une réponse en pensant à ce qu'il avait entendu des discussions entre Pug, Nakor et les autres sur l'île du Sorcier.

— Varen a disparu. Il s'est enfui sur un autre monde.

— Je ne parle pas de Varen, répondit l'homme en robe de bure. Il était le premier d'entre nous, mais lui aussi n'était que le serviteur de notre maître. (Il appuya légèrement sur la poitrine de Bek.) Je sens notre maître, là, à l'intérieur de vous. Il vit en vous, il nous parle à travers vous. (De nouveau, il leva les yeux vers le visage de Bek et demanda :) Qu'est-ce que notre maître attend de nous ?

Bek, qui s'attendait à un combat, ne comprenait rien à cette

histoire. Lentement, il parcourut la pièce du regard et répondit d'un ton empreint d'une frustration grandissante :

— Je n'en sais rien ! (Puis il leva son épée et l'abattit en criant :)  
Je n'en sais rien !

Quelques minutes plus tard, Magnus entra en courant dans la salle avec une compagnie de soldats sur les talons. D'autres soldats du royaume entrèrent en même temps par la porte que Bek avait utilisée. Tous s'arrêtèrent à la vue du carnage qui les attendait. Vingt-six cadavres jonchaient le sol, mais il n'y avait aucun signe de lutte. Vingt-six corps sans tête gisaient dans une mare de sang. Les têtes oscillaient encore sur les dalles cramoisies et les capes détrempées de sang.

Bek, couvert de sang, se tenait devant le feu qui crépitait dans la cheminée. Il avait les bras rougis jusqu'aux coudes et le visage maculé lui aussi. On aurait dit un monstre enragé. Magnus vit une lueur de folie dans ses yeux. Il tremblait tellement qu'il semblait sur le point de convulser.

Finalement, Ralan Bek rejeta la tête en arrière et poussa un rugissement qui retentit sur les pierres de la voûte, loin au-dessus de sa tête. Il exprima de façon primale sa rage et sa frustration. Ce ne fut que lorsque les derniers échos de son cri s'éteignirent qu'il balaya la pièce du regard avant de regarder directement Magnus. Comme un enfant gâté, il désigna les cadavres du doigt en s'exclamant :

— C'était pas marrant !

Il essuya son épée sur la tunique du cadavre le plus proche et la remit au fourreau. Puis il souleva un seau d'eau mis à chauffer près de la cheminée et le renversa au-dessus de lui sans même prendre la peine d'enlever son chapeau. Ensuite, il attrapa une cape relativement propre et s'en servit comme d'une serviette. Tout en se nettoyant du mieux qu'il pouvait, il ajouta d'une voix plus calme :

— Ce n'est pas drôle quand ils ne se défendent pas, Magnus. (De nouveau, il balaya la pièce du regard.) J'ai faim. Est-ce que quelqu'un aurait quelque chose à manger ?



## 5

# Préparatifs

— Tu es fou ! s'écria Miranda d'une voix bien plus forte qu'il n'était nécessaire dans cette petite pièce.

Magnus veilla à dissimuler son amusement en regardant sa mère s'éloigner le plus possible du bureau de son père. Ce n'était pas chose facile, vu l'étroitesse des lieux. Elle se retourna ensuite en fronçant les sourcils de manière théâtrale. Magnus avait déjà vécu des scènes comme celle-là. Miranda protestait souvent bruyamment sur des questions qui finissaient toujours par être réglées exactement comme Pug le souhaitait. Mais, au fil des ans, ce dernier avait fini par comprendre que la nature versatile de sa femme avait besoin d'un exutoire.

— Tu es fou ! cria Miranda pour la deuxième fois.

— Pas plus que tu l'étais quand tu as passé près de six mois à surveiller l'armée de la reine Émeraude en Novindus, répondit calmement Pug en se levant.

— C'était différent ! riposta Miranda, mais sans exprimer de colère, cette fois. Aucun prêtre panthatian n'aurait pu me trouver et encore moins rivaliser avec moi. De plus, je suis la seule à pouvoir me téléporter sans sphère tsurani, tu te souviens ?

Magnus vit son père ouvrir la bouche pour protester. Sans doute comptait-il lui rappeler qu'il commençait à maîtriser ce talent-là, tout comme leur fils et Nakor. Mais il se ravisa et laissa Miranda poursuivre :

— Mais là, tu parles d'aller sur un monde inconnu ! qui se situe à un autre niveau de réalité, qui plus est ! Qui sait quels pouvoirs tu auras là-bas – si tu en as ! (Elle pointa un index accusateur sur Pug.) Pour commencer, tu ne sais même pas comment t'y rendre. Et ne viens pas me dire que tu comptes utiliser le Talnoy sur Kelewan pour ouvrir une faille vers le monde des Dasatis. J'en connais suffisamment sur les failles pour savoir que tu risques de te retrouver au fond d'un océan empoisonné ou au milieu d'un champ de bataille, ou dans un certain nombre d'endroits tout aussi dangereux ! Ce serait y aller à l'aveugle !

— Je ne vais pas y aller à l'aveugle, assura Pug en levant les mains d'un air conciliant. Je t'en prie, il faut qu'on en apprenne

davantage sur les Dasatis.

— Pourquoi ? répliqua Miranda.

— Parce que je suis allé voir l'oracle.

Il n'avait nul besoin de préciser à sa femme et à son fils de quel oracle il s'agissait. La colère de Miranda s'évapora comme la curiosité prenait le dessus.

— Qu'a-t-elle dit ?

— Ils vont venir. Mais il existe trop d'incertitudes pour qu'elle puisse en dire davantage pour l'instant. Je retournerai donc la voir lorsque l'invasion sera imminente. Ce qui est sûr, c'est que nous devons apprendre à mieux connaître ce peuple.

— Mais les Talnoys de Novindus sont protégés, ils sont immobiles et dépourvus de magie, comme ils le sont restés depuis d'innombrables années ! rétorqua Miranda. Puisqu'ils sont cachés, comment les Dasatis ont-ils fait pour nous trouver ?

Pug ne put que secouer la tête.

— Je ne sais pas. L'oracle se trompe rarement lorsqu'elle énonce des certitudes.

Sentant venir une dispute, Magnus changea habilement de sujet.

— Me voilà de nouveau obligé de demander, comme je l'ai déjà fait plusieurs fois, rappela-t-il du ton patient d'un maître d'école, qui les a déposés là ?

Pug savait bien qu'il s'agissait d'une question rhétorique, puisqu'ils ne disposaient que de quelques théories et d'aucun fait. Mais il remercia en silence son fils d'avoir détourné la colère de sa mère. Concernant les Talnoys, ils avaient d'abord pensé qu'un Valheru, l'un des légendaires Seigneurs Dragons, avait rapporté les Talnoys d'une expédition quelconque, même s'ils n'en avaient pas la preuve. Tomas, l'ami d'enfance de Pug, possédait les souvenirs d'un Seigneur Dragon, mais il ne se rappelait pas qu'un de ses frères ait rapporté un seul Talnoy de leur désastreuse expédition sur le monde natal des Dasatis. Ils étaient bien trop occupés à empêcher ces monstres de les détruire ; d'ailleurs, plusieurs cavaliers et leurs dragons étaient tombés au cours de cette incursion en territoire dasati. Au bout du compte, une seule conclusion s'était imposée à Pug et à ses compagnons :

— Macros.

Miranda approuva cette hypothèse d'un hochement de tête. Son père, Macros le Noir, avait été un agent du défunt dieu de la Magie.

— On ne peut pas faire un pas sans se retrouver mêlé à l'une de ses intrigues. (Elle croisa les bras et prit un air songeur, comme si elle se rappelait quelque chose.) Je me souviens... un jour... (Elle baissa les yeux pour contempler le sol de la caverne. Son visage trahit un certain nombre d'émotions, comme si ce souvenir était douloureux.) J'ai passé tellement d'années à lui en vouloir de m'avoir

abandonnée...

Pug hocha la tête d'un air compatissant. Il se trouvait en compagnie de son épouse lorsque celle-ci avait retrouvé son père, et il se rappelait qu'elle avait eu bien du mal à dissimuler sa colère de le revoir après tant d'années de séparation. Il se rappelait aussi son chagrin lorsque Macros avait été avalé par la faille qui s'était refermée sur lui et sur le Seigneur Démon Maarg. Dans un geste désespéré, il avait donné sa vie pour sauver Midkemia.

Miranda chassa ces souvenirs pour demander d'une voix empreinte d'un humour affectueux ainsi que d'une certaine amertume :

— Mais voilà qu'on se retrouve une fois de plus avec une de ses satanées machinations sur les bras, pas vrai ?

Magnus intervint avant que sa mère se mette de nouveau en colère.

— On sait que grand-père a contribué à empêcher les failles dasaties de se former autour du Talnoy apporté par Kaspar. On sait également que ses sorts de protection sont toujours en place autour des autres.

Les deux magiciens dévisagèrent leur fils aîné avec intérêt.

— D'accord, Magnus, mais où veux-tu en venir ? demanda Miranda.

— Grand-père ne faisait jamais rien sans raison. Tout ce que vous m'avez raconté tous les deux à son sujet me conduit à penser qu'il savait, d'une façon ou d'une autre, que le jour viendrait où l'un de vous découvrirait les Talnoys. Cela me porte également à croire qu'il savait que cela donnerait lieu à une confrontation avec les Dasatis.

Pug soupira.

— Ton père connaissait le sujet des voyages dans le temps mieux que n'importe qui, dit-il à sa femme. Les dieux m'en sont témoins, à nous tous, nous ne possédons peut-être qu'un centième de son savoir ! Pense à ce qu'il a fait avec Tomas et le Valheru, Ashen-Shugar. Et quand les Panthatians nous ont tendu un piège dans la Cité éternelle, il a tout de suite compris qu'il était de nature temporelle. N'oublions pas non plus tout le reste ! Je me suis efforcé d'en apprendre le plus possible sur la question, mais elle demeure en grande partie un mystère pour moi. Quoi qu'il en soit, je suis d'accord avec Magnus sur un point. Si Macros a laissé les Talnoys en Novindus, c'est qu'il y avait une raison à cela, et je crois que ça a quelque chose à voir avec le Conclave.

Miranda ne paraissait pas convaincue, mais elle ne répondit pas.

— Mère, si grand-père ne voulait pas qu'on retrouve les Talnoys, il possédait la magie nécessaire pour enfouir cette grotte sous une montagne. Cela lui aurait pris plusieurs millénaires pour refaire

surface. Quelque chose d'énorme et de dangereux est en marche. (Magnus fit un grand geste du bras.) Et cette chose va venir ici, quoi qu'on fasse.

— Mais nous pouvons essayer de découvrir le visage de notre ennemi et de comprendre sa nature, renchérit Pug.

— Eh bien, je ne suis pas prête à reconnaître qu'il s'agit d'un bon plan, répliqua Miranda. Mais, de toute évidence, ta décision est prise. Alors, dis-moi, comment comptes-tu te rendre sur le monde dasati et, surtout, comment vas-tu faire pour y survivre afin de rapporter ces informations ? Ou peut-être s'agit-il de détails trop triviaux pour que tu t'en inquiètes ?

Pug fut obligé d'en rire.

— Pas du tout, mon amour. J'ai l'intention de trouver quelqu'un qui s'est déjà rendu dans cette dimension afin qu'il me serve de guide.

— Et où espères-tu trouver cette personne ? demanda Miranda. Existe-t-il quelqu'un en ce monde qui ait déjà visité le deuxième cercle de la réalité ?

— Sans doute pas, reconnut Pug. Mais je ne comptais pas chercher sur Midkemia. J'ai l'intention de me rendre *Chez l'Honnête John*.

Miranda se figea un instant en l'entendant mentionner l'établissement situé au cœur du Couloir entre les Mondes. Puis elle hochait brusquement la tête.

— Si une telle personne existe, c'est bien là que tu pourras la trouver.

— Qui va venir avec toi, père ? s'enquit Magnus.

Pug lança un regard d'avertissement à son fils, car il était presque sûr que sa réponse allait déclencher de nouvelles protestations de la part de Miranda. Celle-ci le dévisageait d'ailleurs avec curiosité. Pug inspira profondément, puis se jeta à l'eau :

— Toi, Nakor et Bek.

Il s'attendait à une véritable explosion de la part de sa femme, mais celle-ci se contenta de demander pourquoi.

— Magnus parce qu'il est prêt et que j'ai besoin d'un magicien aussi puissant que moi à mon côté. Or, il faut que tu restes ici pour continuer à diriger le Conclave et que tu te rendes à l'Assemblée pour voir où ils en sont avec le Talnoy. (Il marqua une pause. Voyant qu'elle ne protestait pas, il poursuivit :) Bek parce que... quelque chose me dit qu'il est important, et Nakor parce qu'il est le seul à pouvoir contrôler Bek. De plus, si quelqu'un peut nous sortir d'une situation impossible, c'est bien lui.

— Tu as soigneusement planifié tout ça, lui dit Miranda, alors, je suppose qu'il ne sert à rien de continuer à se quereller à ce sujet. Je ne suis même pas sûre que tu parviennes à trouver un moyen de visiter le

deuxième niveau de réalité sans mettre en péril ta santé.

— Malgré tout, on se doit d'essayer.

— Quand pars-tu ? s'enquit son épouse.

— Pour le Couloir ? Demain. J'ai encore deux-trois choses à faire ici avant de m'en aller. Magnus, tu devrais aller à Opardum voir comment vont les garçons. Reviens ici dans un jour ou deux pour donner de leurs nouvelles à la femme de ton frère, tu veux ?

Magnus hocha la tête.

— Qu'est-ce qu'on fait pour les Talnoys de Novindus ?

Pug marqua une pause sur le seuil de son bureau.

— Rosenvar et Jacob vont continuer à les surveiller. Si quelque chose sortait de l'ordinaire, Nakor ou moi n'aurions qu'à revenir rapidement. Nous n'allons pas partir tout de suite pour le monde dasati. Je vais d'abord effectuer un court voyage sur Kelewan pour voir si on n'y a pas relevé des indices de la présence de Varen.

— Tu crois qu'il serait assez stupide pour se trahir tout seul ? s'étonna Magnus.

— C'est un homme intelligent, répondit Pug. Brillant même, à sa façon tordue. Mais il ne s'appartient pas totalement. Sa folie le rend de plus en plus impulsif. L'écart entre ses différentes attaques ne cesse de se réduire. Soit il va faire quelque chose d'insensé là-bas, soit il va essayer de revenir sur Midkemia. Quoi qu'il en soit, nous finirons par le retrouver. Cette fois, il n'aura plus les moyens de s'emparer d'un nouveau corps.

— En es-tu sûr ? s'inquiéta Miranda.

— Comment ça ?

— Tu as dit qu'« il n'aura plus les moyens de s'emparer d'un nouveau corps ». Je le comprends, puisque tu as détruit son urne d'âme. Mais il sait toujours comment habiter le corps d'un autre. Peut-être existe-t-il d'autres moyens, moins pratiques, mais tout aussi efficaces, pour voler un corps ?

— Je n'y avais pas pensé, reconnut Pug. (Miranda eut du mal à cacher sa satisfaction.) Dans ce cas, nous allons devoir nous montrer à la fois méticuleux et discrets, ajouta le magicien en ignorant les airs supérieurs que se donnait sa femme. Je vais me renseigner sur Kelewan auprès de sources qui ne sont, disons, pas très bien nées. De ton côté, vois ce que tu peux découvrir à l'Assemblée pendant que je serai dans le Couloir. Ne fais confiance qu'à Alenca.

— Comment puis-je faire confiance à quiconque ? protesta Miranda. Puisqu'il a possédé l'empereur de Kesh, il est raisonnable de penser que Varen pourrait être n'importe qui sur Kelewan, y compris l'empereur de Tsuranuanni.

— Je ne crois pas, rétorqua Pug. Rappelle-toi comme il avait placé son urne d'âme dans les égouts, à proximité du palais de

l'empereur. J'imagine que l'emplacement avait quelque chose à voir avec l'identité des personnes qu'il pouvait atteindre. Quoi qu'il en soit, sans l'urne, il a dû sauter à l'aveugle et s'emparer du corps de la personne la plus proche. Puisque sa faille de mort a agi en bien des points comme une faille normale, je suppose qu'elle l'a projeté dans un endroit proche de l'Assemblée, si ce n'est entre ses murs proprement dits. Comme il n'était à ce moment-là qu'un esprit désincarné, les défenses de l'Assemblée n'ont pas fonctionné. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle je le crois incapable d'occuper le corps d'un grand-prêtre, que ce soit sur Midkemia ou sur Kelewan : les protections contre les esprits abondent dans les temples.

— Très bien, dit Miranda. Je parlerai à Alenca. Une dernière question, cependant.

— Je t'écoute, soupira Pug, visiblement impatient de se remettre au travail.

— Si tu dois te rendre sur Kelewan sans que l'Assemblée le sache, comment comptes-tu traverser la faille sans te faire remarquer ?

Pug sourit, ce qui le rajeunissait toujours.

— Je connais un tour, comme dirait Nakor.

Il sortit du bureau. Magnus se mit à rire en voyant la consternation peinte sur le visage de sa mère. Aussitôt, Miranda lui lança un regard noir.

— Cet agaçant petit homme a une mauvaise influence par ici !

Magnus ne fit qu'en rire de plus belle.

Pug se faufila dans une ruelle, le visage dissimulé dans les plis d'un grand capuchon. Au sein de l'empire tsurani, les barbus étaient rares parmi les hommes libres. Ils étaient pour la plupart d'origine midkemiane, à l'exception de quelques jeunes à l'âme rebelle. Parce qu'il se trouvait dehors à une heure tardive et qu'il portait la barbe, Pug risquait presque à coup sûr de se faire arrêter par une patrouille du guet. Bien sûr, n'importe quel soldat ou policier serait obligé de lui obéir, puisqu'il appartenait à l'Assemblée des Magiciens. Mais Pug préférait que sa visite reste clandestine.

La maison qu'il cherchait était modeste et située dans un quartier de Jamar qui était à peine moins misérable que les taudis et les quais. Malgré tout, les petites habitations aux murs blanchis à la chaux, suivant la coutume tsurani, n'étaient pas trop sales, de même que les rues n'étaient pas trop jonchées de détritrus. Il y avait même un lampadaire à quelque distance de là.

En arrivant à destination, Pug frappa bruyamment sur la porte en bois. Une voix s'éleva à l'intérieur :

— Entre, Milamber.

Pug entra dans la petite maison à peine plus grande qu'une

cabane.

— Bonsoir, Sinboya.

Le vieil homme était assis sur un tapis en jonc tressé, derrière une petite table basse sur laquelle une lampe suffisait à peine à éclairer la pièce. Dans un coin, un petit poêle à bois servait à la cuisine uniquement, puisqu'il ne faisait jamais assez froid dans l'empire pour que ses habitants aient besoin de chauffage. Un rideau servait de séparation d'avec la chambre, qui consistait en une simple pailleasse. Une porte à l'arrière de la maison donnait sur un petit potager et une remise que Pug connaissait pour les avoir déjà vus.

La terrible maigreur du vieil homme derrière la table ne faisait que souligner son grand âge – plus de quatre-vingts ans. Ses cheveux fins étaient entièrement blancs, et un voile recouvrait ses yeux bleus. Mais Pug savait que derrière cette apparence fragile se cachait une intelligence aussi vive qu'elle l'était trente ans plus tôt, lors de leur première rencontre.

— Tu savais que j'allais venir ? demanda Pug.

— Je ne possède peut-être pas tes prodigieux pouvoirs, Milamber, répondit Sinboya en utilisant son nom tsurani, mais je suis moi-même un maître dans mon domaine, et nul ne saurait rivaliser avec mes sorts de protection. Je peux détecter l'approche de mes amis comme de mes ennemis. (Il y avait sur la table deux tasses en porcelaine dans lesquelles il versa l'eau chaude d'une précieuse carafe en métal.) Du chocha ?

— Volontiers, merci, répondit Pug.

— Assieds-toi, je t'en prie.

Pug s'assit à même le sol et remit de l'ordre dans sa tenue, une simple robe de couleur bleu pâle sous un manteau à capuche.

Le vieil homme commençait à devenir aveugle, mais il voyait encore suffisamment pour remarquer la façon dont Pug était habillé.

— Alors, on voyage incognito ?

— Je n'ai pas envie que les autres membres de l'Assemblée découvrent ma présence, répondit Pug.

Le magicien aux cheveux blancs pouffa de rire.

— Tu entretiens une relation peu banale avec l'Assemblée. Je crois me souvenir qu'on t'en a chassé un jour, en te déclarant traître à l'empire.

— Cette fois, ça n'a rien d'aussi extrême. Cependant, en raison d'un grave problème, je me retrouve en position de faiblesse par rapport à l'Assemblée. Pour faire court, disons que je ne peux faire confiance à aucun de ses membres.

— Comment puis-je t'aider, mon vieil ami ?

— Un fugitif venu de mon monde erre en liberté dans l'empire. C'est un magicien exceptionnellement rusé et dangereux, qui risque

d'être impossible à retrouver.

— Tu dresses là un portrait bien noir, fit remarquer Sinboya. Si toi tu n'y arrives pas, il sera effectivement très difficile de le retrouver.

Pug hocha la tête et but une gorgée de sa boisson chaude. Pendant les quatre ans au cours desquels il avait vécu au sein de l'Assemblée, étudiant pour devenir un Très-Puissant de l'empire, il avait appris à aimer ce breuvage amer dont le goût se rapprochait d'un thé très âpre qu'on trouvait en Novindus.

— Il a le pouvoir de posséder le corps d'un autre, au point qu'il est difficile, même pour les proches de son hôte, de détecter sa présence.

— Ah, un possesseur ! J'en ai entendu parler mais, souvent, ces histoires ne sont que ça, des contes dépourvus de la moindre vérité.

Sinboya était un magicien de la Voie inférieure, tout comme Kulgan, le premier professeur de Pug. Il s'agissait d'une magie qui, de par sa nature, n'avait pas convenu à Pug, jusqu'à ce qu'il soit plus avancé dans ses études. Désormais, il pratiquait toutes les formes de magie mais, contrairement à Sinboya, il n'était pas un expert dans ce domaine.

— J'imagine, reprit le vieil homme, que tu n'es pas venu me voir seulement pour le plaisir de ma compagnie mais pour le genre d'artefact ou d'amulette que je pourrai te fabriquer ?

— Je suis désolé de ne pas avoir réussi à garder le contact.

— Inutile de t'excuser. Si la moitié des rumeurs qui courent à ton sujet sont avérées, tu es un homme qui aurait besoin que les journées soient deux fois plus longues.

— Il me faudrait un objet pour m'aider à détecter la nécromancie, expliqua Pug.

Le vieux magicien observa un silence songeur pendant quelques minutes.

— Tu sais que c'est interdit.

— Je sais mais, chez certains hommes, les impulsions sont plus fortes que la peur d'être découverts.

— Il est vrai que l'attrait des arts obscurs peut être puissant. Mais le fait de réanimer les morts, de voler l'énergie de vie d'autrui et de créer de fausses formes de vie est une abomination aux yeux de tous les temples. Les magiciens qui ont créé l'Assemblée redoutaient les nécromants. (Le vieil homme pouffa de rire.) Jamais un Très-Puissant ne l'admettra, mais ceux qui, comme moi, ont une vocation « inférieure » parviennent à atteindre des niveaux de puissance terrifiants. Quel que soit le chemin choisi, il faut du temps pour apprendre. Mais il est vrai que la Voie supérieure mène plus rapidement au pouvoir. En revanche, ce que peu de gens savent, c'est que la Voie inférieure, bien que plus longue, permet d'accéder à un



plus grand pouvoir. Avec du temps et du matériel, je pourrais créer des artefacts capables de faire des choses qu'aucun Très-Puissant, à l'exception peut-être de toi, Milamber, ne saurait dupliquer. Donne-moi les composants nécessaires et je construirai une boîte capable de contenir de violentes tempêtes ou une flûte à même de commander à un millier d'animaux à la fois. Nous, les adeptes de la Voie inférieure, sommes capables de choses que l'Assemblée ignore souvent. Alors, dis-moi, que veux-tu que cet artefact fasse ?

— J'ai besoin d'un outil pour me permettre d'identifier n'importe quelle manifestation de nécromancie comme, disons, le vol d'une âme ou la réanimation d'un cadavre.

Le vieil homme réfléchit quelques minutes, puis dit :

— C'est compliqué. Il va falloir détecter des manifestations subtiles si on parle d'une seule âme volée ou d'un seul corps réanimé.

— Mais est-ce possible ?

Sinboya se perdit de nouveau dans sa réflexion.

— Bien sûr, mais cela prendra du temps et je vais avoir besoin d'aide.

Pug se leva.

— Quelqu'un te contactera d'ici vingt-quatre heures pour te fournir tout le matériel nécessaire. Fixe ton prix pour ce travail, et sache que tu seras bien récompensé. L'homme que je recherche est peut-être le signe annonciateur du plus grand péril que l'empire ait jamais connu.

Le vieil homme se mit à rire.

— Sans vouloir te vexer, mon vieil ami, nous avons connu nombre de grands périls au cours de notre longue histoire.

Pug se pencha vers lui.

— Je le sais, car nous, les adeptes de la Voie supérieure, étudions l'histoire de l'empire au cours de notre formation. Mais je n'exagère pas, Sinboya. L'arrivée de cet homme présage peut-être de l'apparition du Mangeur d'âmes.

Le vieil homme resta assis dans un silence contemplatif tandis que son invité s'en allait. Le Mangeur d'âmes était un être extraordinairement puissant, un des mythes fondateurs de la religion tsurani. On racontait dans les temples qu'à la fin des temps, avant la destruction de Kelewan, le Mangeur d'âmes surgirait pour récolter les impurs avant que les dieux déclenchent leur ultime guerre dans les cieux.

Comme la porte se refermait sur Pug, Sinboya éprouva le besoin inattendu de se rendre au temple de Chochocan, le bon dieu, pour dire une prière et faire une offrande. Il s'agissait d'une impulsion qu'il n'avait plus ressentie depuis cinquante ans.

En sortant de la maison de Sinboya, Pug éprouva un étrange sentiment de familiarité, comme une impression de déjà-vu. Il hésita et regarda rapidement à la ronde. Mais, ne voyant rien d'anormal dans l'obscurité, il repartit d'un pas pressé.

Dans un endroit désert de l'île du Sorcier, il avait ouvert une faille vers un emplacement près de la Cité des plaines, là où se dressait, près d'un siècle auparavant, la faille tsurani originelle vers Midkemia. Ensuite, il avait utilisé un tour qu'il maîtrisait parfaitement depuis qu'il avait réussi à se rendre chez les Eldars, sous la calotte glaciaire de Kelewan, bien des années auparavant : il s'était téléporté d'un endroit à un autre en choisissant toujours un emplacement situé dans son champ de vision. Il s'agissait d'une méthode parfois pénible mais toujours efficace, en fin de compte.

Heureusement, il n'avait pas besoin d'une telle méthode pour rentrer sur Midkemia. Il lui fallait juste un endroit désert d'où il pourrait partir sans être vu. Il remonta rapidement la rue obscure en cherchant une venelle au sein de laquelle disparaître.

Au détour d'une autre rue, une silhouette émergea des ombres profondes et regarda Pug s'éloigner. L'homme trapu en robe de bure noire attendit une minute, puis soupira.

— Que faisais-tu dans cette petite maison, Pug ? marmonna-t-il sous cape. Je ferais mieux d'aller voir, pas vrai ?

L'homme se mit en route d'un pas décidé en s'aidant d'un gros bâton. Il s'était abîmé le genou droit quelque temps auparavant, et la canne lui était très utile.

Sans frapper, il ouvrit la porte et rentra chez Sinboya.

## *Chez l'Honnête John*

Pug recula.

Une caravane se déplaçait au sein du Couloir entre les Mondes, ce qui n'avait rien d'extraordinaire. D'expérience, Pug savait que tout était possible ici. Le Couloir était un grand passage entre les mondes, un endroit où n'importe quel mortel pouvait marcher entre les planètes, à condition de savoir comment faire et de posséder les talents ou les pouvoirs nécessaires pour survivre. Le magicien jeta un coup d'œil aux portes les plus proches, mais aucune ne lui offrait un endroit pratique pour disparaître. Deux d'entre elles s'ouvraient sur des mondes qu'il savait inhospitaliers à cause de leur atmosphère empoisonnée et de leur gravité écrasante. Les deux autres donnaient sur des lieux extrêmement publics. Malheureusement, il ignorait quelle heure il était là-bas, et ces mondes faisaient partie de ces endroits où il valait mieux éviter d'apparaître sur la place publique à midi.

Il n'avait donc pas d'autre choix que de rester où il était, puisque l'avant-garde de la caravane l'avait déjà repéré et que ses membres se précipitaient vers lui, armes au clair, comme s'il représentait une menace – ce qui serait le cas s'ils lui en donnaient le motif.

Les gardes étaient humains ou, du moins, ils paraissaient l'être à cette distance. Ils s'arrêtèrent à mi-chemin entre Pug et le chariot de tête, tracté par un animal violet qui ressemblait à un needra, cette bête de somme à six pattes que Pug connaissait pour avoir vécu des années sur Kelewan. Les six hommes étaient vêtus d'un banal uniforme gris et coiffé d'un petit turban de la même couleur, avec pour seule armure une cuirasse dorée. Ils étaient armés d'un bouclier noir et d'un cimenterre visiblement redoutable. Deux d'entre eux portaient également ce que Pug jugea être une arme de tir, puisqu'ils pointaient sur lui de longs tubes cylindriques qui reposaient sur leur épaule.

Pug ne bougea pas d'un pouce.

Quelques minutes s'écoulèrent, au cours desquelles personne ne fit un geste de part et d'autre. Puis un petit homme vêtu d'une longue tunique bleue et coiffé d'un turban blanc s'avança derrière les gardes.

Il regarda Pug et lui posa une question d'une voix forte.

Pug ne comprit pas sa langue. Le Couloir entre les Mondes permettait d'accéder à toutes les planètes de l'univers – du moins, c'était la théorie la plus répandue. Personne n'avait jamais trouvé le bout du Couloir, et l'on ne cessait de rapporter la découverte de mondes nouveaux *Chez l'Honnête John*, là où Pug se rendait. Résultat, des habitants de plusieurs centaines de milliers de planètes étaient susceptibles de se croiser, et tous parlaient une langue différente.

Il existait à la base trois types d'individus dans le Couloir entre les Mondes : les habitants, les voyageurs et les égarés. Ces derniers étaient de pauvres âmes impuissantes qui avaient trouvé par hasard l'entrée du Couloir et qui ne savaient absolument pas ce qui leur était arrivé ni comment rentrer chez eux. Souvent, ils devenaient la proie des résidents les plus violents du Couloir. La plupart de ceux qui arpentaient les lieux étaient, comme Pug, des voyageurs : ils utilisaient le Couloir uniquement comme un moyen de passer rapidement d'un endroit à un autre, quelle que soit la distance. Mais une culture tout entière s'était développée au sein de ce dernier, engendrée par ceux qui choisissaient d'y vivre. On n'y trouvait pas seulement des humains, mais toutes sortes d'espèces intelligentes qui avaient mis au point, sinon des règles, au moins des conventions.

L'une d'elles n'était autre que la langue des échanges. Pug la parlait couramment et l'utilisa pour répondre :

— Pouvez-vous répéter votre question, je vous prie ?

Le petit homme jeta un coup d'œil par-dessus son épaule en direction d'une personne assise en haut du premier chariot. Puis il fit face à Pug.

— Je vous ai demandé où vous alliez, expliqua-t-il dans la langue des échanges.

— Par là, répondit Pug en pointant du doigt devant lui.

Le petit homme parut perplexe.

— D'où venez-vous ?

— De par là, répondit Pug en désignant le Couloir derrière lui.

— Qu'est-ce que vous venez faire ici ?

Pug commençait à se lasser de cette conversation. Il n'était plus qu'à cinq portes de l'entrée la plus proche de *Chez l'Honnête John*, et il avait hâte de se remettre en route.

— Ça ne vous regarde pas, répondit-il en faisant de son mieux pour masquer son agacement.

— Vous traversez le Couloir seul et apparemment sans armes. Vous êtes soit quelqu'un de très puissant soit un parfait idiot.

Pug s'avança, si bien que les gardes relevèrent légèrement leurs armes.

— Je n'ai pas besoin d'armes. Maintenant, dites-moi, avez-vous

l'intention de m'empêcher de passer ?

— Mon maître cherche seulement à s'assurer que nous pourrions passer sans se gêner les uns les autres, répondit le petit homme avec un sourire qui dévoila toutes ses dents.

Pug hocha la tête et passa la main sur sa poitrine.

— Dans ce cas, allez par là et moi je vais par ici.

— Si nous vous laissons passer, comment savoir si vous n'allez pas vous retourner pour nous attaquer ?

Pug poussa un soupir exaspéré.

— Cette fois, ça suffit.

D'un geste, il fit apparaître des ondulations dans l'air et les lança en avant, projetant les six gardes et le petit homme à la renverse. Il fit mine de vouloir passer à côté d'eux, mais l'un des gardes se releva d'un bond en brandissant son épée. Pug leva la main, et le cimenterre heurta une barrière invisible. Une onde de choc remonta le long du bras du garde, comme s'il avait frappé une barre de fer.

L'un des hommes qui portait un de ces étranges tubes le pointa sur Pug et appuya sur un mécanisme qui projeta un filet en direction du magicien. Ce dernier s'attendait à un missile, si bien que le filet le prit par surprise. Brusquement empêtré dans ses mailles, il fut obligé de s'immobiliser, ce qui permit aux autres gardes de le rejoindre. Pug ferma les yeux et utilisa le sort de téléportation que Miranda lui avait appris. Alors qu'il était emmêlé dans le filet avec une demi-douzaine de gardes qui essayaient de le clouer au sol, il se retrouva brusquement une dizaine de mètres plus loin, debout, en train de contempler la scène.

Il se tourna alors vers celui qui, de toute évidence, était le maître de la caravane : un gros homme richement vêtu, assis sur le chariot de tête. Surpris, l'individu battit des paupières en voyant Pug s'avancer vers lui.

— Si vous préférez que je vous réduise en un tas de cendres fumantes, ça peut s'arranger, menaça le magicien.

— Non ! s'écria l'homme en levant les mains d'un air suppliant. Ne nous faites pas de mal, étranger !

— Qui parle de vous faire du mal ! répliqua Pug d'un ton exaspéré. J'essayais juste de passer mon chemin. C'est quoi votre problème ?

Voyant que l'homme en robe de bure ne poursuivait pas son attaque, le maître de la caravane baissa les mains.

— Mon agent a peut-être réagi trop vite. Il sera réprimandé pour cela. Peut-être cherchait-il à récolter une autre marchandise, peut-être a-t-il pensé que vous aviez de la valeur.

— Peut-être, répliqua sèchement Pug. (Il parcourut la caravane du regard : elle se composait d'une dizaine de chariots et d'une file

d'individus.) Vous êtes un marchand d'esclaves ?

— Dans un sens, on pourrait peut-être dire... oui. (Il écarta les mains en mettant les paumes vers le haut.) Mais ce n'est qu'un petit à-côté, peut-être une petite source de revenus, pas mon commerce principal.

— Qui se trouve être... ? demanda Pug.

Il détestait les marchands d'esclaves, car il avait passé quatre ans comme esclave sur le monde tsurani avant qu'on détecte ses pouvoirs magiques. Cependant, il existait dans le Couloir une loi informelle : on ne touchait pas sans raison au commerce de quelqu'un. Certes, Pug avait été attaqué, mais il fallait s'y attendre de la part d'un marchand d'esclaves repérant un individu seul dans le Couloir.

— Je négocie des antiquités rares, des artefacts uniques et des reliques sacrées. Peut-être cherchez-vous quelque chose de la sorte ?

— Une autre fois, répliqua Pug. Je dois m'en aller. (Il regarda le gros marchand d'un air songeur.) Mais vous pouvez peut-être me vendre une information.

L'homme posa sa main droite sur son cœur et s'inclina en souriant.

— Peut-être.

— Avez-vous fait des affaires avec quelqu'un qui saurait comment se rendre dans la deuxième dimension ?

Le visage du marchand devint un masque de confusion.

— Peut-être que je ne parle pas assez bien la langue des échanges, étranger. « La deuxième dimension » ?

— Le deuxième cercle. Le deuxième niveau de réalité, ce qui se trouve en dessous ?

L'homme écarquilla les yeux.

— Vous êtes fou ! Mais si une telle personne existe, cherchez-la *Chez John Sans Reproche*. Demandez Vordam, des Ipiliacs.

Pug inclina le buste.

— Je me rendais justement chez John, mais merci pour le nom.

— Peut-être que nous nous reverrons... ?

— Pug de Midkemia, également appelé Milamber de Kelewan.

— Je m'appelle Tosan Beada. Je suis un Dubengee. Peut-être avez-vous entendu parler de moi ?

— Désolé, fit Pug en reprenant sa route. Faites de bonnes affaires, Tosan Beada, des Dubengees.

— Bon voyage, Pug de Midkemia, également appelé Milamber de Kelewan, répondit le négociant.

Pug passa à côté des chariots sans leur prêter attention. Il lui fut plus difficile en revanche d'ignorer les esclaves, mais il s'obligea à ne pas les regarder. Il y en avait au moins cinquante, enchaînés les uns derrière les autres. La plupart étaient humains, et les autres

ressemblaient suffisamment à des humains pour pouvoir se déplacer au même rythme qu'eux. Pug aurait pu les libérer, mais à quel prix ? Il avait si peu de temps devant lui ! Et qu'aurait-il fait d'eux ? La plupart ne connaissaient le nom de leur monde que dans leur propre langue, et il était probable qu'ils n'avaient pas la moindre idée de l'endroit où se trouvait la porte leur permettant de rentrer chez eux. Pug avait appris, voilà bien longtemps, qu'en entrant dans le Couloir il valait mieux laisser ses considérations morales et éthiques derrière soi.

Pug atteignit sans encombre l'entrée de *Chez l'Honnête John* la plus proche. Il hésita un instant car, même s'il avait fait ça à d'innombrables reprises, il éprouvait toujours une seconde de quasi-panique en sortant du Couloir entre deux portes. Il avait pourtant reconnu les glyphes au-dessus des portes en question ; il savait donc qu'il se trouvait au bon endroit. Malgré tout, nul ne savait ce qui se passait quand on tombait entre deux portes – personne n'était jamais revenu pour en parler. Pug ignore son brusque nœud à l'estomac et avança le pied comme pour descendre un escalier.

Brusquement, il se retrouva dans une entrée. Derrière lui, une porte en trompe-l'œil était peinte sur le mur. Elle servait à rassurer un certain pourcentage de la clientèle de *Chez l'Honnête John*.

Une énorme créature, haute d'environ deux mètres soixante-dix, le contempla de ses immenses yeux bleus. Couverte de fourrure blanche, elle ressemblait un peu à un singe, à l'exception de sa tête qui rappelait plutôt celle d'un chien. Des taches noires sur sa fourrure auraient presque pu lui donner une apparence agréable, s'il n'y avait eu ces grandes griffes et ces grandes dents...

— Vous avez des armes ? lui demanda le Coropaban.

— J'en ai une, répondit Pug en sortant la dague cachée sous sa robe.

Il la remit à la créature, qui lui signe de passer. Pug entra alors *Chez l'Honnête John*.

L'immense saloon mesurait plus de deux cents mètres de large et quatre cents de long. Un comptoir courait sur toute la longueur du mur de droite, avec une vingtaine de barmen derrière. Deux galeries superposées surplombaient les trois autres côtés de la salle. Elles regorgeaient de tables et de chaises offrant une belle perspective pour ceux désireux de contempler la salle depuis là-haut.

Au rez-de-chaussée se déroulaient tous les jeux de hasard possibles et imaginables, depuis les dés jusqu'aux cartes en passant par la roulette. Il y avait même un petit bac à sable pour des jeux athlétiques et des duels. Les clients appartenaient à diverses races et espèces, certaines connues de Pug, d'autres non. La plupart étaient bipèdes, même si quelques-uns possédaient des membres supplémentaires. Une créature en particulier ressemblait étrangement

à un dragon maigre de la taille d'un homme, avec des mains humaines au bout de ses ailes. Les serveurs se déplaçaient rapidement au sein de la foule en portant des plateaux couverts de diverses carafes, assiettes et tasses, ainsi que des seaux et des bols.

Pug se fraya un chemin parmi tout ce monde et trouva le propriétaire de l'auberge assis à sa table habituelle. John à l'Éthique Indiscutable, tel qu'on l'appelait sur le monde de Cynosure, se plaçait toujours près de l'une des extrémités du comptoir, ce qui lui donnait une vision dégagée de l'entrée. En voyant Pug approcher, John se leva. Il possédait un visage banal, des yeux bruns, un nez moyen et un sourire de parieur. Il portait un costume coupé dans un tissu noir brillant. Son pantalon sans revers s'arrêtait au-dessus d'une paire de bottes noires lustrées à bout pointu. Sa veste s'ouvrait sur le devant, dévoilant une chemise blanche à fanfreluches, fermée par des boutons en nacre et dotée d'un col pointu, que soulignait une cravate violette. Pour couronner le tout, il portait un chapeau blanc à large bord avec un ruban en soie rouge chatoyante.

Il tendit la main.

— Pug ! C'est toujours un plaisir ! (Il regarda par-dessus l'épaule du magicien.) Miranda n'est pas avec toi ?

Les deux hommes se serrèrent la main. Puis John fit signe à Pug de prendre place en face de lui.

— Non, répondit Pug en acceptant le siège qu'on lui offrait. Elle est occupée.

— Ça fait un bail !

— Comme toujours, répondit Pug en entrant dans le jeu.

En effet, la notion de temps n'existait pas *Chez l'Honnête John*. Ceux qui résidaient dans le Couloir se voyaient épargner les ravages de la vieillesse. Dans cet endroit sans journées, ni semaines, ni mois ni années, le temps se mesurait en heures, qui s'écoulaient à l'infini, les unes après les autres. Pug était prêt à parier que John aurait pu lui dire exactement combien de temps s'était écoulé depuis sa dernière visite, mais cela n'avait sans doute rien à voir avec la mémoire du bonhomme.

— Ne va pas croire que je ne suis pas content de te revoir, mais je suppose que, si tu es là, c'est qu'il y a une raison. En quoi puis-je t'être utile ?

— Je cherche un guide.

John hochait la tête.

— Il s'en trouve plusieurs compétents dans mon établissement au moment où je te parle, et j'en connais encore plein d'autres qui arriveront rapidement si je les convoque. Mais, pour savoir lequel te conviendrait, il me faut te poser une question : où souhaites-tu aller ?

— Sur le monde natal des Dasatis, dans la deuxième dimension,



répondit Pug.

John était un homme d'une expérience infinie. Il avait entendu tellement de choses depuis tant d'années qu'il résidait dans le Couloir ! Mais, pour la première fois de son existence, il en resta sans voix.

Dans le jardin sud de la grande Assemblée des Magiciens tsurani, Miranda marchait d'un pas lent à côté d'un homme âgé vêtu d'une robe de bure noire. Il faisait beau cet après-midi-là, et une brise légère venue des lointaines montagnes du Nord tempérerait la chaleur qui régnait habituellement sur Kelewan.

L'imposante Assemblée se dressait très haut, au point de dominer toute l'île, mais le rivage au-delà du lac était resté intact et fournissait un panorama apaisant pour l'esprit troublé de Miranda. Elle détestait les absences de Pug.

— Je suis pour ma part ravi de vous revoir, Miranda, expliquait le vieux magicien. Mais vous comprendrez que nombre de mes frères sont encore...

— Vieux jeu ?

— J'allais plutôt dire « traditionalistes ».

— En d'autres termes, ils détestent recevoir les conseils d'une femme.

— Quelque chose comme ça, reconnut Alenca, le membre le plus âgé de l'Assemblée des Magiciens. Le peuple tsurani a subi de nombreux changements au cours du siècle dernier ; le début de ce processus coïncide d'ailleurs avec notre première rencontre avec votre monde natal. Ensuite, votre mari a accéléré les choses. Mais, quoi qu'il en soit, nous sommes restés extrêmement conservateurs.

Le visage du vieil homme n'était plus qu'arêtes et stries, rides et marbrures, et seuls quelques rares cheveux blancs ornaient son crâne chauve. Mais ses yeux d'un bleu vif étincelaient lorsqu'il parlait. Miranda l'aimait beaucoup.

— Le Talnoy est devenu un sujet de discorde entre les diverses factions de l'Assemblée, reprit Alenca. La nouvelle de sa présence est même parvenue jusqu'au Trône impérial, dans la Cité sainte.

— Quelqu'un est allé se plaindre à l'empereur ? s'exclama Miranda en haussant les sourcils.

Le vieux magicien accueillit cette question d'un geste conciliant.

— Vu le danger potentiel que représente le Talnoy, sa présence ne pouvait rester secrète très longtemps, vous ne croyez pas ? N'oubliez pas que notre premier devoir reste de servir l'empire.

Miranda contempla les eaux calmes du lac au-delà du jardin.

— Je ne suis pas vraiment surprise. Si je suis venue, c'est pour voir si vous avez fait des progrès.

— J’imagine donc que Milamber et Magnus sont occupés ailleurs et que leur mission les empêche de venir en personne ?

— Vous oubliez de mentionner Nakor, répliqua sèchement Miranda.

Le vieil homme se mit à rire.

— Cet individu m’amuse énormément. Je crois qu’il en connaît davantage que moi au sujet de la Voie supérieure, et pourtant il persiste à affirmer que la magie n’existe pas et que nous ne faisons que des... tours.

— Nakor est une source constante d’amusement, c’est vrai, mais revenons au sujet qui nous préoccupe : l’empereur a-t-il fait le moindre commentaire au sujet du Talnoy ?

— Non, à part qu’il veut que cet artefact quitte notre monde.

Miranda croisa les bras, même si la brise venue du lac était chaude.

— En a-t-il donné l’ordre ?

— Si tel était le cas, nous vous aurions déjà rendu le Talnoy, répondit Alenca en se frottant les mains comme s’il s’apprêtait à faire une activité manuelle. La plupart de nos frères sont convaincus que nous nous trouvons dans une impasse. Les apparitions de failles hasardeuses sont de plus en plus fréquentes et nous inquiètent beaucoup. Elles ont déjà provoqué la mort de l’un d’entre nous.

Miranda hocha la tête.

— Macalathana, oui, Pug m’en a parlé. Mais je ne sais pas ce qui s’est passé.

— Une espèce de petite créature a traversé la faille et, d’après ce que je sais, a explosé en posant le pied sur notre monde ! Incroyable !

— Oh, pas tant que ça, vous savez ! J’en ai vu des choses...

— Wyntakata, qui se trouvait avec lui, était si perturbé qu’il s’est retiré dans sa propriété d’Ambolena pendant près d’un mois avant de revenir parmi nous. D’ailleurs, si vous voulez mon avis, il n’est plus tout à fait le même depuis, ajouta Alenca en baissant la voix.

— L’Assemblée va-t-elle nous demander de récupérer le Talnoy ?

— Si vous ne trouvez pas un moyen de stopper la formation de ces maudites failles, je pense que oui.

Miranda réfléchit quelques instants. Elle n’avait jamais vécu sur Kelewan et n’éprouvait pas d’affection particulière pour ce monde. Les hommes étaient trop stricts dans leur attitude envers les femmes – surtout celles qui pratiquaient la magie – et puis, le climat était toujours trop chaud et les villes surpeuplées. La magicienne contempla le lointain rivage et les majestueuses montagnes au-delà – la Grande Muraille, comme on les appelait. D’un autre côté, il lui fallait bien reconnaître que le paysage était magnifique.

— Depuis combien de temps le Talnoy se trouvait-il sur votre

monde lorsque vous avez appris l'existence des premières failles ? demanda-t-elle après un long moment de silence.

— Eh bien, plusieurs mois, je crois.

— Dans ce cas, nous devrions remporter le Talnoy sur l'île du Sorcier.

— Pourquoi ? demanda Alenca.

— C'est simple : soit les failles ont suivi le Talnoy sur ce monde, et leur apparition est due à une cause naturelle, soit une forme d'intelligence manipule l'artefact. Dans ce cas-là, si nous remportons le Talnoy sur Midkemia, cette « intelligence » mettra peut-être plusieurs mois à retrouver sa trace. (Miranda dévisagea Alenca.) Je me demande si nous ne devrions tout simplement pas le déposer sur un monde inhabité et l'étudier là-bas. (Puisqu'il s'agissait visiblement d'une question rhétorique, Alenca ne répondit pas.) Vous avez dit que l'un de vos membres a été tué par l'explosion d'une créature. Pug ne m'a vraiment donné aucun détail. Pouvez-vous m'en dire davantage ?

Une voix s'éleva soudain derrière eux.

— Il vaut mieux que je vous raconte l'histoire en personne, Miranda.

La magicienne se retourna et découvrit un homme trapu, en robe de bure noire, qui traversait le jardin avec un bâton à la main – chose inhabituelle pour un Très-Puissant. De toute évidence, il avait surpris une partie de sa conversation avec Alenca. Miranda ne le reconnut pas, et, pourtant, il lui dit :

— C'est un plaisir de vous voir.

— Nous sommes-nous déjà rencontrés ? demanda-t-elle.

Elle n'utilisait jamais le titre honorifique de « Très-Puissant » comme le voulait la tradition. Elle n'en voyait pas l'intérêt puisqu'elle était elle-même une magicienne très puissante.

L'homme hésita un instant, puis sourit. Sa chevelure noire, parsemée de fils gris, était plus longue que de coutume chez ce peuple. En revanche, il se rasait de près, à la mode tsurani.

— Non, je ne crois pas, mais votre réputation vous précède. J'aurais mieux fait de dire que c'était un plaisir de vous rencontrer. (Il inclina légèrement la tête en signe de respect.) Je m'appelle Wyntakata. J'ai été le témoin de la mort de Macalathana.

— J'apprécierais vraiment si vous pouviez me raconter ce qui s'est passé, dit Miranda.

— On nous a rapporté la présence d'une faille signalée par un éleveur de needra à une demi-journée au nord-est de la cité de Jamar, au cœur des grandes plaines de la province d'Hokani. À notre arrivée sur les lieux, nous avons découvert une faille de deux empan qui flottait à environ un demi-empan du sol. Une petite créature se tenait devant, immobile. J'ai conseillé la prudence, mais Macalathana avait

hâte de l'examiner. Je suppose qu'à ses yeux elle ne paraissait pas bien menaçante du fait de sa taille.

» Au moment où il a rejoint la créature, celle-ci a explosé en une boule de feu et a brûlé une bonne partie de l'herbe autour de lui. La faille a disparu. Je suis immédiatement retourné à l'Assemblée pour annoncer à mes frères la terrible nouvelle et rapporter le corps de Macalathana.

— Avez-vous eu le temps d'étudier la créature ?

— Malheureusement non. Je ne l'ai eue sous les yeux que pendant quelques instants, juste assez pour voir qu'elle était toute petite, qu'elle se tenait sur deux jambes et qu'elle ne portait aucun vêtement ni aucun objet. Peut-être s'agissait-il d'une créature sauvage qui a franchi la faille par hasard ?

— C'est en tout cas l'hypothèse que nous privilégions, intervint Alenca. À moins que ces Dasatis aiment explorer d'autres mondes dans le plus simple appareil, ajouta-t-il en pouffant de rire.

— Nous disposons de très peu d'informations à leur sujet, rappela Miranda en ignorant l'hilarité du vieux magicien. Mais je pense que c'est très improbable, en effet. (Elle s'adressa de nouveau à Wyntakata.) Alenca et moi discutons justement de la possibilité de remporter le Talnoy sur l'île du Sorcier.

— Oh, c'est très prématuré ! répondit Wyntakata.

— Vraiment ? fit Miranda.

— Quelques failles nous ont été signalées, c'est vrai, mais j'ai personnellement entrepris d'enquêter sur tous ces signalements. J'ai visité plus de sites que n'importe qui à l'Assemblée...

— C'est vrai, reconnut Alenca.

— Et je puis affirmer avec plus ou moins de certitude que la plupart des signalements sont erronés – parfois, les gens n'ont rien vu de plus que des perturbations climatiques ou un cerf-volant d'enfant ! La seule faille supplémentaire que j'ai vue faisait la taille de mon poing, et elle s'est refermée quelques minutes après mon arrivée.

» Je suis convaincu que ces petites failles sont des conséquences naturelles de la présence du Talnoy et qu'il n'y a aucune forme d'intelligence derrière tout cela. Elles ne sont pas l'œuvre d'une espèce d'entité cherchant à venir sur Kelewan. Je crois que nous serons bientôt capables de vous en apprendre bien davantage sur ce Talnoy ; écouter nos recherches maintenant équivaldrait à gaspiller une grande partie du temps que nous y avons déjà investi.

— J'en parlerai à mon époux, promit Miranda. (Elle sourit à Wyntakata en ajoutant :) Je vais vous souhaiter une bonne journée, car je dois à présent rentrer chez moi. Alenca, pourriez-vous me raccompagner jusqu'à la faille, si ça ne vous dérange pas ?

Le vieil homme inclina la tête. Wyntakata hésita un instant avant

d'incliner légèrement le buste et de s'en aller dans une autre direction.

— Wyntakata a – du moins à mes oreilles – un étrange accent, fit remarquer Miranda comme ils quittaient le jardin.

— Il a passé son enfance dans la province de Dustari, de l'autre côté de la mer de Sang. Ses habitants ont tendance à écraser certaines voyelles, n'est-ce pas ?

Miranda sourit.

— J'ai une autre question à vous poser.

— Je vous écoute, ma chère.

— Auriez-vous entendu la moindre rumeur au sujet d'une personne pratiquant la nécromancie au sein de l'empire ?

Le vieux magicien marqua un temps d'arrêt.

— Mais, enfin, c'est interdit ! C'est la seule pratique qui, même dans les temps anciens, pouvait provoquer la perte d'un Très-Puissant. Le moindre soupçon de nécromancie conduirait à une condamnation à mort. (Il se remit à marcher tout en regardant Miranda.) Pourquoi ?

— Pug a des raisons de penser qu'un nécromant très puissant a récemment quitté Midkemia pour venir sur votre monde. Il représente une grave menace et peut se cacher n'importe où. Mais sa nature est telle qu'il ne pourra pas éviter longtemps de pratiquer son art.

— Je vais me renseigner autour de moi.

— Je préférerais que vous gardiez ça pour vous, intervint Miranda. Pug s'inquiète pour de nombreuses raisons, et je lui laisse le soin de vous les exposer une autre fois. Mais sachez qu'il ne fait confiance qu'à vous seul. Ce qu'il vous faut également savoir, c'est que cette personne, Leso Varen, a le pouvoir d'occuper le corps d'un autre. Nous ne comprenons pas comment il y parvient, sauf que cela implique de la nécromancie et un grand nombre de morts – plus elles sont horribles et mieux son art obscur fonctionne. Nous pensons qu'il est peut-être prisonnier ici. Si c'est le cas, nous devons le traquer et le mettre à mort pour de bon.

— Vous croyez qu'il peut être ici ?

Alenca regarda autour de lui comme s'il avait peur, tout à coup, que quelqu'un les observe. Miranda comprit brusquement qu'elle avait commis une erreur.

— Peut-être pas. Apparemment, il choisit ses victimes au hasard. Mais, la dernière fois, il s'est emparé d'un homme de pouvoir. Je vous demande simplement de garder ce problème pour vous jusqu'à ce que Pug revienne vous en parler en détail. Vous voulez bien ?

— Bien sûr, répondit-il comme ils entraient dans l'imposant bâtiment principal. Nous allons continuer à travailler sur le Talnoy. Je vous en prie, la prochaine fois que vous le verrez, dites à Nakor que j'attends toujours de connaître son idée pour contrôler cette machine sans l'anneau qui rend fou. (Puis il lui tapota le bras et ajouta dans un

murmure théâtral :) Je vous préviendrai si j'entends la moindre rumeur... sur cette autre affaire.

Miranda accepta sans broncher cette familiarité. Elle n'appréciait pas particulièrement les Très-Puissants tsurani, mais elle faisait une exception pour Alenca.

Ils entrèrent dans la pièce qui abritait la faille vers Midkemia. Pug avait ajusté la machine afin que les voyageurs puissent choisir une demi-douzaine de destinations et non plus seulement le Port des Étoiles. Miranda choisit l'île du Sorcier. Les deux magiciens affectés à l'usage de la machine se lancèrent rapidement dans l'incantation requise.

Miranda soupira. À peine quelques années auparavant – de son point de vue –, nul ne connaissait vraiment la magie des failles. Les études que son mari avait menées pendant quatre ans au sein de cette même Assemblée, ainsi que les décennies de travail qu'il avait effectuées depuis, avaient transformé la vision que la magicienne avait des choses. Désormais, elle traversait une faille comme elle hélait une voiture de louage sur les quais d'Opardum pour se rendre jusqu'à *La Maison du Fleuve*.

En posant le pied au sein de la faille, elle songea que ça n'avait, au fond, rien de très surprenant : ce qui la laissait sans voix, ces derniers temps, c'était de penser qu'une horde de guerriers du deuxième cercle de l'enfer allait envahir son monde natal.

Pug arpentait la galerie supérieure de *Chez l'Honnête John* à la recherche du marchand dont on lui avait donné le nom. John avait avoué qu'il ne voyait pas du tout qui pourrait lui permettre de s'introduire dans la deuxième dimension. Mais il avait suggéré le nom d'une personne qui connaissait quelqu'un qui, à son tour, connaissait un certain individu, et ainsi de suite...

Le marchand, un Delecordien, s'appelait Vordam des Ipiliacs, et il s'agissait du négociant dont Tosan Beada lui avait parlé. Pug ne connaissait Delecordia que de réputation. La seule chose remarquable au sujet de ce monde se trouvait être son emplacement. Aucun autre monde civilisé ne se trouvait aussi éloigné de *Chez l'Honnête John*. De ce fait, les Delecordiens avaient des contacts avec des mondes et des races plus reculés encore, qu'on ne connaissait pas bien dans le Couloir.

Pug trouva la boutique de Vordam. Mais, dès qu'il franchit le seuil de cette modeste échoppe, il comprit que quelque chose n'allait pas.

Pug avait déjà visité deux endroits qui se trouvaient dans l'univers sans en faire partie. Le premier était la Cité éternelle, une ville légendaire, vaste au point de paraître infinie, dont nul ne

connaissait le bâtisseur, et son Jardin, qui était lié à la Cité sans en faire partie. Le second n'était autre que le Couloir et, par extension, *Chez l'Honnête John*.

Cette boutique en était un troisième car, bien que située à l'intérieur de *Chez l'Honnête John*, elle se trouvait en même temps ailleurs. À peine Pug eut-il le temps d'assimiler toutes ces impressions qu'un être ouvrit le rideau qui masquait la porte de derrière. Il donna l'impression de parler, mais Pug comprit qu'il s'agissait là aussi d'une illusion, puisqu'il n'y avait pas de mots, seulement des impressions.

La magie était quelque chose de rare *Chez l'Honnête John* : le risque était trop grand que les choses tournent mal si on laissait la magie sans surveillance. Des amulettes de protection étaient disposées dans tout le bâtiment pour empêcher l'usage banal de la magie. Cela permettait de s'assurer que les jeux de hasard et les négociations entre marchands se déroulaient de manière honnête et qu'il y avait très peu d'effusions de sang. Seules exceptions à cette règle, les sorts lancés par John ou par des personnes de son choix, comme celui qui permettait à tous les clients de l'établissement de se comprendre. (Cependant, quelques rares clients possédaient un référentiel si différent des autres créatures intelligentes que seule une forme de compréhension fondamentale, voire rudimentaire, était possible.) Un autre sort visait à rendre l'atmosphère accueillante pour tous, même si les multiples races qui fréquentaient l'endroit dépendaient toutes de conditions de survie très différentes. Le troisième était un sort de défense qui infligeait des dommages considérables à quiconque essayait de s'en prendre à John ou à l'un de ses employés. Des bagarres éclataient bien de temps à autre, mais il n'y avait eu aucun conflit sérieux dans le Couloir de mémoire du plus vieux client encore en vie.

Malgré tout, il y avait quelque chose de magique dans cette boutique, quelque chose qui dépassait l'expérience de Pug, une expérience pourtant loin d'être limitée. La créature répéta sa question, et Pug acquiesça.

— Un instant, je vous prie.

Dans l'ensemble, la créature était d'apparence humaine. Plus grande et plus élancée que la plupart, elle possédait des bras et des jambes un peu plus longs que ceux d'un humain. Le visage comprenait une seule bouche, sous un nez et deux yeux. Mais les pommettes étaient bien plus prononcées que celles d'un humain, et les doigts étaient excessivement longs. Enfin, la créature avait la peau légèrement grise et violette et une chevelure d'un noir luxuriant, avec un éclat violet également.

Pug étendit rapidement le champ de ses perceptions et projeta ses sens en avant comme une sonde magique pour évaluer la vibration de la pièce. Il perçut une différence entre la boutique et le reste du

saloon. Pendant quelques instants, la vibration lui parut étonnamment familière. Il se concentra pour essayer de l'identifier puis, brusquement, il se souvint : elle faisait écho à celle des pièges qu'on leur avait tendus, à Tomas et à lui, bien des décennies plus tôt, quand ils cherchaient Macros le Noir.

Pug dévisagea le marchand.

— Je cherche Vordam des Ipiliacs.

La créature, vêtue d'une longue robe grise ceinturée d'une cordelette blanche à la taille, posa la main sur sa poitrine et s'inclina légèrement en disant :

— C'est moi-même.

Pug garda le silence, le temps d'absorber les harmoniques des vibrations qu'il sentait partout dans cette boutique. Enfin, il comprit et fixa Vordam du regard en s'écriant :

— Vous êtes un Dasati !



## Le chevalier de la mort

L'épée s'abattit.

Cinquante cavaliers du Sadharin lancèrent des vivats et frappèrent leurs gantelets de fer sur leurs cuirasses. Leurs rugissements résonnèrent en écho sous la voûte en pierre de la très ancienne salle de l'Épreuve, et les sièges en bois qui entouraient le sable de l'arène se mirent à trembler sous l'effet de cette liesse.

L'unique fils survivant du seigneur Aruke contempla l'homme qu'il venait juste de tuer. Une étrange pensée lui traversa l'esprit. *Quel gâchis !* Il ferma les yeux un instant pour s'éclaircir les idées, puis il se retourna avec lenteur pour faire face à ceux qui l'acclamaient.

Valko des Camareen, qui souffrait de trois plaies sérieuses et d'un nombre incalculable de contusions et d'égratignures, hocha quatre fois la tête à l'intention de chacun des groupes de cavaliers assis au-dessus de lui le long des quatre murs de la salle. Puis il baissa les yeux vers le combattant qu'il venait de tuer et hocha de nouveau la tête, un geste rituel pour saluer un combat féroce. Il s'en était fallu de peu.

Valko lança un rapide coup d'œil en direction du père du guerrier tué et vit qu'il l'acclamait lui aussi, mais sans conviction. Le deuxième fils du seigneur Kesko gisait aux pieds de Valko : si le jeune homme l'avait emporté, Kesko aurait été grandement honoré et aurait obtenu une place plus élevée au sein du Lagradin, puisqu'il aurait eu deux fils en vie. L'unique fils reconnu de Kesko se tenait à côté de son père. Sa joie à lui était sincère, car Valko venait d'éliminer un possible rival courtisant les faveurs de son père.

Valko se retourna et vit deux palefreniers abattre son varnin, un mâle châtré qu'il avait nommé Kodesko, d'après la grande vague déferlante au cap de Sandos, à l'ouest des terres de son père, à l'endroit où la pointe rocheuse s'avancait dans la mer Heplan. Le varnin de son adversaire était mort au cours du combat, quand Valko lui avait sectionné la jugulaire. Ce coup lui avait permis de remporter le duel, car la chute du varnin à l'agonie avait détourné l'attention de son cavalier pendant quelques secondes. Cela avait permis à Valko de lui infliger la blessure qui avait finalement fait la différence.

Un guérisseur de la maison des soignants – un maître de premier

rang – se précipita en compagnie de ses assistants et commença à traiter les blessures de Valko. Ce dernier savait qu'il risquait de perdre conscience s'ils ne stoppaient pas l'hémorragie. Mais, plutôt que de faire preuve de faiblesse devant son père et les cavaliers du Sadharin, il repoussa le soignant et se tourna vers son père. Il retira son grand heaume en acier noir, prit une profonde inspiration et cria :

— Je suis Valko, fils d'Aruke, de la maison des Camareen !

Il dut puiser dans ses réserves pour soulever son épée au-dessus de sa tête, car son bras droit était ouvert en dessous de l'épaule. Néanmoins, il réussit à effectuer un salut acceptable avant de laisser sa lame retomber le long de sa jambe.

Son père, le seigneur des Camareen, se leva et pointa son index sur son fils, puis frappa sa cuirasse avec son poing fermé.

— Voici mon fils ! cria-t-il d'une voix suffisamment forte pour que toute l'assemblée puisse l'entendre.

De nouveau, les cavaliers manifestèrent leur approbation d'un cri bref et rauque. Puis, d'un même élan, ils s'inclinèrent devant leur hôte. Valko savait que, parmi eux, seuls ceux en qui Aruke avait le plus confiance allaient rester pour dîner avec lui et sa maisonnée. Les autres allaient reprendre le chemin de leur forteresse plutôt que de risquer de se faire surprendre sur la route par leurs rivaux ou des hors-la-loi.

Comme son esprit commençait à partir à la dérive, Valko réussit à se concentrer suffisamment pour crier :

— Seigneur Kesko ! Cette *chose* ne pouvait pas être votre fils !

Le seigneur Kesko s'inclina pour saluer le compliment que lui faisait le vainqueur. Il serait le premier à quitter Château-Camareen car, s'il n'y avait pas de honte à perdre un fils potentiel au combat, ce n'était pas non plus une raison pour faire la fête.

— Vous êtes courageux, jeune seigneur, chuchota le maître soignant, mais si nous ne vous enlevons pas votre armure, vous allez bientôt vous retrouver étendu sur la table de reddition à côté de celui que vous venez de tuer.

Sans attendre la permission, il donna des instructions à ses assistants ; les lanières en cuir et les boucles furent rapidement défaits et l'armure ôtée.

Valko ne manqua pas de remarquer que, tout en s'activant, les soignants lui fournissaient un soutien subtil afin qu'il puisse rester debout tandis que son père se frayait un lent chemin entre les cavaliers qui s'attardaient pour le féliciter encore. Le jeune guerrier était grand au regard des critères de sa race – il mesurait une bonne demi-tête de plus que son père, qui faisait pourtant un mètre quatre-vingt-quinze. Son jeune corps était bien musclé et ses longs bras lui fournissaient une allonge redoutable à l'épée – il l'avait d'ailleurs

utilisée à bon escient contre son adversaire, plus petit que lui. Enfin, il était bel homme aux yeux de ses congénères avec un long nez droit, pas trop large, et des lèvres pleines sans avoir l'air féminines.

Aruke s'arrêta devant lui.

— Seize fois avant toi, des prétendants au nom de ma maison sont venus me voir. Tu es le troisième seulement à survivre au défi de la lame. Le premier s'appelait Jastmon et il est mort à la bataille de Trikamaga. Le deuxième s'appelait Dusta et il est mort en défendant ce château il y a onze ans. Je suis heureux de te nommer leur frère.

Valko regarda droit dans les yeux de son père, un homme qu'une semaine plutôt, jour pour jour, il n'avait encore jamais vu.

— J'honore leur mémoire, dit-il.

— Nous allons te faire préparer des appartements près des miens. À compter de demain, tu commenceras ton éducation d'héritier. En attendant, repose-toi... mon fils.

— Merci, père.

Valko dévisagea cet homme et ne trouva sur ses traits aucun détail qui lui rappelait les siens. Alors que lui-même possédait un visage long et lisse qui lui donnait un air de noblesse, son père l'avait rond, creusé de rides et orné d'étranges marbrures sur la gauche de son front. Sa mère lui aurait-elle menti ?

— Quel était le nom de ta mère ? demanda Aruke comme s'il lisait dans ses pensées.

— Narueen, une effectrice cisteen assignée au domaine du seigneur Bekar.

Aruke garda le silence quelques instants, puis hocha la tête.

— Je me souviens d'elle. Je l'ai prise dans mon lit pendant une semaine lors d'un séjour au château de Bekar. (Il jeta un coup d'œil à Valko, qui n'était plus vêtu que d'un pagne puisque les soignants nettoyaient et pansaient ses blessures.) Elle avait un corps mince mais agréable. Ta taille doit venir de sa famille. Est-elle toujours en vie ?

— Non, elle est morte au cours d'une Purge, il y a quatre ans.

Aruke hocha la tête. Les deux hommes savaient que quiconque assez stupide pour rester dehors aux premiers signes d'une Purge était faible et ne représentait donc pas une grande perte. Malgré tout, Aruke se fendit d'un commentaire :

— C'est dommage. Elle n'était pas déplaisante, et cette maison aurait bien besoin d'une touche féminine. Mais, maintenant que tu es reconnu, quelques pères ambitieux ne tarderont pas à te jeter leurs filles au visage. Nous verrons ce que la chance nous apportera. (En tournant les talons, il ajouta :) Va te reposer, à présent. Ce soir, tu dîneras à ma table.

Valko réussit à esquisser une légère révérence pour saluer le départ de son père. Puis il s'adressa au maître soignant :

— Faites vite maintenant. Conduisez-moi dans ma chambre, je ne veux pas m'évanouir devant les domestiques.

— Bien, jeune seigneur, répondit le maître soignant.

Il fit signe à ses assistants d'aider le nouveau jeune seigneur des Camareen à rejoindre ses appartements.

Valko se réveilla lorsqu'un domestique secoua gentiment son couvre-lit, car il n'osait pas toucher le jeune descendant des Camareen.

— Quoi ?

Le domestique fit la révérence.

— Maître, votre père vous demande de le rejoindre tout de suite. (Il désigna une chaise sur laquelle étaient posés des vêtements.) Il vous ordonne de porter cette tenue qui convient mieux à votre nouveau rang.

Valko eut bien de la peine à retenir une grimace en sortant du lit. Il jeta un coup d'œil au domestique pour voir si ce dernier avait surpris ce signe de faiblesse. Mais le serviteur affichait un air neutre. Il était jeune, peut-être un tout petit plus vieux que les dix-sept ans de Valko, mais guère plus. Pourtant, il était visiblement déjà à l'aise dans son rôle de domestique dans une grande maison.

— Quel est ton nom ?

— Nolon, maître.

— J'ai besoin d'un valet. Tu feras l'affaire.

Nolon se mit pratiquement à plat ventre pour faire sa révérence.

— Je remercie le jeune maître de cet honneur, mais l'intendant vous assignera bientôt un valet, maître.

— C'est déjà fait, répondit Valko. Tu feras l'affaire.

De nouveau, Nolon s'inclina.

— C'est un honneur que vous me faites là, maître.

— Conduis-moi dans la salle seigneuriale de mon père.

Le domestique s'inclina une dernière fois avant d'ouvrir la porte. Puis il laissa Valko franchir le seuil et se dépêcha de passer devant lui pour le conduire jusqu'à la salle qui était le cœur du château de son père. En tant que prétendant à la filiation, Valko avait été directement conduit dans les « remises », les quartiers réservés aux démunis et à ceux dont le rang était si bas qu'il importait peu de les offenser : marchands utiles, soignants, amuseurs et parents très éloignés. Ces pièces n'étaient guère plus que des cellules froides contenant des paillasses et une seule lanterne.

Valko regrettait déjà son nouveau lit, le plus moelleux dans lequel il ait jamais dormi. Au cours de toutes ses années de Cachette, il avait rarement dormi sur autre chose que ce qu'il avait trouvé dans les remises à la veille du combat.

Au détour d'un couloir, Valko hésita.

— Nolun, attends.

Le domestique se retourna et découvrit son nouveau jeune maître debout devant une grande fenêtre qui donnait sur la mer Heplan. Au-delà de la ville de Camareen et de ses quais, l'eau scintillait dans la nuit. L'énergie de cette masse perpétuellement en mouvement donnait lieu en surface à des jeux de couleurs comme l'adolescent n'en avait encore jamais vu. Sa mère l'avait emmené dans les montagnes pour se cacher et, sur le chemin du château, il n'avait fait qu'entrapercevoir l'océan de jour. Vue du haut des pics et des cols des Gardiens Enneigés, comme on appelait les montagnes, cette immense étendue d'eau paraissait impressionnante. Mais rien n'avait préparé Valko à la pure beauté de la mer de nuit.

— Quelles sont ces explosions de couleur, là et là ? demanda-t-il en pointant du doigt.

— Ce sont des poissons appelés shagras, jeune seigneur, répondit Nolun. Ils sautent à la surface... sans qu'on sache très bien pourquoi, peut-être simplement pour le plaisir. Leurs bonds perturbent les mouvements de l'océan.

— C'est... impressionnant.

Valko avait failli dire « beau », mais cela n'aurait guère été viril de prononcer ce mot. Il s'aperçut que Nolun le dévisageait. Mesurant plus de trente centimètres de moins que Valko, il était du genre costaud, avec une poitrine comme une barrique, un cou de taureau et des doigts courts et épais au bout de mains énormes.

— Tu sais te battre ? lui demanda-t-il.

— S'il le faut, jeune seigneur.

— Tu es doué ?

Pendant un instant, une lueur étrange brilla dans les yeux du domestique. Puis il baissa la tête et répondit presque à voix basse :

— Je suis encore là.

— C'est vrai, reconnut Valko en pouffant de rire. Maintenant, conduis-moi jusqu'à mon père.

Lorsqu'ils arrivèrent à l'entrée de la grande salle, deux gardes en armure saluèrent le nouvel héritier du trône des Camareen. Ignorant la douleur qu'il éprouvait au bras, à l'épaule et à la cuisse gauche, Valko traversa la pièce à grandes enjambées pour s'arrêter devant son père. Aruke était assis au centre d'une longue table disposée devant une immense cheminée.

— Me voici, père.

Aruke désigna une chaise vide.

— Voici ta place, mon fils.

Valko fit le tour de la table en regardant qui y était déjà assis. La plupart des convives étaient des fonctionnaires, à en juger par leurs

tenuës et leurs insignes. À la gauche de son père se trouvait une belle femme, sans doute sa favorite du moment. Des commérages entendus la veille portaient Valko à croire que la dernière compagne de son père avant celle-ci avait disparu, sans doute pour se cacher.

Valko reconnut deux autres hommes, même s'il ignorait leur nom : il s'agissait de cavaliers du Sadharin, des chevaliers de la Mort comme son père. Ils devaient être des alliés de confiance, sinon ils auraient quitté cette salle bien avant que le soleil sombre à l'ouest.

— Je te prie de souhaiter la bienvenue à nos invités, le seigneur Valin et le seigneur Sand, ajouta Aruke.

— Bienvenue aux invités de mon père, répondit Valko en passant derrière eux pour rejoindre sa place.

Aucun des deux hommes ne se retourna pour le surveiller, ce qui était un signe de confiance. Un domestique tira la grande chaise en bois à la droite du seigneur Aruke, et Valko s'assit.

— Sand et Valin sont mes plus proches alliés, expliqua le seigneur des Camareen. Ils représentent deux des trois assises du pouvoir sur lequel repose l'ordre du Sadharin.

Valko hocha la tête pour montrer qu'il comprenait.

Aruke fit un geste, et des domestiques accoururent pour déposer sur la table les signes de l'abondance de leur seigneur. Un kapek entier, la tête et les sabots intacts, fut apporté sur sa broche. On entendait la graisse crépiter sous sa peau épaisse. Les deux serviteurs qui le portaient semblaient crouler sous son poids.

— C'est un bon soir, annonça Aruke tandis que l'on déposait la bête devant lui sur un grand plateau en bois. Un faible est mort, et un fort a survécu.

Les autres convives hochèrent la tête et marmonnèrent leur approbation, mais Valko ne souffla mot. Il respirait lentement en essayant de rester concentré. Tout son corps lui faisait mal, ses blessures le lançaient et il avait la migraine. Il aurait préféré dormir d'une traite jusqu'au lendemain, mais il savait que son comportement de cette nuit et des quelques jours à venir était d'une importance vitale. Au moindre faux pas, on risquait de le jeter du haut des remparts plutôt que de l'escorter à la cérémonie de l'héritier.

Au cours du repas, Valko s'aperçut qu'une partie de ses forces lui revenait. Il ne but qu'un tout petit peu de l'excellent vin tribian, car il souhaitait rester alerte et ne pas s'endormir à table. Au vu de la tournure que prenait la conversation, on allait raconter des histoires toute la nuit.

Valko ne connaissait guère la compagnie des guerriers. Comme la plupart des jeunes mâles, il avait passé les dix-sept premières années de sa vie à se cacher. Sa mère l'avait bien préparé, et il ne doutait pas qu'il avait été dans son intention de porter le fils d'un puissant noble.

L'éducation qu'elle lui avait donnée révélait également son ambition, car Valko savait lire et compter et comprenait des choses que bien des guerriers laissaient aux effecteurs, aux soignants, aux médiateurs, aux colporteurs, aux facilitateurs et aux castes inférieures. Elle avait également veillé à ce qu'il soit versé dans un certain nombre de domaines : l'histoire, les langues et même les arts. Elle avait particulièrement insisté sur un point : au-delà du pouvoir du bras armé se trouvait le pouvoir de l'esprit. Pour réussir, il ne fallait pas seulement se contenter d'obéir aux instincts de sa race. Sa nature lui dictait de se montrer impitoyable envers les faibles, mais sa mère lui avait appris que même les faibles avaient leur utilité. En cultivant les plus démunis au lieu de les détruire, on pouvait en tirer un certain bénéfice. Elle avait rappelé plusieurs fois que le TeKarana était le souverain suprême des Douze Mondes pour une seule raison : ses ancêtres avaient été plus malins que les autres.

Sa mère lui avait souvent raconté les grands festins qui se déroulaient dans la salle du seigneur Bekar où son père l'avait choisie pour réchauffer sa couche. Elle avait respecté la loi tout en faisant comprendre au noble visiteur qu'elle était en âge de porter des petits et qu'elle se trouvait justement en période féconde. Elle avait veillé à ce que son nom soit clairement communiqué à au moins trois témoins, puis elle l'avait rejoint dans sa chambre à coucher.

Brusquement, le repas prit fin. Valko s'aperçut alors qu'il était plongé dans une rêverie. Un rapide coup d'œil à son père le rassura : celui-ci ne s'était rendu compte de rien. Mais il était dangereux de se perdre dans ses pensées, car il risquait de ne pas entendre des propos terriblement importants et de passer pour quelqu'un d'inattentif.

Aruke se leva.

— Ce soir, je suis content.

C'était tout ce qu'un seigneur de guerre pouvait dire pour remercier quelqu'un sans témoigner de la faiblesse. Le seigneur Sand et le seigneur Valin se levèrent et hochèrent la tête à l'intention de leur hôte.

— Nous étions contents d'être là, dirent-ils, presque à l'unisson.

La salle se vida rapidement, jusqu'à ce que Valko et Aruke se retrouvent seuls, à l'exception d'une poignée de serviteurs. Voyant Nolun attentif aux moindres faits et gestes de Valko, le seigneur des Camareen demanda :

— Comptes-tu revendiquer celui-ci ?

— Je le revendique pour valet, répondit Valko.

Il s'agissait d'un tout petit défi, mais qui pouvait tout de même servir d'excuse à un duel. Valko était jeune, mais son père était encore puissant et comptait de nombreuses années d'expérience. Cependant, Valko avait des raisons de penser que son père ne faisait qu'y mettre

les formes. Il était peu probable qu'il tue un fils survivant à cause d'un sujet aussi trivial.

— Dans ce cas, j'en prends note, répondit Aruke. Viens avec moi et demande à ce qu'on fasse suivre tes affaires. Je souhaite aborder avec toi les questions dont on discute entre pères et fils.

Aruke n'attendit pas pour vérifier s'il lui obéissait. Il se contenta de supposer que Valko se trouvait sur ses talons et se rendit jusqu'à une grande porte en bois, parfaitement vernie, qui s'ouvrait dans le mur de gauche. Malgré la pénombre, Valko se rendit compte qu'elle vibrait d'énergie. Il s'agissait d'un avertissement très clair : cette porte était protégée par de la magie, et seules certaines personnes pouvaient l'ouvrir sans risquer de blessures ou même la mort.

Le maître du château posa la main sur la porte qui s'ouvrit à son contact.

— Attends dehors, ordonna-t-il à Nolun.

Il s'empara d'une torche jusque-là accrochée au mur et franchit le seuil en compagnie de Valko.

Une fois à l'intérieur, l'adolescent se rendit compte qu'ils étaient dans un petit couloir, au bout duquel s'ouvrait une autre porte, également protégée.

— Il est idiot de masquer les protections magiques, déclara Aruke en ouvrant la deuxième porte, car je ne cherche pas à poser des pièges. De plus, les marchands de sorts demandent des prix exorbitants pour ce genre de subtilités.

En entendant parler des marchands de sorts, Valko sentit son estomac se nouer, une sensation qui lui était familière. Pourtant, c'était un signe de faiblesse, il le savait, de garder des peurs de l'enfance, mais les diaboliques marchands de sorts et les mystérieux sorciers des sables peuplaient les histoires qu'on racontait avant d'aller dormir. Sa mère lui avait d'ailleurs inculqué une saine méfiance envers tous ceux qui pouvaient fabriquer des choses à partir de rien, en lançant des incantations et en agitant leurs doigts suivant de mystérieux symboles.

La pièce était simple mais belle, s'il était possible d'utiliser ce mot sans danger. Il fallait toujours se méfier de la beauté, lui avait dit sa mère. À cause d'elle, les imbéciles se méprenaient sur la véritable valeur d'une chose, car souvent la beauté ornait des objets... ou des gens sans valeur.

Aruke avait meublé cette pièce de deux chaises et un coffre. Même le sol en pierre était dépourvu de toute forme de confort : pas de fourrures ni de tapis ou de couvre-pieds pour réchauffer les lieux. Mais elle était belle, car toutes les facettes des pierres avaient été polies. Valko ne connaissait pas cette pierre étrange, mais elle avait la propriété de refléter la lumière de la torche comme si tout un trésor de



pierres précieuses avait été broyé et appliqué à sa surface. Toutes les couleurs du spectre visibles à l'œil nu parcouraient les murs tels des rideaux colorés et scintillants. Il y avait derrière tout cela des énergies inconnues.

Comme s'il lisait dans les pensées de l'adolescent, Aruke expliqua en accrochant la torche au mur :

— Cette pièce n'a qu'un seul et unique but. C'est là où je garde ce qui a le plus de valeur pour moi. (Il fit signe à Valko de prendre place sur la chaise la plus proche de l'unique fenêtre.) Je viens ici pour réfléchir car les couleurs des murs... m'apaisent. À d'autres moments, je viens ici avec quelques personnes auxquelles je souhaite parler franchement.

— Je crois comprendre, père, dit Valko.

— C'est justement du fait d'être ton père que je souhaite te parler.

Aruke se laissa aller contre le dossier de sa chaise et parut se détendre pendant un moment.

Valko savait qu'il s'agissait peut-être d'une ruse pour le pousser à tenter une attaque prématurée. En effet, il était déjà arrivé qu'un héritier tout juste nommé tente de s'emparer du pouvoir. D'une certaine façon, cela lui paraissait logique. Cet homme avait beau être son père, il n'était encore, quelques jours auparavant, qu'un parfait étranger, une ombre dont il ne parvenait pas à deviner les traits en dépit des innombrables questions qu'il avait posées à sa mère.

Valko attendit.

— Nos traditions louent la force au détriment de tout le reste, déclara Aruke en se penchant en avant. Nous sommes un peuple violent et nous plaçons la violence et le pouvoir au-dessus de tout le reste.

Valko garda le silence.

Aruke le dévisagea. Puis, au bout d'un moment, il reprit :

— Je me souviens parfaitement de ta mère.

Là encore, Valko continua à se taire.

— As-tu déjà connu une femelle ?

Valko évalua son père du regard en essayant de réfléchir à une réponse correcte.

— Non, répondit-il enfin. Ma Cachette se trouvait dans un endroit isolé...

— Je n'ai nul besoin de savoir où, l'interrompit Aruke. Aucun père ne devrait savoir où son fils survivant a été élevé. Il serait trop tentant d'éliminer cette Cachette au cours d'une prochaine Purge. (Puis il ajouta doucement, avec quelque chose qui ressemblait à un petit rire :) Or, si c'est un endroit où un fils fort a été élevé, cela serait... du gâchis.

— Comme de tuer le fils d'un autre homme qui n'a été vaincu que

d'un cheveu ? lâcha Valko.

Le visage d'Aruke demeura impassible, mais son fils nota une légère tension autour de ses yeux.

— Une telle question frise le blasphème, rappela-t-il.

— Je ne désire manquer de respect ni à Son Obscurité ni à Son Ordre, père. Je me suis juste demandé : et si le jeune qui est mort aujourd'hui était un meilleur guerrier que le vainqueur d'un autre duel, dans un autre château, au sein de l'Ordre ? La mort d'un bon guerrier qui aurait pu servir l'Ordre, ne serait-ce pas du gâchis ?

— Ses Voies Sont Mystérieuses, psalmodia son père. De telles pensées sont tout à fait caractéristiques de la jeunesse. Mais il vaut mieux les garder pour toi ou n'en parler qu'à ceux qui sont marqués du sceau du silence : ton confesseur, un soignant ou... (Il se mit à rire.) ou un effecteur, comme ta mère.

Pendant un moment, Aruke contempla par la fenêtre les couleurs scintillantes qui ondoyaient à la surface de la mer lointaine.

— On m'a parlé d'une dimension dans laquelle le soleil brille si fort qu'en l'absence d'un sort de protection ou d'une amulette, un guerrier mourrait brûlé en quelques heures à cause de sa chaleur. On m'a également raconté que les habitants de cette dimension ne voient pas les splendeurs qui nous entourent au quotidien. (Il regarda son fils avec intensité.) Ils ne voient que des couleurs, et non des teintes hautes ou des teintes basses. Ils entendent uniquement des ondes sonores dans l'air, ils restent sourds au bourdonnement de la Voix du Dieu dans les cieux ou à la vibration du Tout sous leurs pieds.

— J'ai rencontré un aveugle, un jour, au service d'un soignant.

Aruke cracha et esquissa un signe rituel.

— Il n'y a qu'après de ces gens-là qu'on peut voir une telle faiblesse. Je suis désolé que tu aies eu à subir une chose pareille à un si jeune âge.

» Les soignants ont leur utilité, Son Obscurité le sait, et Elle sait aussi que je ne serais pas assis là avec toi s'ils ne m'avaient prodigué leurs soins après certaines batailles. Mais cette chose qu'ils ont en eux... l'envie de protéger les faibles... ça me dégoûte.

Valko ne fit pas de commentaire. Lui n'en éprouvait pas de dégoût mais une certaine fascination. Il avait envie de savoir pourquoi les soignants avaient gardé une telle créature en vie. Il avait posé la question à sa mère, mais tout ce qu'elle avait bien voulu lui répondre, c'était : « Ils le trouvent utile, sans doute ». Comment un aveugle pouvait-il être utile ? Il s'aperçut alors qu'il était de nouveau plongé dans ce que son père appelait « les pensées de la jeunesse » et qu'il valait mieux qu'il garde cette réflexion pour lui.

Aruke se redressa.

— Une femme. Il faut qu'on t'en trouve une..., songea-t-il à voix

haute. Mais pas ce soir. Tu t'es bien tenu et tu m'as rendu fier, mais j'ai vu assez de blessures de guerre pour savoir que tu as perdu trop de sang pour faire autre chose que dormir, ce soir. On verra ça peut-être dans un jour ou deux.

» Ta mère était... (Il parut se perdre dans ses pensées.) Elle parlait beaucoup. Quand nous étions allongés côte à côte après l'accouplement, elle discutait... de toutes sortes de choses. Elle possédait un esprit unique.

Valko hocha la tête.

— Même les autres effectrices que j'ai rencontrées au cours de ma Cachette ne ressemblaient en rien à mère. L'une d'elles m'a dit qu'elle voyait des choses qui n'existaient pas. (Son père écarquilla les yeux, et Valko se rendit compte qu'il était sur le point de commettre une erreur désastreuse. Suggérer que sa mère souffrait peut-être de folie risquait de pousser son père à ordonner son exécution immédiate.) Des « possibilités », s'empressa-t-il d'ajouter.

Aruke éclata de rire.

— Elle parlait souvent de possibilités. (De nouveau, il regarda par la fenêtre.) Parfois, ses propos frisaient le... Enfin, disons qu'il valait mieux pour elle qu'aucun Hiérophante ne l'entende. Un prêtre d'âme l'aurait sermonnée et lui aurait ordonné de se repentir, en priant pour que l'obscurité en elle reprenne le dessus, mais sa nature et ses humeurs avaient à mes yeux quelque chose... d'attirant. (Il regarda ses mains, jointes devant lui.) Une fois, elle s'est demandée à voix haute ce qui se passerait si un enfant grandissait auprès de son père.

Valko ouvrit la bouche d'un air stupéfait, puis la referma.

— De telles pensées sont interdites, chuchota-t-il.

— Oui. (Avec un sourire triste, Aruke ajouta :) Mais tu en sais plus que moi sur le caractère de ta mère. De toutes celles avec qui je me suis accouplé et qui ont déposé leur nom devant témoins pour me donner un héritier, c'est à elle que je pense... le plus souvent. (Il se leva.) Je me suis souvent demandé à quoi tu ressemblais et si tu partageais quelques traits communs avec elle.

Valko se leva également.

— J'avoue qu'elle m'a parfois fait réfléchir sur certains sujets de façon étrange, mais je ne me suis jamais détourné des enseignements de l'Obscur et... j'ai ignoré la majeure partie de ce qu'elle a essayé de m'apprendre.

Aruke rit lui aussi.

— Tout comme j'ai ignoré ma mère pendant ma propre Cachette. (Il serra l'épaule de son fils d'une manière virile.) Reste en vie, mon fils. Je compte déjà cinquante-quatre hivers et, même si d'autres fils apparaîtront dans les années à venir, ils seront de moins en moins nombreux. Je ne serais pas mécontent si c'est toi qui prenais ma tête,

à la fin, tout comme j'ai pris celle de mon père. Je me souviens de la fierté dans ses yeux quand j'ai abattu ma lame vers son cou alors qu'il gisait sur le sable de l'arène.

— Je ne vous décevrai pas, promet Valko. Mais j'espère que ce jour n'arrivera pas avant encore plusieurs années.

— Moi aussi. Mais, pour cela, tu dois rester en vie.

— « Rester en vie », répéta Valko comme les paroles d'un rituel. Il en sera selon Sa volonté.

— « Selon Sa volonté », répéta Aruke. Tu ne devras jamais répéter ce qui se dit dans cette pièce. C'est compris ?

— Oui, père.

— Maintenant, va, et demande à ta chose de te raccompagner à tes appartements. Dors bien. Demain matin, tu commenceras ton éducation afin de devenir le prochain seigneur des Camareen.

— Bonne nuit, père.

— Bonne nuit, Valko.

L'adolescent s'en alla, et Aruke retourna s'asseoir. Il se perdit dans la contemplation de la mer et des étoiles, fasciné par ce qu'il en savait et curieux au sujet de ce qu'il ignorait. Il vit la lumière des étoiles lutter pour traverser l'atmosphère épaisse de Kosridi. Il pensa à son troisième voyage à la capitale pour présenter son fils au Karana, afin que Valko jure allégeance à l'Ordre et au TeKarana assis sur un trône distant de plusieurs mondes. Il songea qu'il allait devoir subir pour la troisième fois, pendant toute une journée, les interminables incantations des Hiérophantes pendant que Valko se consacrerait à Son Obscurité et à la Voie.

Puis Aruke se leva et sortit du coffre un rouleau de parchemin très ancien. Il l'ouvrit et le lut lentement, car la lecture ne faisait pas partie de ses points forts. Cependant, il en connaissait le moindre mot par cœur. Il les lut deux fois, puis rangea le parchemin en se demandant, comme il l'avait déjà fait deux fois auparavant, si ce fils était celui dont parlait la prophétie.

## 8

# Une nouvelle vie

Pug attendit.

— Non, monsieur, mais vous n'êtes pas loin de la vérité, reconnut le marchand après une courte hésitation.

Il fit signe à Pug de l'accompagner jusqu'à une petite table et deux chaises aux dimensions suffisantes pour que des humains puissent s'y asseoir confortablement.

— Il s'agit d'une méprise bien compréhensible, poursuivit Vordam lorsqu'ils furent assis. Nous, les Ipiliacs, sommes apparentés aux Dasatis. (Pug n'était pas très sûr de savoir déchiffrer les expressions du marchand étranger, mais il crut lire quelque chose comme de la surprise sur son visage.) Je dois avouer que je ne m'attendais pas à croiser à l'auberge une personne ayant entendu parler des Dasatis et qui soit capable d'en reconnaître un, qui plus est.

— On m'en a fait une description très détaillée, répondit Pug. (Il préféra masquer le fait qu'il était capable de percevoir les différences entre les vibrations de cette pièce et celles du reste du saloon.) Pour des raisons que je ne suis pas enclin à communiquer pour l'instant, j'ai besoin d'informations.

— L'information est toujours un article des plus recherchés. (Le marchand joignit les mains devant lui et se pencha en avant d'un geste très humain.) Quant aux raisons qui vous motivent, elles ne regardent que vous. Mais je me dois de vous informer que je suis tenu par plusieurs serments d'exclusivité concernant le commerce que je fais avec mes clients ici, dans le Couloir. (Il hocha la tête.) C'est essentiel pour les affaires, vous comprenez.

— Que faites-vous exactement ?

— Je fournis des articles rares et d'autres... commodités : des artefacts insolites, des appareils uniques, des gens perdus, des informations. Si vous souhaitez trouver quelque chose à bas prix, je ne suis sans doute pas votre premier choix. Mais s'il s'agit d'un article auquel vous tenez par-dessus tout, quel que soit son prix, alors je suis sans doute la personne qu'il vous faut.

Pug s'aperçut qu'il commençait à comprendre les expressions faciales de l'Ipiliac. Le marchand avait l'air curieux.

— J'ai besoin de trouver un guide.

— Ils sont légion, même les bons. Vous devez avoir besoin d'un guide bien particulier si vous êtes venu me voir. Où souhaitez-vous aller ?

— Sur Kosridi, répondit Pug.

Cette fois, le doute ne fut pas permis ; ce fut bien de la surprise qu'il lut sur le visage de Vordam, qui avait les yeux écarquillés et la bouche légèrement entrouverte.

— Vous n'êtes pas sérieux !

— Si, je suis très sérieux.

Pendant un long moment, le marchand le jaugea du regard.

— Puis-je vous demander votre nom ? demanda-t-il enfin.

— Pug de Midkemia.

Vordam hochait lentement la tête.

— Alors peut-être... (Vordam parut chercher ses mots)...peut-être est-ce possible. Votre réputation ne cesse de grandir dans le Couloir, jeune magicien.

Pug sourit. Cela faisait un bout de temps que personne ne l'avait plus qualifié de « jeune ».

— J'ai connu votre mentor, Macros.

Le regard de Pug s'étrécit. Peu importait ce qui se passait dans sa vie, il y trouvait toujours des traces ou des indices le ramenant à son beau-père.

— Vraiment ?

— Oui, nous avons fait affaire ensemble, il y a plusieurs siècles de cela. Quand vous avez débarqué pour la première fois dans le Couloir en sa compagnie, votre arrivée n'est pas passée inaperçue. Il faut dire que Macros et vous n'étiez pas seuls et que la présence de Tomas d'Elvandar a provoqué de sacrés remous. Vous comprenez, il semblait être au premier regard un Valheru revenu d'entre les morts et donc une menace potentielle pour plusieurs races sur de nombreux mondes. Quant à la jeune femme qui vous accompagnait également, bien que remarquable d'après ce qu'on en dit, elle était et elle reste encore à ce jour une inconnue.

Pug se rappelait bien être passé par le Couloir pour rentrer sur Midkemia après avoir sauvé Macros du Jardin dans la Cité Éternelle. Mais, d'après ses souvenirs, ses compagnons et lui n'avaient croisé personne en chemin.

— Vous semblez posséder de très bonnes sources d'information, dit le magicien. Avez-vous bien connu Macros ?

Le marchand adopta une pose détendue en laissant son bras gauche pendre par-dessus le dossier de sa chaise.

— Pensez-vous que quiconque l'ait bien connu ? Mais il est vrai que je n'ai plus jamais revu quelqu'un comme lui.

Pug s'aperçut que le marchand gardait quelque chose pour lui, qu'il ne divulguerait pas tant qu'il ne serait pas prêt. Il en revint donc au but de sa visite.

— Le guide ?

Le marchand garda le silence un moment avant d'avouer :

— C'est très difficile.

— Quoi donc ?

— De se rendre dans la dimension des Dasatis quand on est originaire de ce niveau-ci de réalité.

— Pourtant, vous êtes en face de moi et vous prétendez être apparenté aux Dasatis.

Vordam hocha la tête, puis regarda en direction de la porte comme s'il attendait quelqu'un.

— Comprenez bien..., énonça-t-il lentement, que de grands penseurs et philosophes issus d'une myriade de mondes ont tenté, en vain, de définir la nature de la réalité. Comment expliquer l'existence de tant de mondes, de tant de races intelligentes, de tant de dieux et de déesses et, par-dessus tout, de tant de mystères ? (Il regarda Pug droit dans les yeux.) Je n'ai nul besoin de vous décrire la nature de la curiosité. C'est pourquoi je ne doute absolument pas que vous ayez passé un temps considérable à réfléchir à ce problème ainsi qu'à d'autres impondérables.

— Vous avez raison.

— Pensez à tout – je dis bien tout – comme s'il s'agissait d'un oignon. Chaque fois que vous en enlevez une couche, vous en découvrez une autre en dessous. Seulement, ce n'est pas une sphère, ce « tout », c'est... eh bien, tout.

» Je sais que vous êtes un homme doué d'une exceptionnelle perception des choses, Pug de Midkemia. Je vous prie donc de me pardonner si j'ai l'air d'un conférencier assommant, mais il y a des choses qu'il vous faut absolument comprendre avant même d'envisager un voyage vers la dimension des Dasatis.

» Au-dessus et en dessous de cet univers que nous habitons, d'autres réalités discrètes existent, et nous n'en avons connaissance que de manière indirecte. La plus grande partie de ce que nous en savons passe par le filtre du mysticisme et de la foi, mais la plupart des érudits, des théologiens et des philosophes s'accordent à dire qu'il existe d'autres dimensions, les sept supérieures et les sept inférieures.

— Les Sept Cieux et les Sept Enfers ?

— C'est ainsi que beaucoup de races les appellent, confirma Vordam. Il y en a probablement davantage, mais au-delà du Septième Ciel ou du Septième Enfer, on ne trouve plus de référentiel qui... eh bien, qui ait suffisamment de sens pour que ça vaille la peine qu'on s'y intéresse. On pense que le Septième Ciel est une dimension remplie de

tellement de joie et de béatitude que des esprits mortels ne parviendraient même pas à en appréhender le concept. Le Sixième Ciel est peuplé quant à lui d'êtres dont l'éclat et la beauté feraient naître en nous tant d'étonnement et de joie qu'on en mourrait, submergés par le bonheur d'être simplement en leur présence.

» D'après certaines rumeurs, ajouta Vordam, il paraît que vous avez déjà eu affaire à des démons du Cinquième Cercle, le Cinquième Enfer.

— C'est vrai, j'ai affronté l'un d'entre eux, reconnut Pug d'un air sinistre. Et ça a bien failli me coûter la vie.

— Le Cinquième Ciel est son opposé. Ces êtres se préoccupent de sujets qui dépassent notre capacité d'entendement, mais ils ne nous veulent aucun mal. Malgré tout, les voir serait dangereux à l'extrême, tant leur rayonnement est intense. (Il marqua une pause.) Au-delà de ces prétendues Sphères, ou niveaux de réalité, se trouve le Néant.

— Où résident les Terreurs, renchérit Pug.

— Ah, je vois que votre réputation n'est pas surfaite ! commenta Vordam.

— J'ai déjà affronté des Terreurs.

— Et vous y avez survécu ; le respect que vous m'inspirez ne cesse de grandir. Les Terreurs sont des anathèmes à la fois pour les Cieux et pour les Enfers, tout comme le Néant qui les entoure, car ce dernier les dévorerait s'il le pouvait.

— Vous en parlez comme si le Néant avait une conscience.

— N'est-ce pas le cas ? demanda Vordam de façon rhétorique. Juste au-dessus de nous – façon de parler –, se trouve le Premier Ciel, tout comme le Premier Enfer s'étend en dessous de nous. (De nouveau, il regarda Pug droit dans les yeux.) Comprenons-nous bien, Pug. C'est là que vous souhaitez vous rendre. C'est là que se trouve la dimension dasatie dont vous parlez. Vous cherchez un guide pour vous conduire en enfer.

Pug hocha la tête.

— Je crois comprendre – du moins dans l'abstrait, ajouta-t-il avec un air où se mêlaient la curiosité et l'appréhension.

— Alors, permettez-moi de vous fournir une image moins abstraite. Vous ne pourrez pas respirer leur air ou boire leur eau très longtemps. Leur air risque d'agir comme un gaz corrosif et leur eau comme de l'acide. Cependant, ce n'est qu'une analogie, car la vérité est sûrement plus subtile : leur air n'est peut-être pas corrosif et leur eau ne contient peut-être aucun acide.

— Je suis... un peu perdu, avoua Pug.

— Visualisez de l'eau qui dévale une colline. Plus nous grimpons dans les dimensions, depuis l'enfer le plus bas jusqu'au ciel le plus haut, et plus l'énergie brûle davantage, la lumière brille plus fort, la



chaleur est de plus en plus intense et la magie de plus en plus puissante. De ce fait, les énergies se déversent depuis la plus haute dimension vers la plus basse. L'eau et l'air de Kosridi risquent d'aspirer littéralement les énergies de votre corps. Vous seriez comme une poignée de foin qu'on jette sur un feu qui couve. Celui-ci brûle plus fort pendant quelques instants, puis diminue.

» Les habitants de cette dimension auraient tout autant de problèmes dans la vôtre, même si les leurs étaient différents ; ils seraient envahis par la béatitude en absorbant toutes les énergies abondantes autour d'eux. Au bout d'un moment, ils seraient comme des hommes qui ont trop mangé et trop bu : ils seraient submergés par l'ivresse et la satiété, au point de ne presque plus pouvoir bouger jusqu'à ce que cet excès d'énergie provoque leur mort.

— Comment vous, une race parente des Dasatis, réussissez-vous à survivre dans le Couloir ?

— Avant de vous l'expliquer, puis-je vous suggérer de choisir les compagnons qui souhaitent vous accompagner et de revenir ici avec eux ?

— Des compagnons ? s'étonna Pug.

— Vous êtes peut-être prêt à vous aventurer dans le monde des Dasatis, mais seul un fou s'y risquerait seul. (Le marchand regarda Pug d'un air calculateur – impossible de le qualifier autrement.) Je vous suggère un petit groupe, certes, mais puissant. (Il se leva.) Je vous expliquerai le reste lorsque vos compagnons seront là. En attendant, je vais tâcher de vous trouver un guide, qui sera aussi votre professeur.

— Vraiment ?

Avec une expression que Pug qualifia de sourire, là où d'autres n'auraient vu qu'une terrifiante grimace, Vordam répondit :

— Revenez me voir dans une semaine de votre calendrier, et tout sera prêt pour votre apprentissage.

— Quel apprentissage, père ? demanda Valko.

Aruke se laissa aller contre le dossier de sa chaise. Ils se trouvaient de nouveau dans la pièce où il avait conduit son fils après leur premier dîner ensemble.

— Il existe un endroit, financé par l'empire, dans lequel nous entraînons nos fils.

— Mais je croyais que c'était vous qui alliez m'entraîner, s'étonna Valko, qui préférerait rester debout près de la fenêtre plutôt que de rester assis en face de son père. Vous êtes un excellent guerrier qui gouverne sa maison depuis vingt-sept hivers.

— L'art de gouverner ne se limite pas à la capacité de trancher des têtes, mon fils.

— Je ne comprends pas.

Aruke avait apporté deux grandes cruches de vin dans la pièce. Celle de Valko se trouvait sur le sol à côté de sa chaise ; il n'y avait pas touché. Le seigneur des Camareen but dans la sienne.

— Je me souviens que, lorsque je suis sorti de ma Cachette, j'étais désavantagé par rapport à toi, car ma mère n'était pas aussi intelligente que la tienne. Je savais me battre. Sans cela, personne ne survit à sa période de Cachette. Mais la faculté de terrasser quelqu'un pour lui prendre ce dont on a besoin n'en est qu'une partie.

Il étudia son fils. Depuis quelques jours que Valko vivait sous son toit, Aruke en était venu à envisager leurs rencontres avec plaisir, ce qui était une sensation agréable. Ils étaient même sortis chasser deux jours plus tôt, et il avait trouvé le garçon capable, même s'il n'était pas dégrossi. Intrépide, il avait fait face à un sanglier tugash qui le chargeait pour protéger sa truie et leurs petits ; il l'avait décapité d'un geste habile qui lui avait permis de rester en vie. Aruke avait alors éprouvé quelque chose d'étrange : il s'était dit que, si la bête avait tué Valko, il en aurait eu du chagrin. Il se demanda d'où lui venait cette émotion inconnue et s'il s'agissait d'un signe avant-coureur de cette faiblesse qui gagnait les mâles avec l'âge : les sentiments.

— On appelle cet endroit une « école ». Elle ne se situe pas très loin d'ici, aussi tu pourras toujours revenir me rendre visite de temps en temps. C'est un endroit où les facilitateurs et les effecteurs vont te montrer les choses que tu auras besoin de savoir si tu prends ma tête pour régner après moi.

— Cela n'arrivera pas avant plusieurs années, père. J'espère que, quand ce moment se présentera, vous l'accueillerez volontiers.

— Si tu m'épargnes la faiblesse et si tu me prouves par là même que ma lignée est forte, je l'accueillerai volontiers, en effet, car aucun homme ne peut demander plus que cela, mon fils.

— Que vais-je apprendre ?

— Avant toute chose, la faculté d'apprendre. C'est un concept difficile, car rester assis pendant des heures à écouter les effecteurs et à regarder les facilitateurs peut engourdir l'esprit. Mais tu vas aussi affiner tes talents de guerrier. Je me souviens comment j'ai appris à me battre étant enfant, d'abord avec des bâtons, contre les autres enfants qui se cachaient également. Puis il y a eu les expéditions, la nuit, dans un village voisin, pour voler ce dont on avait besoin. Enfin, j'ai fini par commercer avec les facilitateurs de manière à pouvoir avoir assez d'or pour m'acheter ma première armure. Cela fait si longtemps ! soupira-t-il.

» Mais toutes ces bagarres, et même ta victoire sur le fils de Kesko, ne signifient pas que tu es un bon guerrier. Tu possèdes un talent brut qu'il faut affiner afin que tu sois prêt à chevaucher avec les Sadharins. (Aruke sirota son vin, puis ajouta :) Enfin, si désagréable

que cela puisse paraître, un seigneur doit savoir comment traiter les inférieurs.

— Comment les traiter ? Je ne comprends pas. On prend ce dont on a besoin, sinon on les tue.

— Ce n'est pas si simple. Les effecteurs vont t'apprendre à quel point les choses peuvent être complexes. Mais ne t'inquiète pas ; tu me parais suffisamment intelligent pour comprendre. Quant aux facilitateurs, ils te montreront comment mettre en application ce que les effecteurs t'auront appris.

— Quand dois-je partir pour cette école, père ?

— Demain. Tu auras droit à une véritable escorte, comme il se doit pour l'héritier des Camareen. Maintenant, va et laisse-moi à mes pensées.

Valko se leva en abandonnant derrière lui la boisson à laquelle il n'avait pas touché. Lorsque la porte se referma sur son fils, Aruke se demanda si le garçon avait deviné que le vin était empoisonné ou s'il n'avait tout simplement pas soif. Il ne l'aurait jamais laissé mourir à ce stade de son éducation, mais quelques convulsions douloureuses avaient de quoi servir de leçon. De toute façon, un soignant n'était pas loin, prêt à administrer l'antidote.

En refermant la porte derrière lui, Valko esquissa un petit sourire. Son père devait être en train de se demander s'il savait que le vin était empoisonné. Son sourire s'élargit. Demain, il allait entamer le sérieux apprentissage dont sa mère lui avait parlé. Il attendait avec impatience le jour où il pourrait envoyer quelqu'un la chercher et lui dire qu'elle ne lui avait pas appris tout ça en vain. Tout ce qu'elle lui avait dit sur son père était vrai, alors ses propos sur l'école devaient l'être également. Peut-être lui expliquerait-elle enfin pourquoi elle lui avait demandé de mentir à Aruke au sujet de sa mort. Il écarta cette pensée en se rappelant les paroles qu'elle avait prononcées lors de leur séparation :

*« Fais en sorte qu'ils te sous-estiment tout le temps. Laisse-les croire qu'ils sont plus intelligents que toi. Ce sera leur perte. »*

— Quel apprentissage ? répéta Jommy. Pour quoi faire ?

— Parce que, répondit Caleb, qui venait juste d'arriver de l'île du Sorcier.

— Pug estime que vous en avez besoin, renchérit Serwin Fauconnier.

Tad et Zane échangèrent un regard. Visiblement, Jommy était d'humeur à protester. Dans ces cas-là, il devenait aussi têtu qu'une mule qui refusait de bouger. Les garçons profitaient depuis un bon moment des plaisirs de la vie citadine. Ils adoraient les distractions et

les amusements offerts par Opardum, la capitale du duché d'Olasko, qui faisait désormais partie du royaume de Roldem.

Ils étaient assis dans la salle à manger déserte de *La Maison du Fleuve*, le restaurant que Serwin avait ouvert à son retour à Opardum. Cette entreprise s'était révélée un tel succès – les gens attendaient pendant des heures pour avoir de la place – qu'il avait été obligé de s'agrandir. Il venait juste d'acheter le bâtiment voisin afin de doubler de moitié le nombre de couverts. Lucien, qui avait été le cuisinier personnel de Ser à Salador avant de le rejoindre à Opardum, avait choisi de se faire appeler « chef », un mot bas-tyran qui désignait un maître cuisinier. Sa femme Magary et lui étaient célèbres à travers tout Olasko. Les garçons avaient fait la plonge en cuisine, donnant parfois un coup de main pour le service. La meilleure partie de ce travail, c'était la nourriture : ils avaient goûté à toutes sortes de plats exquis. En fin de journée, Magary leur mettait souvent de côté des desserts spéciaux ou d'autres gâteries auxquels des garçons de leur statut n'avaient d'ordinaire pas accès. Mais elle prenait soin d'eux, car elle les aimait bien.

Les garçons avaient fini par considérer Serwin comme un oncle de substitution, celui qui vous laisse vous amuser quand votre père s'y refuse. Mais ce père, Caleb, était arrivé la veille au soir après avoir passé quelques semaines en tête à tête avec sa femme, puis une autre semaine en mission pour Pug.

Un petit garçon, qui était devenu une espèce de cousin adoptif pour Tad, Zane et Jommy, se trouvait assis à côté d'eux. Il essayait de faire mentir son nom, mais en vain. Rire-dans-les-Yeux Fauconnier, l'enfant de sept ans le plus précoce que les garçons aient jamais rencontré, ne parvenait absolument pas à dissimuler son hilarité. Baptisé ainsi du nom de son grand-père, le garçon était l'aîné des deux enfants Fauconnier, le second étant une ravissante fillette, encore bébé, prénommée Soleil-couchant-sur-les-Sommets.

Jommy lança un regard noir au petit garçon, et ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. L'enfant ne réussit plus à se retenir et éclata de rire.

— Qu'est-ce qu'il y a de si drôle, Riri ? protesta Jommy.

— Tu vas aller à l'école ! s'exclama Rire.

Il avait les cheveux blond roux de sa mère et les traits de son père, et il sourit à Jommy avec une lueur malicieuse au fond de ses yeux bleus.

— Ça va peut-être vous paraître idiot, finit par dire Tad, mais c'est quoi, exactement, une « école » ?

— Il n'y a pas de honte à ne pas connaître quelque chose, répondit Caleb. Par contre, ce serait idiot de ne pas poser la question. Une école, c'est un endroit où les élèves vont étudier avec un

professeur. C'est comme un précepteur pour beaucoup de garçons et de filles en même temps.

— Ah ! fit Zane comme s'il comprenait, ce qui n'était visiblement pas le cas.

— Ils ont des écoles à Roldem, ajouta Ser. Il y en a beaucoup, même, qui sont dirigées par les différentes guildes. C'est différent des Isles ou de Kesh, ou même d'Opardum. Et c'est vraiment très différent de tout ce que tu as pu connaître sur Novindus, ajouta-t-il en jetant un coup d'œil à Jommy.

— Si, il y a des écoles là d'où je viens, répliqua Jommy avec un soupçon de défi dans la voix (ce qui trahissait le fait qu'il n'avait jamais entendu parler d'une école). C'est juste que j'en ai jamais vu.

Depuis leur arrivée à *La Maison du Fleuve*, les trois garçons partageaient leur temps entre dur labeur, ce qui ne les dérangeait pas, et amusements virils. Ils se connaissaient depuis un moment maintenant, et ils avaient tissé des liens fraternels qui les poussaient à flirter avec les ennuis quand ils ne travaillaient pas pour le Conclave. Au cours de leurs missions, ils œuvraient généralement sous la surveillance de leur beau-père ou d'un agent désigné par Pug. Mais, quand on les laissait livrés à eux-mêmes, le manque de surveillance devenait flagrant. À plusieurs reprises, Ser avait dû intervenir auprès d'un fonctionnaire de la ville pour les tirer d'affaire.

— Ça va vous faire du bien, annonça Caleb. D'après ce que m'a raconté Ser, vous êtes des garçons de la campagne et vous vous attirez un petit peu trop d'ennuis en ville à mon goût. C'est pourquoi, à partir de demain, vous ne travaillerez plus ici : vous serez des étudiants à l'université de Roldem. Vous allez faire semblant de partir par bateau pour duper les voyous et les brigands que vous fréquentez ici. Cette nuit, Magnus vous emmènera à Roldem, et vous donnerez l'impression d'être arrivés par bateau juste avant l'aube.

— Roldem ! s'exclama Tad, enthousiaste tout à coup.

En effet, il s'agissait d'après Serwin de la ville la plus civilisée au monde. Comme il avait supervisé leur éducation pendant un mois, son opinion sur le sujet comptait beaucoup pour les garçons.

— Je croyais qu'on devait aller dans une école, fit remarquer Jommy, sans chercher cette fois à dissimuler sa perplexité.

Ser éclata de rire.

— C'est une école. On essaie de tout vous y apprendre, d'où le nom. Vous allez étudier en compagnie des fils de la noblesse de Roldem et des autres nations qui entourent la mer des Royaumes.

— « Des fils » ? répéta Tad. Pas des filles ?

Ser secoua la tête d'un air compatissant.

— Le point de vue de mon père sur l'éducation des filles est... assez distinctif, voire peut-être unique, expliqua Caleb. Non, vous allez

loger là-bas en compagnie d'autres garçons. La plupart seront plus jeunes que vous de quelques années, mais certains auront votre âge.

— On va loger là-bas ?

— Oui, vous allez vivre à l'université en compagnie des autres étudiants, sous la surveillance des moines.

— « Des moines » ? répéta Zane d'un ton incrédule qui faisait écho à l'expression des deux autres. Quels moines ?

Fauconnier fit semblant de tousser pour cacher son sourire.

— Eh bien, les frères de La-timsa, bien sûr.

— La-timsa ! s'écria Tad. Ils sont...

— Stricts ? suggéra Caleb.

— Oui, répondit Serwin.

— Très stricts, renchérit Caleb en jetant un coup d'œil à son ami.

— Certains diraient même trop, mais je n'ai jamais entendu parler d'un étudiant qui soit mort d'un excès de discipline, commenta Ser.

— Ils ne boivent que de l'eau, gémit Zane. Ils... mangent du pain rassis et du fromage à pâte dure et... ils font bouillir leur viande de bœuf, ajouta-t-il en lançant un regard nostalgique en direction de la cuisine.

— Qui est La-timsa ? demanda Jommy. Je ne m'y retrouve pas avec tous ces noms différents par ici.

— Je ne connais pas les noms qu'on utilise sur Novindus, reconnut Ser.

Il regarda Caleb en haussant les épaules.

— Durga, répondit Caleb.

— Durga ! s'exclama Jommy. Mais ce sont des abstinents ! Ils se frappent mutuellement à coups de canne pour faire pénitence ! Ils font vœu de silence et ça dure parfois pendant des années ! Je vous ai dit que c'étaient des abstinents ?

Ser éclata de rire, ce qui provoqua de nouveau l'hilarité de son fils.

— Rassemblez les affaires dont vous pensez avoir besoin. Ensuite, on vous laissera une heure pour dire au revoir à vos amis, répondit Caleb en riant avec les autres. (Puis il redevint sérieux.) Mais que ce soit bien clair : le jour viendra où vous vous tiendrez à notre place, à Ser et à moi, au cœur du Conclave. Vous ne serez pas des soldats, mais des généraux. C'est pour cette raison que vous partez pour l'université.

Il s'en alla, et les trois garçons se regardèrent avec le même air résigné.

— Bon, eh bien, c'est direction Roldem, annonça Tad au bout d'une minute.

— Bah, ils ne peuvent pas nous tenir enfermés dans cette université tout le temps, n'est-ce pas ? demanda Zane.

Le visage de Jommy s'éclaircit brusquement.

— En tout cas, ils peuvent toujours essayer, ils vont voir ce qu'ils vont voir ! s'exclama-t-il en souriant avant de donner à Tad une tape sur l'épaule. Viens, il faut qu'on fasse nos valises. Et puis, il y a une fille à qui je voudrais dire au revoir.

— Shera ? demanda Zane.

— Non.

— Ruth alors, suggéra Tad.

— Non, répondit Jommy en prenant la direction de la cuisine, derrière laquelle se trouvaient leur chambre et leurs affaires.

— Milandra ?

— Non.

Zane agrippa le bras de Tad.

— Mais comment il fait ?

— Je ne sais pas, répondit son frère adoptif, mais ça va s'arrêter une fois qu'on sera à Roldem.

— Opardum me manque déjà, soupira Zane.

— La nourriture te manque déjà, tu veux dire, rectifia Tad en poussant la porte.

## 9

# Roldem

Les garçons les encerclaient lentement.

Jommy, Tad et Zane attendirent tandis que plus d'une dizaine d'étudiants s'approchaient d'eux. Les trois frères adoptifs étaient venus à pied depuis le port – l'endroit où ils étaient censés avoir débarqué. En réalité Magnus, à la demande de Pug, les avait téléportés dans un entrepôt du Conclave. Ils avaient les vêtements sales et chiffonnés, comme il se devait pour des jeunes gens qui venaient prétendument de passer plus d'un mois à bord d'une caravane, ainsi qu'une semaine en mer. Chacun portait un pourpoint et un pantalon simples, ainsi qu'un sac de voyage en travers du dos.

Ils regardèrent les étudiants se déployer en un demi-cercle approximatif autour d'eux. Ces derniers les examinaient de la tête aux pieds comme ils l'auraient fait avec du bétail. Le plus jeune devait avoir une douzaine d'années tandis que les plus vieux avaient à peu près l'âge des trois nouveaux venus – même si Jommy avait l'impression qu'il risquait, à presque vingt ans, d'être le plus vieux.

Tous les étudiants étaient vêtus de l'uniforme de l'université : un béret en feutre noir incliné sur la gauche, un pourpoint jaune pâle sous un long tabard bleu bordé de blanc et attaché sur les côtés par des liens, un pantalon jaune et des bottes noires. Chacun portait un sac en cuir noir de la main gauche. À voir leur teint basané, plusieurs étaient keshians, de toute évidence ; à entendre les divers accents, nombre de leurs compagnons venaient d'autres nations.

L'un des garçons les plus âgés, qui avait les cheveux et les yeux noirs et un sourire presque narquois, s'avança jusqu'à Jommy et le détailla de la tête aux pieds. Puis il se tourna vers l'adolescent blond dédaigneux qui l'accompagnait.

— C'est qui, ces gars-là ?

— Des campagnards, visiblement, répondit son ami.

— Oui, on le devine rien qu'à l'odeur de fumier.

Jommy posa son sac de voyage par terre.

— Écoute, mec. On vient juste de descendre du bateau alors qu'on a eu du gros temps et qu'avant ça on a fait une longue virée en chariot. Disons simplement qu'on n'est pas de très bonne humeur.



Alors, pourquoi ne pas attendre demain pour faire de la vie des petits nouveaux un enfer ? Qu'est-ce que t'en dis ?

— Ce rustre veut qu'on retarde notre accueil, Godfrey. Tu en penses quoi ? demanda le garçon aux cheveux noirs.

— Je pense qu'il est présomptueux, Servan.

— Quoi, c'est présomptueux de vouloir se montrer amical ? protesta Jommy de manière rhétorique.

Servan plissa les yeux en faisant mine de réfléchir.

— Non, répondit-il au bout d'une seconde. Je ne crois pas. Commençons tout de suite. (Il enfonça violemment son index dans la poitrine de Jommy.) Pourquoi tu n'écarterais pas ce sac de voyage afin que je puisse commencer à faire ton éducation ici et maintenant, paysan. Première leçon : apprendre à ne pas répondre à ceux qui sont mieux nés que toi !

Jommy soupira et écarta son sac du bout du pied.

— Alors, c'est comme ça que tu veux la jouer, hein ? (Il sourit en faisant un pas en avant.) Tu vois, en règle générale, je suis plutôt coulant comme type, mais j'ai suffisamment roulé ma bosse pour savoir que peu importe l'endroit, la nationalité, le rang, l'heure, le jour ou le mois... (Brusquement, il balança un crochet du droit dans la mâchoire de Servan qui s'effondra, les yeux révulsés.)... on trouve toujours des idiots !

» Toi aussi, tu veux y goûter ? demanda-t-il en se tournant vers le blond.

— Non, répondit le garçon, choqué.

— Alors, sois gentil et dis-nous où les nouveaux étudiants doivent se présenter.

— Au bureau de frère Kynan. (Godfrey désigné l'entrée principale de l'université.) Deuxième porte à droite.

— Merci, mec, lui dit Jommy avec un sourire. Quand ton copain se réveillera, dis-lui de ne pas s'inquiéter. Tout le monde a le droit de faire des erreurs. Je suis prêt à tout reprendre à zéro demain matin. Mais, la prochaine fois qu'il essaiera de jouer les grands seigneurs face à nous autres « paysans », je vais vraiment m'énerver.

Godfrey se contenta d'acquiescer.

Jommy ramassa son sac de voyage et se tourna vers ses compagnons.

— Allons-y.

Ils traversèrent la grande cour qui s'étendait entre le portail et l'immense édifice qui abritait l'université royale de Roldem. Ils entendirent marmonner derrière eux tandis que les étudiants se rassemblaient autour de leur camarade évanoui. Un jeune garçon rejoignit Jommy en courant et lui adressa un sourire féroce.

— Je vais vous montrer le chemin !

— Brave garçon ! Comment tu t'appelles ?

— Grandy, et vous ?

— Jommy. Et voici Tad et Zane.

Le garçon, qui paraissait n'avoir pas plus de douze ou treize ans, possédait un sourire contagieux. Il avait le visage plein de taches de rousseur, la tête couronnée d'une crinière brune et un air presque jovial.

— Tu es toujours aussi content ? lui demanda Tad.

Grandy secoua la tête.

— Non, seulement les jours où quelqu'un frappe Servan en plein sur la bouche.

— Et ça arrive souvent ? s'enquit Zane.

— Non, aujourd'hui, c'était la première fois mais, si vous voulez recommencer, prévenez-moi, je veux être là pour voir ça.

— Il est pénible, hein ? fit remarquer Jommy en gravissant le grand escalier qui menait à l'imposante porte à doubles battants.

— Pire que ça. C'est un tyran et... il est vraiment méchant. Je ne sais pas pourquoi, parce qu'il a tout ce qu'on peut souhaiter.

— Je suis surpris que personne ne l'ait encore jamais frappé, s'étonna Jommy.

— C'est sûrement parce que son oncle, c'est le roi, expliqua Grandy.

Jommy s'arrêta si brusquement que Zane lui rentra dedans et tomba à la renverse. Tad se contenta de dévisager Grandy avec de grands yeux ronds, comme ceux d'une chouette surprise par la lumière d'une lanterne.

— « Son oncle, c'est le roi », répéta Zane en se relevant rapidement.

— Pas tout à fait, répondit gaiement le garçon. Son père est une espèce de cousin, le neveu du père du roi, l'ancien roi, donc, si vous me suivez. (Son sourire s'élargit à ces mots.) Mais Servan dit que le roi est son oncle et personne n'est prêt à le contester parce qu'il n'en reste pas moins un prince et tout ça.

Jommy resta immobile, puis déclara :

— On dirait que j'ai mis les pieds dans le plat cette fois, pas vrai ?

— Qu'est-ce que tu vas faire ? demanda Tad.

— Eh bien, tel que je vois les choses, soit il faut que j'en fasse mon nouvel ami, soit il faut que je le frappe si violemment qu'il aura peur d'en parler à quiconque.

Grandy éclata de rire.

— Je pense qu'aucune de ces solutions ne marchera. Qui est votre parrain ?

— Notre « parrain » ? répéta Zane. Que veux-tu dire par là ?

— Qui vous a fait entrer à l'université ? demanda l'énergique

garçon alors qu'ils laissaient le vestibule derrière eux pour s'engager dans un grand couloir perpendiculaire à l'entrée. Mon père est un ancien capitaine de la flotte royale et mon grand-père était l'amiral de la flotte méridionale de l'ancien roi – le grand-père du roi actuel. Tous les deux ont étudié ici, alors les moines ont été obligés de m'accepter. Quand j'aurai fini mes études, j'entrerais dans la marine, moi aussi. Et vous, qui est votre parrain ?

Tad essaya de se rappeler ce que Caleb leur avait conseillé de répondre au cas où on leur poserait cette question.

— Eh bien, on vient du val des Rêves, alors on connaît des gens à la fois dans le royaume des Isles et à Kesh la Grande...

Zane l'interrompit :

— C'est Turgan Bey, le seigneur du Donjon, le chancelier de Kesh la Grande.

Les garçons n'avaient rencontré cet homme qu'une seule fois, brièvement, moins d'un an plus tôt, lorsque le complot contre le trône avait été déjoué. Il était peu probable que le seigneur du Donjon de Kesh la Grande parvienne à les reconnaître au milieu d'une bande de gamins des rues, mais Pug avait des liens étroits avec le bonhomme. Ce dernier avait apparemment accepté de servir de parrain sans demander à Pug les raisons d'une telle demande.

Grandy éclata de rire de nouveau.

— Eh bien, c'est un personnage suffisamment haut placé pour que Servan réfléchisse à deux fois avant d'aller se plaindre à son père. Et, si jamais il va le voir quand même, son père hésitera peut-être à deux fois avant d'engager quelqu'un pour vous trancher la gorge. Nous sommes arrivés. (Ils se tenaient à présent devant une grande porte en bois sur la droite du couloir, avec un petit judas au milieu.) Frappez trois fois, puis attendez, conseilla Grandy. Je vous verrai tout à l'heure.

Il s'éloigna en sautillant. Les trois nouveaux venus haussèrent les épaules de concert.

Tommy frappa trois fois, puis tous attendirent.

Au bout d'un moment, quelqu'un écarta la protection qui masquait le judas. Ils aperçurent un bref éclat de lumière et ce qui ressemblait aux yeux d'un homme, puis l'ouverture se referma. La porte s'ouvrit en grand, et un moine de La-timsa apparut sur le seuil. Il était grand, large d'épaules et de poitrail, et portait une robe de bure marron clair qui effleurait le sol. Le capuchon de la robe, repoussé en arrière, dévoilait une tête tout aussi imposante, tondue comme le voulait l'ordre de La-timsa.

— Oui ?

Tommy regarda ses compagnons, dont l'expression montrait clairement qu'ils s'attendaient qu'il prenne la parole, ce qu'il fit.

— On nous a dit de venir ici... monsieur.

— Il faut dire « frère » et non « monsieur ». Entrez.

Quand les trois garçons furent à l'intérieur, il leur demanda de fermer la porte. Zane obéit tandis que le moine allait s'asseoir derrière une grande table.

— Je suis frère Kynan, l'intendant de cette université. Vous devrez appeler « frère » tous les moines que vous rencontrerez. Quant aux prêtres, il faudra les appeler « mon père ». Est-ce clair ?

— Oui... frère, répondit Tad.

Ses deux compagnons l'imitèrent quelques instants plus tard.

— Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Jommy, et voici Tad et Zane, dit-il en les désignant chacun leur tour. Nous venons de...

— Je sais d'où vous venez, l'interrompt le moine.

Il possédait un grand front bombé et des yeux profondément enfoncés dans leurs orbites, ce qui lui donnait un air furieux – *à moins qu'il le soit vraiment*, songea Zane.

— Vous ne correspondez pas à l'image que je m'étais faite de vous en recevant la requête de la cour impériale de Kesh. Les admissions en cours d'année sont rares, mais on m'avait parlé de « trois jeunes hommes prometteurs ».

Il se tut pour les dévisager. Jommy parut sur le point de dire quelque chose, mais frère Kynan l'en empêcha :

— Ici, on ne parle que lorsqu'on vous adresse la parole, est-ce clair ?

— Oui, frère, répondit Jommy d'un air maussade – il n'appréciait visiblement pas qu'on lui parle sur ce ton.

— Vous allez devoir travailler plus dur que les autres pour vous mettre à niveau. Nous offrons la meilleure éducation au monde, alors, estimez-vous privilégiés de pouvoir entrer dans cette université. Ici, vous allez étudier de nombreuses disciplines : l'histoire, les arts, la vérité telle que révélée par La-timsa à ses élus, ainsi que la stratégie et les tactiques militaires. La fine fleur de la noblesse roldemoise se prépare en ces murs à servir la patrie au sein de la marine ou à la Cour ; il est du devoir de tous ceux qui finissent leurs études de passer dix ans au service du royaume avant d'être rendus à leur famille. Nombre de nos anciens élèves demeurent au service de la Couronne toute leur vie.

Tad et Zane échangèrent un regard inquiet, car personne ne leur avait parlé de servir Roldem. Ce qu'ils connaissaient du Conclave n'excluait pas qu'on leur ordonne de passer des années à la Cour ou à combattre les ennemis de Roldem sur terre ou en mer. Simplement, le choc aurait été moins grand si quelqu'un avait pensé à les prévenir. Comme s'il lisait dans leurs pensées, frère Kynan expliqua :

— Nous n'offrons pas à ceux d'entre vous qui ne sont pas citoyens de Roldem le privilège de servir le royaume. En revanche, nous vous demandons de payer une importante quantité d'or. (Il détailla Jommy de la tête aux pieds.) Votre apparence dément votre statut social, mais là n'est pas le problème. Dans quelques instants, vous irez voir frère Timothy, qui vous prendra vos affaires et les gardera en réserve pour vous. À partir d'aujourd'hui et jusqu'à la fin de vos études, vous porterez l'uniforme de l'université. Il n'y a pas de rang parmi les étudiants, il n'est donc pas permis d'utiliser les titres de chacun. Vous vous adresserez les uns aux autres par vos noms, et vous vous adresserez aux pères et aux frères en utilisant leur titre et leur nom. Nos règles sont strictes et nous ne tolérons pas la désobéissance. À présent, veuillez ôter vos pourpoints.

Les garçons échangèrent un rapide coup d'œil, puis laissèrent tomber leurs sacs et enlevèrent leur pourpoint.

— Agenouillez-vous devant la table, ordonna frère Kynan. (Nouvel échange de regards.) À genoux ! répéta le gros moine d'une voix forte.

Cette fois, les garçons obéirent. Frère Kynan se rendit dans un coin de la pièce et en revint avec une longue baguette en bois noir.

— Cette verge, expliqua-t-il en la leur montrant, est notre instrument de correction. Toute infraction vous vaudra d'en recevoir plusieurs coups. Leur nombre sera déterminé par la gravité de l'infraction. (Brusquement, il frappa Jommy en travers des épaules, puis Zane, puis Tad. Les trois garçons frémirent, mais aucun ne cria.) Ceci est pour vous faire comprendre ce qui vous attend. Des questions ?

— J'en ai une, frère, répondit Jommy.

— Je vous écoute.

— Quelle est la punition pour avoir frappé un autre étudiant ?

— Dix coups de baguette.

Jommy soupira, puis dit :

— Eh bien, dans ce cas, je suppose que vous devriez me les donner, frère, parce que j'ai frappé un type du nom de Servan quelques minutes avant d'entrer dans ce bureau.

— Bien, répondit le moine. (Il infligea dix coups violents en travers du dos de Jommy. Zane et Tad, toujours à genoux, firent la grimace chaque fois que la baguette tombait.) Levez-vous et remettez votre pourpoint, ordonna frère Kynan lorsqu'il eut fini.

» Vous êtes plus intelligent que vous en avez l'air, Jommy, ajouta-t-il. Nous doublons la punition lorsque vous ne vous dénoncez pas spontanément. Vous auriez reçu vingt coups de baguette si quelqu'un d'autre m'avait prévenu que vous aviez frappé Servan. (Jommy se contenta de hocher la tête.)

» Allez au bout du couloir, vous trouverez frère Timothy derrière la dernière porte sur la gauche. Il s'occupera de vos fournitures.

Tad et Zane remirent leur tunique en affichant une certaine gêne, mais Jommy se contenta d'enfiler la sienne sans rien dire avant de reprendre son sac et de quitter la pièce.

— Ton dos ne te fait pas mal ? s'étonna Tad dans le couloir.

— Bien sûr que si, répondit Jommy, mais j'ai déjà connu pire avec mon père quand j'étais plus jeune que Grandy, et je n'aime pas donner satisfaction aux types dans son genre.

— Quel genre ?

— Il y a deux catégories de personnes qui distribuent des punitions, fiston : celles qui savent que c'est nécessaire et celles qui aiment ça. Quant à ces dernières, plus tu montres comme ça fait mal et plus elles prennent leur pied.

Ils arrivèrent devant la porte dont on leur avait parlé et frappèrent trois fois. Une voix s'éleva à l'intérieur :

— Ne restez pas plantés sous la pluie ! Entrez !

— Quelle pluie ? s'étonna Zane en regardant autour de lui.

Jommy éclata de rire et ouvrit la porte. À l'intérieur, ils découvrirent une pièce plus grande que le bureau de frère Kynan. Mais, à la place d'un atelier austère, c'était à un véritable entrepôt qu'ils avaient affaire. Le mur de gauche disparaissait entièrement derrière des étagères qui montaient du sol au plafond. Sur chacune d'elles se trouvaient des petites boîtes en bois qui comportaient chacune un nom et un numéro soigneusement peints. Il devait y en avoir des centaines car la pièce s'étendait derrière d'innombrables rangées d'étagères qui bloquaient leur champ de vision. Les alignements de rangées étaient au nombre de quatre et séparées par d'étroites allées. Quant au mur de droite, il était nu. Une petite table et une chaise, occupée par un moine, complétaient l'ameublement. Ce bonhomme grisonnant était sans doute le plus petit humain que les garçons avaient jamais vu : un nain devait paraître grand à côté de lui. Il avait le crâne rasé comme frère Kynan, mais il possédait une barbe rousse fournie et striée de gris. Ses yeux bleus brillaient au sein de son visage qui semblait figé en un sourire perpétuel.

— Des nouveaux élèves ! s'exclama-t-il, ravi. On m'avait dit que vous deviez arriver ! C'est tout simplement splendide !

— Frère Kynan nous a demandé de venir, expliqua Tad. Êtes-vous frère Timothy ?

— Oui, en effet, répondit-il en continuant à pouffer de rire. Bon, eh bien, allons-y. Enlevez vos vêtements.

Il se leva et se sauva dans l'allée de gauche en laissant les garçons échanger des regards surpris.

— Peut-être qu'on va nous donner un uniforme, commenta Zane.

— Non, fit Tad. Vraiment ?

Jommy esquissa une grimace en enlevant son pourpoint. Le temps que frère Timothy revienne avec trois boîtes en bois en équilibre précaire sur les bras, les trois garçons étaient nus.

— Laissez-moi vous aider, frère, proposa Tad en attrapant la boîte du dessus.

— Merci, dit le moine. Prenez-en chacun une. (Elles contenaient toutes des pourpoints, des pantalons, un chapeau et une paire de bottes, ainsi que des sous-vêtements en lin. Lorsque chaque garçon en eut pris une, frère Timothy déclara :) Eh bien, ne restez pas plantés là comme des idiots ! Habillez-vous ! Si les vêtements sont trop grands ou trop petits, nous arrangerons ça.

Il ne fallut pas plus de une minute pour se rendre compte que l'uniforme donné à Jommy était trop petit et celui de Zane trop large. Les garçons échangèrent leur boîte et s'aperçurent que les vêtements de l'autre lui allaient bien. Pour les bottes, en revanche, ce fut une autre histoire. Le minuscule moine dut faire plusieurs allers-retours à l'arrière de la pièce pour leur trouver des bottes qui leur convenaient. En fin de compte, chacun finit par se retrouver vêtu d'un uniforme identique à celui des étudiants qu'ils avaient croisés en arrivant.

Tad se mit brusquement à rire.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Jommy.

— Je suis désolé, Jommy, mais...

— Tu as l'air ridicule, acheva Zane.

— Oui ben, vous deux, c'est pas mieux ! Vous risquez pas d'impressionner les filles qui viennent à cette fontaine à Kesh où je vous ai rencontrés !

Tad rit de plus belle.

— Vous ne pouvez plus parler de filles maintenant, intervint frère Timothy. Ce n'est pas permis.

Les trois garçons reprirent aussitôt leur sérieux.

— Vraiment ? protesta Tad.

— Eh oui, répondit le moine. On sait bien comment sont les jeunes garçons, ça oui ! Ce n'est pas parce que notre ordre prône la chasteté qu'on ne se souvient pas de notre propre jeunesse, même s'il vaut mieux ne pas trop s'en rappeler. Moi-même, quand j'avais votre âge, avant de connaître ma vocation... (Il laissa sa phrase en suspens.) Non, pas de filles. Vous devez étudier, ça oui, et vous exercer – beaucoup. Mais pas de filles.

L'étrange petit moine semblait avoir atteint un état de confusion totale sur le sujet, si bien que Jommy lui demanda :

— Et maintenant, frère ?

— « Maintenant » ? répéta le moine.

— Oui, qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

— Oh, qu'est-ce que vous faites maintenant ! s'exclama le moine en retrouvant cet air amusé qu'il avait à l'arrivée des garçons. Eh bien, vous allez étudier et vous exercer.

Tad leva les yeux au ciel, mais Zane décida d'éclaircir les choses.

— Jommy voulait demander ce qu'on doit faire, là, tout de suite. Est-ce que vous en avez fini avec nous ?

— Oui, oui. Revenez me voir chaque fois que vous aurez besoin de fournitures, si vous déchirez un vêtement ou s'il vous faut une nouvelle paire de bottes – même si le père n'aime pas que vous usiez vos bottes.

— Quel genre de fournitures ? s'enquit Tad.

— Oh, j'ai oublié les fournitures ! s'exclama le petit moine qui fila une fois de plus au fond de la pièce.

Il en revint quelques instants plus tard avec trois de ces étranges pochettes en cuir que les garçons avaient vu entre les mains de tous les étudiants.

— Les voilà. Ce sont des sacs d'étudiants. Regardez à l'intérieur.

Les garçons s'aperçurent que les pochettes n'étaient rien d'autre que deux pans de cuir souple cousus ensemble, dont l'un était plus grand que l'autre pour former un rabat et éviter que le contenu du sac s'en échappe. Dedans, ils découvrirent un petit couteau, un petit pot trapu fermé par un bouchon, une demi-douzaine de plumes et une liasse de feuilles de papier. Il y avait également d'autres objets enveloppés dans une espèce de papier huilé, ainsi qu'une petite boîte.

Jommy fit mine de sortir la boîte, mais frère Timothy l'en dissuada :

— Plus tard. Vous examinerez tout ça plus tard. Je voulais juste m'assurer que je ne vous avais pas donné des sacs vides. Par contre, vous allez devoir apprendre à écrire petit.

— Ah bon ? fit Zane.

— Comme ça, le papier durera plus longtemps, expliqua Timothy.

— Où doit-on aller maintenant, frère ? demanda Jommy.

— Au dortoir. Demandez frère Stephen, c'est le surveillant. Allez, filez ! ajouta-t-il en les congédiant d'un geste de la main.

— Frère, où se trouve le dortoir ? demanda Tad en se dirigeant vers la porte.

— Il se trouve dans l'autre aile du bâtiment. Retournez dans le couloir et prenez à droite. Vous trouverez frère Stephen tout au bout sur la gauche. Il s'occupera de vous.

Les trois garçons sortirent de la pièce et revinrent sur leurs pas. Au bout du couloir, ils arrivèrent devant une pièce sans porte. Il s'agissait d'une immense salle meublée de lits qui s'alignaient le long des murs. Un coffre en bois attendait au pied de chaque lit.

Un nouveau moine, glabre celui-là, remonta l'allée entre les



coffres.

— Vous êtes les nouveaux garçons.

Il s'agissait d'une constatation et non d'une question.

— Oui, répondit Zane avant d'ajouter rapidement : frère.

— Je suis frère Stephen, le surveillant. Je m'occupe des étudiants quand ils ne sont pas en classe, à la prière ou en mission pour un autre moine ou un prêtre. Suivez-moi. (Il tourna les talons et les conduisit à l'autre bout de la salle. Désignant un lit du côté droit, il expliqua :) L'un de vous dormira ici. (Il indiqua ensuite deux autres lits de l'autre côté de la pièce.) Les deux autres dormiront là.

Les garçons échangèrent de rapides coups d'œil, puis haussèrent les épaules. Tad et Jommy prirent les lits de gauche, tandis que Zane choisissait celui de droite. Comme le garçon faisait mine de s'asseoir dessus, le moine s'exclama :

— Non, ne vous asseyez pas !

Zane se remit aussitôt debout.

— Désolé, frère.

— Regardez dans le coffre.

Ils obéirent et découvrirent une brosse à chaussures, un peigne et un grand carré de tissu rêche, ainsi qu'un rasoir et un pain de savon dur. Zane plongea la main à l'intérieur dans l'intention d'examiner le peigne, mais le moine s'écria :

— Ne touchez à rien !

— Désolé, frère... encore une fois, dit Zane d'un air piteux.

— Regardez bien comment chacun de ces objets est disposé. Chaque matin, au lever, vous ferez votre lit et irez à la salle d'eau. Vous y prendrez un bain, vous vous laverez les cheveux et vous vous raserez. Ensuite, vous donnerez votre serviette à un serviteur qui vous en rendra une sèche. Vous reviendrez alors ici. Vos vêtements auront été pliés la veille au soir et placés dans le coffre. Vous vous habillerez, puis replacerez les autres objets exactement tels que vous les voyez là. Si l'un d'eux n'est pas correctement remis à sa place, vous recevrez cinq coups de baguette. S'il en manque un, ce sera vingt coups. Compris ?

— Oui, frère.

— Vous n'avez pas le droit de vous asseoir sur votre lit avant la fin des prières du soir. Là, vous disposez de une heure avant de dormir. Si on vous trouve assis sur un lit avant cela, vous recevrez cinq coups de baguette. (Il marqua une pause, le temps de les dévisager tous les trois, puis reprit :) Maintenant, allez trouver le principal, qui vous donnera des instructions supplémentaires. Son bureau se trouve en face de l'entrée.

Zane s'attarda quelques instants, le temps de contempler le contenu du coffre. Puis il en referma le couvercle. Comme il

s'apprêtait à s'en aller, il entendit frère Stephen demander :

— Lequel d'entre vous a frappé Servan ?

Jommy se retourna avec un air de regret.

— C'était moi, frère.

Frère Stephen contempla Jommy pendant un long moment, puis fit « hummm » avant de tourner les talons et de s'éloigner.

— Qu'est-ce que tu regardais comme ça, Zane ? demanda Tad comme ils sortaient du dortoir.

— J'essayais de mémoriser l'emplacement de toutes les affaires. Je ne tiens pas à recevoir des coups de baguette.

— On s'y fait, rétorqua Jommy. En plus, tu vas avoir une heure avant de te coucher pour contempler le contenu de la malle.

— Tu parles, soupira Zane avec un manque d'enthousiasme flagrant.

Les trois garçons se demandaient dans quoi leur père adoptif les avait embarqués.

# 10

## Une Purge

Valko se tenait prêt.

Le vieux guerrier qui lui faisait face portait ses cicatrices comme des médailles. De par son maintien, il prouvait qu'il n'était pas l'un de ces aînés attendant qu'un fils l'envoie assister à l'ultime service du Dieu noir. Cet homme portait en lui l'envie de livrer encore beaucoup de combats.

Valko se tenait au centre d'une pièce aménagée de manière identique à celle de la salle de l'Épreuve dans le château de son père, mais bien plus vaste. Cinq cents cavaliers pouvaient s'asseoir dans les gradins, et l'on pouvait livrer une dizaine de duels en même temps dans l'arène. Valko regarda sur sa droite, puis sur sa gauche, et vit de nombreux autres jeunes Dasatis prêts à combattre.

Le vieux guerrier portait l'armure des cavaliers du Fléau, presque identique à celle des Sadharins : un heaume sans visière, une cuirasse, des canons d'avant-bras et des grèves, le tout gris foncé. En lieu et place du long panache des cavaliers du Sadharin, son heaume était couronné d'une pointe à laquelle étaient attachés deux longs rubans orange sanguin.

— Vous allez mourir, annonça-t-il d'un ton autoritaire sans même élever la voix. (Plusieurs jeunes se raidirent, et certains portèrent la main à leur épée.) Mais pas aujourd'hui.

Il passa lentement devant les seize jeunes guerriers réunis en demi-cercle et regarda chacun droit dans les yeux tout en continuant à parler :

— Vous êtes venus ici parce que vous avez survécu à votre première épreuve. Survivre, c'est bien. Vous ne pourrez pas servir le TeKarana si vous êtes mort. Vous ne pourrez pas non plus engendrer de fils forts et de filles intelligentes. Or, vous voulez des fils forts qui, un jour, se tiendront ici pour commencer leur éducation et des filles intelligentes qui cacheront vos petits-fils jusqu'à ce qu'ils soient prêts pour leur première épreuve.

» Telle est la voie des Dasatis.

— « Telle est la voie », répétèrent les jeunes guerriers comme un rituel.

— La deuxième chose la plus glorieuse que vous pourrez accomplir sera de mourir pour l'empire, quand tout le reste aura échoué. Mais la plus glorieuse sera d'obliger les ennemis de l'empire à mourir pour nous. N'importe quel imbécile est capable de mourir bêtement. La bêtise, c'est de la faiblesse. Il n'y a aucune gloire à mourir bêtement.

» Telle est la voie des Dasatis.

— « Telle est la voie ».

— Je m'appelle Hirea et je suis un cavalier du Fléau, continua le vieux guerrier. Certains d'entre vous sont des fils du Fléau.

Plusieurs jeunes guerriers crièrent leur approbation.

— Plus maintenant, poursuivit Hirea en élevant très légèrement la voix pour montrer le déplaisir que lui inspirait cette réaction. Vous n'appartenez plus au Fléau. Vous n'êtes plus des fils du Sadharin. Vous n'êtes plus Kalmak ni Tonnerre noir. Je ne vois plus aucun Cavalier noir, Vague sanglante ou Remalu devant moi. Ce que vous pensiez être avant votre arrivée ici appartient au passé. Désormais, vous êtes à moi, jusqu'à ce que je vous juge dignes de retourner auprès de vos pères ou jusqu'à ce que vous gisiez sur le sable sous vos pieds. (Il désigna l'arène pour mieux souligner ses propos.) Ici, vous pourrez prétendre à votre héritage en véritables chevaliers de la Mort, au service de vos pères ou du Dieu noir. Je vous renverrai aux uns ou à l'autre avec le même plaisir. (Il les dévisagea tous.) Vous allez être répartis par groupes de deux et partager la même chambre. À compter de cet instant, votre camarade sera votre frère. Vous donnerez volontiers votre vie pour lui, et lui fera de même pour vous. Peu importe si vos pères sont ennemis. Votre camarade est votre frère. C'est votre première leçon.

» Allons, ajouta-t-il en désignant rapidement les jeunes guerriers qui se trouvaient à chaque extrémité du demi-cercle. Toi et toi, faites un pas en avant. (Ils obéirent.) Votre nom ?

Chacun des deux guerriers annonça son nom.

— Vous êtes désormais frères jusqu'à ce que vous quittiez cet endroit, déclara Hirea. Après, vous serez libres de vous entre-tuer mais, en attendant, vous serez prêts à mourir l'un pour l'autre. (Il fit un geste par-dessus son épaule.) Venez vous placer derrière moi.

Il répéta cette procédure avec les deux jeunes suivants et ainsi de suite. Puis ce fut le tour de Valko. Ce dernier se retrouva avec un fils du Remalu qui s'appelait Seeleth, fils de Silthe, seigneur des Rianta. Valko ne souffla mot tandis qu'Hirea finissait de répartir les derniers jeunes gens par groupes de deux, mais il avait des doutes quant à son nouveau « frère ». Les Remalus étaient connus à travers tout Kosridi pour être des fanatiques. La plupart de leurs jeunes gens abandonnaient la voie de l'épée pour devenir des prêtres de la Mort.

Servir le Dieu noir était un honneur, personne ne disait le contraire, mais beaucoup trouvaient qu'il s'agissait d'une vocation moins virile. Les prêtres mouraient de vieillesse et n'avaient pas de fils à reconnaître. Un fils de prêtre était automatiquement condamné à devenir un inférieur. N'importe quel guerrier préférerait la mort plutôt que de voir un enfant survivant devenir un inférieur. Mieux valait laisser les inférieurs se reproduire entre eux.

La rumeur prétendait également que les Remalus comptaient de nombreux fils au sein de l'ordre des mages de la Mort. Ils étaient apparentés à de puissants seigneurs sur d'autres mondes ainsi qu'aux conseillers du TeKarana lui-même. Parmi tous les ordres de chevalerie de Kosridi, les Remalus étaient ceux que l'on haïssait, que l'on redoutait et dont on se méfiait le plus.

— Nombre de ces garçons vont bientôt mourir, mon frère, chuchota Seeleth.

Valko ne répondit pas et se contenta de hocher brusquement la tête.

Lorsque Hirea se retrouva avec huit groupes de deux frères devant lui, il hocha la tête et désigna le premier groupe, puis décrivit un arc de cercle avec la main en s'adressant à tous les groupes :

— À votre arrivée, nous avons donné à chacun d'entre vous une chambre avec deux lits. Ceux qui se trouvaient à ma gauche lorsque je vous ai appelés, déménageaient vos affaires dans la chambre qu'occupe votre frère. Allez déjeuner quand le soleil sera au zénith, puis revenez ici pour votre premier entraînement au combat. Allez !

Les jeunes guerriers s'en allèrent dans le calme. Bientôt, Valko se retrouva dans sa chambre et regarda Seeleth ranger ses quelques affaires dans un coffre au pied du deuxième lit. Valko remarqua qu'il y avait parmi elles quelques objets ésotériques, de ceux qu'une mère inquiète donne à son fils. Peut-être la mère de Seeleth occupait-elle une place d'honneur à la cour de son père, ou peut-être les lui avait-elle donnés avant qu'il quitte sa Cachette. Mais quelques-uns de ces objets semblaient de nature bien plus sombre que de simples babioles ; de la magie s'en dégageait. Des amulettes de protection ou des porte-bonheur ?

Seeleth sourit à Valko en s'asseyant sur son lit. Valko trouva qu'il ressemblait à un zarkis affamé – le redoutable prédateur des plaines nocturne.

— Nous allons accomplir de grandes choses, Valko, chuchota Seeleth.

— Pourquoi chuchotes-tu ?

— Ne fais confiance à personne, mon frère.

Valko hocha la tête. *Si c'est le cas, songea-t-il, pourquoi devrait-on faire confiance à un « frère » » qui ne le restera que jusqu'à notre départ ?*

Seeleth semblait spécial. Plus il y réfléchissait et plus Valko le voyait bien du genre à devenir prêtre de la Mort.

— Allons prendre le repas du zénith, dit-il en se levant.

Seeleth se leva également, mais pour se rapprocher de son nouveau « frère » en le regardant droit dans les yeux. Il s'agissait soit d'un geste de confiance, soit d'un défi. Comme leurs armes se trouvaient encore au fourreau, Valko présuma que Seeleth lui faisait confiance.

— Nous accomplirons de grandes choses, chuchota-t-il. Peut-être serons-nous ceux qui réussiront à trouver et à détruire le Blanc.

— Le Blanc n'est qu'un mythe, rétorqua Valko. Imaginer qu'une telle créature existe... relève de la folie !

Seeleth éclata de rire.

— Pourquoi tant d'agitation devant un mythe, alors ?

Valko sentit la colère monter en lui.

— Nous sommes ici pour apprendre, *frère*. Je me moque de l'ambition d'un fils des Remalus et je ne perds pas non plus mon temps en futiles rêveries de glorieuses quêtes. Je laisse cela aux enfants qui jouent dans leur Cachette.

» Mon père a exigé que je vienne ici, d'où ma présence en ces lieux. Hirea m'a donné l'ordre de t'appeler « frère » et de mourir pour toi s'il le faut. J'obéis. Mais ne me contrarie pas avec tes jeux d'esprit, *frère*, car sinon je te tuerai.

Seeleth rit de nouveau.

— Tu réponds comme tout bon guerrier dasati, commenta-t-il avant de quitter la chambre pour se rendre au réfectoire.

Perplexe, Valko resta planté là un long moment en se demandant quel avait été le but de cette étrange conversation. Le Blanc était un concept obscène, voire un blasphème, quelque chose dont ceux qui souhaitaient survivre à la dure réalité de la vie dasatie ne parlaient pas. Admettre la possibilité de l'existence du Blanc revenait à admettre que l'Obscur n'était pas tout-puissant. Cependant, si malgré tout une telle chose existait et si un guerrier pouvait y mettre fin, alors il serait sûrement couvert de gloire. Mais comment le Blanc pouvait-il exister autrement qu'en niant la suprématie de l'Obscur ? La question à elle seule était un affront à la logique. Était-ce suffisamment offensant pour lui permettre de prendre la tête de Seeleth sans avoir à se justifier devant Hirea ? Le fait de tuer un Remalu lui vaudrait sûrement des points auprès de son père. Valko n'y réfléchit qu'un instant avant de balayer cette question et de suivre Seeleth pour le repas du zénith.

L'erreur avait été infime, mais elle laissa un jeune guerrier étendu sur le sable, les doigts pressés sur une blessure qui coulait à flots.

Hirea s'avança pour regarder le jeune blessé. Son adversaire à l'entraînement le regardait également d'un air indéchiffrable. Hirea se tourna vers le vainqueur du duel.

— Va te mettre là-bas, ordonna-t-il en désignant un emplacement en bordure de l'arène. (Ensuite, Hirea garda le silence un moment avant de demander au blessé :) De quoi as-tu besoin ?

Roulé en boule et se tenant le ventre, le jeune guerrier pouvait à peine parler.

— Qu'on en finisse, réussit-il à répondre.

Vive comme l'éclair, la main d'Hirea vola vers son épée ; avant que les autres jeunes guerriers aient le temps d'identifier le geste, l'épée s'abattit et mit un terme à la vie du jeune homme. Plusieurs de ses camarades se mirent à rire de son malheur, mais Valko et Seeleth n'étaient pas de ceux-là. Hirea leva les yeux vers ceux qui riaient en disant :

— Il était faible ! Mais pas au point de demander les services d'un soignant. (De nouveau, il contempla le cadavre.) Ce n'est pas drôle. Ce n'est pas non plus une cause de regret, mais ce n'est pas drôle.

De sa main libre, il ordonna que l'on emporte le corps de l'adolescent. Les deux inférieurs qui se tenaient à disposition s'empressèrent de venir ramasser le corps sans vie pour le porter dans la salle de la Mort, où les déchiqueteurs allaient mettre le cadavre en pièces pour récupérer tout ce qui pouvait être utile. Le reste serait brassé et mélangé à la nourriture du bétail. Ainsi, à sa modeste façon, le garçon continuerait à servir sa nation.

— Est-ce que quelqu'un parmi vous ne comprend pas ? (Comme personne ne parlait, Hirea ajouta :) Vous avez le droit de poser des questions ; vous n'apprendrez rien si vous gardez le silence.

— Hirea, qu'est-ce que vous auriez fait s'il avait demandé les services d'un soignant ? demanda un guerrier qui se tenait debout de l'autre côté de l'arène.

Hirea remit son épée au fourreau.

— Je l'aurais regardé se vider lentement de son sang. La souffrance aurait été la récompense de cette faiblesse supplémentaire.

— Voilà qui aurait été drôle, commenta Seeleth.

Hirea l'entendit et se tourna vers lui.

— Oui, ça l'aurait été. (Il laissa échapper un éclat de rire rauque, tel un aboiement, puis ordonna :) Reprenez vos places ! (Il s'adressa ensuite à l'adversaire du guerrier mort.) Je serai ton partenaire jusqu'à ce qu'un autre meure. Ensuite, celui qui aura tué deviendra ton nouveau frère. (Il se mit en position face au jeune qui venait de blesser mortellement son frère et le complimenta :) C'était une bonne tuerie.

L'adolescent hocha la tête sans sourire. À voir sa nervosité, il était

évident qu'il se demandait s'il allait survivre à la fin de cette séance d'entraînement.

Les jeunes guerriers furent réveillés au cœur de la nuit par les domestiques. Pour ce faire, les inférieurs se montrèrent prudents : ils entrèrent dans chaque pièce sur la pointe des pieds et chuchotèrent à l'oreille des jeunes gens avant de s'écarter précautionneusement, de peur qu'un des guerriers réveillés en sursaut passe ses nerfs sur la cible la plus proche. Malgré tout, le message fut entendu : « Hirea vous ordonne d'être prêts à partir immédiatement. »

Les guerriers dormaient en chemise de nuit sombre, comme le voulait la coutume dasatie, mais avec leurs armes à portée de la main. Rapidement, les domestiques revinrent dans chacune des chambres aider les jeunes combattants à enlever leur chemise de nuit pour enfiler un simple pagne et un léger maillot de corps. Ensuite, ils leur bandèrent les pieds et les chevilles. Puis vinrent le pantalon rembourré et le pourpoint, et enfin l'armure. Chaque guerrier qui survivrait à l'entraînement trouverait à son retour chez lui une garde-robe complète, composée de tenues pour toutes les occasions. Mais, durant tout leur entraînement, ils n'avaient d'autre garde-robe que leur tenue de combat et leur chemise de nuit. Même pendant leurs leçons avec les effecteurs et les facilitateurs, ils portaient leur armure.

Les jeunes combattants coururent jusqu'à l'écurie où les palefreniers avaient déjà sellé les varnins. Les montures piaffaient et renâclaient, impatientes de partir en chasse. Valko rejoignit son varnin, une jeune femelle qui n'avait encore jamais eu de petits. Il lui donna une claque sur l'encolure avant de sauter en selle. Le varnin inclina son énorme tête pour saluer l'arrivée de son cavalier, puis il s'ébroua et Valko tira sèchement sur les rênes pour lui rappeler qui commandait. Les varnins étaient des animaux stupides auxquels il fallait constamment rappeler qu'ils n'avaient pas le contrôle. Les meilleurs cavaliers choisissaient des varnins mâles pour leur agressivité, mais la plupart leur préféraient des châtres ou de jeunes femelles.

Valko attendit tandis que ses camarades se mettaient en selle à leur tour. Il en restait dix sur les seize d'origine. Les six qui étaient morts méritaient leur sort, Valko le savait, mais un détail le troublait à propos du dernier, un jeune du nom de Malka. Opposé à Seeleth, il avait reçu une blessure mineure, une simple entaille dans la partie charnue de l'avant-bras, et il n'avait même pas laissé tomber son épée. Comme souvent avec ce genre de blessure, on lui avait donné l'autorisation de se soigner lui-même. Valko l'avait vu adresser un signal à Seeleth pour réclamer une pause, et Seeleth s'était écarté, acceptant la cessation temporaire du combat. Malka avait transféré



son épée de sa main droite à sa main gauche, et Seeleth avait attendu. Puis, au moment où Malka était pratiquement dans l'impossibilité de se défendre, le fils des Remalus l'avait frappé à la nuque en le tuant sur le coup.

Personne n'avait rien dit. Pour Valko, il était pourtant impossible qu'Hirea n'ait pas vu le geste, car rien n'échappait au vieux guerrier. Mais il n'avait rien fait. Valko se serait attendu que leur instructeur punisse Seeleth ou même le tue pour n'avoir pas respecté les règles du combat, mais Hirea s'était contenté de tourner le dos à la scène comme s'il n'avait rien vu.

Valko était troublé, mais pas au point de poser des questions. C'était dangereux d'en poser au moment inopportun ; de toute façon, trop de questions signifiaient qu'un guerrier n'était pas sûr de lui. Ce manque de confiance en soi était une faiblesse. La faiblesse entraînait la mort.

Malgré tout, il restait troublé. Les règles n'avaient pas été respectées, pourtant il ne s'en était suivi aucune punition. Quelle pouvait bien être la leçon dans tout ça ? se demandait Valko. Que la victoire annule les règles ?

Hirea se mit debout sur ses étriers. En dépit de son âge et de ses cicatrices, il avait pour monture un vieux mâle. Il fit le geste d'avancer, et les cavaliers sortirent de l'écurie pour se rassembler devant le portail de la cour. Hirea leva alors la main pour réclamer le silence avant de déclarer :

— Un guerrier doit être prêt à répondre à l'appel à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit ! Maintenant, en route !

Les jeunes guerriers suivirent leur instructeur sur la longue route sinueuse qui descendait de la vieille forteresse où ils s'entraînaient. Bien longtemps auparavant, la forteresse avait appartenu au chef d'une ancienne tribu dont le nom n'était plus connu que des archivistes. Les sables mouvants qui servaient de fondations à la société dasatie avaient englouti une autre famille. Un groupe de familles avait peut-être changé d'allégeance au profit d'un suzerain plus puissant, abandonnant une famille alliée à un terrible destin. Ou un suzerain avait peut-être été déserté par ses protégés qui cherchaient à accroître leur puissance par de nouvelles alliances.

Valko s'aperçut qu'il n'en aurait jamais le cœur net, à moins de prendre le temps de consulter un archiviste. Or, il disposait de très peu de temps et surtout n'en avait pas vraiment l'envie. Il laissa ses sens s'habituer à l'atmosphère de la nuit. Il préférerait la nuit, car le manque de visibilité était largement compensé par la faculté qu'il avait de percevoir la chaleur et, à un moindre degré, les mouvements. Comme tous ceux de sa race, Valko s'adaptait facilement à la plupart des environnements, même à des grottes et à des tunnels profonds et

froids. Comme il avait passé la plupart du temps, au cours de sa Cachette, dans des endroits comme ceux-là, Valko avait développé un talent exceptionnel pour évaluer les distances et reconnaître les formes, même infimes, grâce aux échos.

Il contempla le paysage avec avidité tandis qu'ils chevauchaient sur la piste : les champs vierges et ondoyants et les lointaines collines qui auraient été presque imperceptibles si elles n'avaient été légèrement plus foncées que l'air ambiant. Tout n'était qu'un panorama obscur, à l'exception de minuscules points de chaleur qui trahissaient la présence de vermines et de leurs prédateurs. Une meute de zarkis chassait une proie rapide, un bondissant ou un coursier, dans un champ au loin. Dangereuse pour un homme seul, la meute de zarkis ne risquait pas en revanche de s'en prendre à onze cavaliers. Les Dasatis les tuaient depuis d'innombrables années, si bien que la peur des cavaliers armés était désormais inscrite dans leurs gènes. Mais il fallait se méfier des autres prédateurs nocturnes tels que le keskash. Ce chasseur sur deux pattes tendait des embuscades en jaillissant de sa cachette pour jeter un cavalier à bas de sa monture à l'aide de ses mâchoires assez puissantes pour déchiqueter une armure. Sa peau sécrétait un voile d'humidité qui s'évaporait rapidement, masquant sa chaleur jusqu'à ce qu'il soit pratiquement sur sa proie.

Dans les airs, les rapaces nocturnes, dotés d'un minuscule intellect, tournaient en rond en calculant leurs chances de survie avant de fondre sur leurs diverses proies, car aucune espèce sur ce monde ne concédait la victoire sans défendre chèrement sa vie. Leur chaleur corporelle émettait une image brouillée, car la membrane de leurs grandes ailes dissipait rapidement cette même chaleur et leur permettait d'éviter toute détection, que ce soit celle de leurs proies ou des griffes volantes, ces puissantes créatures ailées qui planaient bien plus haut qu'eux. Les griffes peuplaient la stratosphère, parfois à des kilomètres au-dessus de la terre, jusqu'à ce qu'elles expulsent de leurs entrailles des gaz qui leur permettaient de planer. Alors, elles descendaient en piqué sur leur cible, volante ou terrestre, qui ne se doutait de rien. Leurs grandes ailes se déployaient dans un claquement semblable à un coup de tonnerre au moment où elles interrompaient leur chute, et leur bec creux et pointu s'emparait de leur proie. Leurs ailes puissantes se remettaient alors à battre pour leur permettre de remonter dans le ciel tandis qu'elles aspiraient les fluides de l'animal qu'elles tenaient dans leurs serres. Avant d'atteindre l'altitude où elles se mettraient de nouveau à planer, elles lâchaient la carcasse asséchée qui retombait lentement vers la terre. Les griffes étaient suffisamment fortes pour s'emparer d'un varnin et le soulever dans les airs, et leurs serres étaient capables de transpercer une cuirasse. Il était rare qu'elles parviennent à arracher un cavalier de sa selle, mais c'était

déjà arrivé.

Valko adorait la nuit. Comme la plupart des participants à cette chevauchée, il avait, au cours de sa Cachette, passé la plupart de ses journées à dormir. Il ne s'aventurait au-dehors qu'après le coucher du soleil pour voler ce dont il avait besoin. Sa mère lui avait dit que lorsqu'il aurait gagné sa place à la droite de son père, il finirait par apprécier le jour. Il n'avait jamais douté de sa mère, une femme dotée d'un puissant intellect et d'une perception très fine. Jusqu'à présent, il ne l'avait jamais prise en défaut sur quelque sujet que ce soit. Mais il se demandait s'il se sentirait un jour entièrement à l'aise dans la lumière crue du jour, lui qui avait vécu toute sa vie dissimulé sous un manteau de nuit.

Il se demandait pourquoi ils s'étaient lancés dans cette soudaine chevauchée nocturne, mais il valait mieux ne pas poser de questions. Au moment voulu, Hirea leur dirait ce qu'ils devaient savoir. La vie dasatie reposait sur un ensemble complexe de relations. Lorsque venait l'heure de l'obéissance aveugle, la moindre question risquait sûrement de coûter la vie au jeune guerrier qui la posait.

Son varnin haletait en arrivant en haut de la colline suivante, car ces bêtes étaient faites pour mener une charge à grande vitesse sur une courte distance et non pour une course de fond. Mais l'écurie de la vieille forteresse n'abritait aucun varnin endurant. Ces créatures, plus calmes que leurs cousines, faisaient un bien piètre destrier au cours des batailles, mais elles étaient préférables pour de longues chevauchées. Soit les circonstances avaient obligé Hirea à faire appel aux jeunes cavaliers, soit il se moquait de savoir si les animaux allaient en pâtir. Valko se souciait peu de la souffrance de sa monture ; simplement, il trouvait que c'était du gâchis de perdre un bon destrier pour rien. Il n'avait pas non plus envie de rentrer à pied à la forteresse si la bête mourait.

Alors qu'ils s'apprêtaient à descendre la colline, Hirea, d'un geste, ordonna une halte. Plusieurs varnins haletaient, les naseaux dilatés, et tremblaient en s'efforçant de reprendre leur souffle. Valko se demanda brusquement s'il était possible de croiser un varnin avec un varnin endurant pour produire un destrier possédant à la fois l'endurance et la férocité requise au combat. Il se promit de poser la question à un éleveur du domaine de son père. Une telle monture apporterait du prestige aux Camareen et leur permettrait d'accéder à un statut plus important au sein du Sadharin. Peut-être même leur permettrait-elle de se rapprocher de la cour du Karana et du Lagradin, car une telle bête aurait une grande valeur pour tout l'empire.

Puis Valko ressentit une sensation aussi familière que la voix de sa mère... il se trouvait à proximité d'une Cachette. Il se retrouva alors en proie à des pensées et à des émotions contradictoires. Visiblement,

les jeunes cavaliers autour de lui avaient l'air tout aussi agités et perplexes.

À peine quelques semaines auparavant, il faisait encore partie de ceux qui cherchaient à fuir les cavaliers nocturnes en essayant de se fondre dans la campagne environnante.

Il s'obligea à réfléchir. Pourquoi y aurait-il une Cachette ici, au beau milieu de terres agricoles et de basses collines regorgeant de zarkis, de keskash et d'autres dangers ? Il força son esprit à se libérer de ses deux désirs contradictoires : se cacher et chasser. Là ! Tout à coup, Valko le vit : un ruisseau qui avait profondément érodé la pente en contrebas au point d'être invisible depuis la route. Le cours d'eau devait partir vers l'est au sortir des collines. Ceux qui se cachaient là avaient sûrement été obligés de fuir les montagnes au-dessus d'eux. Un seigneur local avait peut-être eu vent d'une cachette sur ses terres mais fait preuve de négligence dans sa traque des fugitifs. Ou ces derniers déménageaient peut-être par habitude, comme la mère de Valko l'avait fait si souvent quand il était petit. Mais sa mère ne les aurait jamais conduits, lui et les autres enfants, dans un endroit aussi exposé.

Les guerriers dasatis éprouvaient naturellement le besoin de détruire tout jeune mâle – un rival potentiel – ou toute femelle trop jeune ou trop âgée pour se reproduire. Mais, comme sa mère le lui avait appris, si les guerriers réussissaient trop bien dans leur quête, leur race finirait par s'éteindre. Cependant, s'ils ne faisaient pas un véritable effort pour éliminer les faibles, leur race serait également vouée à l'extinction. Sa mère avait été un remarquable professeur en donnant sans cesse à Valko matière à réflexion. Plus d'une fois, elle avait fait remarquer que l'Obscur ne leur avait pas fait un cadeau utile en leur offrant l'intelligence, car les animaux, qui étaient plus en phase avec l'ordre naturel, survivaient en plus grand nombre que les Dasatis. Seul un enfant sur cinq parvenait à l'âge adulte, ce qui expliquait pourquoi la reproduction était un besoin vital pour leur peuple.

Même le fait de réfléchir de façon abstraite à la reproduction au beau milieu d'une partie de chasse éveillait en Valko un désir douloureux. S'il y avait une femelle féconde à proximité cette nuit, il serait capable de la prendre, même s'il s'agissait d'une inférieure ! C'étaient justement ces premiers élans qui avaient forcé sa mère à l'envoyer chez son père. Du moment qu'il était prêt à se reproduire, il était prêt pour la mise à l'épreuve. Pire encore, il devenait un véritable danger pour tous les Dasatis immatures au sein de la Cachette. Valko se demanda où pouvait bien se trouver sa mère. Il savait qu'aussitôt après son départ elle et les autres mères étaient parties vers un nouveau lieu sûr, peut-être l'un des villages d'inférieurs

dans les hauts sommets.

Valko secoua la tête pour s'éclaircir les idées. Quelle folie de s'appesantir sur le passé quand une Purge était sur le point de commencer ! Il vit qu'Hirea le regardait, car il était le seul à avoir retrouvé ses esprits parmi les jeunes cavaliers. Sans hésiter, il éperonna son varnin toujours essoufflé et lui fit descendre le talus en direction du ruisseau. Comme il s'y attendait, il y avait des personnes accroupies sous l'abri que formaient des rochers en surplomb. Dès que les sabots du varnin crevèrent la surface de l'eau, les fugitifs se mirent à courir.

Il ne distinguait pas leurs traits dans le noir mais, lorsqu'ils bougèrent, la boue qui cachait le haut de leur corps commença à tomber, et l'eau emporta celle qui recouvrait leurs cuisses et leurs mollets. Il y avait là une demi-douzaine de jeunes et trois femelles adultes. Valko sortit son épée et chargea. Une femelle poussa les petits devant elle tandis que les deux autres se retournaient pour affronter le guerrier. Brusquement, il regretta qu'il ne fasse pas jour, car il ne pouvait dire, seulement par la chaleur qu'elles dégageaient, si elles étaient armées ou non. Des femelles aux abois étaient capables de défendre leurs petits à coups de griffes et de dents s'il le fallait. Mieux valait ne pas prendre à la légère deux femelles dasaties adultes quand on était un jeune guerrier.

Il mourait d'envie de tuer. Le désir de faire couler le sang avec son épée lui martelait les oreilles comme un chant antique, et il s'aperçut que c'étaient les battements de son propre cœur qu'il entendait.

Il aurait été imprudent de foncer dans le tas en attaquant la première femelle avec son varnin tout en frappant la deuxième avec son épée. Mais il savait aussi que peu importait celle qu'il choisirait d'attaquer ; l'autre lui sauterait certainement dessus pour tenter de le faire tomber de sa selle.

Comme si elles coordonnaient leurs réactions uniquement par la pensée, les deux femmes s'écartèrent, l'obligeant à choisir entre les deux. Au dernier instant, Valko fit monter son varnin sur la rive, à l'écart de la première femelle et hors de portée de la seconde. Il ne perdit pas son temps à essayer de la frapper de sa hauteur, car elle risquait d'esquiver le coup pour attraper sa botte et essayer de le désarçonner.

Il se contenta de feinter son attaque. Puis, lorsque la femelle fit mine de se baisser, il lui donna un coup de pied en plein visage. Ensuite, il sauta à bas de sa monture et atterrit sur sa victime de telle façon que le talon de sa botte lui broya la trachée. Il était suffisamment proche pour entendre le grondement terrible de la deuxième femelle. Elle savait sans doute qu'elle allait mourir, mais

elle était volontiers prête à le faire pour sauver son petit. Elle se ramassa sur elle-même, un poignard dans la main droite.

Valko entendit les autres cavaliers dévaler enfin la rive à leur tour. Dans quelques instants, ils le dépasseraient pour rattraper les autres femelles et les petits. La colère qu'il ressentit à l'idée de manquer le massacre des enfants ne fit qu'accroître sa soif de sang déjà considérable. Il porta donc un coup paresseux en direction de la tête de la femelle, comme s'il ignorait à quel point elle pouvait être dangereuse avec son poignard à large lame. Comme il s'y attendait, elle esquiva facilement en se baissant et attaqua avec son arme le seul endroit où la cuirasse de Valko ne protégeait pas son cou. Mais il n'avait fait que feindre ce coup ; au dernier moment, il tourna sa lame vers le bas et atteignit la femelle en travers de l'épaule. Plutôt que d'essayer d'utiliser sa force pour lui trancher la tête, il tira violemment son épée en arrière en ouvrant une profonde blessure dans le cou de sa victime, d'où jaillit un flot de sang. La femelle tituba vers lui, puis tomba à genoux.

Sans attendre de la voir tomber, Valko la contourna. D'autres cavaliers passèrent à toute vitesse à côté de lui. Il rejoignit son varnin, se mit en selle et s'apprêtait à éperonner l'animal lorsque la voix d'Hirea résonna dans la nuit :

— Valko, attends !

Le jeune combattant fit faire volte-face à sa monture. L'envie de tuer faisait toujours battre précipitamment son cœur dans sa poitrine, et tout son corps tremblait. Néanmoins, il obéit.

— Attends, répéta Hirea. (Il arriva à côté de Valko et plaça sa monture dans la direction opposée, de sorte qu'ils puissent parler face à face.) Comment as-tu su ?

Valko n'arrivait pas à reprendre son souffle.

— Prends de profondes inspirations, lentement, et oublie l'envie de tuer. Tu n'es pas un animal. Tu es un Dasati.

Valko trouvait cela difficile. Il ne voulait rien tant que s'élancer à la poursuite de ses camarades pour trouver les enfants de la cachette et frapper de taille et d'estoc jusqu'à ce que le ruisseau devienne orange de leur sang. Il serra les dents.

— Réfléchis ! cria Hirea – il était pourtant rare qu'il élève la voix. Ne laisse aucune partie de toi submerger ton esprit ! Ton esprit, Valko ! L'esprit doit toujours venir en premier. Tu n'es pas un animal. Alors, réfléchis !

Valko se força à se concentrer sur sa main, celle qui tenait les rênes de son varnin. Puis il se concentra sur le tremblement qu'il ressentait à travers les rênes : l'animal attendait son prochain ordre. Excité par l'odeur du sang dans l'air, il était prêt à répondre à l'appel de la chasse. Valko sentit sa concentration passer de l'animal au

ruisseau, puis à leur environnement et enfin à Hirea lui-même. Finalement, lentement, il remit son épée au fourreau.

— Nous avons reçu un message d'un marchand nous disant qu'il avait vu de la fumée dans le vent au coucher du soleil. D'après cette bribe d'information, j'ai essayé de deviner à quel endroit les fugitifs pouvaient bien se cacher. Mais, toi, tu as trouvé leur emplacement exact. On aurait dû passer à côté d'eux sans les voir et ils auraient dû atteindre ce bois, là-bas, au loin. Comment as-tu su ?

— Je savais qu'ils étaient là en bas, répondit lentement Valko d'une voix épaissie par l'émotion.

— Mais comment ? Je ne les ai pas sentis car la boue masquait leur odeur, et je ne les ai pas vus non plus.

— C'est là que je me serais caché, répondit Valko. C'est ce que j'aurais fait.

Les yeux vieillissants d'Hirea dévisagèrent le jeune guerrier. Il ne distinguait pas clairement ses traits, mais il percevait le parcours du sang qui pulsait sous sa peau. Valko savait que son visage devait ressembler à un masque brûlant dans la nuit lorsque Hirea l'avait rejoint.

— Tu étais submergé par le conflit entre le besoin de te cacher comme on te l'a appris et l'envie de tuer. Pourtant, tu as repris le dessus plus rapidement que tous les jeunes que j'ai pu entraîner.

Valko haussa les épaules.

— Je n'ai rien fait de spécial, ça s'est juste passé comme ça.

— Ah ! fit Hirea. Écoute, jeune seigneur des Camareen, dit-il en se penchant sur sa selle. L'ordre du Fléau n'aime guère les jeunes du Sadharin, mais tu as... du potentiel. Il n'est pas dans ton intérêt ou dans celui de ta famille de le laisser transparaître trop tôt. Tu dois apprendre à trouver un équilibre entre la force et la faiblesse ; cet équilibre qui te permettra de rester en vie jusqu'à ce que tu trouves ta propre place au sein des Dasatis.

» Tu as pris deux vies ce soir, deux femelles adultes dans la fleur de l'âge. Ce n'est pas rien pour un jeune. Cela te vaudra du mérite.

» Mais si tu avais rattrapé les autres et tué davantage cette nuit... cela aurait été... remarquable. Or, il vaut mieux que tu ne te fasses pas remarquer pour l'instant. (Hirea fit légèrement tourner sa monture et fit signe à Valko d'amener son varnin à côté du sien.) Viens, allons voir comment s'en sortent les autres.

Valko suivit son instructeur.

— Je peux sentir l'envie du sang et de la chair en toi, jeune Camareen. Si je ne me trompe, tu rentreras bientôt au château de ton père. (Il se pencha et baissa de nouveau la voix.) Mais pas trop tôt non plus, car cela aussi serait remarquable. (Il pointa du doigt.) Les autres sont là. S'ils ont laissé échapper un seul de ces enfants, je les obligerai

à rentrer à pied à la forteresse en menant leurs montures par la bride, et tant pis s'ils doivent affronter une meute de zarkis en chemin.

» Quant à toi, je vais te récompenser. À notre retour, je ferai venir une inférieure dans ta chambre. Tu empestes le besoin de te reproduire. Je lui ordonnerai de t'enseigner le jeu des Langues et des Mains, mais ne vous accouplez pas. Ton père serait mécontent si tu commençais à te reproduire, même avec une inférieure non reconnue, avant que je te juge prêt à prendre ta place au sein de sa maison.

» Cependant, tu mérites cette récompense pour avoir été le premier à trouver la Cachette et le premier à tuer. Tu peux partager ou non la femelle avec ton frère, c'est à toi de voir. Mais n'oublie pas : ce que tu as fait cette nuit était remarquable.

Valko hocha la tête en comprenant qu'il lui faudrait bientôt peut-être tuer ce vieil homme.



# 11

## Delecordia

La vue était stupéfiante.

Suivant les instructions détaillées de Vordam, Pug, Nakor, Magnus et Bek avaient franchi une porte pour sortir du Couloir entre les Mondes. Ils se trouvaient à présent au sommet d'une montagne surplombant la ville de Shusar, sur le monde de Delecordia. Le marchand les avait prévenus qu'il s'agissait de la moins utilisée des trois portes reliant Delecordia au Couloir, et ce pour une raison évidente : elle donnait sur une corniche ouverte à tous les vents, à peine assez large pour accueillir les quatre hommes. Seul un étroit sentier descendait vers la vallée.

Pug n'avait pas peur de tomber. Grâce à ses pouvoirs magiques, il se savait capable de les protéger tous, bien qu'il soit peu probable que ses compagnons aient besoin d'aide. Magnus savait léviter et voler mieux que n'importe quel étudiant de l'île du Sorcier, Nakor avait toujours un « tour » dans son sac et, même si Bek ne savait pas voler, tout ce qu'il avait dévoilé de lui donnait à Pug la nette impression qu'il faudrait plus qu'une chute en bas d'une petite montagne pour tuer ce jeune guerrier.

— Regardez ça, chuchota Bek. C'est intéressant.

— Oui, très intéressant, fut bien obligé d'approuver Nakor.

Le ciel contenait des couleurs qu'ils n'avaient jamais vues, des afflux scintillants de nuances au-delà du spectre habituel, qui vibraient et brillaient pendant de brefs instants, ne restant jamais fixes assez longtemps pour que l'œil puisse les appréhender. Le moindre souffle de vent ou le plus infime mouvement de nuage semblaient esquissés dans ces couleurs inconnues. Pug garda le silence un moment avant de déclarer :

— J'ai déjà vu des couleurs comme celles-là.

Magnus jeta un coup d'œil au bas de l'à-pic qui s'ouvrait sous leurs pieds.

— Quand cela, père ?

— Quand j'étais enfant. Au cours de notre expédition avec messire Borric, quand Tomas et moi l'avons accompagné pour prévenir le prince de Krondor de l'invasion tsurani. Sous les

montagnes des nains, nous avons découvert une cascade avec des couleurs comme celles-là. De la roche s'écoulaient des minéraux que l'énergie bouillonnante de l'eau, conjuguée à la lumière de nos lanternes, rendait luminescents. Je n'avais jamais revu pareilles couleurs depuis, et encore, elles n'étaient pas aussi vives.

— J'aime ça ! s'exclama Ralan Bek comme s'il avait besoin de le crier pour exprimer pleinement ce qu'il ressentait.

— Vraiment ? dit Nakor.

Rien dans son expérience avec le jeune homme ne lui avait permis d'imaginer que ce dernier possédait le moindre sens de l'esthétisme.

— Oui, Nakor. (Bek regardait les cieux d'un air presque captivé.) C'est sympa. J'aime les éclats de couleur et la façon dont on peut voir le vent.

— Tu peux « voir le vent » ? s'étonna Magnus.

— Oui. Pas toi ?

— Non, reconnut Magnus.

Nakor plissa les yeux.

— Ah, maintenant je vois... (Il se tourna vers les deux magiciens.) Il faut regarder à travers l'air, au sein de l'espace juste derrière, on peut voir la pression du vent, comme de l'eau qui dégouline sur une paroi rocheuse lisse. Essayez, vous verrez.

Pug s'exécuta et commença à apercevoir, au bout d'un moment, ce que les deux hommes avaient vu.

— C'est comme les brumes de chaleur dans le désert, finit-il par dire.

— Exactement ! s'exclama Bek. Mais c'est plus que ça. On peut le voir derrière lui-même.

Pug regarda Nakor d'un air interrogateur, mais le petit Isalani se contenta de secouer la tête.

— Il voit plus loin que nous.

Pug décida d'abandonner la question pour l'instant. Le vent était glacial et l'air avait une odeur amère. Dans le lointain, ils pouvaient voir leur destination, la ville de Shusar.

— Regardez comme elle est grande, souffla-t-il.

Il avait longuement parlé avec Kaspar de la vision qu'il avait eue dans le Pavillon des Dieux ; il lui avait même posé des questions sur chaque détail. Si Kaspar s'était montré particulièrement emphatique sur un point, c'était bien la taille gigantesque des cités dasaties.

Pug essaya de se calmer, mais toute l'expérience commençait à lui coûter des forces.

— Je crois qu'il va falloir un peu de temps pour s'y habituer.

— On ferait mieux de descendre, père, intervint Magnus. Les instructions de Vordam sont utiles, mais je commence à me sentir malade. Il faut rejoindre ce Kastor rapidement.

Pug approuva d'un hochement de tête et s'engagea sur le sentier.

— Dès que nous en serons capables, j'essaierai de faire un petit saut jusqu'à un site visible d'ici. Mais je redoute de ne pas pouvoir me concentrer correctement. Je me sens bizarre, comme si j'avais bu une potion soporifique.

Nakor acquiesça.

— C'est intéressant, mais ce n'est pas bon pour nous. Nous avons vraiment besoin de rejoindre ce Kastor, c'est sûr.

Comme il l'avait prédit, Pug fut incapable d'effectuer le sortilège qu'il utilisait pour voyager sur de courtes distances. Nakor le regarda essayer en vain avant de déclarer :

— Oui, c'est bien ce que je pensais. Le matériau ici diffère de celui qu'on trouve chez nous. Il est tordu... incorrect.

— Comment ça ? demanda Magnus tandis qu'ils cheminaient péniblement sur le sentier qui menait à la route en contrebas.

— Je ne sais pas, répondit Nakor. C'est comme ça que je vois les choses. Le matériau a ses propres règles. Il agit d'une certaine façon quand on lui fait des choses. Tu pousses à droite, il part à gauche. Tu pousses vers le bas et il descend. Le matériau de ce monde... c'est comme s'il te repoussait quand tu pousses dessus, ou alors tu exerces une pression vers le bas et lui veut partir à gauche. Intéressant, ajouta-t-il avec un large sourire. Si j'avais le temps, je crois que je réussirai à comprendre comment ça fonctionne.

— Si Kastor arrive à prendre soin de nous comme Vordam l'a promis, tu devrais avoir le temps d'apprendre tout ça, Nakor, affirma Pug. Magnus et moi aussi.

Bek décrivit un arc de cercle avec la main pour englober le paysage tout entier.

— C'est un merveilleux endroit, Nakor. Je l'aime vraiment beaucoup.

Nakor regarda son jeune compagnon.

— Comment te sens-tu ?

Bek haussa les épaules en continuant à marcher à côté de Nakor sur l'étroit sentier.

— Bien, pourquoi ? Pas toi ?

— Aucun d'entre nous ne se sent bien ici, sauf toi ?

— Oui. Pourquoi, c'est mal ? demanda le puissant jeune guerrier.

— Apparemment pas, répondit Magnus.

Le sentier s'élargit au bas des contreforts. Après presque deux heures de marche régulière, les voyageurs arrivèrent au bord d'une route assez large, presque une grand-route, qui conduisait à la ville. Une charrette tractée par une bête qui ressemblait beaucoup à un cheval, mais avec des épaules plus larges et un cou moins long, arriva à leur hauteur. L'animal renâclait car le conducteur, du haut de son

siège, lui donnait de petits coups d'une longue baguette. Le conducteur jeta un coup d'œil aux voyageurs en passant mais, s'il fut surpris de trouver quatre humains sur le bas-côté, il n'en laissa rien paraître.

— Je me demande comment il l'oblige à s'arrêter, fit remarquer Pug.

— Peut-être qu'il arrête juste de le frapper et que la bête s'immobilise par gratitude ? suggéra Nakor.

Magnus rit juste assez fort pour pousser son père à se retourner. Son fils aîné faisait rarement preuve d'un sens de l'humour, si bien que son père était surpris les rares fois où il prouvait qu'il en possédait un.

Ils s'engagèrent sur la grand-route en restant sur le bas-côté, car un certain nombre de véhicules circulaient sur la chaussée. Pug avait visité d'autres mondes et vécu sur Kelewan avec les Tsurani pendant huit ans. Il avait même passé du temps avec des créatures intelligentes non humaines, mais cet endroit le fascinait plus que tout ce qu'il avait pu voir dans sa vie. Cet endroit et ses habitants lui étaient étrangers à un point qu'il n'aurait jamais cru possible.

Vordam s'était montré très précis dans ses instructions. Il avait répondu à quelques questions, mais seulement à celles dont les réponses pouvaient aider Pug et ses amis à rejoindre le marchand Kastor rapidement. Les autres questions, il les avait laissées pour Kastor, comme si Vordam avait des raisons de se montrer prudent que Pug ne comprenait pas.

La ville était magnifique. À mesure qu'ils s'en rapprochaient, Pug constata que les pierres de la sombre muraille étaient légèrement réfléchissantes et faisaient apparaître des nuances de couleurs, comme du pétrole à la surface de l'eau. Le magicien se demanda si cette roche contenait d'infimes cristaux.

À l'approche des portes de la ville, l'émerveillement des voyageurs ne fit que croître. Les pierres étaient si bien agencées que la muraille paraissait totalement lisse. Cette dernière se dressait incroyablement haut, sur onze ou douze étages selon les critères humains.

— Quel genre d'ennemis redoutaient-ils donc ? s'étonna Pug.

— Oh, peut-être qu'ils aiment tout simplement les choses très hautes, répondit Nakor en laissant ses pas le mener vers la gauche de l'imposante entrée. Voilà qui est intéressant, ajouta-t-il.

Il n'y avait pas de porte au sens traditionnel du terme, mais un immense pan de mur coulissant, monté sur des charnières à la conception impensable. Nakor se mit à rire.

— Ça doit faire un moment qu'ils ne sont plus obligés de l'utiliser.

De fait, un arbre d'une essence inconnue avait poussé le long de

la muraille, bloquant le pan coulissant.

— C'est vrai que, s'ils voulaient fermer la porte, ils auraient un problème, reconnut Magnus en souriant.

— J'imagine qu'ils trouveraient bien un moyen, répliqua son père en rentrant dans la ville ipiliac de Shusar. Mais je suis content de savoir qu'ils sont en paix.

— Ou qu'ils ont tué tous leurs ennemis, intervint Bek.

Pug se retourna pour jeter un coup d'œil au jeune homme. Les yeux écarquillés, un masque souriant à la place du visage, ce dernier tournait la tête de tous les côtés pour mieux voir.

— J'aime ces gens, Nakor, dit-il. Cet endroit est intéressant et merveilleux.

Contrairement à Nakor, Pug ne comprenait pas la façon dont l'esprit de cet étrange garçon fonctionnait, mais il le connaissait suffisamment pour savoir que Bek exprimait là un sentiment proche de ce que d'autres auraient appelé de la joie – sentiment rare chez lui. Apparemment, Bek vivait les choses de manière exaltée, en tirant son plaisir de tout ce qui lui offrait un pic d'émotion, qu'il s'agisse du sexe, de la violence ou de la beauté. Pug se demanda, et ce n'était pas la première fois qu'il se posait la question, pourquoi son futur soi avait insisté pour que le jeune homme fasse partie de l'expédition. Mais de minuscules pièces d'un puzzle très complexe commençaient à se mettre en place : des quatre humains, Bek était le moins désorienté et le moins perturbé par leur arrivée dans cette dimension. Il semblait même l'apprécier, alors que ses trois compagnons éprouvaient une gêne et un malaise grandissants.

Si leur présence causait la moindre inquiétude aux Ipiliacs, ces derniers le cachaient bien. En réalité, Pug s'aperçut que la plupart accordaient à peine un regard aux quatre humains.

Il était obligé de reconnaître qu'une fois dissipée cette impression d'étrangeté, les Ipiliacs apparaissaient comme une race d'une grande beauté : grands, presque majestueux, ils avaient des gestes fluides et gracieux. Les femmes étaient saisissantes, même si elles n'étaient pas forcément attirantes pour des humains. Elles se déplaçaient avec plus de grâce encore que les hommes, si bien que leur démarche était presque séductrice ; pourtant, elles semblaient ne pas en être consciente. Quel que soit leur sexe, tout ce monde s'interpellait gaiement sur le marché et échangeait des plaisanteries. Pour autant que Pug puisse en juger, ces gens paraissaient heureux.

Lorsqu'ils arrivèrent sur la place que Vordam leur avait décrite, Pug, le souffle court et la poitrine comme dans un étau, commençait à tousser. À part Bek, les autres aussi souffraient. Pug s'arrêta devant une fontaine dont la beauté le stupéfia ; elle était tout en cristal, avec des lumières à l'intérieur et de l'eau qui tombait sous forme de

rideaux. Chaque fois qu'une goutte en heurtait la surface, un son harmonieux se faisait entendre.

— C'est là, dit Pug en pointant du doigt. Le magasin avec la porte rouge.

Un escadron de cavalerie traversa la place. Chaque soldat portait un pourpoint noir bordé de violet et un bouclier blanc dans le dos, ainsi qu'un chapeau taillé dans une espèce de tissu feutré et des bottes montant jusqu'aux genoux, avec un grand rabat sur le devant. Tous avaient un petit bouc au menton, ce qui ne faisait que renforcer leur allure fringante.

Montés sur d'étranges créatures chevalines, ils avançaient au trot. En les voyant, Bek se mit à rire comme un enfant.

— Ah ! Je me demande s'ils savent se battre ?

Pug se retourna aussitôt pour voir s'il avait l'intention de s'en assurer. Il fut soulagé en constatant que le jeune homme, bouche bée d'admiration, se contentait de les regarder passer. Le magicien fit signe à ses compagnons de le suivre vers leur destination. Il en profita pour regarder à droite et à gauche pour voir comment la population rentrait dans les magasins : fallait-il frapper puis entrer, fallait-il attendre que quelqu'un les fasse entrer ou fallait-il franchir le seuil, tout simplement ?

Voyant que les Ipiliacs entraient et sortaient librement de chaque boutique, Pug ouvrit la porte rouge. À l'intérieur, ils ne découvrirent rien qui rappelait un magasin humain : pas de comptoir, pas d'étagères, pas de marchandises ni même d'images de produits à vendre. En revanche, de nombreux coussins jonchaient le sol autour d'un gros appareil d'où sortaient plusieurs tuyaux en tissu et qui était couronné d'un grand bol.

Un Ipiliac sortit de derrière un rideau de perles. Il était grand et maigre, même au regard des critères de sa race. Il portait une robe aux couleurs de l'arc-en-ciel qui ondulait et changeait de nuance au rythme de sa démarche. Il s'arrêta un instant, dévisagea chacun de ses visiteurs, puis prononça une phrase dans une langue inconnue. Voyant qu'ils ne répondaient pas, il essaya un autre langage, que Pug reconnut.

— Nous ne sommes pas de ce monde, expliqua le magicien. Nous venons de Midkemia.

— Bienvenue dans mon établissement, répondit le marchand en keshian. J'ai rarement des clients humains. Vous devez être ceux dont Vordam m'a parlé. En quoi puis-je vous être utile ?

— Nous cherchons un guide pour nous rendre sur Kosridi.

Pug lut de la surprise sur le visage du marchand.

— Vous cherchez un moyen de passer dans la dimension voisine ?

— Est-ce possible ? demanda Pug.

— Oui, mais difficile. Cependant, Vordam ne vous aurait pas envoyé à moi s'il avait cru cela impossible. Vous êtes des êtres d'une force considérable pour avoir réussi à atteindre cette boutique sans l'aide d'une puissante magie.

— La nôtre ne semble pas fonctionner ici, expliqua Magnus. Et on commence à avoir du mal à respirer.

— Je peux vous aider, assura Kastor en hochant la tête.

Il disparut à l'arrière de son magasin, puis revint avec une petite pochette dont il versa le contenu dans le bol de l'appareil. Ensuite, il y ajouta un liquide et, presque aussitôt, une légère brume apparut au-dessus du bol.

— Si vous voulez bien inhaler cette brume au moyen des tuyaux, je pense que vos difficultés respiratoires vont s'estomper.

— Moi, je n'en ai pas besoin, déclara Bek.

L'Ipiliac étudia le jeune homme pendant une minute environ.

— Je crois que vous avez raison, finit-il par dire.

Pug hésita un instant, tandis que Nakor et Magnus commençaient à inhaler par les petits tuyaux. Il ne servait à rien de s'inquiéter, puisqu'ils n'avaient pas d'autre choix, étant là, que de faire confiance à cet être. Pug inhala profondément et lutta contre une quinte de toux lorsque la brume âcre commença à affecter ses poumons. Après plusieurs inhalations, son malaise diminua.

— C'est très bon, commenta Nakor après une longue inhalation.

— Pardonnez ma franchise, intervint Kastor, mais vous allez découvrir que le temps joue contre nous si jamais vous décidiez de renoncer à votre quête.

— Nous n'avons pas l'intention de faire demi-tour.

— C'est ce que vous dites, mais je suis certain qu'il y a de nombreuses choses que vous ne connaissez pas au sujet de l'endroit où vous souhaitez vous rendre. Or, je refuse de vous aider tant que je ne serai pas assuré que vous les comprenez. (Pug hocha la tête, et Kastor reprit :)

» Les Dasatis vous tueront dès qu'ils poseront les yeux sur vous, rien que parce que vous existez. Ils appartiennent à une race semblable à la nôtre, mais motivée par des conditions de vie que vous pouvez à peine imaginer et encore moins appréhender pleinement. Tout ce qui représente une menace potentielle doit être détruit, totalement. Tout ce qui n'est pas compris est une menace et donc éliminé.

» Au cours de l'histoire de ces gens, Douze Mondes sont tombés sous leur coupe. Cinq d'entre eux étaient peuplés par d'autres races. Chaque fois, le monde fut complètement purgé de sa race originelle : désormais, tous les animaux, jusqu'au plus petit insecte, toutes les plantes, toutes les formes de vie proviennent de la planète mère des

Dasatis : Omadrabar.

Pug reconnut ce nom, c'était l'un de ceux qu'il avait notés dans ce message qu'il s'était adressé à lui-même. Mais il n'en souffla mot à personne. Il voulait d'abord réfléchir, comprendre pourquoi non seulement il devait accomplir cette mission presque impossible, mais en plus se rendre au cœur même de l'empire le plus dangereux qui ait jamais menacé son monde.

— Je comprends votre avertissement, dit-il à Kastor. Les Dasatis sont redoutables et dangereux.

— Implacables, mon ami. Vous n'arriverez jamais à obtenir que l'un d'eux vous parle et encore moins qu'il négocie. Je dois donc commencer par vous dire que survivre plus de quelques minutes sur Kosridi sera extrêmement compliqué. Ça ne se limitera pas à préparer vos corps à supporter les conditions atmosphériques de ce monde.

— Vordam a évoqué le sujet, dit Pug. Il a dit que ce serait comme jeter du foin sur le feu.

— Je parlerais plutôt de liquide combustible, rétorqua Kastor. Analogies mises à part, supposons que vous vous entraîniez avec succès à supporter leurs conditions de vie : il vous faudra encore réussir à survivre aux Dasatis. Cela exige de la magie dans des proportions vertigineuses, car il vous faudra paraître dasati sous toutes les coutures, et pas seulement physiquement. Ils possèdent des sens qui dépassent les vôtres. Par exemple, ils sont capables de voir la chaleur que vous dégagez, tout comme moi. Or vous brillez plus fort qu'eux. Il va falloir envisager tant de détails, jusqu'à vos odeurs corporelles et la tonalité de votre voix. Qui plus est, ce sortilège devra tenir non pas quelques minutes ou quelques heures, mais des semaines, peut-être même des mois. Il vous faudra également apprendre leur langue, leur culture et leur comportement pour vous fondre parmi eux. Enfin, il faudra que vous soyez suffisamment importants pour éviter... (Il leva les bras en l'air.) Non, c'est impossible.

Pug le regarda calmement.

— Je ne crois pas. Je pense que vous nous savez capables de faire tout cela. Simplement, vous ne voyez pas ce que cela peut vous rapporter.

— C'est faux. Pour cet entraînement, je vais vous fixer un prix qui horrifierait un roi de votre monde. (Il plissa les yeux.) Vordam ne vous aurait pas envoyé chez moi si vous n'aviez pas les moyens de vous acquitter d'une telle somme.

— Je puis effectivement vous la fournir, répondit Pug.

— Je suis curieux, intervint Nakor. Quel moyen de paiement comptez-vous exiger ?

— Les moyens habituels, répondit Vordam. Les métaux de valeur :



l'or de votre dimension est particulièrement utile compte tenu de ses qualités non réactives. L'argent également, mais pour l'inverse. Certaines pierres précieuses aussi, à la fois pour leur utilité et pour leur beauté. Comme bien d'autres races, nous aimons les articles uniques, ou du moins distinctifs, les objets d'art ou les curiosités. Mais ce qui a le plus de valeur à mes yeux, ce sont les informations, ajoutait-il en regardant Nakor.

— Fiabilité et improbabilité, dit le petit Isalani.

— Oui, vous avez tout compris. Et vous ? demanda Kastor à Magnus.

— Sans doute pas, répondit le jeune magicien, mais je suis le fils de Pug et je le suivrai partout.

— Et vous, jeune guerrier, demanda Kastor à Bek. Comprenez-vous ?

Bek se contenta de sourire. Pug fut surpris de constater à quel point il pouvait sembler jeune parfois.

— Je m'en fiche, du moment que je peux m'amuser. Nakor a dit que ça serait marrant, alors je le suis.

— Très bien, dit l'Ipiliac en se levant. Nous allons commencer tout de suite. Avant toute chose, nous devons trouver une solution à une myriade de problèmes, dont les plus pressants sont votre capacité à respirer l'air de Kosridi, boire son eau et conserver votre énergie vitale à l'intérieur de votre corps.

Il leur fit signe de le suivre et les conduisit derrière le rideau de perles. À l'arrière du bâtiment, ils découvrirent un couloir qui conduisait à un autre édifice bien plus grand : un entrepôt rempli de rayonnages.

Après avoir traversé l'entrepôt, Kastor conduisit ses invités dans un nouveau couloir avec des portes de part et d'autre. Au bout de ce couloir, il désigna deux portes, une de chaque côté.

— Vous allez séjourner ici. Je vais revenir d'ici une heure avec plusieurs élixirs, potions et poudres à vous faire ingérer. Sans eux, vous tomberiez bientôt malades au point que plus personne ne pourrait vous aider. Mais, en dépit de ces mesures, attendez-vous à ressentir une grande gêne pendant de nombreux jours. Quand vous serez pleinement acclimatés à notre monde, nous commencerons à mener quatre plans d'action. D'abord, nous vous préparerons pour votre voyage vers la deuxième dimension, ce qui vous donnera l'impression de recommencer tout le processus depuis le début. Ensuite, nous vous apprendrons à réorganiser vos pensées de manière que votre compréhension de la magie vous permette de la pratiquer. Puis, nous vous ferons découvrir les Dasatis, leur langue et leurs croyances pour vous aider à réagir comme eux, afin qu'ils ne vous tuent pas. Enfin, nous essaierons de comprendre pleinement pourquoi

vous avez entrepris une mission d'une telle stupidité.

Sur ces mots, il s'en alla en laissant les quatre hommes dans le couloir. Au bout d'un moment, Pug ouvrit l'une des deux portes et fit signe à Magnus de l'accompagner, tandis que Nakor et Bek entraient dans l'autre pièce.

Au bout de deux semaines, la nourriture commença à avoir un goût normal et l'air à sentir bon. Les crampes d'estomac, les quintes de toux, les malaises et les brusques suées disparurent. Kastor s'arrangea pour qu'ils reçoivent une série de cours, donnés par un magicien ipiliac prénommé Danko. Celui-ci fascina instantanément Nakor et parut s'intéresser tout autant au petit Isalani. À la fin d'un exercice, ils s'en allaient se promener tous les deux en ville, avec Bek dans leur sillage, tandis que Pug et Magnus planchaient sur tous les problèmes qu'il leur fallait anticiper.

Un jour, profitant de l'absence de leurs compagnons, Pug et son fils abordèrent la question à laquelle le magicien n'avait pas encore pu apporter de réponse satisfaisante : pourquoi avaient-ils entrepris ce voyage ?

— À vrai dire, fils, je n'en sais rien.

Magnus, assis en tailleur sur sa paillasse, sourit.

— Mère se réjouirait d'entendre pareil aveu.

Pug se demandait depuis des mois s'il devait parler à sa famille de ces messages du futur, mais la prudence l'en empêchait toujours.

— Elle me manque plus que je saurais le dire, fils, soupira-t-il. Je serais prêt à subir un de ses accès d'humeur rien que pour entendre sa voix.

Le sourire de Magnus s'élargit.

— J'imagine déjà ce qu'elle dirait si elle t'entendait appeler ça des « accès d'humeur ».

Pug se mit à rire. Puis il reprit un air soucieux.

— Magnus, tout ce que je peux te dire, c'est que je sais que nous devons impérativement nous rendre sur la planète mère des Dasatis, au cœur même de leur empire, en passant par un monde bien précis – où je pense que nous trouverons la cause de ces incursions sur Kelewan et l'origine des failles. Ensuite, nous ferons le nécessaire pour sauver notre monde et Kelewan.

— Mais je ne comprends pas pourquoi nous sommes obligés de nous mettre en danger comme ça. Le Talnoy est à l'abri au sein de l'Assemblée, et aucune faille n'est apparue sur Midkemia. Pourquoi ne pas détruire le Talnoy ? D'après les souvenirs valherus de Tomas, ils ne sont pas indestructibles. On pourrait au moins l'emmener ailleurs, peut-être sur un monde désert ?

— J'ai réfléchi à tout cela et bien plus encore, soupira Pug. Si

l'étude que mène l'Assemblée sur cette machine nous permet d'apprendre quelque chose de valable, alors il faut accepter les risques encourus. Je suis contre l'idée de retirer l'un des Talnoys de leur cachette sur Novindus, puisque celle-ci est encore protégée par les sorts de Macros. Si besoin est, l'Assemblée n'aura qu'à renvoyer le Talnoy sur Midkemia, sur notre île, par le biais d'une faille. Ta mère saura faire le nécessaire.

Magnus se leva.

— Allons nous promener. J'ai besoin de changement. Mon estomac ne me tourmente plus et je commence à trouver cette chambre trop petite.

Pug approuva. Ensemble, père et fils sortirent des appartements du marchand. Ils devaient y revenir au coucher du soleil pour un autre exercice de magie en compagnie de Danko. La remarque de Nakor selon laquelle le « matériau » de ce monde réagissait différemment s'était avérée tout à fait appropriée : dès que le magicien ipiliac avait commencé ses leçons, Pug avait très vite compris que tout dans cette dimension suivait des lois comportementales différentes. De nouveaux modes opératoires étaient requis pour que la magie fonctionne. Ainsi que Pug l'avait fait remarquer à l'issue du premier cours, c'était comme apprendre une nouvelle langue.

Sur la place, ils tombèrent au beau milieu d'une nouvelle fête qui battait son plein. Pug avait été amusé en découvrant que les Ipiliacs organisaient de nombreux événements comme celui-là, certains servant à commémorer des dates sacrées ou historiques. Cette fête-là semblait avoir trait à la nourriture, car les membres de la procession lançaient de petits gâteaux à la foule.

Pug en attrapa un, de la taille d'un muffin, et en prit une petite bouchée.

— Pas mauvais, commenta-t-il en en tendant la moitié à Magnus, qui refusa d'un geste.

Ils traversèrent la place et s'aventurèrent le long du boulevard principal. Ils étaient toujours stupéfaits par l'échelle de la ville ipiliac. Les bâtiments s'élevaient sur une dizaine d'étages et se ressemblaient tous avec leurs façades lisses taillées dans la même pierre. Rien dans cette ville ne rappelait les cités humaines que le père ou le fils avaient pu visiter au cours de leur vie. Il ne s'agissait ni des constructions faites à la va-vite du royaume des Isles, ni des édifices adaptés au climat comme à Kesh, où les maisons étaient des refuges trapus et sombres qui protégeaient leurs habitants de la chaleur. Il ne s'agissait pas non plus des bâtiments de Kelewan entièrement peints en blanc pour réfléchir la lumière du soleil, avec des murs coulissants en bois et en papier pour laisser entrer la brise, ainsi que de nombreuses fontaines et bassins d'ornement.

Un petit cortège s'apprêtait à sortir d'une rue adjacente : il se composait d'une femme fortunée, assise dans un palanquin porté par des hommes costauds – du moins comparés à d'autres Ipiliacs. Magnus et Pug s'écartèrent pour laisser passer cette femme majestueuse, vêtue d'une manière qu'on ne pouvait que qualifier de provocante : une ceinture incrustée de bijoux qui retenait la plus diaphane des jupes, ne laissant que très peu de chose à l'imagination, et un haut en perles tissées qui, lorsqu'elle bougeait, laissaient entrevoir sa peau nue en dessous. Sa chevelure noire – la couleur la plus répandue chez ce peuple – était relevée sur son crâne au moyen d'un anneau doré et retombait en cascade sur sa nuque comme une queue de cheval. Enfin, elle portait des bijoux à chaque doigt.

— Cette acclimatation que nous avons entreprise a des effets intéressants, père, fit remarquer Magnus tandis qu'elle s'éloignait. Cette femelle m'a paru attirante.

— Lorsqu'on s'habitue à leurs traits si différents, on s'aperçoit qu'ils forment une très belle race, approuva Pug.

— Non, je voulais dire par là qu'elle m'a attiré comme aurait pu le faire une femme humaine. Ce qui est étrange.

Pug haussa les épaules.

— Peut-être, peut-être pas. J'ai toujours trouvé la reine des elfes très belle, mais ça n'a jamais été un véritable désir physique, alors que Tomas s'est entiché d'elle bien avant de devenir ce qu'il est aujourd'hui.

» Peut-être que cela a quelque chose à voir avec les changements auxquels nous nous soumettons, ou peut-être ta vision de la beauté dépasse-t-elle la mienne, tout simplement.

— Peut-être. Je me demande qui elle peut bien être. Si nous étions à Kesh, je dirais qu'elle fait partie de la noblesse, peut-être même un membre mineur de la famille royale. À Krondor, il s'agirait d'une courtisane entretenue par un homme riche. (Il secoua la tête d'un air résigné.) Mais ici ? Peut-on, dans un laps de temps raisonnable, en apprendre suffisamment sur les Dasatis pour pouvoir survivre à une visite sur leur monde ?

Pug soupira de nouveau.

— Je crois pouvoir dire que oui avec une certaine conviction, mais quant à te dire ce qui me fait penser cela... (Une fois de plus, il se demanda s'il devait parler à son fils des messages du futur.) Disons simplement que je crois ce voyage moins dangereux qu'il en a l'air.

Magnus garda le silence pendant une minute, puis répondit :

— Il va falloir arrêter de me traiter comme ton fils, père. Je suis, et ce depuis des années déjà, ton meilleur élève. Je suis presque aussi puissant que toi ou mère dans certains domaines, et je pense qu'un jour je vous dépasserai tous les deux. Je sais que tu essaies de me

protéger...

Pug l'arrêta aussitôt.

— Si j'essayais de te protéger, Magnus, je t'aurais laissé sur l'île avec ta mère et ton frère. (Il regarda autour de lui, comme s'il essayait de formuler sa pensée en choisissant soigneusement ses mots.)

» Ne me dis jamais que j'essaie de te protéger, Magnus. J'ai gardé le silence plus d'une dizaine de fois où tu t'es mis en danger, alors que tout mon être me poussait à envoyer quelqu'un d'autre. Un jour, tu deviendras peut-être père à ton tour et tu comprendras alors ce que je suis en train de te dire. Si je voulais assurer ta sécurité, tu ne serais pas ici.

» Tu as perdu un frère et une sœur que tu n'as jamais connus, mais j'ai perdu des enfants que je chérissais aussi tendrement que Caleb et toi.

Magnus, les bras croisés, le contempla de toute sa hauteur. Pendant un instant, Pug lui trouva une ressemblance frappante avec sa mère, à la fois dans son regard et dans son expression. Puis Magnus soupira.

— Je suis désolé, père, dit-il en regardant Pug droit dans les yeux.

— Ne le sois pas, répondit ce dernier en lui serrant le bras. Je comprends ta frustration. Pas un jour ne se passe sans que je me rappelle celle que j'ai éprouvée tandis que mes pouvoirs grandissaient. Je me permets d'ailleurs de te rappeler que ton apprentissage a été bien plus facile que le mien.

Magnus sourit chaleureusement.

— J'en suis conscient.

Il savait que son père avait eu bien des difficultés avec son tout premier maître, Kulgan, le vieux magicien de la Voie inférieure. En effet, à cette période de sa vie, Pug était de par nature un adepte de la Voie supérieure, une distinction qui n'avait plus d'importance à présent, mais qui en avait lorsqu'il était enfant. Ensuite, il avait passé quatre années en tant qu'esclave et encore quatre ans à étudier au sein de l'Assemblée des Magiciens sur Kelewan. Comparé à cela, l'apprentissage de Magnus avait été idyllique.

— Malgré tout, reprit Pug, j'ignore encore comment nous allons survivre à ce prochain voyage.

Une voix s'éleva derrière eux, qui leur répondit dans un keshian très pur :

— C'est une très bonne question.

Pug et Magnus n'avaient pas entendu son propriétaire arriver, si bien qu'ils réagirent rapidement en prenant une posture défensive : ils se retournèrent en répartissant leur poids de façon équitable, les genoux légèrement fléchis et la main près de la dague à leur ceinture. Aucun d'eux ne se sentait encore assez compétent pour tenter

d'utiliser la magie.

— Détendez-vous. Si je voulais votre mort, je vous aurais déjà tué, intervint l'inconnu, un grand Ipiliac qui possédait le visage le plus humain qu'ils aient croisé jusque-là, en partie à cause de ses yeux très enfoncés au sein de leurs orbites et de la tignasse noire qui recouvrait son front épais. Cette même tignasse tombait jusqu'à ses épaules, fait inhabituel chez ce peuple dont les hommes coupaient habituellement leurs cheveux au niveau de la nuque, voire plus court encore. Ses rides tendaient à suggérer qu'il n'était plus tout jeune, mais il possédait un regard vif et inquisiteur, et tout dans son attitude et dans sa tenue indiquait le guerrier : il portait en effet un gambison molletonné, un harnais en cuir contenant plusieurs armes et un pantalon et des bottes de cavalier.

» Je m'appelle Martuch, annonça-t-il calmement. Je suis votre guide. Je fais partie des Dasatis.

## 12

# Ennemis

Miranda lança un vase.

Son exaspération et sa frustration avaient vaincu sa maîtrise d'elle-même, si bien qu'elle avait été obligée de trouver un exutoire. Elle regretta aussitôt son geste, car elle aimait beaucoup cette poterie simple mais solide. Elle étendit donc le champ de ses perceptions et arrêta l'objet en céramique à quelques centimètres à peine du mur, l'empêchant ainsi de se fracasser. Par un simple effort de volonté, elle le fit revenir dans sa main et le reposa sur la table, à l'emplacement qu'il occupait quelques instants plus tôt.

Caleb entra juste à temps pour observer la scène.

— C'est à cause de père ? demanda-t-il.

Miranda acquiesça.

— Il me manque, et ça me rend...

Caleb sourit, et sa mère trouva qu'il avait le sourire de son père.

— ... impatiente ? suggéra-t-il.

— Voilà un terme prudemment choisi, répondit-elle. A-t-on des nouvelles ?

— Non, ni de père ni de Magnus, et je n'en attends pas de sitôt. Mais nous avons reçu un message de l'Assemblée requérant ta présence au plus vite.

Miranda effectua un rapide calcul dans sa tête et s'aperçut qu'on était en milieu de matinée sur les deux mondes. À cause des jours inégaux et pendant de longues périodes, le milieu de l'après-midi sur l'un correspondait au milieu de la nuit sur l'autre.

— Je vais y aller tout de suite, annonça-t-elle à Caleb. Remplace-moi jusqu'à mon retour.

Caleb écarta les mains.

— Tu sais que beaucoup de...

— ... magiciens n'aiment pas quand c'est toi qui nous remplaces, finit-elle pour lui. Je sais, et je m'en moque. C'est notre île, à ton père et à moi, ce qui en fait la tienne quand nous ne sommes pas là. De plus, Rosenvar est toujours en Novindus avec les Talnoys et Nakor et ton frère sont avec ton père. Tu auras juste à régler les petits désagréments qui pourraient se présenter. Si une dispute survient, ce

sera à toi de trancher ou, tout au moins, de les obliger à attendre le retour de l'un d'entre nous pour trouver une solution.

» De plus, mon fils, je ne resterai peut-être pas longtemps sur Kelewan.

— Je ne peux que l'espérer, dit Caleb.

Sa mère se retourna au moment où elle s'apprêtait à sortir :

— Tu as des nouvelles des garçons ?

Caleb haussa les épaules.

— Ils n'ont pas la possibilité de communiquer rapidement avec nous, mère. J'ai demandé à deux de nos agents à Roldem de garder un œil sur eux quand ils le peuvent, mais quel genre d'ennuis pourraient-ils bien s'attirer dans une université pleine de moines de La-timsa ?

— Tu vas avoir des ennuis, prédit Zane.

— Oui, de gros ennuis, renchérit Tad.

Jommy leur lança un regard noir en posant le pied à l'intérieur de la piste de duel. Les étudiants pratiquaient l'escrime, cet après-midi-là. Or, si Jommy savait assommer un homme avec la garde de son épée, lui trancher la gorge après lui avoir donné un coup de pied à l'entrejambe et reproduire tous les coups bas que Caleb lui avait appris, il ne connaissait rien aux tournois d'escrime, avec des règles et un maître d'armes pour s'assurer qu'elles étaient bien appliquées. De plus, son adversaire n'était autre que Godfrey, l'allié de Servan. Rien qu'à voir la façon dont il tenait sa lame, ce n'était pas son premier duel.

Jommy tira sur le col très serré de sa veste tandis que le maître d'armes faisait signe aux deux adversaires de venir se placer au centre de la piste. Le reste de la classe les observait attentivement, sous la surveillance d'une demi-douzaine de moines.

Le maître d'armes éleva la voix, juste assez pour se faire entendre par-dessus les marmonnements des garçons sans pour autant crier.

— Le but de cet exercice est d'apprendre la parade. (Il se tourna vers Jommy pour ajouter :) Puisque Godfrey a plus d'expérience que vous, vous allez lancer une attaque. Vous pouvez choisir n'importe quelle ligne : haute, moyenne ou basse. En revanche, je ne veux que des touches légères ou aucun contact. C'est compris ?

Jommy hocha la tête et retourna à l'endroit où se trouvaient ses deux frères adoptifs. Tad lui tendit son masque de protection en maille. Jommy l'enfila et se mit en garde.

— Allez ! ordonna le maître.

Jommy hésita, puis porta une attaque en hauteur qui visait à faire sauter la tête de Godfrey tout en restant dans les limites du règlement.

Godfrey para facilement le coup, puis étendit le bras et obtint une touche en atteignant violemment la poitrine de Jommy. Il recula



ensuite et, d'une pichenette, frappa la seule partie exposée du corps de son adversaire : le dos de la main.

— Aïe ! s'exclama Jommy en laissant tomber son épée, pour le plus grand plaisir des autres étudiants qui s'esclaffèrent.

— Ramassez votre épée, ordonna le maître d'armes.

— Il l'a fait exprès, accusa Jommy en se baissant pour ramasser son arme.

Godfrey retira son masque et adressa à son adversaire un sourire méprisant.

— Bien piètre est le bretteur qui accuse son adversaire afin de dissimuler ses propres défauts, répliqua le maître d'armes d'un ton dédaigneux.

Jommy le dévisagea pendant un long moment.

— D'accord, finit-il par dire. Recommençons.

Il retira son propre heaume, qu'il alla donner à Zane, puis passa la main dans ses cheveux humides et hocha la tête avant de reprendre sa protection. Après l'avoir remise en place, il fit de nouveau face à Godfrey.

— Je n'aime pas son air, déclara Tad.

— Tu te souviens de ce qui s'est passé la dernière fois qu'il avait cette tête-là ? approuva Zane.

— Dans cette taverne, à Kesh ?

— Oui, quand le soldat a dit un truc à cette fille...

— Celle que Jommy aimait bien ? reprit Tad.

— Précisément.

— Ça ne s'est pas bien passé.

— Non, pas bien du tout, confirma Zane.

Jommy s'avança au centre de la piste.

— Reprenez vos positions, ordonna le maître. Lors de la dernière passe d'armes, ajouta-t-il à l'intention des étudiants qui observaient le duel, ce garçon (il désigna Jommy) a trop allongé le bras : il s'est retrouvé déséquilibré et a manqué sa touche. Il a laissé son adversaire parer d'un coup simple qui l'a déséquilibré plus encore et il lui a laissé une ouverture pour la riposte.

Il regarda les deux adversaires et ajouta :

— Allez.

Jommy attaqua exactement comme la première fois en répétant chaque mouvement jusqu'au moment où Godfrey écarta sa lame d'un battement. Alors, plutôt que d'allonger pleinement le bras, Jommy enveloppa la lame de Godfrey de façon que la garde de son épée se retrouve à l'intérieur de celle de son adversaire. Il obligeait ainsi Godfrey à tenter son propre mouvement circulaire afin de repousser l'épée de Jommy vers l'extérieur.

Mais, au lieu d'envelopper de nouveau la lame de Godfrey,

Jommy leva la sienne comme pour le saluer, un geste inattendu qui fit hésiter son adversaire. C'était justement le temps dont Jommy avait besoin. Au lieu de rompre pour se donner de l'espace et se remettre en garde, chose requise pour pouvoir prétendre à une touche, Jommy plia le coude et envoya de toutes ses forces la garde de son épée dans le visage de Godfrey.

Les masques étaient destinés à protéger ceux qui les portaient de la pointe ou du tranchant d'une épée ; ils n'étaient pas faits pour supporter un coup aussi violent donné par un jeune aussi grand, aussi fort et aussi en colère que Jommy.

Les mailles se plièrent sous l'impact, et Godfrey tomba à genoux tandis que du sang giclait sous son masque.

— Faute ! s'écria le maître d'armes.

— Sûrement, répondit Jommy. Mais j'ai déjà connu pire que ça dans un combat.

Le maître d'armes se tourna vers frère Samuel, lequel réussit à réprimer son envie de rire. Il avait été soldat dans l'armée de Roldem avant de trouver sa vocation et d'entrer au service de La-timsa. C'était donc lui qui s'occupait de l'entraînement militaire des étudiants. Jommy, Tad et Zane s'étaient tout de suite pris de sympathie pour cet homme qui, de son côté, semblait apprécier leur approche brutale du sujet. Certes, les trois garçons avaient du retard à rattraper dans les domaines de l'histoire, de la littérature, de la philosophie et des arts. Mais, de toute évidence, leur précédente « éducation » n'avait pas manqué d'entraînements au combat à mains nues et à l'épée. Ils n'étaient sans doute pas des duellistes mais, en revanche, ils faisaient de bons bagarreurs. Frère Samuel pencha la tête et haussa les sourcils comme pour dire au maître d'armes : « C'est vous qui commandez. À vous de régler la question. ».

— Nous sommes à la cour des Maîtres ! s'exclama ce dernier comme si cela expliquait tout. Ces leçons sont destinées à perfectionner votre art de l'épée.

— Dans ce cas, j'ai gagné, répliqua Jommy.

— Pardon ? se récria le maître d'armes d'un air incrédule.

— Il faut se rendre à l'évidence, ajouta Jommy en coinçant son masque sous son bras droit de façon à libérer sa main gauche.

— C'est scandaleux ! s'écria Servan.

Jommy prit une profonde inspiration et lui répondit sur ce ton qu'utilisent ceux qui s'adressent à des petits enfants ou à des adultes vraiment stupides :

— Je savais que tu ne comprendrais pas, Servan. (Il se tourna ensuite vers le maître d'armes.) Mon adversaire essayait d'établir une ligne d'attaque qui m'aurait fait rompre pendant qu'il essayait de désengager sa lame, n'est-ce pas ?

Le maître d'armes ne put qu'acquiescer.

— Donc, si je l'avais suivi, il aurait poussé ma lame en dehors et se serait fendu. Or, à moins d'être beaucoup plus rapide que lui – ce qui n'est pas le cas –, j'aurais perdu parce qu'il aurait remporté la touche. Ou alors, d'un battement, il aurait ramené ma lame en dedans, en me suivant rapidement pour rétablir sa ligne d'attaque. Il l'aurait probablement fait avant moi, ce qui lui aurait valu une autre touche. Une touche supplémentaire et il gagnait le duel.

» D'un autre côté, si je le frappe au visage et s'il ne peut pas gagner sur faute, on va devoir recommencer, et peut-être que, cette fois, je remporterai le duel.

— Ceci est...

Le maître d'armes avait visiblement du mal à trouver ses mots. Jommy balaya la salle du regard.

— Quoi ? Ce n'est pas comme ça que ça marche après une faute ?

Le maître d'armes secoua la tête.

— Le duel est fini. Je déclare Godfrey vainqueur.

Godfrey, qui tenait son nez en sang, ne ressemblait pas du tout au gagnant d'un duel. Il lança un regard noir à Jommy, qui se contenta de hausser les épaules en souriant.

Frère Samuel ordonna aux garçons de retourner dans les vestiaires remettre leur uniforme : la leçon du jour était terminée. Servan chuchota quelque chose à l'oreille de Godfrey, qui couvrit Jommy d'un regard menaçant.

Frère Samuel alla voir chacun des garçons de la classe l'un après l'autre pour leur offrir un ou deux conseils sur leur style de combat. Quand il arriva à la hauteur des trois garçons de l'île du Sorcier, il déclara :

— Bien joué, Tad. La rapidité est un bon avantage. Mais sois un peu plus prudent, essaie de ne pas anticiper trop vite la réaction de ton adversaire. Toi, Zane, en revanche, tu as besoin d'anticiper davantage. Tu es trop prudent. (Puis il regarda Jommy.) Je ne te ferai jamais participer à un tournoi, mon garçon, mais tu peux te battre à mon côté en haut d'une muraille quand tu veux.

Il lui fit un clin d'œil avant de s'éloigner. Jommy sourit à ses frères adoptifs.

— Ah, ça fait du bien de voir quelqu'un qui sait reconnaître mes qualités !

Zane regarda Servan et Godfrey par-dessus l'épaule de Jommy.

— Il est sûrement le seul à les voir. Tu es en train de te faire deux ennemis très puissants, Jommy, ajouta-t-il en baissant la voix. Un jour, nous quitterons l'université. Or, un parent du roi de Roldem doit avoir le bras très long.

— Tu as raison, mais je ne peux pas m'en empêcher, soupira

Jommy. C'est comme avec les garçons boulangers à Kesh. Quand je vois des brutes de ce genre, j'ai envie de leur fracasser le crâne. Ça vient sûrement du fait que je suis le plus petit dans ma famille.

Tad écarquilla les yeux.

— Tu es « le plus petit » ?

— Je suis même carrément chétif à côté de mes frères aînés, répondit Jommy en enfilant sa tunique. Eux, ils sont vraiment grands, de vraies baragues.

Sous la tutelle du frère Samuel, les étudiants rentrèrent à l'université, où ils s'en allèrent assister à leurs autres cours. Pour les trois garçons de l'île du Sorcier, cela voulait dire retourner dans la modeste salle d'études mise à leur disposition pour y retrouver leur tuteur, frère Jeremy, qui s'efforçait de leur donner des bases fondamentales en mathématiques. Zane s'y était mis naturellement et ne parvenait pas à comprendre pourquoi Jommy et Tad semblaient avoir tant de difficultés dans une matière que lui-même trouvait relativement simple.

Après deux heures de cours de soutien en math arriva l'heure du repas. Ce dernier se prenait en silence, puisque les étudiants dînaient avec les moines et, à l'occasion, l'un des prêtres de La-timsa. Le petit déjeuner et le déjeuner étaient aussi bruyants et animés qu'on pouvait s'y attendre dans un réfectoire plein d'adolescents. Mais, au dîner, on n'entendait que le tintement des couverts dans les assiettes et ceux des plats qui faisaient le tour des tables.

Jommy ne pouvait donc pas parler, mais rien ne l'empêchait de donner un coup de coude à Zane qui, à son tour, en donna un à Tad. D'un léger signe de tête, Jommy fit alors remarquer à ses compagnons qu'une personne spéciale était assise à la table haute. Il s'agissait d'un prélat grand et plus âgé qui, à en juger par la richesse de sa robe, occupait une position importante. Il avait les yeux fixés sur les trois garçons de l'île du Sorcier. Son regard mit d'ailleurs Jommy très mal à l'aise, si bien que le garçon baissa rapidement les yeux sur son assiette.

Après le repas, les étudiants avaient des corvées spécifiques à faire jusqu'à leur temps libre, avant le coucher. Mais alors qu'ils allaient se rendre en cuisine, où leur présence était requise cette semaine-là, les trois garçons furent abordés par frère Stephen.

— Venez avec moi, leur dit-il en s'éloignant aussitôt.

Les garçons suivirent le surveillant jusqu'à son bureau. En entrant, ils découvrirent le prélat inconnu qui les y attendait. Il leur fit signe de refermer la porte, puis il s'assit derrière le bureau de frère Stephen. Il devisagea chaque garçon tour à tour avant de déclarer :

— Je suis le père Elias, l'abbé de ce lieu. Même s'il n'y paraît pas, cette université est en réalité une abbaye.

» Tous les trois, vous avez apparemment réussi à vous mettre à dos quelques personnes très puissantes. J'ai dû répondre à de nombreuses questions difficiles et embarrassantes, provenant notamment d'un ministre du roi en personne, quant aux raisons de votre présence en ces murs. On se demande pourquoi un noble keshian qui possède une influence considérable sur l'empereur et sur son frère a bien voulu vous parrainer. Bref, disons simplement que j'ai eu quelques échanges de courrier extrêmement agaçants depuis votre arrivée, voilà quelques semaines.

Jommy ouvrit la bouche, puis se rappela qu'il n'avait pas le droit de parler sans en avoir reçu l'autorisation. L'abbé remarqua son geste.

— Vous avez quelque chose à dire ?

— Oui, mon père.

— Alors, dites-le, mon garçon.

— Oh, eh bien..., commença Jommy. Mon père, nous ne sommes pas venus ici pour chercher des ennuis. Ils nous attendaient quand nous sommes arrivés. Peut-être que c'est juste une tradition. Ou bien quelqu'un a décidé que c'était marrant de s'en prendre à nous avant même qu'on ait mis les pieds dans ce bâtiment. Mais, en vérité, on aurait préféré arriver tranquillement, nous présenter à frère Kynan et faire de notre mieux pour obéir au règlement.

» Mais Servan a décidé qu'il était de son devoir de faire de chacune de nos journées un enfer. Alors, même si je suis du genre facile à vivre, je ne vois vraiment pas comment je pourrais ignorer son attitude pendant... le laps de temps que nous sommes censés rester ici.

— La durée de votre séjour est précisément l'un des sujets que nous allons aborder ensemble. (L'abbé plissa ses yeux noirs en dévisageant chacun des garçons.) Racontez-moi ce qu'on vous a dit sur cette université avant d'y entrer, demanda-t-il à Jommy.

— Mon père, en toute franchise, on ne nous en a pas dit grand-chose. On nous a simplement expliqué que nous devions venir ici après avoir quitté...

— Je sais que vous êtes arrivés d'Olasko, nonobstant cette pittoresque histoire de caravane en provenance du val des Rêves. Je sais également que vous n'êtes pas arrivés par bateau.

— Après avoir quitté Olasko, donc, reprit Jommy. On nous a simplement demandé de faire nos bagages, de venir ici et d'apprendre tout ce qu'on voudrait bien nous enseigner.

L'abbé garda le silence pendant une minute en tambourinant distraitemment sur la table, une manie qui fit grincer les dents de Jommy.

— Nous entretenons une relation particulière avec vos... mentors, finit par déclarer le père Elias. (De nouveau, il les dévisagea.) Même si nous ne sommes pas tout à fait sûrs que tous leurs objectifs

s'accordent avec les nôtres, nous sommes conscients qu'ils agissent au nom du Bien. C'est pourquoi nous leur accordons la plus grande latitude possible dans les questions de confiance. (Il se redressa et cessa de tambouriner, ce dont Jommy lui fut reconnaissant.) Je suppose que si je mentionnais le nom de Pug, vous, les garçons, me diriez que vous n'avez jamais entendu parler de lui.

Tad et Zane secouèrent la tête, tandis que Jommy répondait :

— En effet, mon père.

L'abbé sourit.

— Très bien. Nous continuerons donc cette mascarade et occulterons ce sujet, comme tant d'autres concernant l'homme dont vous n'avez jamais entendu parler – et que je crois être votre grand-père adoptif, si mes informations sont exactes.

» Mais voici ce qu'il aurait dû vous dire ou, du moins, ce que Turgan Bey aurait dû vous dire. Cette université est la meilleure institution de ce genre au monde. Elle est unique en bien des façons et c'est ici que nous éduquons les fils de Roldem, et de bien d'autres nations, pour en faire les dirigeants de demain. La plupart de nos jeunes gens entrent dans la marine, car nous sommes un peuple insulaire, après tout. Mais certains rejoignent notre armée ou exercent d'autres métiers. Nous ne faisons aucune différence avec les garçons qui ne sont pas de Roldem. Certains des esprits les plus brillants de nations qui ont été à une époque nos ennemies ont étudié ici. Nous les éduquons parce que les gens ne redoutent pas ce qui leur est familier. Nous sommes convaincus qu'au fil des ans des hommes puissants ont fait preuve de sympathie envers Roldem à cause de leur séjour ici. Cela a fait pencher la balance en notre faveur en les poussant à renoncer à une guerre ou en les préparant simplement à nous écouter.

» C'est pourquoi vous allez recevoir la même éducation que les autres garçons. Peu importe la durée de votre séjour parmi nous, une semaine, un mois ou une année, vous allez maîtriser les matières que nous vous enseignerons chaque jour. Qui plus est, vous allez mettre fin à cette interminable hostilité qui règne entre vous et les autres étudiants. Je vais donc procéder à certains changements. Vous allez tous déménager dans les logements réservés aux étudiants du dernier cycle. Vous serez à trois par chambrée, c'est la règle.

Cette nouvelle les surprit. Les étudiants du dernier cycle étaient ceux qui devaient terminer leurs études au cours de l'année à venir ou de jeunes garçons prometteurs comme Grandy, dont on pensait qu'ils bénéficieraient du temps passé en compagnie d'étudiants plus âgés. Les trois adolescents échangèrent un sourire, mais leur joie fut de courte durée.

— Vous deux, annonça le père Elias en désignant Tad et Zane, vous allez partager une chambre avec Grandy.

Zane et Tad échangèrent un regard interrogateur.

— Quant à vous, Jommy, vous allez emménager avec Servan et Godfrey.

Jommy eut bien du mal à retenir un gémissement.

— Pourquoi ne pas tout simplement me pendre, mon père ?

L'abbé esquissa un petit sourire.

— Vous finirez par vous y faire. Vous y serez tous obligés car, à compter d'aujourd'hui, si l'un de vous mérite un châtiment, vous serez punis tous les six. Est-ce clair ?

Jommy, incapable de parler, ne put qu'acquiescer.

— Bien. Dans ce cas, vous pouvez sortir. Allez déménager vos affaires. Vos nouvelles assignations sont entre les mains de frère Kynan, qui n'admettra aucun retard.

Les trois garçons hochèrent la tête, répondirent « Oui, mon père » et quittèrent la pièce. Dans le couloir, Jommy fit deux grandes enjambées, puis s'arrêta et écarta les mains en levant les yeux au ciel.

— Argghhh !

Jommy ouvrit la porte et vit trois visages se tourner vers lui d'un air surpris. Grandy lui sourit et Godfrey se rembrunit, mais Servan se leva d'un bond, comme s'il s'était assis sur une épée.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Je vérifie si c'est la bonne chambre, répondit Jommy avec un sourire insolent. (Il fit exprès de bien regarder autour de lui avant d'ajouter :) Oui, c'est bien celle-là.

Grandy regarda ses deux camarades par-dessus son épaule et sourit en voyant l'agitation dans laquelle les plongeait cette intrusion.

— Salut, Jommy. Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

— J'emménage, répondit Jommy en se retournant pour tirer sa malle à l'intérieur de la pièce. Toi, tu déménages un peu plus loin dans le couloir avec Tad et Zane. Tu ferais bien de te dépêcher.

— Vraiment ? s'étonna Grandy.

— Et sur ordre de qui ? s'écria Servan.

La malle de Jommy franchit le seuil de la chambre.

— Le père Elias, je crois qu'il a dit qu'il s'appelait. Tu l'as déjà rencontré ? C'est lui qui commande.

— Qui ? fit Servan.

— Le père Elias, l'abbé de cette...

— Je sais qui c'est ! cria Servan en s'avancant à grands pas en direction de Jommy d'un air belliqueux.

— Allons, du calme, lui dit Jommy en levant la main droite. Tu te rappelles la dernière fois ?

Servan hésita, puis s'arrêta.

— Je vais aller me renseigner.

— Passe un bon moment, répondit gaiement Jommy lorsque son nouveau camarade de chambre passa à côté de lui. Toi, tu ferais bien d'aller t'installer dans ta nouvelle chambre, ajouta-t-il à l'intention de Grandy.

— Attends ! ordonna Godfrey.

Grandy hésita, mais Jommy le rassura.

— Tu peux y aller. Tout va bien.

Grandy fit mine d'attraper sa malle, mais Godfrey intervint :

— Je t'ai dit de t'asseoir !

La mine menaçante, Jommy s'avança d'un pas vers Godfrey.

— Et moi, je lui ai dit qu'il pouvait y aller !

Godfrey s'assit en écarquillant les yeux.

Grandy sortit de la chambre en tirant sa malle derrière lui. Jommy poussa la sienne au pied d'un lit, à l'endroit que le garçon venait tout juste de laisser vacant.

— Si je comprends bien, on a le droit de s'asseoir sur son lit dans cette pièce ? dit-il en regardant Godfrey.

Aussitôt, ce dernier bondit comme s'il s'était brûlé les fesses.

— Seulement quand la porte est fermée !

Jommy sourit.

Le retour de Servan mit fin à un silence de plusieurs minutes. Le jeune noble passa devant Jommy en s'adressant à Godfrey :

— On est coincés avec lui.

Jommy ferma la porte et alla s'asseoir sur ce qui était désormais son lit.

— Bien, dit-il, de quoi vous voulez parler ?

Miranda remonta le couloir d'un pas décidé sans se soucier des regards surpris que lui lançaient les magiciens tsurani qu'elle croisa. En arrivant devant la porte de la pièce où le Talnoy était à l'étude, elle entra sans frapper et découvrit à l'intérieur quatre Très-Puissants de l'empire.

— Vous l'avez cassé ? demanda-t-elle sans préambule.

Alenca se tourna vers elle avec un sourire désabusé.

— Miranda ! Comme vous avez bonne mine, ma chère !

— Vous l'avez cassé ? répéta-t-elle.

Il agita légèrement les mains.

— Non, non, on ne l'a pas cassé. Mon message stipulait qu'il a brusquement cessé de fonctionner.

Miranda passa à côté du vieux magicien et de ses trois compagnons pour rejoindre la bière sur laquelle reposait le Talnoy. Elle n'avait nul besoin de le toucher pour savoir que quelque chose avait changé chez la créature. Il s'agissait d'un changement subtil, imperceptible à moins de posséder une extrême sensibilité à la magie,



mais c'était comme si... quelque chose n'était plus là.

— Il est vide, déclara-t-elle. Ce qui se trouvait auparavant à l'intérieur est à présent... parti.

— Nous sommes également parvenus à cette conclusion, approuva Wyntakata, qui fit un geste d'une main tout en tenant son bâton de l'autre. Nous testions un nouvel ensemble d'amulettes de protection, façonnées par un groupe constitué des plus puissants magiciens de la Voie Inférieure. Nous avons donné à la créature un ordre simple pour voir si les amulettes la protégeaient... et elle n'a pas bougé. Tous les tests que nous avons effectués montrent que l'énergie qui lui permettait de se mouvoir a disparu.

— L'âme s'est finalement envolée, murmura Miranda.

Alenca prit un air dubitatif.

— Si une âme fournissait à la créature son énergie motrice, alors il est vrai qu'elle est partie.

Miranda ne souffla mot au sujet des autres Talnoys encore immobiles dans une grotte de Novindus. Elle soupira comme si elle était déçue.

— La bonne nouvelle, c'est qu'à mon avis nous pouvons arrêter de nous inquiéter au sujet des failles entre le monde dasati et Kelewan.

— Si seulement c'était vrai, déplora Alenca.

— On nous a rapporté l'existence d'une nouvelle faille ce matin, après que nous avons découvert que le Talnoy ne bougeait plus, expliqua Lodar, un magicien que Miranda ne connaissait que de vue. Comme toujours, nous avons envoyé deux de nos frères sur place pour enquêter.

— Ils sont revenus porteurs d'une terrible nouvelle, ajouta Alenca. Une partie des bois était... complètement nue ; et tout ce qui était vivant avait été aspiré au sein d'une faille nouvellement établie. Nous avons dû envoyer Matemoso et Gilbaran, nos experts, et ils ont eu les pires difficultés pour la refermer.

» Mais, le plus surprenant, c'est qu'il s'agissait d'une faille vers le monde dasati et que l'énergie aspirée au travers du trou – lequel était à peu près de la taille de votre corps – était un vent assez puissant pour renverser un homme adulte.

— Non, dit lentement Miranda, ce n'est pas le plus surprenant. Ce qui m'étonne le plus, c'est la façon dont une faille a pu s'ouvrir d'ici vers le monde dasati. D'habitude, elles s'ouvrent de là-bas vers ici, et non l'inverse. Cela signifie que c'est la moitié d'une paire... (Elle se retourna et agrippa Alenca par l'épaule.) Il en existe une autre que vous n'avez pas encore trouvée et qui est là dehors, quelque part. Il faut absolument la retrouver !

# 13

## Changements

Valko frappa violemment.

Déséquilibré, son adversaire recula en titubant. Aussitôt, Valko plongea. Passant les deux bras autour de la taille de son rival impuissant, il le souleva, fit deux pas rapides et le plaqua contre le mur en lui enfonçant son épaule dans le ventre. Les poumons de l'entraîneur se vidèrent de tout leur air, et Valko crut entendre des côtes craquer.

Il lâcha son opposant et recula. Puis, comme l'homme tombait à genoux, Valko leva le genou droit et frappa violemment l'entraîneur en plein visage, broyant ce qu'il restait d'un nez déjà ensanglanté.

— Assez ! s'écria Hirea.

Valko s'arrêta en réprimant l'envie de piétiner la nuque de son adversaire pour lui ôter la vie. Il regarda les autres guerriers qui l'observaient d'un œil calculateur. Il savait ce que pensait chacun d'eux, y compris son « frère », Seeleth. *Observez-le bien, car il vous faudra peut-être tuer ce Valko, un jour.* Le combat avait été ardu, même si son issue n'avait fait aucun doute dès le départ. Avant même de commencer, Valko se savait déjà le plus rapide et le plus fort ; au bout d'une minute, il avait compris qu'il était également le plus malin.

Hirea vint se placer à côté de lui.

— Ceci est un entraînement, nous ne sommes pas dans l'arène. Cet homme n'est peut-être qu'un *vashta* en ce moment, mais c'est un bagarreur avec suffisamment d'expérience pour donner une leçon à la plupart d'entre vous. (Il jeta un coup d'œil aux neuf autres jeunes cavaliers ; tous attendaient l'occasion d'en venir aux mains avec l'adversaire qu'on leur choisirait.) Ça suffit pour aujourd'hui. Retournez dans vos chambres et réfléchissez à vos erreurs. Ne vous réjouissez pas de vos succès. Vous êtes encore des enfants.

Les neuf guerriers, à genoux autour du terrain d'entraînement, se levèrent. Comme Valko s'avavançait pour les rejoindre, Hirea le retint.

— Un instant, Valko. (Quand ils furent seuls, il reprit :) Quand Faroon a mis la main sur le haut de ton bras, tu as fait quelque chose pour briser sa prise. Montre-moi.

Valko hocha la tête et attendit. Hirea lui attrapa le bras gauche

avec une certaine brutalité. Sans réfléchir, Valko leva la main gauche et agrippa douloureusement une poignée de chair sur le revers du bras droit d'Hirea. Puis il tira de toutes ses forces vers le bas. En même temps, il joignit les doigts de la main droite et les enfonça violemment dans le côté droit du cou d'Hirea, tout en passant sa jambe gauche derrière celle du vieil instructeur. Brusquement, ce dernier se retrouva sur le sable, les yeux levés vers un poing prêt à le frapper au visage.

— Halte !

Valko recula.

— Aucun nouveau guerrier n'est arrivé ici en connaissant déjà les techniques de combat à mains nues. Même ceux que j'ai entraînés pendant des années au sein du Fléau ne sont pas capables de faire ce que tu as accompli aussi rapidement et aussi aisément. (Le vieux guerrier se releva en demandant :) Qui t'a enseigné cela ?

— Ma mère, répondit Valko. Elle m'a bien fait comprendre qu'un jour un guerrier pourrait envahir notre Cachette alors que je n'aurais rien d'autre que mes mains pour me défendre.

Sans prévenir, Hirea sortit son épée du fourreau et décrivit un arc de cercle qui aurait décapité Valko si ce dernier ne s'était pas avancé à l'intérieur de la trajectoire. S'il s'était écarté ou s'il avait essayé de se baisser, le coup lui aurait fracassé l'épaule ou la tête. Valko fléchit le bras gauche et le glissa sous l'aisselle d'Hirea tout en passant sa jambe droite derrière celle du vieux guerrier. Ensuite, il envoya de toutes ses forces la paume de sa main dans la gorge de l'instructeur pour le précipiter à terre. Au dernier moment, alors que son genou touchait le sol, il se releva et posa le pied gauche sur la main armée d'Hirea, tout en levant le droit pour broyer la gorge du vieil homme.

— Halte ! réussit à dire Hirea d'une voix étranglée en levant la main gauche, paume vers le haut, en un geste de supplication.

Valko hésita, puis se força à parler calmement, mais d'une voix qui sifflait presque :

— Pourquoi ? Il y a l'entraînement, vieil homme, et puis il y a les tueries. Pourquoi ne prendrais-je pas votre tête maintenant ? Êtes-vous faible ? Demandez-vous ma *clémence* ? ajouta-t-il en crachant ce mot comme l'obscénité que c'était.

— Non, répondit le vieil homme. Mais, si tu veux vivre, tu dois m'écouter.

Valko se pencha et prit l'épée d'Hirea. Puis il en appuya la pointe sur la gorge du vieil homme et, de la main gauche, lui fit signe de se relever.

— Peu de gens au monde sont capables de réagir comme tu viens de le faire, lui dit l'instructeur. Donne-moi le nom de ta mère.

— Narueen, une effectrice Cisteen.

Hirea continua à discuter sans se soucier de la lame qui lui

effleurait la gorge.

— Non, ce n'est pas ce qu'elle était. (Il regarda autour d'eux pour s'assurer que personne ne les écoutait.) Ce que je vais te dire à présent pourrait nous coûter la vie à tous les deux si quelqu'un nous entendait. Ta mère, quel que puisse être son vrai nom, était une sorcière de Sang. Seule une poignée de gens sont capables d'enseigner de telles techniques, et il n'existe parmi eux, dans les Douze Mondes, qu'un seul groupe de femmes : la Sororité orange.

— Elles ne sont qu'un mythe... (Valko étudia le visage du vieil homme en ajoutant délibérément :) comme le Blanc.

— De nombreuses vérités se cachent derrière les mythes, jeune guerrier. (Une fois de plus, Hirea jeta un coup d'œil à la ronde.) Maintenant, écoute-moi bien. Ne parle de ceci à personne. Il est des secrets que tu possèdes peut-être sans le savoir, et il y a de par le monde des gens qui seraient prêts à t'écorcher vif, lambeau de peau par lambeau de peau, pour t'arracher ces secrets.

» Je vais bientôt te renvoyer chez ton père. Tu aurais pu prendre ma tête aujourd'hui, je n'ai donc plus rien à t'apprendre. Mais nous reparlerons de tout cela avant ton départ. Je dois absolument te poser certaines questions et te dire certaines choses. (Il s'apprêta à tourner les talons, toujours sans se soucier de l'épée sur sa gorge.) Si quiconque, et en particulier Seeleth, te demande pourquoi je t'ai retenu après le cours, explique simplement que c'était pour corriger un défaut dans ton jeu de jambes. Maintenant, retourne dans ta chambre pour te nettoyer. (Il désigna le corps inerte de son assistant encore évanoui.) Faroon est peut-être aussi stupide qu'un vashta mais, toi, tu en as l'odeur en ce moment.

Valko retourna l'épée et la tendit à son instructeur, poignée en avant.

— Je ne soufflerai mot de tout ceci à quiconque. Mais ce fut dur de ne pas prendre votre tête, vieil homme.

Hirea se mit à rire.

— Qui sait, tu en auras peut-être encore l'occasion. Je n'ai aucun fils survivant et il se peut qu'un jour, bientôt peut-être, je vienne te trouver pour que tu mettes un terme à mon existence. Je commence à ressentir le froid dans mes os, et ma vue n'est plus aussi perçante qu'autrefois. Maintenant, va !

Valko obéit. Certes, Hirea aurait pu devenir sa victime ce jour-là, mais il était toujours son instructeur, et le jeune guerrier lui devait donc obéissance. Cependant, les paroles du vieil homme le perturbaient, si bien qu'il retourna dans sa chambre d'un pas lent, en se demandant si Hirea disait vrai au sujet de sa mère. Elle ne ressemblait à aucune autre femme, pas de doute, et nombre des choses dont ils avaient discuté ensemble quand ils étaient seuls étaient

interdites. Pouvait-elle vraiment être une sorcière de Sang ? Cette sororité légendaire avait été déclarée anathème par le TeKarana en personne. L'ordre avait été donné de traquer toutes les sœurs jusqu'à la dernière et de les exécuter sans la moindre hésitation. Les Haut Prêtres de Son Obscurité les avaient marquées du sceau du blasphème, tout comme leurs professeurs.

*Oh, mère, qu'as-tu fait ?* se demanda Valko en se sentant brusquement extrêmement las.

— Oh, Caleb, dans quel pétrin nous as-tu fourré ? gémit Tad en s'accrochant à la paroi de la falaise.

— Je ne crois pas qu'il puisse nous entendre, cria Jommy par-dessus le vent.

Zane, qui claquait des dents en s'accrochant au pourpoint de Tad pour ne pas tomber, s'abstint de faire le moindre commentaire.

— Bougez-vous ! cria Servan. Il faut d'abord que vous montiez pour pouvoir redescendre ensuite !

Jommy hocha la tête et dit, d'une voix juste assez haute pour que seuls Tad et Zane l'entendent :

— Je déteste quand il a raison.

— Oui, bon, arrête de t'inquiéter de ça, essaie plutôt de trouver une solution pour faire descendre Grandy, répliqua Tad.

Jommy hocha la tête, puis escalada la falaise pour se positionner au-dessus de Tad, debout sur une étroite corniche. Ensuite, il redescendit entre lui et Zane, qui s'écarta légèrement pour lui faire de la place.

Les six garçons étaient perchés sur le flanc d'une montagne à une demi-journée de cheval de la ville de Roldem. L'exercice était destiné à leur apprendre à travailler en groupe dans des circonstances difficiles, en l'occurrence l'escalade d'une falaise escarpée sans cordes ni outils. Ils n'étaient plus qu'à quelques mètres du sommet lorsqu'une tempête inattendue avait surgi du nord, déversant sur eux des pluies torrentielles et un vent brutal.

Cinq des six adolescents, recroquevillés contre la paroi rocheuse, se trouvaient dans une position relativement bonne pour attendre la fin de la tempête, qui devrait s'arrêter d'ici une heure ou deux. Mais Grandy avait des ennuis.

Alors que le jeune garçon – qui était plus petit que ses compagnons – suivait une corniche qui devait leur permettre à tous de redescendre, une soudaine bourrasque avait failli le projeter en bas de la montagne. Il avait glissé jusqu'à une saillie rocheuse située quelques mètres en dessous de ses compagnons et s'y accrochait depuis du bout des doigts, avec une détermination née de sa terreur.

Servan avait rapidement organisé une opération de sauvetage :

— Jommy, allonge-toi sur la corniche, puis laisse Zane, Tad et Godfrey te descendre pour que Grandy t'attrape les mains !

— Pourquoi tu es le seul encore debout ? cria Jommy en s'allongeant.

— Parce que, de nous quatre, c'est moi le plus faible, répliqua Servan, ce qui était vrai.

Il était un excellent bretteur, mais il ne possédait pas la force d'un Godfrey, pourtant déjà bien moins costaud que les trois robustes jeunes gens de l'île du Sorcier.

Cela ôta à Jommy toute raison de se plaindre. Servan venait de se montrer honnête en mettant sa fierté de côté pour essayer de ramener Grandy en sûreté.

Une trentaine de mètres en dessous d'eux, deux moines essayaient désespérément d'escalader les rochers mouillés pour aider les jeunes gens. Mais ils avaient encore moins de succès qu'eux, car ils étaient vêtus d'une robe de bure et chaussés de sandales.

Tenu par ses compagnons, Jommy glissa plus qu'il descendit le long de la paroi sur laquelle dévalait un rideau de pluie rendant toute prise presque impossible.

— Tenez-moi bien, cria-t-il à Tad et à Godfrey.

Ces derniers le tenaient chacun par une jambe, tandis que Zane, le plus fort et le plus trapu des trois, s'adossait à la paroi de tout son poids en retenant les garçons par le dos de leur pourpoint. Jommy tendit les bras et réussit, d'une main, à attraper la chemise de Grandy.

— Je vais te hisser ! lui cria-t-il.

— Non ! hurla Servan. Attrape-le et ne le lâche surtout pas, c'est nous qui allons vous remonter !

L'étrange chaîne formée par les garçons commença à remonter centimètre par centimètre sur le flanc de la montagne. Soudain, Grandy, pris de panique, essaya de grimper le long du bras de Jommy. Ce dernier sentit sa prise sur la chemise du garçon se desserrer, si bien qu'il essaya de se retourner, sans s'apercevoir que Tad et Godfrey avaient bien du mal à le tenir. Leurs mains commencèrent à glisser sur ses jambes, puis les lâchèrent. Tad fut le premier à céder, suivi de Godfrey. En l'espace d'une seconde, Grandy réussit à grimper vers un endroit relativement sûr tandis que Jommy faisait la culbute ; ses jambes passèrent devant sa tête, et il se retrouva brusquement en train de glisser le long de la paroi, les pieds en avant et les doigts griffant la roche pour essayer de se raccrocher à la moindre prise. Servan s'assit brutalement pour se laisser glisser à la poursuite de Jommy. Puis il roula sur lui-même, au mépris des entailles et des contusions que lui infligeaient les rochers, pour se retrouver tête la première pratiquement en train de plonger vers le nord. Néanmoins, il réussit à attraper Jommy par le col de son pourpoint.

De son côté, Zane parvint à empoigner la jambe de Servan lorsque ce dernier passa à côté de lui. Le malheureux poussa un cri de douleur, car le geste de Zane manqua de lui disloquer la hanche. Jommy tendit la main à tâtons et sentit Servan la saisir.

— Ne me lâche pas ! cria-t-il.

— Je te le promets ! répondit Servan.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? cria Jommy en s'efforçant de rester calme.

Le cousin du roi grimaçait de douleur, mais il ne quittait pas Jommy des yeux.

— Je ne peux pas bouger. Sers-toi de moi comme d'une corde et grimpe par-dessus.

Jommy utilisa toute la force de son bras gauche pour se soulever. De la main droite, il agrippa la ceinture de Servan. À tâtons, il réussit à trouver une maigre prise pour son orteil droit au sein d'une crevasse, ce qui lui permit de se hisser. Puis il lâcha la roche de la main gauche pour agripper la partie charnue de la cuisse droite de Servan. De nouveau, il se hissa et sentit les mains de Godfrey s'emparer de ses épaules pour l'aider à monter sur la corniche.

Dès qu'il fut en sécurité, Jommy se retourna pour aider Zane à hisser Servan à son tour. Les six garçons se regardèrent alors, haletants de fatigue, de peur et de douleur. Ils mouraient de froid sous la pluie battante.

— T'es complètement fou, mec, tu le sais, ça ? déclara Jommy à l'adresse de Servan.

— Je ne t'apprécie pas, mais ça ne veut pas dire que je souhaite ta mort, répliqua Servan.

— Moi non plus, je ne t'apprécie pas, rétorqua Jommy.

Servan avait des entailles au visage et les joues enflées. À voir comme il se massait l'épaule droite, elle était peut-être disloquée. Avec cette averse, Jommy ne pouvait en être sûr, mais il avait l'impression que Servan avait les yeux gonflés de larmes, sans doute à cause de la douleur.

— Mais je te dois la vie, reconnut-il.

Servan réussit à esquisser un pâle sourire.

— C'est un peu gênant comme situation, tu ne trouves pas ?

— Elle n'a pas besoin de l'être, répondit Jommy. Je ne sais pas pourquoi tu as ressenti le besoin de jouer les grands seigneurs quand on est arrivés. Mais, en ce moment, je m'en fous. Tu m'as sauvé la vie. Sans toi, je serais encore en train de dévaler le flanc de cette montagne et je ne me serais pas arrêté avant d'arriver en bas. Alors, si on me pose la question, je serai le premier à dire que tu n'es pas un lâche. Un fou, peut-être, mais pas un lâche.

Brusquement, Servan sourit.

— Tu sais, je ne pouvais pas te laisser tomber après que tu t'es pratiquement fait tuer pour sauver mon cousin.

— Ton « cousin » ? répéta Tad en regardant Grandy. C'est vrai, vous êtes parents ?

— Oui, répondit Grandy qui claquait des dents à cause du froid. Je ne vous l'avais pas dit ?

— Ça fait de toi un autre neveu du roi ? insista Tad.

— Non, intervint Servan, ça fait de lui le fils du roi. Le frère aîné de Grandy n'est autre que le prince héritier Constantine de Roldem. Cela signifie qu'un jour il sera le frère cadet du roi.

— Que je sois pendu ! s'exclama Jommy. On fait de ces rencontres, des fois !

Brusquement, Servan se mit à rire. Son rire, né du relâchement de la tension et de la peur, était si sincère, que les autres adolescents ne purent s'empêcher de l'imiter.

Frère Thaddéus, le moine qui tentait de les rejoindre, s'arrêta sur une corniche une dizaine de mètres en dessous d'eux et leur cria :

— Restez où vous êtes ! Frère Malcolm est retourné en courant à l'université. Il va ramener frère Micah. Restez là et tenez bon !

Les garçons se blottirent les uns contre les autres sous la pluie. Micah n'était pas vraiment un membre de l'ordre de La-timsa, mais un magicien de la Voie inférieure qui logeait sur les terres de l'université. Parmi ses nombreux talents figurait la faculté de contrôler le climat.

Le temps que Micah arrive, les garçons, trempés jusqu'aux os, tremblaient de manière incontrôlée et se sentaient à peine capables de bouger. Micah lança un sortilège pour atténuer la violence de la tempête et réussit à créer une poche de temps plus clément autour des garçons. La sphère d'action du sortilège s'étendait sur une centaine de mètres à la ronde ; à l'intérieur de cette zone, la pluie tombait telle une douce bruine printanière et non plus comme le violent déluge qui les avait surpris.

Grâce à cette accalmie de quelques minutes, frère Thaddéus réussit à aider les garçons à descendre vers une corniche plus vaste située en contrebas. De là, il fut relativement facile de continuer à descendre jusqu'au bas de la montagne, un trajet qui ne demandait que trois heures de marche dans des conditions normales. Tandis qu'ils empruntaient tous le sentier glissant, Jommy se tourna vers Grandy :

— Pourquoi tu ne nous as jamais dit que tu étais le fils cadet du roi ?

— Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, on ne parle pas beaucoup de sa famille à l'université, répondit Grandy, qui tremblait toujours et semblait très éprouvé par les événements. On considère que ça fait partie du règlement. Nous sommes tous des étudiants.



Jommy hochait la tête, même s'il ne comprenait pas le bien-fondé de la chose. Depuis son entrée à l'université de La-timsa, il avait surpris quelques remarques désignant tel ou tel étudiant comme étant le fils d'un noble ou d'un riche marchand. Mais, en y réfléchissant, il admit que personne n'avait jamais dit ouvertement qui était le père de qui, à l'exception de Grandy lorsqu'il avait expliqué que Servan était un cousin de la famille royale.

Jommy se sentait perdu. Épuisé, vermoulu et totalement perdu. À voir la tête de ses deux frères adoptifs, il devina que Tad et Zane n'étaient pas non plus dans leur élément.

Il constata que des chevaux les attendaient en bas de la piste. Au moins, ils ne seraient pas obligés de rentrer en ville à pied. De plus, des vêtements secs et un repas chaud les attendraient à leur arrivée.

Ils atteignirent une partie du chemin qui était plus praticable et accélérèrent le pas. Lorsqu'ils furent suffisamment proches pour sentir l'odeur de crin humide et le parfum piquant des bois après la pluie, Jommy regarda de nouveau Servan. Il n'était pas en état de déterminer avec précision quel genre d'individu le jeune noble était vraiment, mais il était bien décidé à ce que les choses ne redeviennent pas comme avant. En voyant Godfrey boiter, il ralentit un peu et, sans un mot, glissa son épaule sous le bras du garçon pour l'aider à soulager sa cheville blessée.

Valko se leva en silence en compagnie des neuf autres jeunes guerriers survivants quand Hirea et un autre vieil instructeur leur firent signe de venir s'aligner devant eux. Lorsque tout le monde fut en place, Hirea prit la parole :

— Pour couvrir d'honneurs et de gloire votre empire, votre ordre et le nom de votre père, il vous faut devenir bien davantage qu'un tueur irréfléchi.

» Tuer est un art, et rien ne donne plus de plaisir que de voir un excellent tueur éliminer un faible. Rien, sauf, bien sûr, l'art de l'accouplement.

Deux des jeunes gens se mirent à rire.

— Je ne parle pas simplement de coucher avec une femelle, bande de tavaks sans cervelle ! s'exclama-t-il en les comparant à un animal des champs bien connu à la fois pour sa sexualité débridée et son incroyable stupidité.

Plusieurs jeunes guerriers affichèrent leur perplexité. Quelques-uns avaient déjà pris des femelles au cours de leur Cachette. Cela faisait partie des signes montrant qu'un jeune mâle était prêt pour sa mise à l'épreuve. Lorsque la compétition entre les garçons d'une même Cachette devenait trop violente, leurs mères essayaient de les envoyer au domaine de leurs pères.

Hirea rit à son tour.

— Y en a-t-il parmi vous dont la mère est retournée au château ou dans la propriété de votre père ?

Deux jeunes guerriers levèrent la main. Hirea les désigna aux autres.

— Ils ont de la chance. Ils ont une mère intelligente, en plus d'un père puissant. Leurs mères étaient inoubliables. Leurs pères voulaient les voir revenir, peut-être pour engendrer un autre fils.

» Alors que certains d'entre vous ont été obligés de rappeler à votre père qui était votre mère. (Il secoua la tête en contemplant le sol.) De par la nature même des Dasatis, les couples idéaux sont rares, mais ils n'en restent pas moins désirables, non seulement parce qu'ils peuvent donner naissance à une meilleure progéniture, mais aussi parce qu'un couple idéal rend la vie d'un homme plus supportable et plus agréable.

» Voici Unkarlin, un cavalier de la Garde sanglante, ajouta-t-il en désignant l'homme à côté de lui. Combien de filles et de fils survivants ta maison compte-t-elle ? ajouta-t-il en se tournant vers lui.

— Je suis le troisième fils, et le cinquième enfant d'une fratrie qui en compte sept.

— Tous de la même mère ?

Unkarlin hocha la tête, et plusieurs jeunes guerriers laissèrent échapper des murmures étonnés. Deux ou trois enfants nés des mêmes parents, ça s'était déjà vu, mais sept ! C'était héroïque !

— C'est ainsi que naissent les dynasties ! cria Hirea. Quand vos fils tuent leurs ennemis et récoltent un tribut de guerre sous forme de richesses et de terres, alors davantage d'inférieurs et de cavaliers entrent dans votre famille ! La famille de cet homme est en partie responsable du succès et de la puissance de la Garde sanglante. Pensez donc à vos pères et au nombre de parents qui chevauchent à leurs côtés. Combien d'oncles et de cousins comptes-tu au sein du Sadharin, Valko ?

L'intéressé avait appris ces détails au cours des semaines passées avec son père avant de venir s'entraîner sous la direction d'Hirea.

— Mon père est le plus âgé des Sadharins, Hirea ! Il compte un jeune frère et quatre cousins de rang inférieur parmi les cavaliers. Grâce à eux, j'ai vingt-sept cousins et seize cousins de rang inférieur.

— Combien y a-t-il de cavaliers dans le Sadharin ?

— Quatre-vingt-dix-sept, dont cinquante seigneurs.

— Sur les cinquante seigneurs du Sadharin, quarante-neuf sont des parents de Valko ! (Hirea balaya la pièce du regard.) Difficile d'avoir des liens plus forts que ceux-là !

» Mais, pour engendrer cette force-là et avoir une telle puissance à sa disposition, il faut savoir choisir vos partenaires de manière avisée !

Il existe certaines femmes que vous désirerez jusqu'à en avoir le corps douloureux, mais avec lesquelles vous ne ferez que gaspiller votre temps et votre semence. Même si vous engendrez un fils fort avec une inférieure, il n'en restera pas moins un inférieur lui-même. Si vous engendrez un fils au sein d'une famille de guerriers, mais qu'il s'agit d'une famille faible, sans mentors ni liens de sang puissants, qu'obtiendrez-vous par cette alliance ? Rien du tout. Eux y gagneront en entrant dans votre lignée, mais cela ne fera que vous rabaisser.

» Vous devez chercher parmi vos égales ou, si vous êtes suffisamment malins, si vous possédez quelque chose d'unique (à ces mots, il parut regarder directement Valko), alors vous pouvez viser plus haut. Si vous êtes en mesure de coucher avec une parente du Karana, faites-le, même s'il s'agit de la femelle la plus laide que vous ayez jamais vue. Et si vous la gardez jusqu'à ce qu'elle tombe enceinte, priez pour que cet enfant soit un guerrier de tout premier ordre, car vous disposerez alors de liens qui feront trembler vos ennemis rien qu'en pensant à vous.

» Alors, vous serez en mesure de vous élever au-dessus de la politique de votre nation, et même de votre monde, pour devenir une force au sein des Douze Mondes. (Il marqua une pause en voyant que chaque jeune guerrier était suspendu à ses lèvres.)

» Mais tout repose sur une prise de conscience : l'accouplement est un art.

Valko songea que les guerriers étaient désormais prêts à comprendre le prochain exercice qui les attendait. Il avait pris un air intéressé, comme ses camarades, mais rien dans ce qu'Hirea venait de dire n'était nouveau pour lui. Sa mère lui avait parlé de ces choses-là pendant des heures.

Il savait que perdre son temps avec une femelle d'un rang inférieur au sien représentait le comble de la stupidité, à moins d'y gagner un vassal, peut-être un seigneur sans fils survivant, car des terres et du bétail avaient plus de valeur qu'un fils d'une maison inférieure. Mais Valko préférait concentrer ses efforts sur une possible ascension sociale. Sa mère s'attendait à le voir progresser rapidement : devenir le seigneur des Camareen dans les dix ans à venir et avoir à ses côtés, d'ici une vingtaine d'années, des fils forts lui ayant permis de tisser des liens avec des maisons puissantes.

Valko ne comprenait qu'en partie le plan de sa mère. Il ne doutait pas qu'elle en avait bel et bien un, car elle n'avait pas élevé un imbécile. Il savait qu'un jour, quelque part, elle réapparaîtrait, et il saurait alors ce que cachait réellement son éducation.

— À présent, annonça Hirea, nous allons nous rendre à une fête dans la ville d'Okora. Vous y rencontrerez les filles et les femelles de maisons riches et puissantes. Faites un choix avisé, jeunes guerriers,

car elles seront parmi les premières à vous envoyer des fils, lesquels se présenteront chez vos pères dans quelques années. À vous de décider qui seront ces fils.

*En partie seulement, songea Valko dans le silence de ses pensées. Après, c'est la mère qui façonne l'enfant.*

Refrénant l'envie de faire quelque chose, n'importe laquelle, Pug se forçait à rester aussi immobile que possible. Ils étaient assis en cercle, Magnus à sa droite, Nakor à sa gauche, Bek de l'autre côté de Nakor et, en face, le Dasati prénommé Martuch.

Ce dernier avait parlé à Pug et à Nakor à plusieurs reprises au cours des deux jours qui venaient de s'écouler. Il leur avait posé des questions clairement liées à leur quête, mais il avait également cherché à discuter de choses apparemment banales. Certains aspects de l'existence humaine le fascinaient autant que tout ce qui était dasati fascinait Pug et Nakor. Mais, en l'absence d'un référentiel, Pug avait du mal à mettre un nom sur son sentiment envers leur guide. Si on lui avait posé la question, il aurait été enclin à répondre qu'il le trouvait d'agréable compagnie.

— Restez tranquilles, mes amis, dit Martuch. C'est mieux ainsi. Plus vous luttez et plus le changement devient inconfortable.

Cela faisait moins de deux semaines qu'ils avaient commencé à pratiquer la magie dans la ville de Shusar. Martuch exerçait apparemment toutes sortes de métiers, parmi lesquels figurait la magie. Il avait expliqué que, sur les mondes dasatis, les « colporteurs de sorts » étaient des artisans au même titre qu'un forgeron ou un charpentier, et qu'ils n'occupaient en rien un rang plus élevé dans la société. Mais il avait également assuré que, lorsque les voyageurs auraient appris à maîtriser leur art sur Delecordia, celui-ci fonctionnerait également sur les mondes dasatis.

Cependant, il n'avait toujours pas donné son accord pour les y emmener. Il avait promis d'annoncer sa décision le moment venu mais, pour l'heure, il n'avait toujours pas accepté. Il était difficile de dire ce qu'il cherchait à comprendre chez Pug et ses compagnons, mais il ne semblait pas particulièrement pressé de prendre une décision.

— Vous devez être patients, reprit-il. Quand le processus sera terminé, vous serez capables de respirer l'air, de boire l'eau, de manger la nourriture des Dasatis et d'avoir leur apparence. Nous emploierons un sortilège d'illusion qui vous fera passer pour l'un des nôtres, même si vous risquez d'éveiller la curiosité d'un prêtre de la Mort si vous en rencontrez un d'un peu trop près – chose que j'éviterai, si j'étais vous. Vous avez un avantage : les magiciens ipiliacs sont meilleurs que les prêtres de la Mort en ce sens que leur magie ne

repose pas entièrement sur la nécromancie. Par divers moyens ésotériques, nous pourrions faire en sorte que votre déguisement résiste même à un examen minutieux.

» Mais ceci est la moindre de vos inquiétudes car, de tempérament et de nature, vous êtes totalement étrangers aux Dasatis. Il existe un millier de façons d'être, d'envisager la vie et de vaquer au quotidien qui vous sont complètement inconnues. Peut-être en apprendrez-vous certaines rapidement tandis que d'autres vous échapperont toujours. (Il dévisagea chacun de ses interlocuteurs.)

» Nous sommes une race de guerriers, et je dis cela sans fanfaronner. Ce n'est pas comme si nous étions le seul peuple guerrier dans tout l'univers. Cela dit, nous sommes une race née pour lutter. Saviez-vous que nous tuons nos jeunes mâles ?

Pug se souvint d'une remarque faite par Kaspar.

— J'en ai plus ou moins entendu parler.

— N'importe quel garçon, en grandissant, risque de devenir une menace, un rival. Il doit donc être éliminé avant que les choses en arrivent là.

Cette révélation parut fasciner Nakor.

— Mais alors, comment avez-vous réussi à perdurer en tant que race ?

— En nous montrant dangereux dès l'enfance. En apprenant la ruse. En écoutant nos mères, qui se consacrent entièrement à la protection de leurs enfants jusqu'à ce que ceux-ci soient assez vieux pour se débrouiller seuls.

» Vous en apprendrez davantage sur ce que l'on appelle « la Cachette » et d'autres choses encore que mon peuple tient pour acquis. Mais je ne vais pas tout vous révéler d'un coup. Pour l'instant, concentrons-nous sur la façon de vous garder en vie plus de une heure lorsque vous aurez posé le pied sur l'un des Douze Mondes.

— Tous les membres de votre race ne sont pas des guerriers, n'est-ce pas ? s'enquit Magnus.

— Non, il y a les guerriers, leurs épouses et leurs enfants, et leurs frères et sœurs de rang moindre. Leur rang n'est pas clairement défini, un peu comme des citoyens de votre nation que vous pourriez qualifier de « normaux » quand tous les autres que vous croisez sont des « marginaux ». (De nouveau, il dévisagea chacun.) Sur mon monde, vous serez les marginaux, alors il vaudrait mieux vous trouver un rôle que les Dasatis trouvent déjà suspicieux à la base. Avez-vous un don de guérison ?

— Je connais un peu les plantes et je sais panser les blessures, répondit Nakor.

— Sur notre monde, ce sont les chirurgiens et les religieux qui soignent, mais je possède quelques connaissances de base, renchérit

Pug.

— Dans ce cas, vous allez devenir des membres de la guilde des Soignants.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Magnus.

— Tous ceux qui ne font pas partie de la classe dirigeante sont appelés « inférieurs », expliqua Martuch. Les soignants sont particulièrement méprisés à cause de leur besoin de prendre soin de ceux qui ne font pas partie de leur proche famille.

— Mais vous supportez leur présence ? s'étonna Pug.

— Oui, parce qu'ils sont utiles, rétorqua Nakor.

Martuch sourit. L'espace d'un instant, Pug crut discerner quelque chose derrière ce visage austère.

— Oui. Vous avez saisi le concept. Ceux dont vous avez peur, vous les apaisez. Ceux qui pourraient devenir une menace, vous les détruisez. En revanche, ceux qui ne sont ni terrifiants ni menaçants, mais qui peuvent être utiles, vous les gardez près de vous. Vous en faites vos protégés, vous les défendez contre d'autres suzerains qui pourraient avoir envie de les détruire. (La main de Martuch décrivit un cercle dans les airs.)

» Derrière ces murs s'étend une cité qui a bien plus de points communs avec vos mondes à vous qu'avec les miens. Certes, les gens d'ici sont de lointains parents de mon peuple, mais ils ont vécu assez longtemps au sein de cet espace distordu, cet endroit à mi-chemin entre la première et la seconde dimension, pour avoir oublié nombre de nos... coutumes.

» Ici, vous avez des marchands, des négociants et des artistes, exactement comme sur votre monde. Mais, au regard des critères de notre race, l'insouciance de nos lointains cousins frise la folie – alors, imaginez ce que nous pensons des habitants de votre monde !

— Il y a tant à apprendre, soupira Pug.

Bek finit par prendre la parole.

— Je ne comprends rien à tout ça. Je veux juste faire quelque chose.

— Bientôt, promit Nakor pour apaiser le jeune homme agité.

— Bek, nous en avons fini pour aujourd'hui, annonça Martuch. Pourquoi n'irais-tu pas prendre un peu l'air ?

Bek regarda Nakor, qui acquiesça.

— Pourquoi vouliez-vous qu'il s'en aille ? s'enquit le petit Isalani après son départ.

— Parce qu'il ne comprend pratiquement rien à ce qu'on fait ici et, pourtant, il ressemble plus aux Dasatis qu'aucun d'entre vous saurait l'imaginer. (Martuch s'adressa spécifiquement à Nakor.) Il vous suit ?

— Il fera tout ce que je lui dirai de faire, du moins pour un petit

bout de temps encore.

— Gardez l'œil sur lui. (Puis le Dasati se tourna vers Pug.)  
Pourquoi l'avez-vous emmené ?

— Parce qu'on m'a dit de le faire.

Martuch hocha la tête comme s'il avait juste besoin de savoir cela.

— Peut-être est-il important.

Nakor regarda Magnus, puis dit :

— Il faut que je vous demande quelque chose, Martuch.

— Quoi donc ?

— Pourquoi nous aidez-vous sans même connaître nos intentions ?

— J'en sais plus que vous l'imaginez, Nakor l'Isalani. Votre venue n'est pas une surprise. Il y a quelques mois, on nous a prévenus qu'une personne du premier niveau de réalité chercherait à accéder à mon monde.

— Vous avez été « prévenus », répéta Pug. Par qui ?

— Je ne dispose que d'un nom, avoua le guide. Kalkin.

Pug en resta bouche bée. Même Nakor réagit en écarquillant les yeux. Magnus fut le premier à parler.

— Ça ne veut pas dire que c'était vraiment Kalkin, ou Banath, mais juste quelqu'un utilisant ce nom-là.

— Mais qui était au courant ? rétorqua Pug. Qui, à part les dirigeants du Conclave, est au courant de la vision qu'a eu Kaspar au Pavillon des Dieux ?

— C'est précisément la raison pour laquelle, mes amis, j'accepterai sans doute de vous aider si vous vous montrez capables de supporter les changements nécessaires pour vous permettre d'accéder aux mondes dasatis. Car, que vous en ayez ou non conscience, nous jouons au jeu des dieux, et les risques sont bien plus grands que vous l'imaginez. Votre monde n'est pas seul en péril, le mien l'est tout autant. Un immense danger nous encercle, et des nations entières risquent de disparaître.

# 14

## Diverses fêtes

Pug attaqua.

Martuch leva les mains, et un cercle miroitant apparut devant ses poignets croisés, tel un bouclier d'énergie virtuel. La fléchette d'énergie bleutée que venait d'envoyer Pug fut déviée vers le ciel.

Pug, Nakor et Magnus avaient rejoint Martuch un peu plus tôt cet après-midi-là. Le Dasati les avait conduits jusqu'à une prairie relativement déserte, dans les collines, à une courte distance à pied de la ville. Pug lui avait fait remarquer que l'on voyait des acres de terre cultivée à perte de vue, mais qu'il n'y avait aucune ferme nulle part.

— Ce n'est pas dans notre tradition, avait répondu Martuch, avant d'expliquer que les fermiers formaient une caste d'ouvriers qui travaillaient pour des associations de cultivateurs, de meuniers et d'exportateurs de céréales et de primeurs. Ils vivaient dans de grands bâtiments remplis de logements qu'il qualifia « d'appartements ». Tous les matins, ils quittaient la ville à bord de chariots et ne rentraient qu'au coucher du soleil. Il s'agissait d'un témoignage de leur héritage dasati car, sur les Douze Mondes, la force du plus grand nombre n'était pas une vaine expression, mais un véritable axiome que l'on suivait au pied de la lettre : les meutes de prédateurs qui vivaient sur les mondes dasatis étaient telles qu'une famille de paysans n'aurait pas survécu plus d'une année, seule sur une petite ferme.

Pug n'avait pas manqué de remarquer que Martuch utilisait toujours l'expression « notre tradition » comme si, quoi qu'il puisse penser des Ipiliacs par ailleurs, il considérait qu'ils ne faisaient qu'un avec les Dasatis.

— Souvent, les Dasatis considèrent la magie comme un simple outil, reprit leur guide, ce qui signifie bien sûr une arme supplémentaire.

» Je pense que lorsque vous aurez compris les difficultés qu'impose la manipulation de la magie dans cet environnement, votre maîtrise du sujet fera de vous le plus grand de tous les magiciens, Pug. (Il ajouta, à l'adresse de Magnus et de Nakor :) Et il en ira sûrement de même pour vous. Tous les trois, vous régnerez probablement en maîtres sur notre art.



» Mais ne sous-estimez pas la férocité des personnes que vous risquez de rencontrer. Individuellement, il est certain que les prêtres de la Mort ne peuvent rivaliser avec vous. Mais, si une demi-douzaine d'entre eux vous affrontait en groupe, ils vous terrasseraient. Ils sont ce que vous appelleriez des fanatiques, comme n'importe quel homme, n'importe quelle femme et n'importe quel enfant de cette dimension.

» Ils vivent selon un schéma qu'on ne peut même pas qualifier de « code », puisqu'il s'agit d'un ensemble de réponses spontanées, dénuées de réflexion, qui sont apparues à force de vivre depuis des millénaires sur un monde où hésitation rime avec élimination. S vous réfléchissez, vous mourez, conclut-il en regardant les trois magiciens.

— Vous dépeignez là une réalité bien sombre, fit remarquer Magnus.

— Ils ne connaissent rien d'autre. Cette réalité n'est pas sombre pour eux, puisqu'ils sont en vie et que cela signifie qu'ils sont les survivants, les vainqueurs – même le plus faible d'entre eux. Cet état de fait leur procure de la fierté et de la satisfaction. Même les derniers des inférieurs, à qui l'on donne les plus basses tâches, se sentent supérieurs au fils vaincu du TeKarana en personne. C'est un sentiment que vous ne pouvez pas réellement appréhender.

— Je suis parvenu à cette conclusion il y a déjà plusieurs heures, Martuch, commenta Nakor. Ce que j'aimerais savoir, c'est comment vous êtes devenu si différent de vos frères ?

— C'est une conversation que je réserve pour un autre jour, mais sachez que ce jour est proche. J'ai décidé de vous faire connaître ma décision aujourd'hui : je vais vous conduire où vous voulez. De plus, je vous jure de faire tout ce qui est en mon pouvoir pour vous ramener chez vous.

— Puisqu'on en parle, intervint Magnus, comment allons-nous survivre, une fois rentrés chez nous, après avoir subi tous ces changements ?

— Sans complication, je pense, répondit Martuch. Étant donné la nature des différences qui existe entre le deuxième et le premier niveau de réalité, dès que vous rentrerez chez vous, vous commencerez à revenir à votre ancien état. Vous souhaiterez sûrement rester alités pendant quelques jours et vous aurez certainement l'impression de mourir, mais vous vivrez. Envisagez cette expérience comme une grippe particulièrement mauvaise ou le résultat d'une soirée de beuverie, mais en bien pire. Cela durera environ une semaine et, ensuite, cela passera.

» Il y a une élégance dans l'ordre de la nature, une certaine majesté dans la progression de l'univers qui suggère que les choses devraient rester à leur place. Comme vous semblez déterminer à faire le contraire, l'univers est malgré tout enclin à vous pardonner et à

accepter votre retour. (Il regarda Pug en plissant les yeux, une attitude qui prouvait généralement sa grande curiosité vis-à-vis du sujet abordé, avait remarqué le magicien.) Alors, puis-je connaître la raison qui vous pousse à vous aventurer dans un endroit où aucun humain sain d'esprit ne devrait avoir envie d'aller ?

Pug jeta un coup d'œil à Nakor, qui hocha la tête en signe d'approbation.

— Que savez-vous des Talnoys ? demanda-t-il ensuite à Martuch.

Ce dernier écarquilla les yeux.

— D'abord, que vous ne devriez même pas connaître ce mot et encore moins savoir de quoi il s'agit. Ensuite, que c'est un... blasphème. Pourquoi ?

— Nous en possédons un.

Martuch prit un air ouvertement choqué.

— Où ? Comment ?

— C'est la raison pour laquelle nous devons nous rendre sur le monde dasati, répondit Pug. Je vous expliquerai tout le moment venu mais, pour l'instant, comprenez que c'est la présence du Talnoy sur notre monde qui nous inquiète.

— Et vous avez raison, humain, répliqua Martuch. C'est une chose propre à faire peur même aux plus courageux héros dasatis d'antan, une monstruosité issue des jours les plus sanglants de notre longue et meurtrière histoire. (Il marqua une pause, puis reprit :) Voilà qui change les choses.

— Comment ? s'inquiéta Pug. Vous n'allez pas changer d'avis ?

— Non, au contraire, je suis plus déterminé que jamais à vous conduire où vous le souhaitez. J'avais raison de dire que vous jouiez au jeu des dieux, mais sachez que les enjeux sont encore plus élevés que vous sauriez l'imaginer.

» Par contre, il faut que j'aille parler à quelqu'un qui, à son tour, ira parler à quelqu'un d'autre. À mon retour, nous nous assiérons et parlerons de choses qu'aucun mortel, humain ou dasati, ne devrait avoir à imaginer et encore moins à affronter.

Il regarda autour de lui comme s'il avait soudain peur qu'on les épie. Ce geste était presque comique, compte tenu de l'endroit où ils se trouvaient, mais son implication n'échappa pas à Pug.

— Je reviendrai aussi rapidement que possible, reprit-il. De toute évidence, vous ne devez en parler à quiconque, pas même à Kastor. Maintenant, retournons en ville, et je m'en irai.

Pug et ses compagnons échangèrent un regard interloqué, puis suivirent le Dasati visiblement agité.

Valko n'aimait pas cette fête, qu'il trouvait étrange et qui le perturbait. Pourtant, sa mère lui avait décrit de telles rencontres

sociales. Mais c'était comme s'il avait le don de voir ce que les autres ne voyaient pas. Ou peut-être était-ce plus facile pour lui d'ignorer ce qui aveuglait ou leurrait les autres. C'était ce que sa mère appelait la « guerre sociale » des Dasatis.

Comme l'avait prédit Hirea, la plupart des étudiants se comportaient comme de véritables tavaks, à l'exception de Seeleth qui, tout comme Valko, s'était retiré dans un coin de la pièce pour observer et évaluer.

Plusieurs femelles lui avaient déjà fait des avances. Il s'agissait de filles cadettes de guerriers de moindre importance, ainsi que de la fille, remarquablement belle, d'un facilitateur spécialisé dans la vente d'armes et d'armures. D'après Valko, ce dernier était un insecte, mais du genre qui a beaucoup de succès. Quant à sa fille, elle était extraordinairement séduisante et elle utilisait sa beauté comme un bélier contre les portes d'une ville fortifiée. Valko ne doutait pas qu'après avoir abusé du vin les plus stupides de ses camarades finiraient par en venir aux mains et peut-être même par faire couler le sang à cause d'elle. Il observa la façon dont elle bougeait. Sa tenue par ailleurs très convenable épousait chaque courbe de son corps de manière suggestive et son sourire était ravageur. Il en vint à la conclusion qu'elle était sûrement la personne la plus dangereuse dans cette pièce.

Il repensa à ce qu'avait dit Hirea au sujet des relations entre les familles et les clans, les maisons et les dynasties. Il se rappela également ce que sa mère lui avait enseigné, en contradiction totale avec la sagesse conventionnelle : s'accoupler avec la fille d'un guerrier de second rang n'était pas nécessairement une mauvaise chose, tant que cela permettait d'engendrer un rejeton puissant, capable de lier ce guerrier et sa famille en tant que vassal de son père. Se reproduire « vers le haut » n'était pas le seul moyen de réussir, lui avait-elle appris. Se reproduire « vers le bas » pour se donner des bases solides et étendues pouvait rapporter de nombreuses épées à la cause qu'on choisissait.

Dans tous les cas, songea-t-il en balayant la pièce du regard, il ne semblait pas y avoir beaucoup d'occasions de se reproduire vers le haut. Seule une jeune femelle paraissait se rapprocher des exigences d'Hirea, mais cinq des compagnons de Valko l'entouraient déjà.

Seeleth vint alors le trouver.

— Tu ne cherches pas à t'accoupler ce soir, mon frère ?

Valko lui lança un regard en coin et secoua la tête. Il constata que Seeleth avait choisi de porter les armes du Remalu sur son armure. Rien ne l'interdisait, et Valko aurait aussi bien pu choisir le blason des Camareen ou celui du Sadharin. Il n'avait pris ni l'un ni l'autre. Mais choisir d'afficher les armes de son ordre plutôt que celles de sa

maison, afin de désigner les associations de son père plutôt que sa famille, lui parut étrange. Valko fut d'ailleurs tenté de lui poser la question mais, comme toujours quand cela concernait Seeleth, il préféra se taire. Lui-même était parvenu à la conclusion que les chances d'un accouplement avantageux étaient bien minces, et il songea qu'Hirea devait le savoir. Le vieux guerrier, debout près de la table de son hôte, semblait écouter la conversation en cours, mais il ne cessait de parcourir la pièce du regard pour surveiller le comportement de ses élèves.

Valko savait qu'au fur et à mesure que la nuit avancerait ses camarades allaient s'enivrer et faire un choix stupide. En revanche, il ignorait s'il s'agissait là d'une chose attendue, auquel cas il devait faire de même, ou s'il valait mieux l'éviter. D'un côté, il ne souhaitait pas perdre son temps et son énergie en faisant quelque chose qui ne lui rapporterait aucun avantage. Mais, d'un autre côté, il n'oubliait pas qu'Hirea lui avait recommandé de ne pas trop se démarquer des autres.

— Tu ne cherches pas de femelle non plus, on dirait, « mon frère », fit-il remarquer à son compagnon.

Seeleth sourit comme un zarkis affamé.

— En vérité, je n'en vois ici aucune qui soit digne de mon attention. Tu ne crois pas ?

Valko lui lança de nouveau un regard en coin avant de s'abîmer dans la contemplation du sol. Il venait de prendre sa décision.

— Moi, je crois que cette femelle qui parle à Tokam pourrait t'intéresser.

— Pourquoi ? Son père est un chevalier de second rang.

— Mais sa mère est la sœur cadette d'Unkarlin, une personne haut placée dans la Garde sanglante.

Sans laisser à Seeleth le temps de répondre, Valko s'éloigna en se dirigeant vers la femelle en question d'un air décidé. Elle était attirante, si bien qu'il sentit son pouls s'accélérer à l'idée de s'accoupler avec elle ou de se battre avec Tokam pour elle. Il savait qu'il ne ferait ni l'un ni l'autre mais, en faisant semblant de s'y intéresser, il agissait de manière suffisamment prévisible pour éviter tout soupçon. Il évitait aussi de perdre son temps avec une femelle dont le statut social n'était vraiment pas idéal.

En s'approchant du couple qui discutait à voix basse, il jeta un coup d'œil à Hirea et vit que ce dernier le regardait. Était-ce une lueur d'approbation qu'il voyait briller dans les yeux du vieil homme ?

Valko décida qu'il fallait absolument qu'ils aient cette discussion en privé, et vite.

Tad se trémoussait, Zane écarquillait les yeux et Jommy hésitait

entre le sourire et la grimace. Cette réception au palais n'avait rien de « modeste » au regard des critères des garçons. Au moins deux cents courtisans s'alignaient de part et d'autre du long tapis qui menait au trône, et deux dizaines de Premiers Dragons du roi se tenaient au garde-à-vous en grand uniforme : un petit bonnet de fourrure rond avec un foulard noir qui tombait de la couronne jusque sur l'épaule gauche, une veste couleur crème avec des passepoils rouges et un pantalon noir, à la coupe droite, qui disparaissait dans des bottes montant jusqu'aux genoux.

De même, les garçons étaient vêtus de leurs plus beaux atours, qu'ils avaient dû acheter en hâte lorsque l'invitation était arrivée du palais. Les moines n'avaient pas apprécié qu'on dérange leur emploi du temps bien ordonné, mais même le Haut Prêtre de La-timsa ne pouvait se permettre d'ignorer une convocation royale.

Jommy, en particulier, se pavanait comme un coq dans une basse-cour, car c'était la toute première veste de qualité qu'il portait. Taillée dans un velours côtelé vert et agrémentée de boutons dorés, elle se portait ouverte sur une chemise en lin blanc que Tad trouvait ridicule avec son imposant jabot, mais qui était très à la mode à Roldem actuellement. Un pantalon noir ajusté et des bottines complétaient l'ensemble.

Zane n'aimait pas ces bottines car, comme il l'avait fait remarquer, elles ne servaient à rien pour toutes les activités qui nécessitaient de vraies bottes et elles n'étaient pas aussi confortables que des pantoufles.

Les garçons étaient sur le point d'être présentés au roi de Roldem.

— Voilà ce qui arrive quand on sauve la vie d'un prince, chuchota Servan en apparaissant à côté de Jommy.

— Si tu m'avais prévenu, répondit Jommy sans cesser de sourire, j'aurais laissé ce petit merdeux là-haut.

Servan sourit et détourna les yeux. Jommy et lui n'étaient pas devenus amis, mais ils étaient parvenus à un accord. Servan et Godfrey avaient accepté d'être polis avec les trois garçons de l'île du Sorcier, et Jommy avait arrêté de frapper les deux nobles.

Le maître de cérémonie frappa le sol avec la pointe de son lourd bâton en bois, et le silence se fit dans la salle.

— Vos Majestés ! annonça-t-il. Messigneurs, mesdames et messires et tous ceux ici rassemblés ! Messire Jommy, messire Tad et messire Zane de la maison royale de Kesh !

— « Messire » ? répéta Tad. Quand est-ce arrivé ?

— Il fallait bien trouver quelque chose pour vous donner l'air important, répondit Servan dans un murmure. Maintenant, avancez jusqu'aux trônes, faites la révérence comme je vous l'ai montré et ne trébuchez pas !

Les trois garçons remontèrent le long tapis jusqu'à l'endroit désigné, à six pas devant les trônes des souverains, et firent la révérence comme on le leur avait montré. Le roi Carol et la reine Gertrude étaient assis sur des trônes identiques. Debout à côté de la reine se trouvait la princesse Stephané, une petite fille qui ne devait pas avoir plus de huit ou neuf ans. À la droite du roi se tenaient ses trois fils : le prince héritier Constantine, un adolescent pratiquement du même âge que les trois garçons de l'île du Sorcier, le prince Albér, de deux ans son cadet, et bien sûr le prince Grandy, qui sourit à ses amis. Constantine et Albér portaient un uniforme de la marine royale, alors que Grandy portait un simple pourpoint – à condition de considérer des fils d'or et des boutons en diamant comme de la simplicité.

Le roi sourit en disant :

— Nous avons une grande dette envers vous, mes jeunes amis, pour avoir sauvé la vie de notre fils cadet.

On leur avait dit de ne pas parler à moins qu'on leur pose une question, mais Jommy ne put s'empêcher de lâcher :

— Ce n'est pas qu'on conteste cet honneur, Majesté, mais votre fils ne courait pas un si grand danger : c'est un garçon entreprenant qui sait se débrouiller tout seul. Il était juste dans une situation inconfortable.

Il y eut un instant de silence, puis le roi se mit à rire. Grandy leva les yeux au ciel, mais adressa un sourire à son camarade.

— Bien qu'il nous soit plaisant de penser que notre plus jeune fils « sait se débrouiller tout seul », comme vous le dites, nous savons, d'après ce qu'il nous a été rapporté, que sa vie était en danger et, qui plus est, que vous avez mis la vôtre en péril pour le sauver.

» C'est donc avec un grand plaisir que nous vous décernons la récompense suivante.

Il fit signe au maître de cérémonie, qui s'avança d'un pas.

— Faites savoir dans tout le royaume de Roldem que nous avons décidé d'octroyer aux trois hommes présents ce jour le titre de chevalier de la Cour, avec tous les honneurs et privilèges afférents, afin de leur montrer toute notre gratitude et de les remercier des efforts héroïques qu'ils ont fournis pour sauver Grandprey, notre fils bien-aimé, déclama le maître de cérémonie. Qui plus est, ils porteront le titre de chevalier de la Cour jusqu'à la fin de leur vie. Ainsi proclamé ce jour par décret royal.

— « Grandprey » ? chuchota Tad.

Zane jeta un coup d'œil au garçon qui leva les yeux au ciel comme pour dire que ce n'était pas lui mais sa mère qui avait choisi ce nom-là.

Les trois adolescents gardèrent le silence tandis que la cour

applaudissait poliment. La famille royale, en revanche, semblait tout à fait sincère dans ses remerciements chaleureux. Cela signifiait, songea Jommy, que Grandy leur avait fait un récit haut en couleur de leur mésaventure sur la montagne.

Le roi se leva et descendit les trois marches de l'estrade pour rejoindre les garçons, tandis qu'un page en livrée faisait son apparition à côté de lui en portant un grand plateau. Ce dernier était recouvert de velours blanc sur lequel reposaient trois broches en or frappées de l'écusson royal de Roldem. Le roi prit les broches sur le plateau et les accrocha de sa main sur le col de chacun des garçons, puis il recula.

Jommy jeta un coup d'œil par-dessus son épaule en direction de Servan. Le jeune homme lui fit signe de s'incliner, ce que fit Jommy, aussitôt imité par Tad et Zane. Le roi retourna alors sur son trône pour annoncer :

— La réception commencera dès que nous aurons ajourné cette audience.

Servan fit signe aux trois garçons de revenir sur leurs pas. Les garçons reculèrent en faisant la révérence, puis ils tournèrent les talons et regagnèrent l'entrée de la salle.

Lorsqu'ils furent sortis, Servan et Godfrey les rejoignirent.

— Vous vous en êtes bien sortis. Vous n'avez pas trébuché. Mais tu as visiblement du mal à garder la bouche fermée, n'est-ce pas, Jommy ?

Ce dernier eut la bonne grâce de prendre un air embarrassé.

— Je sais, mais, vraiment, la situation n'était pas si compliquée que ça, et tu as pris bien plus de risques pour sauver mes fesses que j'en ai pris avec Grandy. C'est toi qu'ils auraient dû honorer.

Servan haussa les épaules.

— Je ne vais pas te contredire, mais souviens-toi qu'on ne distribue pas de médailles pour avoir sauvé un paysan à la tête de bois. De plus, je suis déjà un chevalier de la Cour.

— Ça veut dire quoi, d'ailleurs ? s'enquit Zane.

— Ça signifie que vous resterez des chevaliers jusqu'à votre mort, mais que vous ne pourrez pas transmettre ce titre à vos fils, expliqua Godfrey. Ce seront des paysans comme vous.

Zane leva les yeux au ciel.

— Je vois.

Tad éclata de rire. Leur relation avec Godfrey avait également évolué, sinon vers l'amitié, du moins vers une tolérance mutuelle, empreinte d'une certaine réserve.

— Venez, leur dit Servan. Vous devez être à la réception avant que la famille royale fasse son entrée. Essayez de ne pas renverser de vin sur vos habits tout neufs. Les dieux seuls savent si vous aurez un jour l'occasion de les remettre.

Jommy donna sur l'épaule de Servan une claque juste assez forte pour faire légèrement plier les genoux du garçon – un geste qui se voulait à moitié taquin.

— Tu es un insupportable idiot. Moi qui commençais à me dire que tu étais un idiot supportable.

Tad, Zane et Godfrey éclatèrent de rire.

Ils entrèrent dans la salle des banquets, une pièce au plafond voûté avec des murs en verre du sol au plafond, à travers lesquels le soleil d'après-midi brillait avec éclat. Toute la cour s'y trouvait réunie, et Jommy donna un coup de coude à Tad, puis à Zane, en remarquant la présence d'un certain nombre de jolies jeunes filles.

— Des filles ! s'exclama Zane juste assez fort pour que quelques nobles à proximité l'entendent, ce qui lui valut quelques regards curieux et quelques expressions amusées.

— Tiens-toi bien, le réprimanda Godfrey. Ce sont les meilleures jeunes filles du royaume, et vous n'êtes que des rustres mal éduqués.

— Des chevaliers rustres mal éduqués, tu veux dire ! De plus, rappelle-moi qui t'a aidé à passer cet examen de géométrie, hier ?

Godfrey prit un air légèrement embarrassé.

— D'accord, céda-t-il. Vous êtes des rustres bien éduqués.

— Des chevaliers rustres bien éduqués, rectifia Jommy.

Leur échange de plaisanteries prit fin lorsque les garçons arrivèrent à l'endroit où ils étaient censés attendre, à savoir au centre d'un cercle de grandes tables rondes, toutes bien chargées. Des serveurs attendaient à proximité pour éviter à la noblesse de Roldem et à ses invités d'honneur d'aller chercher leur propre nourriture et leurs propres boissons.

Lorsque la famille royale entra, tout le monde fit la révérence. Le roi rejoignit les trois invités d'honneur et fit signe au maître de cérémonie, qui frappa alors le sol de son bâton.

— Leurs Majestés vous souhaitent la bienvenue !

Aussitôt, les serveurs commencèrent à remplir verres et assiettes. On avait recommandé aux garçons de ne prendre ni nourriture ni boisson tant qu'ils seraient en compagnie du roi. Tad et Jommy attendirent donc, tandis que Zane regardait les tables se vider rapidement avec une inquiétude mal dissimulée.

— Votre modestie vous honore, jeune homme, déclara le roi, mais il ne faut jamais contredire un roi en public lorsqu'il distribue une récompense.

Jommy rougit.

— Je vous présente mes plus plates excuses, Majesté.

Le roi fit un geste de la main droite, et un page apparut avec un plateau sur lequel se trouvaient trois petites bourses.

— Le titre que nous vous avons octroyé est assorti d'une petite



propriété qui vous rapportera un modeste revenu annuel. Voici le paiement de cette année.

Le roi Carol regarda d'un air interrogateur un fonctionnaire qui se tenait juste à côté, et celui-ci répondit :

— La somme est de cent souverains, Majesté.

Le roi hocha la tête, prit une bourse et la tendit à Jommy, puis donna les deux autres à Tad et à Zane.

— Vous pourrez vous procurer votre revenu annuel auprès du trésor royal, chaque année à cette même date.

Les garçons en restèrent sans voix. Une centaine de souverains roldemois valait plus de trois cents pièces d'or dans le val des Rêves où ils avaient été élevés. Il s'agissait d'un revenu équivalent à celui de Miller Hodover de la Ville du Port des Étoiles, l'homme le plus riche que Tad et Zane aient jamais connu. Quant à Jommy, il n'avait jamais rencontré quelqu'un qui gagne une telle somme par an. Tous les trois eurent la même pensée au même moment : ils étaient riches !

— Allez profiter de la fête, leur conseilla le roi. Ce soir, vous rentrerez à l'université et, si je ne m'abuse, les titres de noblesse et les richesses n'impressionnent guère les moines.

Les garçons s'inclinèrent et reculèrent d'un pas, puis ils tournèrent les talons et s'enfoncèrent parmi la foule. Servan et Godfrey les rejoignirent, ainsi que Grandy.

— Grandprey ? fit Tad.

Grandy haussa les épaules.

— C'était le nom du grand-père de ma mère. On ne m'a pas demandé mon avis.

Jommy fit semblant de faire la révérence.

— Votre Altesse.

— Messire Jommy, répliqua Grandy d'un ton taquin.

— Puisqu'on parle de noms, intervint Servan, quelle sorte de nom est-ce là, « Jommy » ?

Jommy haussa les épaules.

— C'est un petit nom qu'on m'a donné dans ma famille. En réalité, je m'appelle Jonathan, mais le plus jeune de mes grands frères n'était qu'un bébé quand je suis né et il n'arrivait pas à le prononcer. Il disait « Jommy », et ça m'est resté. Personne ne m'appelle Jonathan.

Des pages leur apportèrent à manger, et chacun se servit une pleine assiette et une chope de bière.

— Profitez-en bien, dit Servan, car, au coucher du soleil, nous retournerons aux bons soins des frères de La-timsa.

— C'est vrai, reconnut Tad, mais, en attendant, nous avons de quoi manger, de quoi boire et de jolies jeunes filles à courtiser.

Jommy releva brusquement la tête comme un daim surpris par un chasseur.

— Des filles ! s'exclama-t-il en jetant un coup d'œil à la ronde. Que je sois pendu, en plus, je suis un chevalier, maintenant !

Les cinq autres garçons se mirent à rire.

— Ce matin encore, je n'étais qu'un petit paysan qui n'avait rien à offrir, et me voilà devenu un jeune et beau chevalier à l'avenir prometteur, qui se trouve être un ami proche d'un prince. Si vous voulez bien m'excuser, bande de voyous, je vais voir combien de filles je peux impressionner avant qu'on nous ramène à l'université.

— C'est « messire voyou » pour toi, répliqua Tad, ce qui ne l'empêcha pas de tendre à un page son assiette, à laquelle il avait à peine touché.

Zane commença à engloutir le contenu de la sienne.

— Je vous rattrape dans une seconde ! s'écria-t-il, la bouche pleine.

Il avala sa dernière bouchée et se dépêcha de rejoindre ses frères adoptifs. Godfrey jeta un coup d'œil à Grandy et à Servan.

— Puissent les dieux protéger les filles de Roldem.

— Tu as connu ces filles-là toute ta vie, Godfrey, pouffa Servan. C'est pour ces garçons qu'il faut trembler.

Grandy éclata de rire.

# 15

## Le Blanc

Valko leva son épée.

Au loin, debout derrière le parapet du château familial, son père lui rendit son salut, celui dû à un fils survivant de retour de son entraînement. Le jeune homme chevauchait en compagnie de Hirea. L'entraînement étant terminé, il avait simplement informé le fils des Camareen qu'il allait voyager avec lui jusqu'au domaine de son père avant de poursuivre sa route jusqu'à son propre foyer, Talidan, une ville proche des montagnes à l'est. Les deux serviteurs de l'instructeur voyageaient à distance respectable derrière les deux hommes.

— L'heure est venue de parler sans détours, jeune Valko, annonça Hirea.

— Nous allons enfin avoir cette conversation que vous m'avez promise cet après-midi-là, sur le terrain d'entraînement ? répliqua le jeune homme. Celle que j'ai attendue en vain ?

— Telle est la nature du temps et des circonstances, rétorqua le vieux professeur. Je n'ai pas grand-chose à dire, ton père t'en dira bien davantage. Pour l'heure, permets-moi de t'apprendre que ta mère t'a caché des choses pour t'empêcher de vous trahir tous les deux avant ce jour. Nous nous sommes rencontrés, elle et moi, et c'est une femelle remarquable. Voici donc ce que nous avons besoin de te faire connaître : tout ce que ta mère t'a appris est vrai. Tout ce qu'on t'a montré depuis que tu es sorti de ta Cachette est faux.

Valko tourna brusquement la tête pour regarder fixement le vieil homme.

— Comment... ?

— La soif de sang que nous éprouvons à certains moments, l'impulsion de tuer nos jeunes, tout cela est faux. Tout cela nous a été imposé, ce n'est pas la véritable voie des Dasatis.

Valko en resta bouche bée. Pas étonnant que le vieux guerrier n'ait pas été capable de lui dire ça dans un endroit public. Son cœur se mit à battre la chamade.

— Bientôt, ton père t'en dira plus. Ne parle de tout ceci à personne et ne me pose pas de questions, ajouta le vieux professeur. C'est ici que nos chemins se séparent, mais crois-moi sur parole quand

je te dis que la journée qui s'annonce sera cruciale pour ta survie. Quand nous nous reverrons, tu comprendras pourquoi je suis resté aussi circonspect.

Il agita la main en direction du château au loin pour saluer le père de Valko. Puis, juché sur son varnin, il tourna le dos à l'embranchement qui menait au domaine et fit signe à ses deux serviteurs de le suivre.

Resté seul, Valko les regarda s'éloigner avec une certaine perplexité. Il repensa aux choses terribles qu'Hirea venait de dire. « *La journée qui s'annonce sera cruciale pour ta survie...* » Il se demanda ce que cela signifiait. Certes, un fils survivant, de retour de son entraînement, risquait de représenter une menace pour son père. Aruke n'avait sans doute plus affronté d'adversaire aussi dangereux que Valko depuis quelques années. Mais le jeune guerrier savait également que son père était sûrement le plus formidable ennemi qu'il puisse affronter dans l'immédiat. Hirea avait été un bon instructeur, mais il n'était plus dans la fleur de l'âge, alors qu'Aruke restait un redoutable bretteur.

Valko continua à cheminer d'un pas tranquille car il ne souhaitait pas paraître trop impatient. En arrivant devant les portes du château, il nota qu'elles étaient grandes ouvertes en prévision de son retour. Il apprécia le geste. D'ordinaire, on n'ouvrait qu'une seule porte pour un unique cavalier.

En entrant dans la cour d'honneur, il vit que son père le contemplait depuis son balcon. Un inférieur, l'intendant du domaine, s'approcha du jeune guerrier, les yeux baissés.

— Maître Valko, votre père souhaite que vous vous retiriez dans vos appartements pour vous reposer. Il vous verra après votre dîner dans son salon privé.

— Je ne dîne pas avec lui ce soir ? s'étonna Valko en mettant pied à terre.

— Non, maître, répondit l'homme avec un léger mouvement de recul, comme s'il s'attendait à être puni pour avoir délivré ce que l'on pouvait considérer comme une mauvaise nouvelle. Il a d'autres préoccupations pour le moment, mais il souhaite vous voir dès que les circonstances le permettront. On vous apportera votre repas dans votre chambre.

Valko décida de ne pas poursuivre cette discussion. Mais il n'aimait pas la perspective de dîner seul. Le temps passé en compagnie des neuf guerriers survivants durant son entraînement lui avait donné le goût de la compagnie, chose qui lui avait manqué pendant la plus grande partie de son enfance.

Il laissa les inférieurs emmener sa monture à l'écurie et rentra d'un pas lent dans le grand château de son père. Comme tout ce qui

était dasati, le style architectural s'imprégnait du postulat grandeur égal puissance. En conséquence, de nombreux ajouts avaient été apportés à l'édifice au fil des ans. La muraille avait été prolongée et l'on avait construit des logements supplémentaires pour les serviteurs et les inférieurs, ainsi que pour les cavaliers du Sadharin lorsqu'ils logeaient au château. Tout cela avait créé une position difficile à défendre. En franchissant la porte à double battant qui surplombait la cour d'honneur, Valko s'aperçut qu'au moins trois solutions, si ce n'est plus, lui venaient à l'esprit pour assiéger et s'emparer du château de son père.

Il décida que, lorsque viendrait son tour de gouverner, il ferait corriger ces omissions et ces faiblesses d'architecture.

En traversant les vastes salles, il ne vit, partout où il posait les yeux, que des éléments de décoration dasatis traditionnels : d'imposantes colonnes dénuées de grâce et des murs lisses, aux pierres ajustées avec précision, qui s'étiraient à perte de vue, ce qui signifiait que ces murs présentaient de nombreux angles morts, par manque de meurtrières. Il ne serait en aucun cas facile de s'emparer de ce vieux château, mais ça n'était pas non plus du domaine de l'impossible. Tout en gravissant l'escalier qui menait aux appartements familiaux, Valko songea que le mieux qu'il aurait à faire serait, tout simplement, de poster davantage de gardes et de sentinelles à des endroits stratégiques.

Lorsqu'il arriva à ses appartements, il se demanda si tous les fils considéraient le château de leur père à la fois comme un refuge et un trophée dont on pouvait s'emparer. Dès qu'il ouvrit la porte, il se rendit compte que son père avait fait remettre les lieux à neuf. Le simple lit dans lequel il avait dormi la dernière fois avait été remplacé par une vaste couche, recouverte d'une pile de fourrures, qui trônait au centre de la pièce. Un coffre en bois noir joliment sculpté remplaçait la malle ordinaire dans laquelle il avait rangé son armure lors de son dernier séjour. D'ailleurs, il n'aurait plus besoin de la ranger puisqu'il disposait à présent d'un mannequin sur laquelle la poser. Des tapisseries chamarrées ornaient les murs, ce qui rendait les lieux plus chaleureux à la fois pour le corps et pour l'œil.

Des inférieurs accoururent pour aider le jeune guerrier à retirer son armure, tandis que d'autres lui apportaient un grand baquet pour son bain. Tout en se déshabillant rapidement, Valko s'aperçut qu'il était fatigué, qu'il avait des courbatures et donc bien besoin de ce bain.

Après qu'il se fut glissé dans l'eau chaude, les serviteurs commencèrent aussitôt à lui appliquer des onguents parfumés dans les cheveux et à lui laver le corps avec des linges doux. Valko n'avait encore jamais reçu un traitement aussi luxueux et il ne savait pas très

bien comment réagir.

Après le bain, on lui présenta une sélection de robes richement décorées. Il en choisit une bleu foncé avec des passepoils blancs et des broderies abstraites au fil d'or qu'il trouva très agréables à regarder.

Tandis qu'on emportait le baquet, on lui apporta son repas sur une grande table portée par quatre inférieurs mâles. Valko découvrit une grande variété de mets ainsi que plusieurs sortes de vins et de bières.

Affamé par sa longue chevauchée, il s'y attaqua de bon cœur. Pendant qu'il mangeait, les serviteurs se retirèrent en le laissant seul avec une domestique, une jeune femelle d'une beauté inhabituelle, qui attendit patiemment en silence qu'il termine son repas. Puis, lorsque ce fut fait, elle déclara doucement :

— Je suis là pour le bon plaisir de mon jeune maître. On m'a donné l'ordre de ne pas me déclarer, si bien que, si je conçois un enfant, celui-ci n'aura pas le droit de faire valoir son lien de parenté.

Valko dévisagea la jeune femme. Il avait très envie de s'accoupler avec elle, mais l'étrange attitude de son père et l'avertissement d'Hirea pesaient sur son esprit.

— Pas ce soir... comment tu t'appelles ? finit-il par déclarer.

— Naila, monseigneur.

— Je ferai peut-être appel à toi demain soir mais, pour l'instant, j'ai surtout besoin de repos.

— Il en sera fait selon les désirs du jeune seigneur. (Elle s'inclina, puis demanda :) Souhaitez-vous que je m'en aille ou que je reste ?

— Je n'ai pas tout à fait fini de manger. Reste et parle-moi de la maison de mon père. Que s'est-il passé en mon absence ?

— Je ne suis pas sûre d'être la mieux placée pour vous en parler.

— Sans doute, répondit Valko en faisant signe à la jeune fille de s'asseoir à côté de lui. Mais, en attendant, je préférerais l'entendre de ta bouche. Tu as des yeux pour voir et des oreilles pour entendre. Qu'as-tu remarqué pendant mon absence ?

Ne sachant pas vraiment comment répondre à cela, l'inférieure commença à dresser une longue litanie composée de ragots, de rumeurs et de spéculations que Valko trouva inoffensifs et ennuyeux pour la plupart. Mais, à plusieurs reprises, elle mentionna des choses qui soulevèrent sa curiosité. Il lui posa donc plusieurs questions grâce auxquelles elle lui fournit quelques informations utiles.

À bien y réfléchir, il s'agissait sûrement d'une rencontre bien plus profitable qu'un simple accouplement. Valko ignore son corps qui lui demandait de prendre cette fille et continua à poser des questions jusque tard dans la nuit, bien après la fin de son repas.

On frappa à la porte au milieu de la nuit. Jommy fut le premier à

émerger, au moment où la porte s'ouvrait sur frère Kynan.

— Habillez-vous en silence, ordonna-t-il aux trois jeunes gens.

Le temps d'enfiler leurs vêtements, ils retrouvèrent Tad, Zane et Grandy qui attendaient dans le couloir sous le regard vigilant du moine. Ce dernier posa l'index sur ses lèvres, puis fit signe aux six étudiants de le suivre.

Ils réussirent à atteindre leur destination, le bureau du surveillant, sans souffler un mot. Mais, une fois qu'ils eurent franchi la porte, Godfrey ne put plus se retenir :

— Quelle heure est-il ? chuchota-t-il à Servan.

Ce dernier écarquilla légèrement les yeux en guise d'avertissement, mais ce fut une autre voix au sein de la pièce obscure qui répondit :

— Minuit passé de une heure, je dirais.

Le père Elias ouvrit les volets d'une lanterne sourde et dévoila sa présence derrière le bureau du surveillant.

— Attendez dehors, frère, je vous prie, ordonna-t-il à frère Kynan. L'intéressé hocha la tête et quitta la pièce. L'abbé se leva.

— D'après ce qu'on m'a raconté, il semblerait que vous ayez réglé vos différends, tous les six. Est-ce vrai ?

Jommy échangea un regard avec Servan et hocha la tête.

— En effet, mon père, dit Servan. Nous sommes parvenus à une forme... d'entente.

— Bien. J'espérais de l'amitié, mais je me contenterai d'une trêve respectueuse. Maintenant, sachez que, si vous êtes là, c'est pour me permettre de vous dire au revoir.

Les garçons se regardèrent.

— Vous partez, mon père ? demanda Jommy.

— Non, vous partez, répliqua l'abbé. Je ne puis vous dire certaines choses, mais sachez au moins ceci :

» Vous êtes tous les six des chevaliers de la Cour roldemoise, ce qui implique certains devoirs, en plus des privilèges liés à votre rang.

» Vous êtes également six jeunes gens talentueux à l'avenir prometteur.

» Vous en particulier, mon prince, ajouta-t-il à l'adresse de Grandy, avez une responsabilité et des devoirs plus grands encore.

Jommy commença à se sentir mal à l'aise. Cela n'échappa pas à l'abbé, qui sourit.

— Ne craignez rien, jeune Jonathan. J'ai discuté de votre avenir avec Turgan Bey. Il a approuvé votre prochaine mission.

En entendant le mot « mission », Jommy, Tad et Zane se raidirent. L'abbé n'avait pas exactement dit que ces instructions provenaient du Conclave, mais c'était tout comme.

— Vous allez tous servir dans l'armée quelque temps.

Les six étudiants affichèrent tous la même incrédulité à des degrés divers.

— « L'armée » ? répéta Grandy.

— Votre père a déjà deux fils dans la marine, jeune prince. Roldem a besoin de généraux autant que d'amiraux, et vous avez bien réussi. (Il se tourna cette fois vers Jommy, Tad et Zane.) Vous trois avez été particulièrement brillants, compte tenu du court laps de temps que vous avez passé parmi nous et en dépit de votre manque d'éducation préalable.

» Il n'était pas nécessaire pour nous de vous transformer en érudits, mais simplement de faire en sorte que vous soyez un peu plus raffinés en partant que vous l'étiez à l'arrivée. Votre entraînement militaire aura le même but et vous permettra d'apprendre l'état d'esprit de l'armée et comment reconnaître le véritable commandement.

» Dans ce dessein, vous allez être mandatés en tant que sous-lieutenants dans la Première Armée, celle des Hommes du roi. Un chariot vous attend dehors pour vous conduire au port. Vous y trouverez un navire qui vous emmènera à Inaska. Il semblerait qu'un de ces barons brigands de Bastion-de-Bardac ait envahi Aranor afin de profiter de la situation quelque peu chaotique là-bas depuis que Roldem a annexé Olasko.

» Vous allez être de bons jeunes officiers et aider le général Bertrand à repousser ces assaillants de l'autre côté de la frontière. (Il les salua d'un signe de tête.) Puisse La-timsa vous protéger. Longue vie à Roldem.

— Longue vie à Roldem, répondirent Servan, Godfrey et Grandy.

Les trois garçons de l'île du Sorcier joignirent faiblement leurs voix à celles de leurs camarades à la toute fin de ce répons.

Frère Kynan les attendait dans le couloir. Il les conduisit jusqu'à la cour d'écurie, où se trouvait un chariot prêt à les emmener au port.

— Et nos affaires ? s'inquiéta Servan.

— L'armée vous donnera tout ce dont vous aurez besoin, répliqua le moine taciturne.

Lorsque les six garçons furent installés dans le chariot, il fit signe au conducteur de se mettre en route.

Pug se réveilla en sursaut dans sa petite chambre sur l'arrière du magasin de Kastor. Quelque chose était différent : cela se passait-il dehors ? Pourtant, il n'entendait aucun bruit qui aurait pu le réveiller. Il faisait noir, et personne d'autre n'avait bougé, sauf Bek qui s'agitait de temps à autre dans son sommeil, à cause de rêves dont il ne se souvenait jamais.

Puis Pug s'aperçut que la différence qu'il percevait ne provenait



pas de l'extérieur, mais de l'intérieur de son être. Il avait changé. Il se leva pour aller regarder par la fenêtre.

Tout à coup, il voyait ce monde comme un Dasati l'aurait vu ! Il n'avait pas de mot pour décrire ce qu'il ressentait. Les couleurs, qui allaient au-delà du spectre du violet et du rouge, étaient devenues visibles sous la forme d'énergies chatoyantes d'une beauté à couper le souffle.

Dans le ciel nocturne, il découvrit des étoiles invisibles pour un œil humain, leur présence révélée par des énergies qu'aucun homme de Midkemia ne saurait appréhender. Elles n'émettaient pas de lumière, mais il pouvait voir leur chaleur, malgré une distance si impressionnante qu'il était impossible de la chiffrer.

Brusquement, une voix s'éleva derrière lui.

— Stupéfiant, n'est-ce pas ?

Pug n'avait pas entendu Ralan Bek se réveiller et encore moins se lever pour le rejoindre. Le fait de ne plus pouvoir détecter la présence du jeune homme perturba Pug. Cependant, il dissimula sa surprise en répondant :

— Oui, c'est stupéfiant.

— Je ne retournerai pas là-bas, annonça le jeune guerrier.

— Où ça ?

— Sur notre monde, Midkemia. Je... n'y ai pas ma place.

— Ta place est ici ?

Pendant un moment, Bek contempla le ciel sans répondre.

— Non plus, finit-il par lâcher. J'appartiens au prochain monde, celui où nous devons nous rendre.

— Comment le sais-tu ? demanda Pug.

— Je ne sais pas, répondit Bek. Je le sais, c'est tout.

Pug se tut et continua à dévisager Bek pendant quelques instants. Puis il retourna s'allonger sur son matelas. Étendu là dans le noir tandis que Bek regardait par la fenêtre, Pug réfléchit à son plan complètement fou. Il savait que c'était le sien parce que tous ces messages qu'il recevait étaient écrits de sa propre main. Depuis près de cinquante ans, aucun d'eux ne lui avait donné de mauvais conseils.

Parfois, il s'étonnait de son propre style énigmatique et du peu d'informations que contenaient ses messages en dehors d'une simple injonction ou d'une instruction. Mais sans doute à l'avenir aurait-il une bonne raison d'être énigmatique, même si cela le frustrait maintenant. Il éprouva l'envie de gémir à voix haute. Les paradoxes temporels lui faisaient tourner la tête.

Il resta au lit jusqu'à l'aube à se débattre avec une centaine de doutes et une centaine d'autres démons de l'esprit.

Valko se réveilla en un clin d'œil. Quelqu'un parlait, d'une voix

douce qui n'avait rien de menaçant. Il se retourna et découvrit qu'il s'agissait de Naila. Elle ne l'avait pas quitté depuis leur conversation. Elle s'était allongée à côté de lui tandis qu'il s'endormait, en le prenant dans ses bras comme l'avait fait sa mère lorsqu'il était enfant. Il avait d'ailleurs trouvé cette expérience étonnamment agréable et rassurante.

— Votre père veut vous voir, lui dit-elle doucement.

Il enfila sa robe et la suivit jusqu'à la porte qui conduisait au salon privé de son père. Elle frappa une fois puis, sans demander la permission de Valko, s'éloigna d'un pas pressé, comme si on lui en avait donné l'ordre au préalable.

La porte s'ouvrit, mais c'était un inconnu qui attendait là, et non son père. Par réflexe, Valko porta la main à sa taille, mais son armure et ses armes ornaient un mannequin dans ses appartements. Il allait mourir si cet homme s'avérait être un ennemi.

Cependant, l'inconnu à la porte ne fit aucun geste menaçant. Il fit simplement signe à Valko d'entrer en disant :

— Votre père vous attend.

Valko savait qu'il n'avait pas d'autre choix que d'entrer. S'il était destiné à mourir en cet instant, il n'avait de toute façon aucun moyen de repousser l'inévitable.

À l'intérieur de la pièce secrète, quatre chaises avaient été disposées en demi-cercle face à une autre chaise. Trois d'entre elles étaient occupées. Aruke avait pris place sur celle qui faisait directement face à la chaise solitaire. À côté de lui se trouvait un homme vêtu de la tenue des prêtres de la Mort. D'après ses marques, Valko songea qu'il devait s'agir d'un haut dignitaire. De l'autre côté d'Aruke était assis Hirea, qui esquissa l'ombre d'un sourire en voyant son élève trahir sa surprise. Enfin, l'homme à la porte lui était totalement inconnu, mais il était vêtu tel un guerrier, comme Aruke. Il portait armure et épée.

— Assieds-toi, ordonna son père en désignant la chaise vide en face de lui.

Valko obéit tout en gardant le silence. L'autre guerrier prit place sur la dernière chaise, et Aruke reprit la parole :

— Tu es à un tournant de ta vie, mon fils. (Il sortit lentement son épée de son fourreau et la posa en travers de ses genoux.) Ce soir, l'un de nous va mourir.

Valko se leva d'un bond et souleva la chaise, prêt à s'en servir comme d'une arme en dernier recours. Mais le prêtre de la Mort fit un geste de la main, et Valko sentit brusquement toute sa force désertir son corps petit à petit. En quelques secondes, il se retrouva incapable de tenir la chaise, qui lui échappa des mains. Un nouveau geste du prêtre lui rendit sa force de manière tout aussi progressive.

— Si nous souhaitions ta mort, tu ne pourrais nous résister, jeune guerrier. Mais sache, en toute sincérité, que notre plus grand désir est de te voir vivre.

— Comment est-ce possible ? demanda Valko en s'appuyant contre le dossier de la chaise renversée le temps que sa force lui revienne complètement. Mon père a dit que l'un d'entre nous va mourir cette nuit. Il ne peut vouloir dire qu'il sent le poids des ans et souhaite une mort honorable aussi tôt.

— Si, c'est exactement ce qu'il veut dire, répondit le prêtre de la Mort.

De nouveau, Aruke fit signe à Valko de s'asseoir. À contrecœur, le jeune combattant obéit.

— Ce que tu vas entendre ici ce soir a commencé il y a des siècles, annonça-t-il. Un jour qui ressemblait assez à celui-ci, l'un de mes nombreux arrière-grands-pères fut amené devant son père dans cette même pièce où quatre hommes se trouvaient assis, exactement comme ce soir. On lui dit des choses qu'il eut du mal à croire, et pourtant, quand la nuit laissa place à l'aube, il vivait encore et croyait pleinement tout ce qu'on venait de lui apprendre. Il en va ainsi depuis des générations car, enfoui au cœur de l'histoire des Camareen, se trouve un secret. C'est ce secret que tu vas porter en toi pendant des décennies ou que tu emporteras dans ta tombe cette nuit.

» Je me suis assis à ta place, il y a bien des années, comme mon père et son père avant lui l'avaient fait. Nous nous sommes assis, nous avons écouté, nous avons eu du mal à croire ce que nous entendions mais, quand tout fut dit, nous avons fini par comprendre. Et, quand nous avons compris, nos vies ont été transformées à jamais.

» Qui plus est, chacun d'entre nous a fait le serment et a entrepris un voyage, depuis cet ancêtre jusqu'à moi. Mon voyage dure encore aujourd'hui.

— Un « voyage » ? répéta Valko. Où ça ?

— Vers un endroit au sein de l'âme, répondit le prêtre de la Mort.

Valko se mit aussitôt à réfléchir. Sa mère lui avait dit de se méfier des prêtres de la Mort, car Son Obscurité les tenait en très haute estime, juste après le TeKarana. En tant que tels, ils pouvaient décréter que tout comportement déviant de la norme était blasphématoire et, de ce fait, passible de mort immédiate. Mais sa mère lui avait dit que, la plupart du temps, les accusations d'hérésie qu'ils portaient avaient davantage à voir avec la propriété, le rang, une vieille dette de sang ou une femme permettant une alliance avantageuse plutôt qu'avec la doctrine.

Le prêtre de la Mort dut lire quelque chose sur le visage de Valko, car il ajouta :

— Je sais que ta mère t'a dit de te méfier des membres de ma

confrérie. Mais il te faut mettre de côté ce que tu crois savoir pour apprendre.

— Comment savez-vous ce que m'a dit ma mère ? s'inquiéta Valko.

Aruke se mit à rire.

— Parce que ta mère est l'une d'entre nous et que, si elle le pouvait, elle serait assise sur la cinquième chaise. Elle est avec nous par la pensée, sinon par le corps.

Valko ne comprenait pas, mais il savait au fond de lui qu'au cours des quelques minutes qui allaient suivre sa vie allait se jouer.

Aruke regarda d'abord d'un côté, puis de l'autre. Lorsque les trois hommes qui l'accompagnaient eurent tous hoché la tête, il reprit la parole :

— Mon fils, bien avant ta conception, des plans furent mis au point afin de créer quelqu'un comme toi. (Valko s'étonna du choix du mot « créer », mais il préféra garder le silence.) Comme mon père avant moi, je fus élevé dans une seule intention, une intention qui, je l'espère, sera atteinte cette nuit. (Il se tut, soit pour voir si son fils avait un commentaire à faire ou des questions à poser, soit, tout simplement, pour mettre de l'ordre dans ses pensées.)

» De deux choses l'une : ou tu comprendras ce que je m'apprête à te dire, ou tu ne le comprendras pas. Mais notre avenir à tous deux repose sur ta compréhension de la chose : tout ce que tu connais de notre peuple, les Dasatis, est faux.

Cette fois, Valko ne put résister à l'envie de parler.

— « Faux » ? Qu'entendez-vous par là ? De quelle façon ?

— De toutes les façons, répondit son père.

Ce fut au tour du prêtre de la Mort d'intervenir.

— Je suis le père Juwon. Quand j'étais enfant, j'ai compris que ma vocation n'était pas de devenir un guerrier. Quand je me suis présenté au domaine de mon père, j'ai vaincu tous ceux qu'il avait envoyés pour me mettre à l'épreuve. Mais, après ma victoire, je suis parti en quête de l'abbaye la plus proche.

» J'ai étudié là jusqu'à atteindre le rang de lecteur, puis de diacre. Enfin, je fus ordonné prêtre, et me voici désormais le Haut Prêtre des terres de l'Ouest.

» Cependant, dès le départ, je savais que cette vocation ne me venait pas de Son Obscurité mais d'ailleurs.

Valko sentit ses cheveux se dresser sur sa nuque, car il était impossible qu'un prêtre de la Mort aussi haut placé puisse énoncer un tel blasphème, n'est-ce pas ? Ce genre de vocation n'avait pas d'autre source que Son Obscurité. C'était ce que tout le monde lui avait toujours dit... à l'exception de sa mère.

Valko ne souffla mot.

L'inconnu en armure fut le suivant à prendre la parole.

— Je suis Denob du Jadmundier. Je me suis entraîné avec ton père au côté d'Hirea. Le destin nous a choisis tous les trois pour devenir des frères, même si cela ne nous a pas sauté aux yeux au début, ajouta-t-il en regardant Hirea.

— J'ai vu en toi, jeune Valko, intervint le vieil instructeur, et plus profondément que tu le penses. J'ai également parlé à ta mère, qui m'a dit ce que je devais chercher en toi. Je ne t'ai trouvé aucune lacune.

— Quand nous nous sommes battus et que je vous ai vaincu à mains nues, pourquoi cette mascarade ? s'écria Valko. Pourquoi avez-vous fait comme si vous ne connaissiez pas ma mère avant de me dire qu'elle était une sorcière de Sang ?

Hirea sourit.

— As-tu réfléchi à ce que je t'ai dit ce jour-là ?

— Oui, en effet, répondit Valko.

— Es-tu parvenu à une conclusion ? s'enquit le prêtre de la Mort.

Valko garda le silence pendant quelques instants. Puis :

— Je crois que ma mère est une sorcière de Sang, répondit-il à voix basse.

— Dans ce cas, tu as fait le premier pas, annonça son père. Quand ta mère et moi nous sommes accouplés, il avait été décidé bien avant notre rencontre que nous concevrions ensemble un enfant spécial. On a fait s'accoupler des générations de Dasatis, et leur progéniture à son tour, afin qu'un jour tu puisses t'asseoir sur cette chaise.

— Les augures et les présages nous ont tous amenés sur ce chemin voilà des années, renchérit le père Juwon. (Il se pencha en avant pour regarder Valko droit dans les yeux, un geste qui aurait été interprété comme un défi dans n'importe quelle autre circonstance.) Tu es cet enfant spécial, et la prophétie est en marche.

— Quelle « prophétie » ? s'enquit Valko.

Le prêtre de la Mort se redressa et se lança dans son explication comme s'il s'agissait d'une vieille liturgie familière.

— Au début, il y avait un équilibre, au sein duquel tout résidait. Il y avait le plaisir et la douleur, l'espoir et le désespoir, la victoire et la défaite, le commencement et la fin. Et, dans cet équilibre, toutes choses vivaient, se reproduisaient et mouraient, et l'ordre des choses progressait comme il se devait.

» Mais, un jour, un conflit éclata. Au terme de batailles épiques et d'horribles sacrifices, l'équilibre fut détruit.

— Je ne comprends pas, dit Valko. De quel équilibre parlez-vous ?

— De l'équilibre entre le Bien et le Mal, répondit le prêtre de la Mort.

Valko battit des paupières.

— Je ne comprends pas ces mots.

— Ces mots se sont perdus parce que les concepts fondamentaux qu'ils véhiculent ont disparu, expliqua Aruke. Pourquoi crois-tu que les soignants ont envie de s'occuper des autres ?

Valko haussa les épaules.

— Ils sont faibles. Ils sont...

Il laissa sa phrase en suspens car, en vérité, il ne comprenait pas pourquoi les soignants choisissaient de mener cette vie-là.

— Pourquoi des êtres sains d'esprit choisiraient-ils une vie de servitude au contact de gens qui les méprisent ? demanda Hirea. Ils pourraient aussi bien devenir colporteurs, facilitateurs ou effecteurs. Mais ils préfèrent choisir un métier qui, bien qu'utile, leur vaut d'être perpétuellement méprisés. Pourquoi ?

Une fois encore, Valko ne put avancer de raison. Il éprouvait juste le sentiment très fort que quelque chose n'allait pas.

— Ils acceptent de subir cela parce que ce sont des hommes et des femmes emplis de bonté, expliqua le père Juwon. Ils sont bons parce qu'ils choisissent d'aider les autres, juste pour la satisfaction de guérir, d'aider, de réparer des dommages et de faire passer les besoins des autres avant les leurs.

— Je ne comprends pas, répéta Valko sur un ton, non pas de défi, mais songeur, comme s'il souhaitait réellement appréhender ce qu'on lui disait. Tout au fond de lui, il savait dans tous les cas qu'il commençait à comprendre.

— Autrefois, reprit le prêtre de la Mort, il existait deux impulsions motrices au sein de chaque homme, de chaque femme et de chaque enfant. La première était de suivre nos désirs, de tuer pour s'emparer de ce que l'on voulait, de vivre et de prendre sans se soucier des autres. Cette vie-là impliquait qu'il ne pouvait y avoir de progrès ou de croissance, ce n'étaient qu'interminables conflits et bains de sang.

— Mais ça a toujours été comme ça ! protesta Valko.

— Non ! répondit Aruke à son fils. Tous les quatre, nous sommes la preuve vivante qu'il n'en a pas toujours été ainsi. Chacun d'entre nous serait prêt à mourir pour les autres.

— Mais pourquoi ? se récria Valko. C'est un Jadmundier, rappela-t-il en désignant Denob. Hirea appartient au Fléau et lui, ajouta-t-il en indiquant le père Juwon, est un prêtre de la Mort. Vous n'avez ni lien ni obligation les uns envers les autres, il n'existe aucune alliance ni aucun pacte entre vos ordres respectifs.

— C'est faux, rétorqua son père. Certes, le Fléau est susceptible de se battre en compagnie du Sadharin, ou contre le Jadmundier, mais cela ne nous empêche pas d'être comme des frères tous les trois.

— C'est parce que nous obéissons à la seconde impulsion motrice, reprit le père Juwon. Il s'agit du besoin de se serrer les coudes, de partager nos fardeaux et de s'entraider. C'est précisément le concept que notre société méprise à l'heure actuelle. Pourtant, certains d'entre nous ressentent encore cette impulsion, sinon personne ne deviendrait un soignant ou un facilitateur. Pourquoi choisir une vie qui ne vous apporte que haine et mépris ?

Valko prit un air vaincu.

— Je ne comprends pas.

— On appelle cela « l'égocentrisme éclairé », mon fils, dit Aruke. C'est pourquoi les guerriers peuvent mettre de côté leurs différends pour s'entraider, parce que tout le monde en profite. Tous les quatre, dans cette pièce, nous ne représentons qu'une petite partie d'un grand nombre qui a fini par comprendre que notre peuple s'est égaré en faisant fi de la seconde impulsion, celle de prendre soin des autres. Dans notre société, elle n'existe plus, sous sa forme la plus pure, qu'entre une mère et son enfant. Pense à la façon dont ta mère a veillé sur toi pendant toutes ces années dans ta Cachette et demande-toi pourquoi c'est le seul moment où nous autres Dasatis ressentons cet élan-là.

— Mais, tous les quatre, vous l'avez trouvé, cet élan ?

— Nous avons une vocation, expliqua Aruke. Nous servons un autre maître que Son Obscurité.

— Lequel ? s'écria Valko en se déplaçant sur le bord de son siège.

— Nous servons le Blanc, répondit Aruke.

Valko n'en crut pas ses oreilles. Le Blanc était un mythe que les mères utilisaient pour faire peur à leurs petits. Pourtant, ces quatre hommes, trois guerriers et un prêtre de la Mort, assis là devant lui, étaient en train de lui raconter qu'ils servaient un mythe.

Le silence s'éternisa.

— Tu ne dis rien, fit remarquer Aruke.

Valko choisit ses mots avec soin.

— Ce que ma mère m'a appris avant toute chose, c'est de tout remettre en question. (Il changea de position sur sa chaise comme s'il cherchait à se mettre à son aise tandis qu'il se débattait avec ces concepts si difficiles à appréhender.) Jusqu'à cet instant, si vous m'aviez posé la question, je vous aurais donné, je crois, la même réponse que n'importe quel guerrier dasati : le Blanc n'est qu'un mythe, une histoire concoctée par les prêtres de la Mort pour obliger leurs fidèles à marcher droit, ou une fable créée par les ancêtres du TeKarana pour étayer ses revendications – à savoir que sa lignée a été choisie par l'Obscur pour protéger le peuple de Son Obscurité de la lumière la plus crue. Ou peut-être est-ce un conte qui nous vient de

nos ancêtres et qui ne signifie rien.

» On raconte que le Blanc est un être qui rend fou les infidèles et qui pousse les faibles à commettre des actes irrationnels qui les marquent au point que tous les Dasatis peuvent voir qu'ils ont été contaminés. On prétend même que penser un peu trop longtemps au Blanc est dangereux. Pour moi, le Blanc a toujours été synonyme de folie.

» Jusqu'à ce soir, je n'aurais pas cru qu'une chose telle que le Blanc puisse vraiment exister. Pourtant, vous êtes assis là devant moi et vous venez de l'affirmer. Je devrais supposer que vous êtes fous tous les quatre de prétendre être au service d'une cause qui n'existe pas. Cependant, je n'ai rien vu d'irrationnel chez Hirea, ni chez vous, mon père.

» Je suis donc bien obligé de présumer que le Blanc est réel et que le monde n'est pas tel qu'on me l'a décrit.

Aruke se redressa, visiblement rayonnant de fierté. Il jeta un coup d'œil au père Juwon, qui reprit la parole :

— Voilà un bon raisonnement, jeune Valko. Présume donc que le Blanc est réel. Qu'est-il, à ton avis ?

Valko secoua la tête.

— Je doute de pouvoir hasarder ne serait-ce qu'une hypothèse.

— Il le faut, pourtant, ordonna son père.

— Le Blanc n'est pas un être vivant, commença lentement Valko, sinon il existerait davantage... d'histoires crédibles. Il y aurait des témoins, des déclarations, ce genre de choses. Il faudrait qu'il soit immortel, car cette légende perdure depuis des siècles. Je n'ai jamais entendu quiconque se vanter ne serait-ce que d'avoir connu quelqu'un ayant vu une manifestation du Blanc, donc, encore une fois, il ne peut s'agir d'une personne ou d'un être vivant. (Le père Juwon hocha la tête d'un air approbatif.)

» À partir de là, continua Valko, il doit s'agir de quelque chose d'abstrait. (Il regarda les quatre hommes.) Peut-être est-ce un ordre comme le Sadharin ou le Fléau.

Aruke acquiesça.

— C'est le cas, mais il est bien davantage encore.

Il regarda Hirea, qui intervint à son tour :

— Je t'ai beaucoup observé, jeune Valko, et je t'ai vu tuer. Pourtant, tu n'y prends aucun plaisir.

— Je... en effet, reconnut Valko en haussant les épaules. J'éprouve...

— Oui ? l'encouragea Denob.

— J'éprouve toujours un sentiment de... gâchis. Même quand je deviens enragé ou que j'éprouve l'envie de faire couler le sang, quand c'est terminé, je ressens... un vide. (Il regarda son père.) Le jeune



guerrier que j'ai combattu lors de ma mise à l'épreuve, le fils du seigneur Kesko... J'ai rencontré bien des guerriers qui auraient été vaincus par lui dans l'arène d'entraînement. C'est le hasard qui nous a fait nous affronter. S'il avait affronté quelqu'un d'autre, il servirait sa maison et le Sadharin en ce moment même. Sa mort est due au hasard, et le hasard... finit toujours par tout aplanir, n'est-ce pas ?

— Effectivement, acquiesça le père Juwon. À cause de lui, nous avons perdu nombre de très bons jeunes guerriers, tout en en gardant de moins bons en vie.

— C'est du gâchis, répéta Valko.

— Et c'est mal, ajouta Aruke. Si tu parviens à comprendre cela, alors je serai content de mourir cette nuit.

— Pourquoi avez-vous envie de mourir cette nuit ? demanda Valko. Pourquoi l'un de nous devrait-il mourir ? Est-ce à cause de ce... secret que vous protégez ? J'ai encore du mal à y croire mais, si vous dites que vous servez le Blanc, alors je le servirai avec vous. Vous avez beaucoup à m'apprendre, père, et de nombreuses années s'écouleront avant que je prenne votre tête.

— Non, tu dois la prendre cette nuit.

— Mais pourquoi ?

— Afin que, au lever du soleil, tu deviennes le nouveau seigneur des Camareen. Tu dois installer ta mère comme femelle régnante de cette maison et commencer à engendrer des fils. Ta mère choisira les femelles qui te donneront des fils puissants et bien placés.

» Il faut également que tu apprennes des choses que je ne puis t'enseigner. Ce sera à ta mère de le faire, car un grand changement est imminent. Il te faudra rester le seigneur des Camareen pendant de nombreuses années et réussir à appréhender pleinement ton destin.

— Quel est-il, ce destin ? demanda Valko. Écouter tout ceci et... y croire ?

— Ta mère t'expliquera tous les détails, répondit Aruke. Elle arrivera au château d'ici deux jours. Mais, avant de tirer ma révérence, je me réserve le plaisir de te dire ce que tu dois savoir.

» Tu vas bâtir une alliance telle qu'on n'en a jamais vu depuis l'ère de la Fondation. Toi, ou ton héritier, vous allez conduire cette alliance par-delà le pont des Étoiles jusqu'à Omadrabar. Là, vous accomplirez une chose encore inédite dans l'histoire des Dasatis.

» Vous allez prendre la tête du TeKarana. Vous devez détruire l'empire des Douze Mondes et sauver les Dasatis de Son Obscurité.

## Le nouveau seigneur

Aruke était prêt à mourir.

Valko protesta de nouveau.

— C'est du gâchis, une mort inutile.

— Tu es jeune, rétorqua le père Juwon. Tu es puissant, talentueux et perspicace en dépit de ton jeune âge, mais tu manques d'expérience.

— Écoute-les, recommanda Aruke, à genoux devant son fils. Le père Juwon restera au château en tant que « conseiller spirituel », et Hirea et Denob te rendront régulièrement visite. D'autres également se feront connaître.

» Mais c'est vers ta mère que tu devras toujours te tourner en premier lieu, et ensuite vers le père Juwon, car ils seront ton cœur et ton esprit jusqu'à ce que tu aies suffisamment mûri pour accomplir ton destin, mon fils. Il te faut devenir le seigneur en titre des Camareen, et non pas rester simplement le fils d'un homme. Il est vital que tu t'élèves rapidement dans la société et que tous te reconnaissent comme seigneur, car un grand conflit s'annonce, et il faut que tu sois prêt quand il se déclenchera. Ta mère dirigera très bien ce château. Mon plus grand regret est de ne l'avoir jamais eue à mes côtés lors de mon règne. Elle m'a appris plus que j'aurais cru pouvoir apprendre d'une femelle. Je regrette de ne pouvoir la revoir, mais je sais qu'avec elle et un prélat aussi puissant que le père Juwon comme conseiller spirituel, tu commenceras ton règne avec beaucoup de prestige et d'influence.

» Ils te guideront et te protégeront de ceux qui chercheront à t'écraser et de ceux qui souhaiteront te faire descendre de ton piédestal. (Il hocha la tête en regardant le père Juwon.)

» Je suis prêt.

Le père Juwon regarda son vieil ami, puis Valko, qui découvrit des larmes au bord de ses yeux. Qu'un prêtre de la Mort puisse afficher aussi ouvertement une marque de faiblesse acheva de le convaincre que tout ce qu'on lui avait dit était vrai – ou, du moins, qu'il s'agissait de la vérité telle que ces hommes la connaissaient.

— Nous sommes si loin de la lumière, nous qui servons le Blanc,

que nous n'avons même pas de nom à donner à Celui que nous désirons vénérer, déclara le Haut Prêtre des terres de l'Ouest. À une époque perdue dans les brumes du temps, cet être vivait, et nous prions pour que, quelque part, le Bien demeure, jusqu'au jour où nous pourrions le rendre à notre peuple égaré. Malgré notre ignorance, nous implorons la clémence de cet être pour notre frère et nous savons que ce sacrifice est tout ce qu'on peut exiger d'un homme. (Il se tourna vers Valko.) Fais en sorte que ce soit rapide, et fais-le avec honneur et respect.

Le seigneur des Camareen présenta son épée à son fils, poignée en avant. Valko prit l'arme en inspirant profondément. Puis, d'un geste vif, il l'abattit sous forme d'un coup de taille et trancha proprement la tête de son père.

Un sang orange jaillit comme une fontaine tandis que la tête d'Aruke allait rouler sur le sol et que son corps s'effondrait. Debout au-dessus du cadavre de son père, Valko sentit un sentiment de triomphe monter en lui, inspiré par des siècles d'éducation dasatie. Il était désormais le seigneur des Camareen ! Il était désormais... Puis un autre sentiment s'insinua en lui, une sensation obscure et froide au creux de son estomac, bien plus glaçante que le simple sentiment de gâchis qu'il avait ressenti auparavant en voyant quelqu'un mourir inutilement. Il s'agissait d'une chose qui parlait de solitude, une douleur sourde dans son cœur pour laquelle il n'avait pas de nom. Il regarda Juwon d'un air interrogateur.

— Cela s'appelle le « chagrin », répondit le prêtre de la Mort. Ce que tu ressens dans ton cœur s'appelle du chagrin.

Valko sentit les larmes lui monter aux yeux et un étai glacial se refermer sur son cœur.

— Ne me dites pas que c'est ce que vous cherchez à servir ? demanda-t-il aux trois hommes restants d'une voix rendue pâteuse par des émotions inconnues.

— Si, répondit Hirea en révélant à son tour la tristesse que lui causait la mort de son vieil ami. Mourir pour une noble cause n'amoindrit pas la perte, mon jeune ami. Ton père fut mon plus vieux compagnon et le seul frère de cœur que j'ai connu. Je penserai à lui chaque jour qu'il me reste à vivre.

Une unique larme dévala la joue de Valko.

— Je ne peux m'ouvrir à cela, dit-il.

Le père Juwon posa la main sur l'épaule du jeune seigneur.

— Il le faut, pourtant. C'est ce qui te sauvera, et ce qui sauvera notre peuple. Je sais combien c'est difficile à comprendre mais, le moment venu, tu y parviendras. Sache simplement que la tâche la plus difficile est à présent derrière toi.

— Pourquoi est-ce que je ressens un tel... chagrin ? demanda

Valko en contemplant le cadavre de cet homme qu'il avait à peine connu. Je... Il était un étranger pour moi.

— Il était ton père, répondit Denob. Autrefois, à une époque révolue, il t'aurait aimé autant que ta mère l'a fait.

— Est-ce possible ?

— C'est ce pour quoi nous nous battons, expliqua Juwon. Maintenant, allons annoncer à la maisonnée que tu es désormais le seigneur des Camareen. Ensuite, il nous faudra prévenir les cours du Sadharin et du Karana. Enfin, il faut préparer cette demeure pour l'arrivée de ta mère, car nous avons grand besoin d'elle ici, mon jeune ami.

Valko laissa l'épée de son père lui glisser entre les doigts, puis il acquiesça en contemplant le cadavre sans tête. Oui, plus que quiconque, c'était de sa mère dont il avait besoin à ses côtés.

Dans le lointain résonnaient à travers bois le bruit de lourds engins de siège tractés par des mules en haut d'une crête. Des charretiers faisaient claquer leurs fouets et criaient sur les animaux rebelles qui peinaient à hisser leurs fardeaux au sommet d'une piste qui n'avait jamais été prévue pour cet usage.

Le chariot qui transportait les six jeunes chevaliers de Roldem ne cessait de bringuebaler et de cahoter. On aurait qu'il rentrait dans le moindre caillou, la moindre branche morte et toutes les ornières du chemin, comme s'il tenait à ce que ses passagers soient complètement courbaturés et couverts d'ecchymoses à l'arrivée. À Roldem, les jeunes gens avaient embarqué à bord d'un cotre qui les avait conduits au port fluvial de Porte d'Olasko. De là, ils avaient pris une barge pour gagner la ville de Lointaines-Étendues, qui se nichait dans un triangle de terre situé à la confluence de deux fleuves, le Lor et l'Aran, qui formaient les frontières entre le duché d'Olasko, la principauté d'Aranor et les terres disputées au sud, que revendiquaient pas moins de six nations. Qualifier cette région de zone troublée était un euphémisme, d'autant que, depuis la destitution de Kaspar quelques années plus tôt, la situation s'était encore dégradée.

— Et voilà, jeunes officiers, vous êtes arrivés ! s'exclama le conducteur, un petit homme jovial du nom d'Alby, qui tirait constamment et énergiquement sur une pipe remplie du tabac le moins cher et le plus malodorant qu'on puisse trouver.

Ce joyeux personnage avait également l'agaçante manie de parler tout le temps sans écouter un mot de ce que disaient les garçons. Le prince Grandy lui avait pourtant ordonné à deux reprises d'arrêter de fumer ce tabac. Les garçons en avaient conclu, quelques minutes après le début de cette pénible épreuve, qu'Alby devait être sourd comme un pot.

À peine capables de bouger, ils réussirent tant bien que mal à sortir du chariot.

— Merci pour la balade, dit Jommy lorsqu'ils furent tous les six sur la terre ferme.

— Y a vraiment pas de quoi, mon jeune monsieur, répondit Alby sans se retourner.

— Vous nous entendez ? s'étonna Grandy.

— Bien entendu, mon jeune monsieur. Pourquoi ? Vous pensiez le contraire ?

— Parce que je vous ai ordonné d'arrêter de fumer cette herbe malodorante il y a de cela plusieurs heures.

Le vieil homme se retourna en souriant d'un air malicieux.

— Et je suis censé obéir à un bleu qui a le grade de sous-lieutenant ? Cette armée est dirigée par des généraux et des sergents, mon jeune monsieur. Vaut mieux que vous compreniez ça de suite. Passez une bonne journée.

Il fit claquer les rênes, et ses chevaux se remirent en route, laissant derrière eux six jeunes officiers courbaturés et agacés devant la tente de commandement.

— Nous devons nous présenter au général Bertrand, annonça Servan au garde.

— Bien, mon lieutenant, répondit le garde en disparaissant sous le vaste pavillon.

Quelques instants plus tard, un visage familier apparut entre les pans de la tente.

— Attendez une minute, les garçons, leur demanda Kaspar d'Olasko en souriant.

— Kaspar ! s'exclama Tad.

— Vous le connaissez ? s'étonna Godfrey.

— C'est l'ancien duc d'Olasko, expliqua Zane. Je me demande ce qu'il fait ici.

— J'imagine qu'on le découvrira très vite, répondit Servan.

Ainsi que l'avait prédit le jeune noble, quelques instants plus tard, Kaspar ressortit de la tente de commandement en compagnie d'un homme costaud d'un certain âge, qui portait un tabard sale et ensanglanté aux armes de Roldem. Il avait les cheveux poisseux et en bataille, comme s'il venait juste de retirer son heaume.

— Messieurs, bienvenue à la guerre, déclara-t-il en regardant les six adolescents.

Les garçons firent un salut militaire comme on leur en avait donné l'ordre. Puis Grandy prit la parole.

— En quoi pouvons-nous vous être utiles, général ?

Le général Bertrand sourit, c'est-à-dire que sa barbe noire se fendit pour dévoiler des dents blanches et égales.

— Pour commencer, Altesse, évitez de vous faire tuer. J'ignore pourquoi votre père a approuvé l'idée de vous envoyer au-devant du danger mais, puisque vous êtes ici pour servir, alors vous servirez.

» Kaspar d'Olasko agit en qualité de consultant pour cette campagne, car il connaît très bien la région environnante.

— Je venais chasser par ici, expliqua Kaspar.

— Que devons-nous faire, général ? demanda Tad.

— Eh bien, vous allez observer et apprendre, répondit Bertrand, pour pouvoir un jour diriger vos propres bataillons. Mais, pour l'heure, j'ai besoin de savoir qui, parmi vous, court le plus vite ?

Les six adolescents ne se sentaient pas particulièrement vifs après cette longue promenade dans le chariot cahotant. Pourtant, Jommy et Godfrey répondirent sans hésitation :

— Tad.

Le général hocha la tête et tendit un rouleau de parchemin à l'intéressé.

— En haut de ce chemin, par-delà cette crête et l'endroit vers lequel nous hissons nos engins de siège, vous trouverez une compagnie d'infanterie sous les ordres du capitaine Beloit. Donnez-lui ceci et attendez sa réponse. Exécution !

Tad hésita un instant, puis salua le général et s'en fut en courant.

— Les autres, suivez-moi, ordonna Kaspar. (Lorsqu'ils se furent un peu éloignés de la tente de commandement, il s'arrêta :) Nous finissons de repousser des régiments d'infanterie de Bardac qui se sont mis en tête d'organiser des raids dans le coin et, pourquoi pas, de se tailler leur propre petite baronnie au passage. Tant que vous suivrez les ordres, vous devriez être en sécurité. Mais n'allez surtout pas croire qu'aucun danger ne vous guette derrière ces arbres. Cela vaut en particulier pour vous, jeune prince, ajouta-t-il en regardant Grandy avant de secouer la tête. La dernière fois que je vous ai vu, je crois bien que vous faisiez vos dents. (Grandy essaya d'avoir l'air sérieux, mais en vain.)

» Restez à proximité de la tente de commandement jusqu'à ce que je réussisse à convaincre le général de vous assigner dans des compagnies qui ont besoin, comme sous-officier, d'un bleu qui ne sait pas du tout ce qu'il fait. Ensuite, nous vous enverrons rejoindre votre poste. (Il regarda autour de lui comme s'il flairait un danger.) On sait que ces chiens de Bardac ont une compagnie de cavalerie légère quelque part dans les environs, mais on ne sait absolument pas où. Alors, restez vigilants, parce que, si ces bâtards se pointent, il va brusquement y avoir de l'animation dans le coin. (Il remarqua qu'ils ne portaient pas d'armes.) Qui a eu l'idée de vous envoyer au combat tous les six sans même vous donner une épée ?

Les garçons se regardèrent, et ce fut Jommy qui répondit :

— Quand on a quitté l'université, le père Elias nous a dit qu'on nous donnerait ce dont on avait besoin. J'imagine qu'il a négligé cet aspect des choses.

Kaspar héla un garde voisin.

— Conduisez ces jeunes officiers au chariot de l'intendant ! Que chacun prenne une épée et une cuirasse d'officier, ajouta-t-il à l'adresse des cinq jeunes gens restants. S'ils ont des bottes de cavalerie à votre taille, prenez-les en échange de vos souliers de gentilshommes. Sinon, il faudra vous en contenter. On doit nous amener des montures fraîches avant le coucher du soleil. Chacun de vous pourra en prendre une.

Les garçons se lancèrent dans un assortiment de saluts maladroits, si bien que Kaspar eut du mal à ne pas rire. Mais, lorsque les adolescents s'éloignèrent en direction du chariot de l'intendance, en bas de la colline, Kaspar gémit :

— Pug, mais à quoi pensez-vous !

Miranda avait bien du mal à réprimer sa colère.

— Mais à quoi pense ton père ! demanda-t-elle à Caleb.

Son fils cadet était assis sur un divan dans les appartements privés de ses parents, à l'intérieur de la villa sur l'île du Sorcier. Il leva les mains en signe de reddition.

— Je n'ai jamais réussi à anticiper pourquoi, tous les deux, vous faites ce que vous faites, mère.

Miranda se mit à faire les cent pas.

— J'ai un Talnoy mort dans une salle de l'Assemblée, et nous pensons qu'il existe une faille clandestine quelque part sur Kelewan, une faille que les plus puissants magiciens de deux mondes n'arrivent même pas à localiser. Tes enfants adoptifs sont partis jouer les soldats avec Kaspar, et ton père... on ne sait pas où il est !

— Qu'aimerais-tu que je fasse ?

Miranda poussa un profond soupir et s'assit.

— Simplement... que tu m'écoutes.

— Ça, je peux le faire, répondit son fils avec un sourire contrit.

Il savait combien sa mère pouvait paniquer lorsqu'il était impossible de contacter son père. La plupart du temps, elle se moquait des missions, même dangereuses, qu'il partait accomplir, tant qu'elle pouvait encore le contacter. Cela lui procurait le sentiment de réconfort dont elle semblait avoir besoin.

— Cela servirait-il à quelque chose de te rappeler que père est probablement l'homme le plus capable sur ces deux mondes d'aller là où il est ?

— Mais il y a tant de problèmes ici qui auraient besoin de son attention, protesta-t-elle en sachant, au moment où elle prononçait ces

mots, qu'il s'agissait d'une plainte mesquine. Et sur Kelewan aussi, d'ailleurs.

— Comme retrouver Leso Varen ?

Elle hocha la tête.

— Visiblement, il a appris de ses erreurs passées. Aucun Très-Puissant ni aucun magicien de la Voie inférieure n'est parvenu à détecter le moindre soupçon de magie maléfique. Heureusement, les Tsurani abhorrent la nécromancie. Il devrait être facile de le retrouver dès qu'il recommencera à tuer des gens pour leur voler leur force de vie.

— À moins qu'il ait décidé d'user d'autres moyens.

— Tels que ?

— S'il a décidé de reproduire ce qu'il a fait à Kesh en s'insinuant dans une famille haut placée, voire la famille impériale elle-même, il pourrait causer de gros dégâts.

— Qu'il essaie, répliqua Miranda. Depuis les réformes entreprises par les deux derniers empereurs, le jeu du Conseil est devenu aussi dangereux qu'une bagarre entre deux chatons. Il n'y a plus eu un seul assassinat politique en dix ans ni aucun conflit armé entre deux clans ou deux familles en quinze ans. C'est devenu plus calme là-bas que ça l'est ici.

— Malgré tout, insista Caleb, tu devrais peut-être retourner sur Kelewan et user de tes talents pour retrouver Varen. Tu ne l'as pas rencontré...

— J'étais sur l'île quand il a attaqué ! rappela-t-elle vivement à son fils.

— J'étais sur le point d'ajouter : « sauf cette fois-là sur l'île », ce qui fait de toi la personne la plus à même de le reconnaître sur Kelewan.

— Je pourrais me tenir à côté de lui sans le reconnaître, Caleb. Sa magie possède une certaine... qualité que ton père serait capable d'identifier. Mais quant à le repérer rien qu'en parlant...

— Peut-être existe-t-il un autre moyen.

— Lequel ?

— Pose des questions autour de toi. Cherche des indices, comme les personnes qui se sont absentées de l'Assemblée à des moments incongrus.

— L'Assemblée compte plus de quatre cents membres, rappela Miranda. Il risque d'être compliqué de répertorier les allées et venues d'individus habitués à ce qu'on leur obéisse au doigt et à l'œil sans poser de question.

— Alors, renseigne-toi pour savoir si certains se comportent bizarrement depuis quelque temps. Père dit toujours que, lorsqu'une personne s'empare du corps d'un autre, il lui faut un certain temps



d'adaptation.

— Il a raison, dit Miranda. (Elle s'immobilisa brusquement, comme si elle venait d'avoir une idée.) Les livres de nécromancie de mon père sont justement ici, sur cette île.

— Dans ce cas, puis-je te suggérer de les consulter ? Si tu n'arrives pas à retrouver le bonhomme, peut-être réussiras-tu à retrouver sa magie.

— Tu m'as donné une idée, reconnut Miranda en sortant rapidement de la pièce.

Caleb regarda la porte qu'elle venait juste de franchir.

— De rien, dit-il doucement.

Entouré de Magnus et d'un prêtre venu d'un temple local, Pug attendait face à Martuch, le Dasati. Ils s'appliquaient à apprendre la langue principale des Dasatis en utilisant un « tour » que Nakor avait déjà employé par le passé. Il s'agissait d'un type de magie que Pug avait déjà eu l'occasion de voir à l'œuvre, au cours de la guerre de la Faille, à l'initiative d'un moine ishapien nommé Dominic. La présence du prêtre delecordien était nécessaire parce que Nakor avait encore du mal à maîtriser ses « tours » sur ce monde. Il avait besoin de s'exercer davantage avant de se risquer à toute manipulation de l'esprit.

Quoi qu'il en soit, Pug ne voyait qu'une chose : il lui avait fallu près de une heure, mais il parlait à présent couramment dasati. Il y avait également gagné un mal de tête lancinant. Quant à Magnus, il avait la mine de quelqu'un prêt à vomir son déjeuner.

— Votre malaise va se dissiper, promet Martuch.

Le seul qui ne semblait absolument pas perturbé par cette expérience restait bien entendu Bek. En fait, il paraissait sincèrement excité à l'idée d'accéder au deuxième niveau de réalité.

— Avant de partir, il faut que vous sachiez certaines choses sur le voyage et sur ce que vous trouverez à l'arrivée, reprit Martuch.

» Delecordia est un monde qui, d'une façon ou d'une autre, a réussi à atteindre un équilibre entre le premier et le deuxième niveau de réalité. De grands penseurs ipiliacs ont avancé nombre de théories et de spéculations, mais personne ne sait comment, pourquoi ni quand c'est arrivé. Nous n'avons pas non plus connaissance d'un autre monde semblable à celui-ci.

— Le Couloir est vaste, rappela Nakor avec un grand sourire. Je parie qu'un jour on en trouvera un autre.

Pug savait qu'il valait mieux ne pas parier contre Nakor. De son côté, Martuch poursuivit comme si de rien n'était :

— Les gens qui vivent ici sont des descendants de réfugiés. Il y a de cela une éternité, quand les ancêtres du TeKarana actuel ont accédé au pouvoir, il y a eu une guerre mondiale. Ceux qui s'opposaient à

leur règne ont fui ici. Mais les détails de cette histoire se perdent dans les brumes du temps. (Il regarda autour de lui.) Les Ipiliacs forment un peuple avec lequel il est possible de raisonner, de trouver un terrain d'entente et de s'accorder. Mais nous, les Dasatis, ressemblons moins aux Ipiliacs que vous.

Il fixa Pug avec une certaine intensité. Le magicien soutint son regard et comprit.

— Ici, vous luttez à chaque seconde contre vous-même, n'est-ce pas ?

— Plus que vous ne le saurez jamais. Je dois constamment faire un effort pour ne pas tirer mon épée et commettre un massacre. Les Ipiliacs et d'autres races représentent tout ce qu'on m'a appris à haïr : des êtres inférieurs, des faibles qui ne sont pas dignes d'exister. Il paraît qu'avec le temps le conflit se fait moins pressant, moins conscient. Je ne demande qu'à y croire, soupira-t-il avant d'esquisser une grimace que Pug avait fini par identifier comme étant un sourire pour les Dasatis. Ces derniers jours, il s'est écoulé plusieurs minutes sans que j'aie envie de prendre vos têtes. (Le ton de sa voix redevint sérieux.) Quand nous partirons, le voyage ne ressemblera à rien de ce que vous connaissez, car il n'existe pas de « porte » vers un Couloir qui serait situé dans la deuxième dimension. Du moins, personne n'a jamais trouvé quelque chose ressemblant au Couloir dans les niveaux inférieurs de réalité.

— Comment le savez-vous ? l'interrompit Pug.

— Chaque chose en son temps, répondit Martuch en levant la main. Je répondrai à ce genre de questions académiques lorsque nous serons arrivés à destination. (De nouveau, il regarda tout autour de lui.) Pour l'heure, nous devons nous concentrer sur votre survie. N'oubliez pas qu'il n'y aura pas d'échappatoire possible. Vous ne pourrez vous enfuir nulle part. Une fois sur Kosridi, vous serez coincés et devrez y rester jusqu'à ce que votre mystérieuse mission soit terminée. Et vous devrez vous rappeler à chaque instant que la personne la plus dangereuse parmi les Ipiliacs représentera pour vous une moins grande menace que le plus gentil des Dasatis.

» Vous serez déguisés en soignants, ce qui est à la fois un risque et une sécurité. Leur engagement moral et leur envie d'aider les autres leur valent le mépris de la plupart des Dasatis, mais cela vous aidera à masquer vos moindres faux pas. (Encore une fois, il leva la main.) Je vous conjure de ne rien dire ou faire sans m'en avoir parlé d'abord. Il existe d'innombrables façons de vous faire tuer, et je ne pourrai pas vous protéger tant qu'on n'aura pas rejoint notre refuge.

» Je serai un guerrier, un cavalier du Sadharin – il s'agit de l'un des ordres de chevalerie dont je vous ai parlé. Vous êtes sous ma protection parce que je vous trouve utiles mais, si vous commettez la

moindre erreur, on attendra de moi que je vous tue aussi rapidement qu'un étranger le ferait. Alors, entendons-nous bien. S'il le faut, je tuerai l'un d'entre vous pour sauver cette mission. Est-ce qu'on se comprend ?

Les quatre Midkemians se regardèrent, et Pug comprit à quoi pensait Magnus : Martuch aurait du mal à tuer ne serait-ce que l'un d'entre eux. Cependant, personne ne souffla mot et tous hochèrent la tête.

— Enfin, ne parlez à personne, sous aucun prétexte, à moins que je vous en donne l'instruction. Nous nous rendrons par le seul biais de la pensée sur le monde de Kosridi, jusqu'au château d'un allié situé à quelques semaines de voyage de la capitale. Nous y séjournerons quelque temps afin de vous permettre d'affiner votre déguisement et d'apprendre à vous comporter comme des Dasatis au contact de mes compatriotes. Ensuite, nous nous rendrons à Kosridi-Ville et emprunterons le pont des Étoiles pour traverser trois mondes, jusqu'à Omadrabar. J'espère qu'à notre arrivée là-bas, ajouta-t-il en s'adressant directement à Pug, nous connaissons enfin tous les deux la raison de cette quête insensée et la façon dont elle peut servir nos deux causes.

*Espérons-le, en effet,* songea Pug en silence.

# 17

## Guerriers

Jommy agita son épée.

Au bas de la pente, Grandy répéta le signal. On avait confié aux garçons une mission relativement sûre, qui consistait à conduire une compagnie de soldats blessés derrière les lignes. En haut de la crête, Jommy, Servan et Tad jouaient les éclaireurs afin de trouver la meilleure route pour sortir de la zone de conflits principale. Pendant ce temps-là, Grandy, Zane et Godfrey accompagnaient les trois chariots de blessés. Quelques-uns marchaient en boitillant à côté des véhicules qui avançaient à une lenteur insupportable en raison du terrain accidenté. Ils se trouvaient pour l'heure dans une prairie de montagne traversée par plusieurs sentiers à gibier. Le soleil éclatant réchauffait l'après-midi, mais criblait le paysage d'ombres si profondes qu'il n'était pas facile de garder les chariots sur le bon chemin. Sans les trois jeunes éclaireurs, les véhicules auraient très bien pu emprunter le lit d'un ruisseau à sec ne menant nulle part. Jommy savait qu'une fois franchie cette dernière crête la piste les conduirait tout droit jusqu'aux bateaux qui les attendaient sur le fleuve.

Le conflit avait atteint un point culminant à environ huit kilomètres au nord-est. Les troupes du général Bertrand et de Kaspar avaient réussi à acculer l'infanterie de Bardac, qui s'était retranchée dans une vieille forteresse frontalière à moitié détruite par les éléments. On avait fait appel aux machines de guerre roldemoises, à savoir deux petits trébuchets et deux grosses balistes, pour réduire à néant la moitié restante. En revanche, il n'y avait aucune trace de la cavalerie de Bardac. Le camp roldemois présumait qu'elle avait déjà retraversé la frontière du Bastion.

Servan se tourna vers Jommy.

— Quand on aura franchi cette crête, la descente jusqu'au fleuve devrait être relativement facile. Les bateaux sont sûrement encore là...

Brusquement, il s'interrompit. Jommy entendit la même chose que lui au même moment.

— Des chevaux !

Les deux garçons n'avaient nul besoin qu'on leur rappelle que toute la cavalerie roldemoise se trouvait au front pour faire écran

entre les machines de guerre et l'ennemi. Jommy commença à dévaler la pente juste derrière Servan et bien avant Tad, qui fut surpris de voir ses deux camarades se précipiter en bas de cette façon. Puis le cri de Jommy parvint à son cerveau, en même temps que le bruit des sabots sur les rocs d'un long ruisseau à sec.

Grandy, Zane et Godfrey l'entendirent également. Les blessés qui le pouvaient aidèrent les autres à sortir des chariots. Quiconque se trouvant à bord des véhicules quand la cavalerie attaquerait serait un homme mort.

Quatre archers et deux bretteurs accompagnaient les six jeunes sous-officiers. Servan se mit à lancer des ordres avant même que Jommy ait le temps de réfléchir.

— Vous, vous et vous, dit-il en désignant les trois premiers archers. Grimpez sur ces rochers et tirez sur la première tête que vous verrez surgir de ce ruisseau à sec – homme ou cheval, je m'en fiche. Vous, ajouta-t-il à l'intention du quatrième archer, allez vous poster là-bas. (Il désigna un affleurement rocheux à la droite du défenseur.) Voyez si vous réussissez à leur passer l'envie de venir dans votre direction. (Aux deux bretteurs et à ses compagnons, il cria :) Détez les chevaux et renversez les chariots sur le flanc ! Allons-y !

Bien qu'étant le plus âgé, Jommy ne vit pas de raison de disputer le commandement à Servan, puisque lui-même ne savait absolument pas quoi faire. Au moins, Servan se faisait obéir des hommes.

— Que tous ceux qui sont capables de brandir une arme se retranchent derrière les chariots ! s'écria le jeune cousin du prince. Les autres, grimpez là-haut, ajouta-t-il en désignant le sentier à gibier qui passait par-dessus la crête, et cachez-vous comme vous pourrez !

Les plus valides aidèrent ceux qui ne pouvaient se déplacer seuls à gravir la pente. Une demi-douzaine de blessés se joignit aux archers et aux bretteurs.

— Monte là-haut avec les blessés, ordonna Servan en empoignant Grandy. (Comme le prince hésitait, il se mit à crier :) Va ! Protège-les !

Grandy hocha la tête et obéit. Jommy savait qu'il offrait aux blessés autant de protection qu'un écureuil, mais cet ordre donnait un but au jeune garçon et lui permettait de sauver la face.

Jommy se retourna et vit que les chariots avaient été renversés ; tout le monde était aussi prêt que possible. Les chevaux de trait, libérés de leurs fardeaux, se dispersaient dans les bois.

— Tenez-vous prêts ! cria-t-il en se demandant d'où allait venir l'attaque.

Puis, brusquement, le ciel se remplit de flèches et de cris de guerre.

Les trois archers firent pleuvoir leurs traits sur les premiers cavaliers et réussirent à en abattre au moins quatre. Lorsque les

assaillants essayèrent de changer de direction, le quatrième archer tua les deux premiers qui quittèrent la ligne d'attaque.

Ceux qui venaient derrière se penchèrent sur l'encolure de leurs montures et attaquèrent les chariots. Jommy vit que leurs assaillants, qui étaient sans doute pour la plupart des mercenaires, n'avaient pas fière allure. Ils ne portaient pas d'uniforme et manquaient d'organisation. Il savait que si on leur offrait une occasion de s'échapper, ils la saisiraient, aussi courut-il rejoindre Servan pour lui dire :

— S'ils fuient vers le nord, laisse-les s'en aller.

— Les laisser s'en aller ? répéta le jeune noble, ébahi.

— Oui ! Ce sont des mercenaires, ils ne mourront pas pour une cause perdue d'avance.

Puis les cavaliers atteignirent les chariots. Jommy vit Tad faire volte-face et faucher l'un d'eux avec son épée. Zane, accroupi derrière l'un des véhicules, se leva d'un bond pour faire tomber un Bardic de sa selle. Comme Jommy s'y attendait, il fallut moins d'une minute aux cavaliers pour contourner les trois chariots renversés. Il se retrouva face à deux cavaliers armés qui essayaient de passer derrière les défenseurs.

Les blessés résistaient comme ils pouvaient, mais Jommy savait qu'ils n'étaient pas de taille. Les archers allaient rapidement tomber à court de flèches et n'avaient pas d'épées ni de boucliers, juste des poignards. Jommy choisit le cavalier le plus proche et lui porta un violent coup de taille, que l'autre para avec son épée avant d'effectuer la série de coups rapides et courts qu'affectionnaient les cavaliers pour empêcher les fantassins d'approcher. Jommy fut alors obligé de reculer. Un autre cavalier l'attaqua sur sa gauche, et le garçon se retourna tout en plongeant. L'épée du cavalier passa au-dessus de sa tête sans le toucher ; en revanche, la lame de Jommy s'enfonça profondément dans la jambe de l'assaillant. L'homme poussa un cri de douleur et ne parvint pas à se maintenir en selle avec une jambe blessée.

En voyant le cheval privé de son cavalier, Jommy, sans réfléchir, fit deux enjambées et bondit en selle. Le premier cavalier n'eut même pas le temps de faire demi-tour pour se jeter sur lui. Jommy était un bon bretteur et un bon cavalier, mais il n'avait encore jamais combattu à dos de cheval, pas même à l'entraînement. D'après les dires de Caleb, de Kaspar et de Serwin Fauconnier, un cheval de guerre expérimenté savait ce que voulait son cavalier grâce aux pressions de ses jambes. Mais Jommy ignorait s'il s'agissait d'un animal expérimenté, d'autant qu'il n'était pas son cavalier habituel. Il rassembla rapidement les rênes dans sa main gauche et leva la droite juste à temps pour bloquer une attaque du premier cavalier.

Il riposta par un grand coup de taille qui faillit le faire tomber de sa selle. Mais le cheval tourna sur place ! La pression de la jambe de Jommy sur son flanc gauche et la légère saccade sur les rênes l'avaient poussé à suivre naturellement le mouvement de son cavalier. Jommy s'élança à la poursuite du Bardic. L'homme se retourna au moment où le garçon le rattrapait ; il ne s'attendait pas à voir surgir tout à coup un grand rouquin aux intentions meurtrières.

Il essaya de se pencher en arrière, mais il perdit l'équilibre, ce qui permit à Jommy de l'avoir. Le garçon lui porta un coup fatal du revers de la main, qui acheva de le faire tomber de sa selle.

Jommy fit alors virevolter sa monture en voyant que Servan, Tad, Godfrey et Zane étaient aux prises avec une demi-douzaine de cavaliers. Il éperonna violemment son cheval et chargea le groupe en obligeant l'animal paniqué à s'insérer brutalement entre deux autres montures. Il choisit ensuite d'ignorer le cavalier de gauche en espérant que cela ne lui coûterait pas sa tête, et bondit de sa selle pour faire tomber celui de droite.

Tout à coup, il se retrouva en train de rouler sur le sol, au corps à corps avec son adversaire. Il se mit à mordre et à distribuer coups de pied et coups de genou. Il essaya de frapper l'autre avec la poignée de son épée, car il n'avait pas assez de place pour en utiliser la lame. Fous de terreur, les chevaux hennissaient et piétinaient la terre tout autour de lui et de l'homme qu'il combattait sauvagement. Jommy espéra qu'il n'allait pas se faire écraser par une des bêtes affolées.

Il réussit à assener un coup dans la mâchoire de son ennemi, dont le regard se troubla. Il le frappa de nouveau et le vit s'affaïsser, mais l'espace d'un instant seulement. Il s'agissait d'un guerrier endurci ; peu importait la force de Jommy, il avait sûrement déjà connu pire. Il secoua la tête pour se remettre les idées en place et leva le poing pour frapper à son tour. Au même moment, il reçut un coup de pied dans la tempe. Cette fois, ses yeux se révoltèrent.

Une main puissante attrapa Jommy par le dos de son uniforme pour le remettre debout.

— Content que tu nous aies rejoints, commenta Zane en le lâchant.

Jommy se retourna pour frapper un cavalier qui essayait de s'enfuir. Les autres se retirèrent en suivant le sentier vers le nord, comme Jommy s'y attendait.

— Laissez-les partir ! s'exclama-t-il avant de s'apercevoir que son petit monde n'était pas en état de se lancer à leur poursuite, de toute façon. Jommy lâcha son épée et s'assit lourdement. Il avait l'impression que les forces qui lui restaient venaient de l'abandonner comme de l'eau qui s'échappe d'une gourde trouée.

Servan vint s'asseoir à côté de lui.

— Il s'en est fallu de peu.

Jommy hocha la tête.

— C'est vrai. Tu as bien agi en organisant tout le monde comme ça. C'était très impressionnant.

— Merci.

Tad courut vers eux.

— Je vais voir si Grandy va bien.

Jommy acquiesça.

— Je t'accompagne, annonça Godfrey.

— Je t'ai vu précipiter ton cheval au sein de la mêlée, espèce de dément, commenta Servan. Tu as bien failli perdre ta tête en précipitant cet homme à bas de son cheval. Le cavalier de gauche t'a manqué de peu.

— Bah, tu sais ce qu'on dit : « hâter, c'est rater ! ».

— Oui, c'est ce qu'on dit. (Servan sourit, puis se mit carrément à rire.) Et la façon dont tu as roulé dans la poussière. Les morsures, les coups de pied, tout ça. Tu as vraiment essayé de lui arracher l'oreille à coups de dents ?

— Il faut essayer de mordre tout ce qu'on peut, répondit Jommy. Ça distrait l'adversaire qui ne pense plus à te tuer.

Servan continua à rire.

— Maintenant, je comprends ce que tu voulais dire.

— Quand ça ?

— Lors de la séance d'entraînement à la cour des Maîtres, quand tu as frappé Godfrey au visage.

— Qu'est-ce que j'ai dit, déjà ?

— Tu as expliqué comment tu faisais toujours le nécessaire pour gagner, lui rappela Servan. Nos duels ne nous ont pas vraiment préparés à ce qu'on vient juste de vivre.

— Pourtant, je ne vois aucune blessure sur toi, donc tu t'en es bien sorti.

De nouveau, Servan rit.

— C'est vrai. C'est toujours comme ça ?

— Quoi donc ?

— Cette sensation... je me sens comme étourdi.

Jommy hocha la tête.

— Ça arrive, parfois. Tu as bien de la chance d'être encore en vie, pas comme ces pauvres diables, là-bas, ajouta-t-il en désignant une demi-douzaine de cadavres à proximité. Cette sensation... ça peut rendre un homme carrément stupide.

— Ah ! fit Servan en s'adossant au chariot renversé.

— À d'autres moments, ça te fait tellement mal au cœur que tu as l'impression que tu vas en crever, ajouta Jommy en se rappelant la séance de torture qu'avait subie Jomo Ketlami, le Faucon de la Nuit.



(Pendant une minute, il garda la tête baissée.) Mais, la plupart du temps, tu es tellement fatigué que tu ne peux tout simplement plus bouger.

Servan prit une profonde inspiration.

— Bon, on ferait mieux d'organiser tout ce petit monde.

Il se leva et tendit la main à Jommy pour l'aider à faire de même.

— Juste une chose, dit le rouquin costaud lorsqu'ils se retrouvèrent debout face à face.

— Oui ?

— Puisqu'on parle de ce duel à la cour des Maîtres... en fait, tu es en train de me dire que je l'ai gagné ?

Servan rit en levant les mains.

— Non, pas du tout.

— Mais tu viens juste d'admettre..., protesta Jommy.

Il n'eut pas le temps de terminer sa phrase ; le jeune cousin du roi de Roldem venait de lui tourner le dos afin de lancer des ordres à leurs hommes.

Valko resta immobile pendant quelques instants, puis il s'avança jusqu'à la grande fenêtre qui surplombait la cour d'honneur. Il vit sa mère entrer sur le dos d'un petit varnin. Elle était vêtue comme elle l'avait toujours été dans la Cachette. Il ne savait pas très bien à quoi il s'attendait, peut-être à la voir arriver parée d'atours majestueux ou dans un palanquin porté par des inférieurs. Après avoir mis pied à terre, elle tendit les rênes de sa monture à un palefrenier et entra rapidement dans le château.

Valko quitta la chambre qu'il utilisait pendant qu'on préparait les appartements de son père à son intention. Il avait choisi de faire enlever tous les effets personnels d'Aruke, car son exécution lui laissait encore un goût amer. Cela ne ressemblait en rien au triomphe qu'il avait imaginé enfant, cet instant de gloire qui marquerait la naissance de son propre empire.

Sa mère entra dans le long couloir qui menait aux appartements de son père, et Valko la héla.

— Par ici, mère !

Elle s'empressa de le rejoindre. Il la retrouva telle que dans son souvenir : grande, impérieuse et belle encore. Sa chevelure noire cascada jusqu'à ses épaules, avec seulement une touche de gris aux tempes. Il comprenait pourquoi de nombreux hommes la désiraient, mais il savait aussi, désormais, pourquoi il était son seul enfant. Tout cela faisait partie d'un plan.

Valko ne lui avait jamais vu un regard aussi intense. Cela lui procura immédiatement un sentiment de terreur et une sensation de vertige. Elle était sa mère, et l'amour qui existait entre une mère et

son enfant était quelque chose d'unique chez les Dasatis. Elle serait morte plus de cent fois pour le sauver.

Elle le prit dans ses bras dans une étreinte pleine de douceur qui dura un instant. Puis :

— Il faut que nous soyons seuls.

Valko indiqua la direction des appartements qu'il avait fait préparer pour elle, à côté de ceux de son père.

— Je m'installerai dans les appartements du seigneur demain, expliqua-t-il en la guidant jusqu'à sa chambre.

Elle le regarda de nouveau comme si elle le jugeait, mais elle ne dit rien tant qu'ils ne furent pas seuls derrière la porte close. Comme il ouvrait la bouche pour parler, elle leva la main pour réclamer le silence. Des années d'obéissance reprirent le dessus, et Valko s'immobilisa. Ces gestes-là lui avaient sauvé la vie plus d'une fois durant sa Cachette. Elle ferma les paupières et marmonna des mots qu'il ne pouvait comprendre, puis elle rouvrit les yeux.

— Ainsi, personne ne peut nous épier.

— Alors, c'est vrai. Tu es une sorcière de Sang.

Elle acquiesça.

— Je suis ravie de te voir en vie, mon fils. Cela prouve que j'avais raison à ton sujet. Mieux, cela signifie que tu es devenu l'homme de mes prières.

— Tes « prières » ? Et à qui s'adressent-elles ? Certainement pas à Son Obscurité, d'après ce que l'on m'a raconté.

Narueen lui fit signe de s'asseoir dans un fauteuil près d'un divan. Puis elle balaya la pièce du regard et hocha la tête d'un air approbateur. Les murs étaient en pierre noire, comme tout le reste du château, mais Valko avait ordonné à deux inférieures de décorer les lieux d'une manière digne des femmes de la maison du Karana. Les plus belles tapisseries du château ornaient à présent ces murs, un luxueux tapis en laine d'asahan recouvrait le sol et de riches fourrures s'empilaient sur le lit. Des bougies répandaient leur parfum dans la pièce, et il y avait des pots de fleurs disséminés un peu partout.

— J'aime la façon dont tu m'accueilles, mon fils, dit-elle en s'asseyant sur le lit.

Il hocha la tête.

— Tu es ma mère, répondit-il comme si cela expliquait tout.

— Et tu es mon fils, répliqua-t-elle en le dévisageant. Tu es également le fils d'un homme extraordinaire.

Brusquement, Valko éprouva une étrange sensation dans la poitrine, comme s'il étouffait.

— Je sais. Mais pourquoi est-ce que je ressens cette... étrange... douleur à l'intérieur... je ne sais comment la nommer... quand je pense à Aruke ?

— Cela s'appelle le « regret », répondit-elle. C'est l'une des nombreuses émotions que les Dasatis ont oubliées depuis longtemps. (Elle regarda par la fenêtre en direction du soleil couchant qui se reflétait sur la mer.) Tu m'as demandé à qui j'adresse mes prières. Nous n'avons pas de nom pour cette force, excepté « le Blanc ». Nous ne savons même pas s'il s'agit d'un dieu ou d'une déesse.

— Je croyais que ces derniers avaient tous été détruits par l'Obscur lors de son accession au pouvoir.

— C'est ce que les prêtres de la Mort voudraient te faire croire. Le Blanc est le contraire de tout ce qu'incarne l'Obscur.

— Je me pose tant de questions..., avoua le jeune guerrier.

— Et nous aurons le temps d'y répondre, assura sa mère. Mais, d'abord, il te faut connaître certaines choses pour pouvoir rester en vie.

» On utilise le Blanc comme un conte pour enfants, afin d'effrayer et de pousser tous les Dasatis à croire qu'il ne s'agit que d'un mythe sans importance, quelque chose qu'on laisse derrière soi en grandissant. De ce fait, les Dasatis n'y croient plus, et il s'agit d'une tactique bien plus efficace qu'un simple déni.

» Il y a bien longtemps, la Sororité des sorcières de Sang détenait un rang équivalent à celui des prêtres de la Mort dans la société dasatie. Les prêtres de la Mort servaient tous les dieux, pas seulement Son Obscurité, et la Sororité s'occupait davantage de la nature et des forces de la vie. Le sang n'est pas seulement ce que l'on voit lorsqu'on le fait couler sur le sable de l'arène ou sur un champ de bataille, c'est le matériau même de la vie qui parcourt tes veines. Le sang incarne toutes ces choses qui s'opposent au culte de l'Obscur, c'est pourquoi, lorsque ce dernier a atteint la suprématie au détriment des autres dieux, nous sommes devenues anathèmes et avons été bannies.

» La sororité des sorcières de Sang perdure en secret depuis des siècles, mon fils. Nous servons de notre mieux afin de juguler la puissance de l'Obscur.

— Il me semble que ton ordre a échoué, rétorqua Valko en se laissant aller contre le dossier du fauteuil. Je sais que je suis jeune, mère, mais je me souviens de nombreuses choses que tu m'as apprises au cours de ma Cachette. Je me rends compte à présent que tu m'as fourni les nombreuses pièces d'un puzzle. Assemblées d'une certaine façon, elles formaient une image, mais en les assemblant autrement...

Elle hocha la tête.

— Voilà une sage remarque pour quelqu'un d'aussi jeune. Tu es celui que l'on attendait, Valko des Camareen. Depuis des générations, la sororité des sorcières de Sang attend l'avènement d'un homme comme toi, car il existe une prophétie que nul ne connaît dans son intégralité en dehors de la Sororité. Ceux qui, comme ton père, Hirea

et Denob, servent le Blanc, n'en connaissent qu'une partie. Tu seras le premier à en découvrir l'intégralité en dehors de la Sororité.

Elle marqua une pause, comme si elle cherchait le meilleur moyen pour commencer son récit. Puis elle sourit brièvement à son fils.

— Autrefois, l'équilibre régnait, et toutes choses étaient à leur place. Mais, pour que cet équilibre perdure, il fallait se battre, car, comme il en résulte de tous les conflits, l'équilibre se modifiait de temps à autre.

» Quand les forces de l'Obscur se rebellèrent, elles durent faire face à tous ceux qui vénéraient les dieux et les déesses dont nous avons oublié le nom, car il est interdit de les connaître.

» À l'époque de la Grande Purge, on donna le choix à tous les Dasatis : vénérer l'Obscur ou mourir. Beaucoup choisirent la mort car ils savaient que leur vie sous le règne de l'Obscur ne serait que désespoir.

— Mais l'Obscur a toujours régné en maître ! l'interrompit Valko. (Puis il baissa la tête.) Pardon, j'ai parlé trop vite.

— C'est ce qu'on t'a appris. Il y a des choses que je ne pouvais partager avec toi durant ta Cachette, de peur que tu en parles à un autre enfant. Ces croyances sont si enracinées que certaines mères n'hésiteraient pas à sacrifier leur propre enfant pour rapporter à un prêtre de la Mort ce qui est considéré comme un blasphème.

Valko se leva et se rendit à la fenêtre en secouant la tête.

— Nous avons tant de choses à nous dire, tu as tant à apprendre, lui dit sa mère. Dans une semaine, il te faudra inviter tous les membres du Sadharin pour célébrer ta nomination au rang de seigneur des Camareen. Entre-temps, il faudra que je t'explique, afin que tu le comprennes pleinement, ce que tu vas devoir faire au cours des prochaines années, car on t'offre une occasion comme aucun Dasati n'en a jamais connu depuis l'aube de notre race.

L'air troublé, Valko tourna le dos à la fenêtre.

— Cette prophétie dont tu parlais tout à l'heure ?

— Oui, mon fils. Je te la révélerai jusque dans ses moindres détails, ainsi que toutes les autres choses qu'il te faut apprendre. Car, si la prophétie a raison – et nous devons y croire –, bientôt le changement arrivera sur les Douze Mondes. Nous devons nous y préparer. Nous savons que quelqu'un viendra défier l'Obscur et qu'il portera le nom de Tueur de dieu.

Le visage de Valko perdit toute couleur.

— Suis-je... ?

— Non, tu n'es pas le Tueur de dieu, mon fils. Mais tu dois lui préparer la voie.

— Comment ?

— Nul ne le sait. (Elle se leva pour rejoindre son fils à la fenêtre

tandis que le soleil sombrait derrière des nuages noirs masquant l'horizon.) Nous avons eu une belle journée aujourd'hui, mais je crois qu'il va pleuvoir demain.

— Oui, moi aussi. (Valko regarda sa mère.) Que vais-je faire en attendant de connaître ma mission ?

— Tu vas jouer le rôle que le destin t'a dévolu : souverain des Camareen. J'ai envoyé des messages avant de venir, et quelques-unes de mes sœurs vont venir ici. Certaines sont jeunes et belles, d'autres ont de jeunes et belles filles. Toutes sont sages et en savent bien davantage que toutes les autres femmes que tu rencontreras.

» Tu vas engendrer de nombreux fils, Valko. Sache qu'il y a également d'autres fils de la Sororité qui sont en train de prendre la place de leurs pères. Le moment venu, lorsque le Tueur de dieu fera son apparition, nous, les sorcières de Sang et les hommes que nous aimons, nous nous dresserons contre les prêtres de la Mort, le TeKarana et ses douze Karanas. Nous les détruirons et nous libérerons le peuple dasati.

Valko se sentait complètement dépassé par les événements. Il avait du mal à appréhender un tel concept et encore moins à imaginer la façon dont cet objectif pouvait être atteint. Le garçon qui sortait de sa Cachette, l'enfant à l'intérieur de lui, savait que le TeKarana était au-dessus de tous les autres mortels et qu'il était béni par Son Obscurité. Ses armées gouvernaient les Douze Mondes et en avaient écrasé plus d'une dizaine au fil des siècles. Cet empire existait depuis plus de mille ans...

Il posa le bras contre le mur et appuya son front dessus pendant quelques instants.

— Tout cela, c'est trop.

— Alors, nous irons doucement, mon fils. Nous en reparlerons après le dîner, puis tu iras prendre une bonne nuit de sommeil.

Valko prit une profonde inspiration et releva la tête pour regarder sa mère.

— Il y a un sujet que j'aimerais aborder dès maintenant avec toi, mère.

— Je t'écoute.

Avec un étrange voile d'humidité sur les yeux, Valko déclara :

— Parle-moi de mon père.

# 18

## Le festin

Grandy éclata de rire.

Le prince de Roldem était ivre. C'était la première fête à laquelle il avait le droit de boire et de manger comme ses aînés. Or, chez un garçon de quatorze ans, un peu de bière montait facilement à la tête.

Les autres avaient tous deux ou trois ans de plus que lui, et cela faisait deux ans déjà que les trois garçons de l'île du Sorcier buvaient comme des hommes. C'est pourquoi, en compagnie de Servan et de Godfrey, ils observaient le jeune prince avec un amusement à peine dissimulé. Grandy avait été tenu à l'écart de la majeure partie du combat cet après-midi-là ; mais en gardant les blessés, comme Servan le lui avait ordonné, il avait eu l'impression de contribuer au combat bien plus qu'il l'avait fait en réalité. Du coup, il fêtait la déroute des envahisseurs de Bardac avec autant d'enthousiasme que le plus aguerri des soldats de l'armée.

Assis autour d'un feu de camp, à quelques pas de la tente du général, ils écoutaient les vétérans du court assaut contre la forteresse raconter leur histoire. Le commandant de la brigade du Bastion avait reconnu l'inévitable après que la première volée de pierres envoyée par le trébuchet avait fait s'effondrer l'une de ses défenses clés. Il avait donc demandé à se rendre. Comme toujours en cas de victoire rapide et relativement facile, les histoires se firent de plus en plus drôles à mesure que la nuit avançait et que le vin et la bière coulaient à flots. Finalement, le dernier vétéran finit par se lever en laissant les garçons s'amuser entre eux.

Kaspar avait aidé le général Bertrand à négocier les termes de la reddition. Les envahisseurs vaincus se trouvaient à présent réunis sous bonne garde à huit cents mètres de là. Le lendemain, ils entameraient la longue marche qui les ramènerait chez eux, privés de leurs armes et de tout ce que les soldats victorieux avaient pu leur prendre. Quant à leurs officiers, ils seraient libérés plus tard, en échange d'une rançon pour rembourser le coût de la défense d'Aranor.

La toute nouvelle province de Roldem avait des liens historiques avec le royaume insulaire, dont elle avait déjà fait partie longtemps auparavant. Mais la rapidité de la réaction roldemoise avait pris les

envahisseurs au dépourvu. Kaspar connaissait bien Bertrand, qui avait servi sous les ordres de l'actuel maréchal d'Opardum, Quentin Havrevulen, un homme que l'ancien duc avait personnellement choisi pour diriger l'armée à l'époque où lui-même gouvernait Olasko.

Kaspar sortit de la tente du général et vint s'asseoir sur une bûche à côté de Servan.

— Vous avez eu droit à un vrai festin, ma parole, fit-il remarquer. Jommy, visiblement en état d'ébriété, se mit à rire.

— L'intendant avait prévu suffisamment de nourriture pour un mois, Kaspar. J'imagine qu'il n'a pas eu envie de la remporter à Opardum, alors il est en train de tout faire cuire.

— C'est aussi bien, approuva l'ancien duc. On risquerait d'en jeter la plus grande partie en arrivant à la... (Il s'apprêtait à dire « maison », puisque la capitale d'Olasko avait été son foyer depuis sa naissance. Mais ce n'était plus le cas depuis près de trois ans maintenant, aussi rectifia-t-il :) en arrivant là-bas.

» Vous vous êtes bien battus aujourd'hui, ajouta-t-il en regardant les six garçons de l'université. Les salopards qui vous ont attaqués étaient une bande isolée, de mauvaise humeur, qui cherchait à punir quelqu'un avant de retraverser la frontière. Vous en avez tué six, blessé une demi-douzaine d'autres et vous leur avez fait passer l'envie de se battre. (Il sourit à Servan.) Le meilleur, dans tout ça, c'est que vous n'avez pas perdu un seul homme. Vous avez eu deux blessés légers, en plus des blessés que vous rapatriiez, mais, en dehors de ça, vous avez fait un boulot impeccable.

— C'est grâce à Servan, intervint Jommy. C'est lui qui a tout organisé sur-le-champ comme s'il avait fait ça toute sa vie, Kaspar.

— Tout le monde a joué son rôle, rétorqua Servan. Chacun est passé à l'action sans discuter et a tenu bon face à l'ennemi.

— Eh bien, tant mieux, parce qu'on va bientôt avoir besoin de commandants sur le champ de bataille.

— Pourquoi ? s'étonna Godfrey. Est-ce que Roldem va partir en guerre contre Bardac ?

Kaspar secoua la tête.

— Non, mon jeune ami. (Il regarda au loin dans l'obscurité, et il y avait une lueur de tristesse dans ses yeux.) Bientôt, tout le monde partira en guerre.

Godfrey fit mine de poser une autre question, mais Jommy lui lança un regard d'avertissement qui l'en dissuada.

— Quand j'étais enfant, reprit Kaspar, je suis venu chasser ici avec mon père. Je suis revenu plusieurs fois depuis.

— Ça doit faire bizarre de revenir ici, dit Tad. Je veux dire, vu que vous n'êtes plus duc désormais.

Kaspar sourit.

— La vie a la fâcheuse manie de provoquer des changements sans te demander ton avis, Tad. (Il dévisagea chaque garçon tour à tour.) On bâtit des plans, mais le destin n'écoute pas toujours nos envies. (Il se leva et regarda le jeune prince au visage rayonnant.) Quant à vous, mon jeune monsieur, vous allez avoir une matinée très rude si vous continuez à boire comme cela. Puis-je vous suggérer d'avaler un peu d'eau avant de vous coucher ?

Sans attendre la réponse du prince, Kaspar se leva et retourna vers la tente du général.

— On devrait aller se coucher, renchérit Jommy en bâillant, parce qu'on part tôt demain matin.

Godfrey regarda Kaspar disparaître sous la tente du général.

— Je me demande ce qu'il entendait par « bientôt, tout le monde partira en guerre » ?

Zane regarda Tad qui, à son tour, regarda Jommy. Ce dernier haussa les épaules, et le silence s'installa brusquement. Grandy, tout sourires, dévisagea avec curiosité ses compagnons que l'inquiétude avait brusquement rendus muets. Son sourire s'effaça. Jommy baissa alors les yeux vers le prince et lui posa la main sur l'épaule en disant :

— Allons te faire avaler un peu d'eau, petit. Kaspar a raison. Tu seras malade comme un chien demain matin si on ne fait rien.

Sans autres commentaires, les garçons s'installèrent le plus confortablement possible autour du feu de camp pour dormir, tandis que Jommy emmenait Grandy à la recherche d'un seau d'eau potable.

Valko se tenait debout en haut de table tandis que les cavaliers du Sadharin frappaient le bois ancien de leur poing ganté en criant leur approbation. Le nouveau seigneur des Camareen avait invité les autres chefs de son ordre à un festin pour célébrer son arrivée au pouvoir.

Après que le corps d'Aruke eut été déposé dans le caveau de ses ancêtres, Narueen avait donné à son fils des instructions très précises quant à l'ordre dans lequel il convenait de faire les choses. Un message solennel avait été envoyé au Karana, à Kosridi-Ville, pour annoncer que Valko avait endossé le manteau des Camareen et demander qu'on lui reconnaisse ce droit – Narueen avait assuré qu'il s'agissait d'une pure formalité. Ensuite, il avait fallu prévenir tous les parents qui figuraient sur la liste dans la salle des Ancêtres – encore une fois, une simple formalité. Puis ils avaient envoyé une invitation aux Sadharins, ce qui, en revanche, était bien plus qu'une formalité. En effet, l'ordre du Sadharin était bien plus influent qu'une simple famille. Il s'agissait d'un ordre de guerriers capable d'influencer la politique impériale et même de modifier l'équilibre du pouvoir entre différentes factions. Il avait déjà fait renverser des clans et détruire des familles. Narueen avait désigné quatre cavaliers en particulier, dont



les filles représentaient des partis favorables. Cette nuit même, lors du festin, Valko allait devoir en choisir une pour engendrer son premier enfant. Narueen avait chuchoté dans l'obscurité, avant que l'aube se lève, et leur plan était en marche à présent. La sororité des sorcières de Sang possédait des arts semblables à nul autre, et Narueen allait pouvoir ainsi déterminer si le jeune seigneur des Camareen allait engendrer des garçons ou des filles. Elle avait prédit que deux fils seraient conçus dans le mois à venir, puis deux filles.

Leur Cachette ne ressemblerait à aucune autre dans l'histoire des Dasatis, car des dispositions avaient été prises pour que des soignants, des sœurs sorcières et quelques guerriers acquis à leur cause veillent à ce que cette Cachette-là ne soit jamais découverte ni purgée. D'ici une vingtaine d'années, une dizaine de fils et de filles puissants se présenteraient au château des Camareen, et la lignée de Valko démarrerait ainsi.

— Longue vie au Sadharin ! s'exclama Valko.

Les cinquante seigneurs de l'ordre frappèrent plus fort encore sur la table en poussant leurs cris de guerre.

— Longue vie au seigneur Valko ! répliqua le seigneur Andarin du Kabeskoo.

Valko leva son verre de vin et le vida d'un trait. Sa mère avait veillé à ce que le breuvage soit fortement coupé avec de l'eau. Pendant que tous les autres seigneurs du Sadharin s'enivraient, Narueen voulait que son fils garde sa présence d'esprit.

Assises aux tables situées sous l'imposant plateau en bois qui réunissait les seigneurs du Sadharin, les épouses et les filles observaient leurs hommes avec un intérêt amusé. Plus d'une fille essayait d'ailleurs d'attirer le regard du jeune seigneur. Mais Valko n'avait d'yeux que pour sa mère qui se déplaçait avec grâce parmi ses invités en veillant à ce qu'on s'occupe bien de chacun. Elle marqua une pause derrière la fille du seigneur Makara et lui posa la main sur l'épaule. Valko ne laissa rien transparaître, mais il comprit que sa mère venait de lui désigner clairement celle avec qui il devait coucher cette nuit-là. Il observa la fille. Elle était belle et le dévisageait d'un air ouvertement affamé ; nul doute qu'elle se réjouirait s'il lui permettait de se déclarer. Son père serait content de devenir un allié plus proche encore du jeune seigneur prometteur. Il le considérerait sûrement comme son obligé, mais il ne tarderait pas à se rendre compte qu'en réalité c'était tout le contraire.

Valko sourit en parcourant la salle des yeux. Les convives devenaient de plus en plus bruyants, et il se nourrit de leur approbation tout en savourant la force de sa jeunesse. Une grande partie de l'enseignement de sa mère commença à s'effacer tandis que sa nature reprenait le dessus. Il but une longue gorgée de son

breuvage. Il voulait du vin !

Au moment où il se retournait pour donner l'ordre qu'on apporte un autre pichet sur la table, une main douce se posa sur son poignet pour le retenir. Sa mère avait déchiffré son humeur et anticipé le fait qu'il perdait sa concentration.

— C'est l'heure du divertissement, mon fils, dit-elle dans un souffle que nul autre que lui ne put entendre.

Valko la contempla un moment, puis hocha la tête.

— Messeigneurs ! s'écria-t-il. Pour vous divertir !

Les portes de la salle s'ouvrirent, et une dizaine de serviteurs entrèrent en portant une énorme marmite en terre cuite. Un jeune homme pieds et poings liés qui se débattait dans ses entraves fut également amené.

— Ce jeune homme cherchait à rejoindre le château de son père pour être mis à l'épreuve et obtenir une place au sein de sa maison. Mais il s'est retrouvé pris la nuit dernière dans un piège à vadoon !

Cette annonce fit rire l'assistance aux éclats, car il était facile d'attraper ce stupide herbivore qui n'avait d'autre qualité que sa fourrure et dont le goût pour les arbres fruitiers en faisait un nuisible pour les propriétaires de vergers. Il fallait que ce jeune soit très inattentif ou vraiment stupide pour s'aventurer par mégarde dans un tel piège.

— Laissez-moi partir ! hurla-t-il tandis qu'on le déposait dans la marmite.

Il se serait battu à mains nues si on lui en avait donné l'occasion, mais les serviteurs poussèrent de toutes leurs forces, si bien qu'il se retrouva assis, les genoux repliés sous le menton. Il lui était impossible de changer de position sans une aide extérieure, une aide que personne n'allait lui offrir.

— Tu es un animal ! cria Valko. Trop bête pour te battre et conquérir ta place parmi les hommes ! Alors, tu vas mourir comme un animal !

Le jeune homme se lança dans une série de grondements enragés et de hurlements inarticulés. Les convives du festin se mirent à rire, car sa frustration et sa rage avaient quelque chose de comique dans leur impuissance. Sur un geste de Valko, les serviteurs commencèrent à déverser des seaux d'eau sur la tête du jeune garçon, qui la recracha en beuglant. Les rires redoublèrent dans l'assemblée.

— Autrefois, expliqua Valko, on trouvait amusant de plonger un homme faible dans de l'eau froide que l'on portait lentement à ébullition.

» Mais nous n'avons pas besoin de feu, car il existe des agents chimiques qui joueront le même rôle que la chaleur.

De nouveau, il fit un geste. Deux serviteurs déversèrent alors dans

l'eau le contenu de deux sacs et reculèrent.

Les agents chimiques réagirent aussitôt, et l'eau se mit à bouillonner. Les hurlements du jeune homme traduisirent rapidement, non plus la rage, mais une souffrance atroce. Un serviteur qui se tenait trop près fut éclaboussé par cette mixture, et il se griffa les yeux de douleur.

Les convives se mirent à rire de manière incontrôlable. Plus le prisonnier hurlait et plus ils se laissaient aller au paroxysme de leur hilarité. Le garçon projeta du liquide sur ses propres épaules, ainsi que sur son cou et son visage, et des cloques et des blessures orange tirant sur le rouge commencèrent à se former.

Les hurlements continuèrent pendant près d'un quart d'heure. Lorsque le prisonnier fut aux portes de la mort, Valko vit ses invités se lever de leur siège pour contempler la scène avec avidité. Il vit également que les femmes étaient prêtes à copuler, car nombre d'entre elles se passaient les mains sur le corps. Un grand nombre d'hommes également affichaient les signes évidents du désir.

Encore une fois, sa mère avait eu raison. Une seule mort, organisée au bon moment, était plus efficace que les massacres hasardeux orchestrés d'ordinaire pour ce genre d'événements. La vue d'une demi-douzaine d'inférieurs piétinés par des animaux ou dévorés par des zarkis affamés offrait une trop grande source de distraction, alors qu'une seule mort, astucieusement mise en scène, provoquait une intense concentration.

Valko fit signe à un serviteur.

— Demande à la fille du seigneur Makara si elle veut bien me rejoindre.

Le serviteur courut jusqu'à la jeune fille en question et lui chuchota la question à l'oreille. Les yeux brillants de faim, elle tourna la tête tout en agrippant le tissu de sa robe. Valko comprit que, s'il le désirait, elle le laisserait la prendre sur-le-champ, devant toute l'assistance.

Plusieurs seigneurs du Sadharin avaient quitté la table d'honneur pour se rapprocher des femelles avec qui ils allaient coucher ce soir-là. Valko songea qu'un grand nombre de déclarations allaient être faites. Dans les années à venir, de nombreux fils se présenteraient au château de leur père à la suite des accouplements de cette nuit-là. Seul Valko, sa mère et une poignée de cavaliers du Sadharin savaient que chaque alliance avait été orchestrée par les sorcières de Sang et que tous les enfants nés de cette soirée qui survivraient à leur Cachee deviendraient des serviteurs du Blanc.

Il était difficile de penser au Blanc lorsque l'on était pris dans le sang et le désir du moment. Valko sourit lorsque le jeune garçon poussa son dernier soupir.

— C'était un faible, déclara-t-il.

— Il ne cherchait pas à traverser les terres des Camareen, mon fils, chuchota sa mère. Il se rendait au château. Il était le fils d'Aruke. C'était ton frère.

Valko sentit un étrange frisson monter en lui. Il tourna brusquement la tête pour regarder sa mère. En cet instant, ses sentiments étaient si confus qu'il n'était pas sûr de pouvoir se retenir de la frapper. Cependant, le doux contact de la main de Narueen lui permit de se concentrer.

— Si tu avais pris toute autre décision que celle-là, tu aurais paru terriblement faible aux yeux de tes convives. Tu aurais montré à tout le monde que tu n'étais pas digne de régner sur les Camareen. Il te faut connaître le prix de tes actes. Tu viens tout juste d'entrer dans ce conflit, mon fils, et la douleur que tu ressens à présent reviendra très souvent te rendre visite dans les années à venir. (Elle lui caressa la joue comme elle le faisait lorsqu'il était bébé.) Va, maintenant, murmura-t-elle. Chasse toute pensée de douleur et de souffrance, de sang et de mort. Va, et engendre cette nuit un fils puissant.

Valko balaya la confusion de son esprit et quitta la table. Il retrouva la fille qui l'attendait à la porte conduisant à ses appartements. Il la prit par la taille et la serra contre lui violemment, comme un mort de faim et sans la moindre tendresse. Puis il la prit par la main et l'emmena dans sa chambre.

Le dîner se déroulait de façon étrange. Pug était assis en bout de table, avec Martuch en face de lui. Des Ipiliacs vêtus de façon étrange se déplaçaient en silence autour de lui pour déposer ou enlever des assiettes et remplir cruches et verres sans dire un mot.

Martuch avait insisté pour qu'ils dînent de cette façon pendant une semaine avant leur départ. C'était, d'après lui, le meilleur moyen pour qu'ils s'adaptent au mode de vie dasati.

— Cette nourriture ne correspond pas exactement à celle que vous mangerez sur Kosridi, mais elle s'en rapproche assez pour que vous ne réagissiez pas de façon inattendue lorsqu'on vous servira un plat banal.

» Ceux qui vous servent agissent à la manière des inférieurs, alors, observez-les bien. Vous ne vous retrouverez sans doute jamais à une table comme celle-ci, car de tels dîners sont réservés aux guerriers. Les hommes et les femmes ne dînent à la même table que s'ils sont seuls, après l'accouplement par exemple.

Pug hocha la tête. Martuch avait été un professeur exemplaire en leur fournissant de multiples détails sur la vie dasatie. Le magicien ne pouvait imaginer une personne plus qualifiée pour les préparer à cette expédition.

Cela faisait des semaines qu'ils pratiquaient la langue et mettaient au point une histoire convaincante : ils étaient trois soignants au service de Martuch, et le jeune guerrier Bek était le fils d'un noble lointain, appartenant à un ordre de chevalerie mineure, qui se rendait en pèlerinage à Omadrabar, la ville du TeKarana. Cela s'était déjà vu, en particulier chez de jeunes guerriers enclins à devenir prêtres de la Mort. En effet, c'était à Omadrabar que se trouvait le grand temple de l'Obscur, où, d'après Martuch, le dieu vivant résidait. C'était de là qu'émanait toute sa puissance.

Pug s'inquiétait au sujet de Bek, même si Nakor assurait pouvoir garder le jeune guerrier sous contrôle. Il semblait être un autre homme sur Delecordia, et Pug se demandait quels changements allaient se produire lorsqu'ils arriveraient au deuxième niveau de réalité. Bek devenait dasati en bien des façons. Il suffisait de lui dire une fois ce que l'on attendait de lui, et il s'exécutait de manière impeccable.

Nakor avait indiqué dès le départ qu'il soupçonnait chez Bek la présence d'une chose inconnue et dangereuse, qui était peut-être liée au Sans-Nom. Mais peut-être cette obscurité provenait-elle du Dieu noir des Dasatis ? Pug détestait toutes ces inconnues, mais il se disait qu'au moins lui survivrait à cette expédition, sinon comment pourrait-il s'envoyer ces messages ?

Il s'inquiétait surtout pour Magnus et Nakor. Le marché que lui avait imposé Lims-Kragma lorsqu'il gisait dans sa demeure aux portes de la mort n'était pas une menace en l'air. Il verrait tous ceux qu'il aimait mourir avant lui, y compris ses enfants. Chaque matin, il espérait que ce jour ne marquerait pas le début de cette souffrance intolérable. Mais, à présent, il se demandait s'il n'était pas destiné à perdre son fils et Nakor au cours de cette mission insensée.

Pug s'efforça de chasser ses doutes, car il ne servait à rien de s'inquiéter pour quelque chose qu'il ne pouvait contrôler – c'était juste une perte d'énergie à la fois mentale et émotionnelle. Chacun des membres du Conclave acceptait en connaissance de cause d'aller au-devant du danger et de risquer sa vie au nom du Bien. Le savoir n'amoindrisait pas pour autant l'inquiétude de Pug.

Martuch jouerait auprès du jeune Bek le rôle de mentor, en prétendant être un allié de son père imaginaire. Les alliances dasaties étaient si complexes, car se faisant sur de multiples niveaux, que personne, à part un facilitateur travaillant pour la maison des Ancêtres, n'était capable de connaître tous les noms des seigneurs, des familles, des clans ou des ordres de chevalerie.

À ce sujet, Pug avait une question pour leur guide.

— Martuch, vous avez dit que vous serez un cavalier du Sadharin. Appartenez-vous vraiment à cet ordre ou ferez-vous semblant ?

Le vieux guerrier hocha la tête.

— J'appartiens bien à cet ordre. Vous découvrirez d'ailleurs qu'il est très respecté parmi les guerriers dasatis et qu'il a une longue et glorieuse histoire. Il compte également parmi ses membres nombre de sympathisants à notre cause. (Il prit une *pomba* – un fruit –, l'ouvrit à l'aide de ses pouces et mordit dans sa chair acidulée.) Les agents de l'Obscur se damneraient pour savoir cela, Pug. S'ils venaient à apprendre qu'un Sadharin sert la cause du Blanc, l'ordre au grand complet serait détruit.

» Le TeKarana, qui vit sur la lointaine Omadrabar, pourrait également ordonner la destruction d'une région de Kosridi tout entière pour éradiquer totalement « l'infection ». Des milliers de gens mourraient.

— « Le Blanc » ? répéta Pug. Qu'est-ce – ou qui est-ce ?

— C'est une longue histoire, répondit Martuch, ou plutôt une série de longues histoires. Mais vous devriez savoir ceci : autrefois, à une époque qui se perd dans les brumes de l'Antiquité, deux forces gouvernaient notre univers, l'Obscur et le Blanc.

— Ah, fit Nakor, le Bien et le Mal !

— Si vous voulez. (Martuch haussa les épaules.) J'ai encore du mal avec ces concepts, même si je reconnais qu'ils sont vrais. Toute notre vie, nous entendons parler du Blanc comme s'il s'agissait d'une chose redoutable, une maladie au sein de la société dasatie. Plus d'une fois, ma mère m'a réprimandé quand j'étais enfant dans ma Cachette en me disant que, si je désobéissais, j'irais rejoindre le Blanc.

» Que dirait-elle aujourd'hui ? ajouta-t-il en riant à ce souvenir. Le Blanc est une organisation, mais c'est aussi une croyance, un espoir fervent que l'existence n'est pas seulement faite de massacres irréfléchis et de Purges, expliqua-t-il en posant son couteau. Nous ne connaissons guère ce que vous considérez comme faisant partie de la civilisation : la musique, l'art, la littérature. Ce sont des choses que les Ipiliacs tiennent pour acquises, et j'imagine qu'il en va de même pour vous, les humains. La première fois que je suis tombé sur un livre qui n'était pas une thèse religieuse ou une fable édifiante sur la puissance de l'Obscur, j'ai eu du mal à en croire mes yeux. Quelle folie pouvait bien pousser quelqu'un à coucher sur le papier des mots dépourvus de sens uniquement pour divertir autrui ? Et je ne parle même pas de musique autre que les chants de guerre ou les hymnes des temples. Certes, les inférieurs ont leurs propres chants pour leur donner du cœur à l'ouvrage, mais de la musique uniquement destinée à être écoutée pour le plaisir ? Quelle chose étrange !

» On m'a envoyé ici pour apprendre tout cela, Pug. C'est parce que je suis le Dasati le plus à même de communiquer avec vous que l'on m'a chargé de vous escorter.

De nouveau, Pug eut l'impression tenace qu'il y avait plus, derrière toute cette histoire, que simplement Vordam leur trouvant un guide.

— Qui vous a envoyé ?

Pug avait déjà posé cette question et eut de nouveau droit à la même réponse.

— On vous révélera beaucoup de choses, mais pas cette information, pas maintenant, répondit Martuch d'un ton sans réplique.

— Je comprends, assura Pug.

Il était parvenu à la conclusion qu'il n'y avait aucune demi-mesure avec les Dasatis. Ils étaient les mortels les plus dangereux qu'il ait jamais rencontrés. Plus rapides que des humains, plus vicieux que des trolls et plus courageux que le plus brave des guerriers tsurani, ils possédaient un état d'esprit qu'on ne pouvait qualifier que de meurtrier. La mort était leur réponse à la plupart des problèmes sociaux. Pug se demandait comment une telle société avait pu voir le jour ou même perdurer.

Il se souvint que Nakor avait souvent avancé que le Mal était fou par définition. Si c'était vrai, les Dasatis étaient les êtres les plus fous qui existaient sur deux univers à la fois. Mais, d'après les paroles de l'oracle et ce que lui-même avait pu glaner au cours de ses discussions avec Martuch, cette société n'avait pas toujours été ainsi. L'ascension du Dieu noir des Dasatis se perdait dans les brumes de l'Antiquité et se confondait avec les mythes et les légendes, mais elle s'était produite relativement tard dans l'histoire de cette race. Avant cela, ils ressemblaient beaucoup aux Ipiliacs : complexes, paisibles pour la plupart et productifs.

— Nous avons connu dans notre histoire une période que l'on appelle « les guerres du Chaos », expliqua Pug à Martuch. Les mortels et les Dieux Inférieurs se sont rebellés contre les Dieux Supérieurs. Cela remonte à l'aube des temps, mais nous en connaissons quelques détails. L'ascension de l'Obscur s'est-elle produite après un tel conflit ?

— En effet, répondit Martuch. On prétend que ce sont les gagnants qui réécrivent l'histoire ; eh bien, les prêtres de la Mort ne font aucune distinction entre leurs dogmes et l'histoire. En ce qui nous concerne, les textes sacrés de Son Obscurité *sont* l'histoire.

» Si je fais une distinction entre les deux, c'est uniquement grâce aux archives ipiliacs, qui datent d'avant leur fuite d'Omadrabar.

— J'aimerais consulter ces archives, si le temps le permet.

— C'est possible, et il serait sage, en effet, d'y consacrer le temps qu'il nous reste.

— Comment avez-vous découvert l'existence de Delecordia ?

— C'est une histoire que je laisse de côté, car c'est un autre qui vous la racontera. En revanche, je puis vous dire ceci : il y a encore

vingt-cinq années de votre temps, j'étais comme tous les autres jeunes guerriers dasatis. J'avais survécu à ma Cachette, je m'étais rendu au château de mon père et j'avais tué dans la salle de l'Épreuve pour mériter ma place à son service. On m'avait accueilli au sein du Sadharin et je faisais tout ce qu'un bon guerrier dasati se doit de faire. Je traquais des enfants au cours des Purges, je tuais les femelles qui essayaient de les protéger, je m'accouplais avec d'autres femelles pour gagner des avantages politiques et j'étais toujours prêt à répondre à l'appel aux armes du Karana.

» À deux reprises, j'ai aidé à mater des rébellions. Du moins, c'était le nom que leur donnaient ceux qui cherchaient à anéantir leurs ennemis. J'ai servi au cours de trois campagnes contre des ordres de chevalerie rivaux. Je porte six grandes cicatrices sur mon corps et d'innombrables autres, plus légères, mais je ne doutais pas alors de ma suprématie. Des fils sont arrivés et ont survécu, et j'ai trouvé une femelle qui me plaisait suffisamment pour qu'à l'arrivée de notre fils je lui demande de rejoindre notre maison. Nous avons ce que vous appelleriez une « famille ». Ce concept n'existe pas dans l'esprit dasati, mais c'est bien ce que j'étais : un heureux père de famille sur mon monde.

» Puis il m'est arrivé quelque chose, et ma vie n'a plus été comme avant. Depuis lors, je n'ai jamais pu me juger selon les critères de ma race et j'œuvre pour changer mon peuple. (Son regard se perdit au loin, comme si Martuch était plongé dans ses souvenirs.) Ma femelle – ma femme, si vous préférez – me rappelle souvent que je lui manque. Mes fils gèrent plutôt bien notre petit domaine, et nous vivons une époque de paix relative. (Il posa l'écorce du fruit qu'il venait de manger et s'essuya les mains sur une serviette.) Les choses sont telles qu'elles devraient l'être au sein de l'empire dasati, ajouta-t-il sur un ton amer et désabusé. Seuls les innocents meurent.

Pug ne souffla mot. Martuch pouffa de rire.

— Saviez-vous que, dans la langue dasatie, il n'existe pas de mot pour désigner l'innocence ? Le terme qui s'en rapproche le plus, c'est « non couvert de sang », cela désigne quelqu'un qui n'a pas encore pris une vie. (Il secoua la tête en tendant la main vers son verre de vin.) Pour avoir l'innocence, il faudrait pouvoir expliquer le concept de la culpabilité. Voilà encore un mot qui nous manque. Nous parlons plutôt de « responsabilité ». Je crois que c'est parce que les coupables sont déjà morts... à l'intérieur. (Il se leva.) Excusez-moi, j'ai trop bu. Pug, les archives sont en bas de la rue, sur la gauche. Il s'agit d'un bâtiment semblable à tous les autres, mais avec une bannière bleue ornée d'un cercle blanc suspendue au-dessus de l'entrée. Allez-y, on vous montrera tout ce que vous voulez voir. Je reviendrai demain en fin d'après-midi. Je vous souhaite une bonne nuit.



Sur ce, il s'en alla.

— Étrange, commenta Magnus en se tournant vers son père.

— Oui, très. D'un point de vue dasati...

— Vous êtes faibles et vous méritez la mort, lâcha Bek de but en blanc.

— Mon père est tout sauf faible, protesta Magnus. Comme nous tous ici, d'ailleurs.

— Je ne parlais pas de vous ni de votre père, répliqua le jeune combattant, mais des humains. Vous êtes faibles et méritez la mort.

Pug ne manqua pas de remarquer qu'il disait « vous » pour désigner les humains, et non « nous ». Il jeta un coup d'œil à Nakor qui secoua discrètement la tête.

— Père, je crois que je vais retourner dans notre chambre, annonça Magnus. Je souhaite méditer un peu avant de dormir.

Pug lui donna son accord, et le jeune magicien quitta la pièce à son tour. Les serviteurs attendaient, debout derrière les derniers convives, et Pug comprit qu'ils ne partiraient pas tant que la table ne serait pas libre. Il fit signe à Nakor, qui dit alors :

— Viens, Bek, on va faire un tour.

Ralan Bek se leva avec élégance.

— Tant mieux. J'aime marcher dans cette ville. Il y a tant de choses intéressantes à voir, Nakor.

Pug et Nakor se levèrent et suivirent Bek dehors en ce début de soirée.

— J'imagine que nous avons complété le processus d'adaptation, car l'air sent à présent aussi bon que si nous étions à Krondor ou à Kesh, fit remarquer Pug en inspirant profondément.

— Il sent meilleur, rectifia Nakor. Il n'y a pas autant de fumée ou d'ordures.

— D'après ce que j'ai pu voir, les Ipiliacs sont plus soigneux que les humains, ajouta Pug en descendant la rue.

— Oui, approuva Bek. C'est une très jolie ville. Ça serait drôle de la voir brûler.

— Certainement pas, répondit aussitôt Nakor. Tous les incendies se ressemblent, tu sais.

— Mais imagine à quel point celui-là serait énorme, Nakor !

— Peut-être qu'il abrite une petite partie de Prandur ? murmura Pug en faisant référence au dieu du Feu, connu sous le nom d'« Incendiaire de Cités ».

Nakor pouffa de rire.

— Bek, aimerais-tu voir quelque chose de nouveau, quelque chose de merveilleux ?

— Oui, Nakor, j'aimerais bien. C'est un endroit très intéressant, plus que la plupart de ceux que j'ai visités dans ma vie, mais je

commence à m'ennuyer à cause de toutes ces discussions.

Pug jeta un coup d'œil interrogateur à Nakor qui lui fit signe d'attendre.

— Tu n'auras qu'à visiter les archives demain. Toi aussi, tu devrais voir ça.

Ils traversèrent la ville à pied en saluant poliment les passants qu'ils croisaient. De temps en temps, on leur lançait des regards curieux, mais Martuch et Kastor avaient tous deux précisé que les visiteurs venus d'autres mondes étaient rares sur Delecordia.

— C'est en haut de cette colline, annonça Nakor en tendant le doigt au moment où ils arrivaient à la porte est.

— Que sommes-nous censés voir ? s'enquit Pug.

— Attends, tu verras, répondit le petit joueur professionnel avec une lueur de gaieté dans les yeux.

Ils gravirent la colline, et Pug et Bek découvrirent alors ce que Nakor voulait leur montrer. Dans le lointain, une colonne chatoyante surgissait de l'est pour disparaître dans le ciel nocturne.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Bek.

— Le pont des Étoiles, répondit Nakor. Martuch m'a dit qu'on le voyait par temps clair. Cette ville s'appelle Desoctia, et les Ipiliacs utilisent le pont pour se rendre sur un monde appelé Jasmadine. C'est la même magie que nous emploierons pour voyager entre les mondes dasatis, à ce qu'on m'a raconté.

— À quelle distance se trouve cette ville ? demanda Pug.

— À environ trois cents kilomètres à vol d'oiseau.

— Ce pont doit être vraiment très grand, alors, commenta Bek.

— Ou très brillant, renchérit Pug.

Ils restèrent là un long moment à contempler en silence l'éclat lointain d'un pont de lumière qui allait les conduire vers une autre dimension de la réalité.

# 19

## Kosridi

Martuch leva la main.

Tous les regards se tournèrent vers lui. Les quatre humains et le guerrier dasati se tenaient au milieu d'une vaste salle voûtée, dans un endroit qui rappelait à Pug son académie du Port des Étoiles en ce sens qu'il était dédié à l'étude et à l'apprentissage. Il avait visité cet endroit et les archives plusieurs fois au cours de ces derniers jours pour en apprendre le plus possible au sujet des Dasatis. Mais il n'y avait pas trouvé grand-chose, en réalité, puisque les archives ipiliacs semblaient ne traiter que de leur propre histoire depuis leur arrivée sur Delecordia.

Les bribes d'informations qu'il avait réussi à dénicher n'étaient pas réjouissantes, puisque, dans l'ensemble, le point de vue des Ipiliacs sur les Dasatis était celui d'un peuple vaincu parlant de ses oppresseurs. Malgré tout, Pug avait l'impression d'être aussi prêt que possible pour effectuer cet incroyable voyage.

La pièce, qui servait de salle de rencontre et de réunion, était assez grande, d'après le sorcier ipiliac qui s'apprêtait à effectuer le transfert vers la deuxième dimension, pour leur permettre de partir discrètement et sans aucune distraction. Pug, Magnus et Nakor avaient écouté le sorcier avec attention lorsqu'il leur avait décrit ce qu'il allait faire pour les aider à partir. Cependant, même Pug avait l'impression de ne pas comprendre la magie employée.

Martuch prit la parole :

— La transition va débiter dans quelques instants. Avec un peu de chance, vous n'avez jamais vécu une expérience comme celle-là. J'ai effectué cette transition une dizaine de fois et je jure toujours qu'il s'agit de la dernière. Vous êtes prêts ?

Pug avait passé son bras sous celui de Nakor, qui tenait également le bras de Bek. Magnus se trouvait quant à lui entre son père et Martuch, bras dessus bras dessous avec les deux hommes. Martuch les avait prévenus qu'ils allaient transiter par une dimension qu'il appelait « le gris » et que tous leurs sens allaient en être perturbés. La traversée ne durerait que quelques instants, mais elle allait leur donner l'impression que le temps s'était arrêté.

Le sorcier ipiliac à qui l'on avait demandé de superviser cette transition avait pris grand soin d'informer Pug, Nakor et Magnus de ce qu'ils allaient vivre. Bek, pour sa part, s'en moquait et n'écoula même pas ses avertissements. Il paraissait excité à l'idée de se rendre enfin au « prochain endroit ».

Brusquement, la pièce autour d'eux disparut. Par réflexe, Pug essaya de prendre une inspiration, tout en sachant qu'il n'y avait pas d'air. Il connaissait cet endroit ! Il se trouvait de nouveau dans l'intermédiaire ! C'était là que Macros le Noir l'avait conduit lorsqu'il avait refermé la première faille tsurani, à la fin de la guerre de la Faille. Il comprenait parfaitement pourquoi Martuch avait tenu à l'avertir. Il étendit rapidement le champ de ses perceptions pour abriter ses compagnons comme Macros l'avait abrité, lui.

— *Père, où sommes-nous ?* demanda Magnus par télépathie.

— *Dans l'intermédiaire entre les instants, mon fils. Nous nous trouvons au cœur même du matériau de l'univers, entre ces filaments que Nakor appelle « matériau » justement. Nous sommes dans le néant lui-même.*

— Vous pouvez parler normalement, intervint Nakor. Même si je ne vois rien.

Pug et les autres apparurent brusquement.

— Mais comment... ? s'écria Martuch, stupéfait.

— Je suis déjà venu ici, expliqua Pug avant de se tourner vers Magnus. C'est ton grand-père qui m'a amené ici. C'est la dimension du néant, là où les dieux ont combattu au cours des guerres du Chaos.

— Ça n'a jamais duré aussi longtemps, s'étonna Martuch.

— Peut-être parce que nous sommes cinq, suggéra Bek, apparemment fasciné par l'absence totale de points de référence autour d'eux. Le néant n'abritait absolument rien : aucune lumière, aucun bruit, aucune sensation.

— Je vous remercie, Pug, reprit Martuch. La traversée m'a toujours paru si froide et douloureuse.

— L'arrivée n'aura rien d'agréable, prévint le magicien.

Comme pour lui donner raison, la transition vers la deuxième dimension de la réalité fut effectivement déchirante. Ils eurent l'impression qu'on mettait leur corps et leur esprit en pièces. Au moment où Pug se sentit aspiré vers le monde dasati, il vit passer quelque chose à la périphérie de son champ de vision. Il essaya de suivre ce mouvement, mais il fut physiquement attiré hors du néant et se retrouva brusquement debout sur un sol en pierre, dans une pièce aux murs noirs. Il était sur Kosridi.

Une douleur fulgurante parcourut chaque nerf de son corps et laissa Pug haletant comme s'il venait de terminer une longue course.

Tout le monde se trouvait là, bras dessus bras dessous comme sur Delecordia.

Pug tituba légèrement lorsqu'il lâcha Nakor et Magnus.

— J'ai vu..., commença-t-il.

— Quoi donc ? lui demanda aussitôt Nakor d'un air inquiet, chose inhabituelle chez lui.

— Quelque chose..., répondit Pug. J'en reparlerai plus tard.

Il tourna alors son attention vers son nouvel environnement et battit plusieurs fois des paupières comme si ses yeux avaient un problème. Puis il comprit qu'il voyait, encore plus que sur Delecordia, des choses pour lesquelles l'esprit humain n'était pas conditionné. Il y avait différentes nuances de couleurs et des énergies vibrantes partout. La pièce dans laquelle ils étaient apparus était construite dans cette même pierre noire qu'il avait vue sur Delecordia. Mais là, chaque changement semblait la faire chatoyer avec des couleurs différentes. L'effet submergeait presque ses sens.

Puis il s'aperçut qu'ils n'étaient pas seuls. Deux personnes les attendaient, un homme et une femme. Pug ne trouva qu'un seul mot pour décrire cette femme : majestueuse. Son front haut, son nez droit et ses lèvres pleines lui donnaient une apparence saisissante, en dépit de ses traits différents de ceux de la race humaine. Ses yeux, de par leur forme, semblaient presque appartenir à un félin.

L'homme était vêtu d'une armure de guerrier, même si quelque chose sur son visage donna à Pug l'impression qu'il était jeune. La femme haussa légèrement les sourcils en regardant Magnus.

— Celui-ci ressemble presque à un Dasati, mon fils. Il est même très beau. Quel dommage qu'il ne soit pas un guerrier.

Pug se tourna vers son fils et s'aperçut que l'illusion fonctionnait. Il voyait à la fois Magnus tel qu'il était et un Magnus dasati, comme s'il s'agissait de deux images superposées. Il vit pourquoi la taille de son fils, ses traits minces et son long nez avaient de quoi titiller l'esthétisme de ces gens.

Le jeune homme inconnu s'avança.

— Je suis le seigneur Valko, et ceci est ma demeure. Je vous souhaite la bienvenue, même si je dois avouer qu'il m'est difficile de ne pas vous tuer. La présence de personnes étrangères à ce monde a pour moi quelque chose d'offensant. Je vais essayer de contrôler cette répulsion.

Pug jeta un coup d'œil à Martuch.

— Considérez qu'il s'agit là de l'accueil le plus gracieux que vous recevrez sur une propriété dasatie, mon ami, déclara alors ce dernier avant de se tourner vers Valko. Je suis Martuch, seigneur des Setwala. Je chevauche avec le Sadharin.

— Bienvenue, cavalier du Sadharin ! s'exclama Valko, ce que Pug

prit pour un accueil sincèrement chaleureux.

Les deux guerriers se donnèrent l'accolade en se tapant dans le dos et en se serrant le poignet droit comme le voulait la coutume. Puis le jeune seigneur du château posa les yeux sur Bek.

Ralan Bek avait la tête baissée et regardait ce nouveau décor par-dessous ses épais sourcils noirs. Ses yeux brûlaient comme du charbon à la lueur des flammes, et une expression qu'on ne pouvait qualifier que d'avidité transformait son visage.

— Martuch, puis-je le tuer ?

Bek était vêtu tel un guerrier dasati et avait longuement répété son rôle. Martuch secoua la tête.

— C'est notre hôte, Bek.

— Je m'appelle Bek ! Je sers Martuch des Setwala et je chevauche avec le Sadharin ! s'exclama Ralan comme s'il avait prononcé ces mots-là toute sa vie. (Il sourit comme un loup dément en désignant Valko.) Mon maître dit que je ne dois pas te tuer ni prendre cette femme derrière toi. Je vais honorer sa volonté et contrôler mon désir.

— Celui-ci serait-il fou ? se demanda Valko à voix haute.

Sa mère pouffa de rire.

— Il n'a pas de bonnes manières, mais il joue à merveille le rôle d'un jeune guerrier dasati. (Elle tapota Valko sur l'épaule.) La plupart des jeunes hommes qui se cachent ne m'ont pas eu pour professeur. Son comportement rendra service à ces... personnes.

Pug comprit pourquoi elle avait choisi ce mot-là. « Dasati » voulait dire « gens », mais le sens du mot qu'elle avait employé était assez obscur, cela ne voulait pas vraiment dire « inférieurs », mais ce n'était pas du tout « dasati ».

— Ici, c'est le milieu de la nuit, expliqua Valko. Avez-vous besoin de repos ?

— Non, répondit Martuch. En revanche, nous avons besoin d'informations. Il y a bien plus en jeu que nous l'imaginions.

Pug songea qu'il faisait sans doute allusion au Talnoy. Ils n'avaient pas reparlé de la créature car, chaque fois que Pug avait tenté d'aborder le sujet, il avait essuyé une rebuffade.

— Retirons-nous dans un endroit discret où nous pourrions aborder tous les sujets nécessaires, proposa la femme.

Valko semblait mal à l'aise. De son côté, Pug s'étonna de la rapidité avec laquelle il s'était habitué à déchiffrer les expressions faciales des Dasatis. Certes, cela était dû en partie à l'entraînement qu'il avait reçu sur Delecordia, mais le reste résultait des astucieux sortilèges utilisés par le sorcier ipiliac.

— C'est juste que... ils ressemblent à des inférieurs, et pourtant je dois les traiter comme des invités ! s'exclama le jeune seigneur du Camareen.

Il avait dit cela d'une telle façon que Pug comprit brusquement l'insulte implicite.

— Ne te laisse pas bernier par les apparences, répliqua la mère du jeune homme. Chacune de ces... personnes est un maître d'une grande puissance, sinon elles ne seraient pas là. Elles sont plus puissantes individuellement que le plus puissant des prêtres de la Mort. Ne l'oublie jamais.

Sans rien ajouter, Valko tourna les talons comme s'il s'attendait que tout le monde le suive sans poser de questions. Pug jeta un coup d'œil à Martuch qui lui indiqua d'un geste qu'il allait emboîter le pas au jeune seigneur, Bek sur ses talons. Ensuite viendrait la dame du château. Pug comprit qu'ils devaient impérativement commencer à se plier à leur rôle dans cette société.

Il adressa une prière silencieuse aux dieux qui voulaient bien l'écouter afin qu'ils survivent tous à cette expédition.

Rien de ce qu'ils avaient fait sur Delecordia n'avait réellement préparé Pug et ses compagnons à l'expérience que leur offrait Kosridi. Bien que relativement à l'abri dans le château du seigneur Valko, ils devaient faire face aux sensations inconnues que leur procurait cette nouvelle réalité, et c'en était presque trop pour eux. Pug passa sa main sur une table et s'émerveilla de ce qu'il ressentit sous ses doigts. Le plateau était sculpté dans un bois foncé, au grain serré, qu'un ébéniste aurait pu choisir sur Midkemia, sauf que ce n'était pas du bois dans le sens où Pug l'entendait d'ordinaire. C'était la chair d'une chose qui jouait, dans cette dimension, le même rôle qu'un arbre, tout comme les pierres s'apparentaient au granit et au feldspath, mouchetés de couleurs foncées. Ici, cependant, les pierres possédaient des énergies emprisonnées en leur sein, comme si leur formation, loin sous la croûte de ce monde, n'était pas vraiment achevée. De plus, tous ces matériaux avaient faim. Au contact de la table, Pug sentit que celle-ci aurait aimé aspirer l'énergie de son corps au travers de ses doigts.

— Stupéfiant, dit-il doucement comme ils attendaient dans la chambre que le seigneur Valko et sa mère leur avaient donné.

— Oui, j'ai moi-même eu cette réaction la première fois que je me suis rendu sur Delecordia, confia Martuch. Quand j'ai visité mon premier monde grâce au Couloir, je ne pouvais presque plus bouger tant j'étais émerveillé. De notre point de vue, Pug, votre réalité est si terriblement chaude et brillante que c'en est presque trop pour nous, sauf si l'on a la capacité de se concentrer. C'est comme essayer d'écouter une conversation dans une vaste salle pleine de gens qui parlent. Au début, c'est possible grâce à un effort de concentration au début, puis ça devient de plus en plus facile.

— Martuch, pourquoi quiconque sur ce monde souhaiterait

envahir la première dimension ? s'enquit Nakor.

— Pourquoi est-ce qu'une personne, un peuple ou une nation font des choses que l'on pourrait considérer comme insensées ? (Il haussa les épaules.) Ils ont leurs raisons. C'est pour ça que vous êtes là ? Vous craignez que les Dasatis envahissent votre monde ?

— Peut-être, répondit Pug. C'est cette inquiétude qui nous a en partie poussés à agir. Mais nous préfererions découvrir que nous avons tort et que votre race ne représente aucune menace pour notre monde.

— Peut-être est-il temps de parler franchement, concéda le guerrier dasati.

Toujours vêtu de son armure, il avait pris place sur un tabouret, tandis que les autres se reposaient sur des divans couverts de coussins. Bek regardait par la fenêtre comme s'il ne pouvait se rassasier de ce qu'il voyait au-dehors. Pug comprenait cette fascination. Les nuances changeantes de la nuit qui laissait place au jour formaient un jeu constant d'énergies agréables à regarder. Même le plus infime détail de cette dimension parvenait à captiver l'imagination. Un peu plus tôt, Pug lui-même s'était laissé hypnotiser par le paysage. Il était beau, à sa façon étrange, mais le magicien devait sans cesse se rappeler que leur adaptation à la dimension dasatie n'était qu'illusoire et que même la chose la plus ordinaire pouvait s'avérer dangereuse, voire fatale. Pug accorda de nouveau son attention à Martuch.

— J'en serais heureux.

— D'abord, vous ne devez mentionner à personne la présence du Talnoy sur votre monde jusqu'à ce que vous rencontriez le Jardinier.

— « Le Jardinier » ? répéta Magnus. Est-ce un nom ou un titre ? Dans notre monde, ce mot désigne quelqu'un qui s'occupe... des plantes, dans un jardin.

— Il signifie la même chose ici, dit Martuch. C'est un nom que nous lui donnons afin que d'autres ne puissent savoir qui il est en réalité.

— Et qui est-il ? s'enquit Nakor en allant droit au but.

— Je dirais, faute d'un meilleur mot, qu'il est notre chef. Mais je devrais laisser Narueen vous parler de lui, car elle l'a rencontré, pas moi.

— C'est votre chef, mais vous ne l'avez jamais vu ?

— C'est compliqué. Cela fait des années qu'il y a parmi les Dasatis des personnes qui ne peuvent se résoudre à croire que les enseignements de Son Obscurité représentent la somme de toutes les connaissances. J'imagine qu'il y a également parmi votre peuple des personnes qui mettent en doute l'autorité et défient les conventions.

— Absolument, répondit Pug en lançant un regard à son fils. Cela arrive régulièrement à la fin de l'enfance. Demandez à n'importe quel parent humain.



Magnus esquissa un petit sourire. Enfant, il avait été une forte tête, comme sa mère. Il avait eu de nombreuses querelles avec son père lorsqu'il avait commencé son éducation de magicien sous sa tutelle, jusqu'au moment où il avait fini par comprendre la sagesse de son père et par reconnaître son savoir.

— Nous n'avons pas d'enfance, nous, répondit Martuch, mais je pars du principe que vous avez compris ce que je voulais dire. Ceux qui remettent en cause les enseignements de l'Obscur sont mis à mort. C'est pourquoi ceux d'entre nous qui ont des doutes apprennent rapidement à tenir leur langue.

» Mais il existe depuis longtemps des factions au sein de notre société, parmi lesquelles la sororité des sorcières de Sang est la plus... « célèbre », diriez-vous dans votre langue. Les sorcières furent les rivales des prêtres de la Mort pendant des siècles, chacun exerçant sa propre influence. Ainsi l'équilibre régnait.

» Puis les Hiérophantes et les prêtres commencèrent à redouter la Sororité. Avec la bénédiction du TeKarana, ils déclarèrent les sorcières apostats et organisèrent une traque pour les éliminer. Quelques-unes en réchappèrent et réussirent à transmettre leur antique savoir. Aujourd'hui, elles sont de nouveau parmi nous, même si, pour la plupart des gens, elles ne sont que des créatures de mythe et de légende.

» Et il y a des hommes qui, comme moi, n'avaient aucune raison de remettre en question l'ordre des choses, mais qui pourtant l'ont fait. (Martuch regarda par la fenêtre, au-delà de Bek.) Pour vous, mes amis, cet endroit paraît étrange, mais, pour moi, c'est mon foyer. Ici, tout est comme ça devrait l'être, alors que votre monde me paraît... étrange et exotique. Cependant, même si c'est mon foyer, j'ai senti que quelque chose n'allait pas, qu'il manquait un équilibre. C'est le hasard qui a fait de moi ce que je suis aujourd'hui. (Martuch retourna s'asseoir sur son tabouret.)

» J'ai visité des mondes dans la première dimension, Pug. J'ai vu des hommes écraser des insectes sans réfléchir, peut-être par habitude, ou parce qu'il existe une profonde haine de la vermine inscrite en vous.

» C'est pour moi la seule façon de vous expliquer comment les mâles dasatis réagissent à la vue des enfants. Quand, pour la première fois, j'ai vu des mâles et des femelles d'autres races porter leurs enfants ou les tenir par la main pour traverser des marchés bondés, j'ai eu bien du mal à en croire mes yeux.

» Je ne sais comment être plus clair. Disons que c'était pour moi aussi repoussant qu'un acte pervers accompli en public pourrait l'être pour vous.

» Une mère qui réprimande son enfant pour s'être aventuré seul

dans la foule, ça, j'ai réussi à le comprendre, car nos mères nous défendent jusqu'à la mort au cours de notre Cachette. (Il marqua une pause.) Mais quand j'ai vu un père soulever son enfant dans les airs simplement pour le faire rire... (Il soupira.) Cela m'a troublé plus que vous sauriez l'imaginer. Ça m'a presque rendu physiquement malade.

» Je crois que vous comprendriez mieux si on vous téléportait brusquement par magie dans un endroit d'où vous pourriez observer une Purge. Voir des adultes en armure chevaucher de nuit, traverser des fourrés dans les bois et attaquer des campements remplis d'enfants terrifiés et de mères enragées... Voir la plupart de ces femelles se jeter sur la pointe des lances et des épées pour offrir à leurs petits une mince chance de survie... Voir les guerriers rire et échanger des plaisanteries pendant que des bébés meurent... Ce que vous pourriez ressentir en assistant à cela, c'est ce que j'ai éprouvé en voyant un homme embrasser la joue d'un bébé.

» Pourtant, tout au fond de moi, je savais que ce n'était pas chez ce père et cet enfant, mais bien chez ma propre race, que quelque chose n'allait pas.

— Qu'est-ce qui vous a amené à penser cela ? s'enquit Nakor. Et comment êtes-vous parvenu à accéder au premier cercle de la réalité ?  
Martuch sourit en regardant le petit Isalani.

— Patience, mon ami, j'y viens. (De nouveau, il se leva et se mit à faire les cent pas, comme s'il essayait de mettre de l'ordre dans ses pensées.) La première fois que j'ai éprouvé ce « malaise », comme je l'appelle, c'était au cours d'une Grande Purge.

» Les cavaliers du Sadharin avaient appris qu'un facilitateur – un commerçant, si vous préférez – avait vu de la fumée au coucher du soleil au cœur d'une grande forêt à environ une demi-journée de cheval de ce château.

» Les montagnes qui s'élèvent à l'est d'ici démarrent par une série de contreforts, et l'on trouve un grand nombre de grottes et d'anciennes mines dans la région. Il serait impossible, même pour une troupe bien organisée, de les explorer toutes en un an, et encore moins de dénicher les campements de femelles et de petits toujours en mouvement.

» Nous nous sommes mis en route à la tombée du jour de façon à pouvoir attaquer le campement au cœur de la nuit. Le temps d'y arriver, nous pouvions sentir la fumée d'un feu de camp et entendre les doux murmures des mères chantant des berceuses à leurs petits.

» La soif de sang nous a envahis. Nous n'avions plus qu'une envie, celle de trancher, de mettre en pièces et de piétiner ces *choses* sous les sabots de nos varnins. Une femelle devait monter la garde, car nous avons entendu un hurlement s'élever quelques instants avant qu'on envahisse le campement. Nos femmes sont intelligentes et dangereuses

quand elles protègent leurs petits. Plusieurs ont désarçonné des cavaliers à mains nues et sont mortes pour protéger leurs enfants. J'en ai vu une déchirer la gorge d'un guerrier à coups de dents.

» J'ai tué trois femelles cette nuit-là pour permettre à l'un de mes frères cavaliers de retrouver sa monture. Quand ce fut fait, le camp était désert. Tout autour de moi, dans la nuit, j'entendais les hurlements, les pleurs et les braillements des enfants qu'interrompait le sifflement des épées juste avant d'entamer la chair.

» J'avais les tempes battantes et la respiration saccadée. C'est un peu la même impression que lorsqu'on est prêt à s'accoupler. Dans mon esprit, le plaisir est le même, qu'il s'agisse de créer la vie ou de l'ôter.

» Je me suis enfoncé dans le sous-bois autour du camp. En entrant dans un fourré, j'ai senti quelque chose. J'ai baissé les yeux et j'ai découvert, accroupie sous une branche basse, une femelle qui serrait son jeune fils contre elle. Je ne l'aurais jamais découverte si j'avais poursuivi ma route ou si je n'avais pas baissé les yeux précisément à ce moment-là. Sans ce hasard, elle se serait retrouvée derrière la zone de recherche et aurait pu repartir vers la liberté et la sécurité. (Martuch s'immobilisa pour regarder Pug.)

» C'est là qu'une chose stupéfiante s'est produite. J'ai levé mon épée pour tuer la femelle d'abord – c'était elle le danger – et le petit ensuite. Mais, au lieu de bondir pour protéger son enfant, elle l'a serré très fort contre elle en me regardant droit dans les yeux, Pug. Oui, elle m'a fixé du regard en disant... « S'il vous plaît ».

— J'imagine que c'était... inattendu, commenta Pug.

— Sans précédent, confirma Martuch en s'asseyant une fois de plus sur son tabouret. « S'il vous plaît » ne sont pas des mots qu'un Dasati entend souvent, sauf lorsqu'un inférieur dit : « S'il plaît au maître » ou qu'un guerrier ou un prêtre s'exclame : « C'était plaisant ! » Il n'est pas dans nos manières d'en faire une supplique.

» Mais il y avait quelque chose dans le regard de cette femme... de la force et de la puissance. Ce n'était pas la supplique d'une faible créature, mais un appel à quelque chose de plus profond qu'une tuerie irréfléchie.

— Qu'avez-vous fait ? demanda Magnus.

— Je les ai laissé partir, répondit Martuch. J'ai remis mon épée au fourreau et je me suis éloigné.

— Je ne puis imaginer ce que vous avez dû ressentir à ce moment-là, dit Pug.

— J'ai eu l'impression de ne plus me comprendre moi-même, confirma Martuch. J'ai rattrapé mes frères. Lorsque l'aube s'est levée, treize femelles et une vingtaine d'enfants avaient été massacrés. En rentrant à la maison du Sadharin, les autres cavaliers riaient et

plaisantaient mais, moi, je n'ai parlé à personne.

» Je n'éprouvais aucun sentiment de réussite ou de fierté. Je me suis rendu compte à ce moment-là que quelque chose avait changé en moi et qu'il n'y avait rien de glorieux à massacrer des êtres pratiquement sans défense.

» Une femme armée d'un poignard doit être traitée avec circonspection, mais j'étais monté sur un varnin de guerre, une armure me protégeait de la tête aux pieds et j'avais une épée et une dague, ainsi qu'un arc de guerre accroché à ma selle. Pouvais-je alors éprouver un sentiment d'accomplissement parce que je l'avais tuée ? Devais-je me sentir triomphant pour avoir massacré un enfant qui n'avait d'autres défenses que ses dents et ses ongles ? (Il secoua la tête.) Non, je savais que quelque chose n'allait vraiment pas.

» Mais, comme la plupart de ceux qui ont cette prise de conscience, je me suis dit que c'était en moi que quelque chose n'allait pas. J'ai cru que j'avais perdu de vue la vérité de Son Obscurité, alors, je suis allé trouver un prêtre de la Mort pour lui demander conseil. (Martuch regarda Pug avec un petit sourire en coin.) Le destin m'a conduit à un homme du nom de Juwon, le prêtre de la Mort le plus haut placé en dehors du Temple intérieur, un Haut Prêtre qui a pour paroisse toute cette région de l'empire.

» Il a écouté mon histoire et m'a confié plus tard que l'ordre est donné aux serviteurs de l'Obscur de placer immédiatement en isolement quiconque vient émettre les doutes que j'avais exprimés. Ces personnes sont ensuite interrogées, puis mises à mort. Il se trouve que je venais juste de me confier au prélat le plus haut gradé de la région qui travaillait en secret pour le compte du Blanc.

» Il m'a écouté et m'a ordonné de garder le silence à ce sujet tout en me demandant de revenir le voir. Nous nous sommes retrouvés plusieurs fois pendant des heures sur une période d'un mois, avant qu'il m'avoue que ma vocation était de servir le Blanc.

» Avant qu'on en arrive à cette révélation, j'étais déjà parvenu à la conclusion qu'il y avait bien plus derrière toute cette histoire qu'une simple hésitation à tuer une femme et un enfant. Depuis, j'ai discuté à de nombreuses reprises avec lui, avec Narueen et avec d'autres hommes et femmes d'une grande sagesse, des prêtres, des sorcières de Sang et bien d'autres encore. On m'a alors fait voir tellement plus de choses que lorsque j'étais enfant ! (Martuch se pencha en avant.) C'est comme ça que j'en suis arrivé à servir le Blanc. Plus encore, j'en suis venu à aimer le Blanc et à détester tout ce que représente Son Obscurité.

— Comment avez-vous fait pour accéder au premier niveau de la réalité ? s'enquit Nakor.

— C'est le Jardinier qui m'y a envoyé.

— Pourquoi ? demanda Pug.

— Il est celui d'entre nous qui travaille en étroite collaboration avec le Blanc, répondit une voix féminine à la porte. Nous ne remettons pas en cause ses ordres. S'il nous demande de nous rendre sur une autre réalité, moi, Martuch ou tout autre serviteur du Blanc, nous obéissons.

Pug se retourna, puis se leva aussitôt en baissant les yeux. Magnus et Nakor l'imitèrent avec une seconde d'écart.

— Il vous faut être plus rapide, déclara Narueen en entrant dans la pièce. Vous risquez de vous faire remarquer pour une seconde d'hésitation. Or, un inférieur remarqué est un inférieur mort. N'oubliez pas que les soignants sont utiles, mais également méprisés parce qu'ils aident les autres.

Pug resta immobile, et Narueen vint s'asseoir sur le divan à la place qu'il venait juste de libérer.

— Asseyez-vous à côté de moi, lui dit-elle, avant d'ajouter à l'adresse des autres : vous pouvez abandonner votre rôle pendant quelques instants. C'est certainement la dernière occasion que vous aurez d'être vous-mêmes. Nous devons discuter de beaucoup de choses avant de partir.

— Déjà ? s'étonna Pug.

— Oui, répondit Narueen. On m'a prévenue qu'il va peut-être se passer quelque chose d'extraordinaire sur Omadrabar. Le Haut prêtre Juwon a été appelé à la cour de Son Obscurité. S'ils rappellent les prêtres des régions extérieures, cela veut dire que cette réunion est d'importance.

— Pourquoi, à votre avis ? s'enquit Martuch.

— Ce genre de convocation n'a rien d'étonnant quand un prélat suprême meurt et qu'il est nécessaire de désigner son successeur. Mais personne n'a entendu parler d'une quelconque maladie. De plus, l'annonce de sa mort prématurée aurait forcément accompagné la convocation. Il est déjà arrivé qu'un prélat suprême convoque une assemblée pour annoncer une nouvelle doctrine, mais Juwon serait au courant d'un tel mouvement théologique au sein de la hiérarchie de l'église. (Elle secoua très légèrement la tête, en un geste très humain.) Non, il doit s'agir d'autre chose. (Elle regarda Pug.) Nous redoutons toujours d'être découverts. Mais nous disposons d'un avantage : les serviteurs de l'Obscur n'ont aucune envie que la population apprenne que nous ne sommes pas un mythe, que nous existons bel et bien.

— Quand vous dites « nous », voulez-vous parler des sorcières de Sang ou du Blanc ? demanda Pug.

— Les deux, répondit Narueen, car, dans mon esprit, la sororité des sorcières de Sang et le Blanc ne font qu'un depuis de nombreuses années, avant même que nous prenions conscience que nous servions

cette force qui s'oppose à l'Obscur.

— Martuch nous a raconté qu'il avait épargné une femme et son fils, le saviez-vous ?

Narueen hocha la tête, et son visage trahit quelque chose que Pug interpréta comme de l'émotion, ce qu'il n'avait encore jamais vu chez elle.

— Je le sais très bien, car j'étais cette femme et Valko était le petit garçon que je serrais dans mes bras. Nous nous étions aventurés à une courte distance des grottes pour faire la cuisine. Mais nous avions allumé nos feux trop tôt, de toute évidence. Les enfants étaient énervés. Valko s'agitait parce qu'il perçait une dent. La fraîcheur de la brise nocturne l'apaisait.

— Pourquoi avez-vous simplement dit « s'il vous plaît » ? s'enquit Magnus.

— Je ne sais pas vraiment, soupira-t-elle. Peut-être est-ce l'instinct qui m'a permis de voir quelque chose en lui. C'était un guerrier unique, le genre d'homme que les femmes recherchent pour engendrer leurs enfants, car il paraissait au sommet de sa puissance. Il avait soif de sang, cela se voyait, et il était prêt à tuer, mais il y avait quelque chose... autour de ses yeux, sous ce terrifiant heaume noir, qui m'a simplement poussé à lui demander de nous épargner.

— C'est ainsi que des vies ont basculé, renchérit Martuch. Valko ne connaît pas cette histoire, et j'apprécierai si vous ne la lui racontiez pas pour l'instant. Il l'apprendra bien assez tôt, mais il vous faut savoir que notre jeune seigneur des Camareen vient tout juste de prendre ses fonctions cette semaine. Il a décapité son père six jours seulement avant votre arrivée. La fête pour célébrer la succession a eu lieu il y a deux nuits. Si nous étions arrivés à ce moment-là, la plupart d'entre nous seraient sans doute morts à l'heure qu'il est.

— Je m'interroge souvent sur ces petites coïncidences de la vie, avoua Pug, sur ce qui n'apparaît parfois que comme un hasard mais qui, au bout du compte, s'avère vital.

Nakor n'avait pratiquement pas parlé pendant toute cette discussion, alors qu'il n'était pas dans ses habitudes de se contenter de regarder et d'écouter. Il plongea la main dans son sac et en sortit une orange.

Pug écarquilla les yeux.

— Comment as-tu fait ça ?

Le sac dont Nakor ne se séparait jamais possédait une petite faille permanente qui fonctionnait dans les deux sens et qui lui permettait de ramasser des oranges et d'autres objets sur la table d'un primeur de Kesh. Selon toutes les lois magiques que Pug connaissait, il était impossible que la faille fonctionne dans cette dimension-ci.

Nakor sourit.

— Ce n'est pas le même sac. Je sais qu'ils ont l'air identiques, mais ce n'est pas le cas. J'ai juste mis des oranges à l'intérieur. C'est la dernière.

Il enfonça son pouce dans le fruit et ôta la peau, puis mordit dans la chair.

— Horrible, commenta-t-il en faisant la grimace. J'imagine que le goût des choses a changé également. (Il remit l'orange dans le sac.) Je ferais mieux de m'en débarrasser quelque part en chemin.

— En effet, approuva Martuch, qui se leva en tendant la main. Je vais m'en occuper. Je ne voudrais pas que vous ayez à expliquer à un prêtre de la Mort comment vous vous êtes retrouvé en possession d'un fruit du premier niveau de la réalité.

Nakor donna le fruit à Martuch et se tourna vers Bek, qui, tranquillement assis, regardait par la fenêtre.

— Qu'est-ce qui te fascine à ce point, Ralan ?

— Simplement le fait que j'aime vraiment cet endroit, Nakor, répondit le jeune homme sans se retourner. Je veux rester. (Cette fois, il se retourna, les yeux luisant d'émotion.) Je veux que tu répares ce que tu m'as fait ce jour-là, devant la grotte, parce que je crois qu'ici je peux être... heureux. C'est un bon endroit, Nakor. Je peux tuer et faire pleurer les gens, et tout le monde trouve ça drôle. (Il regarda de nouveau par la fenêtre.) En plus, c'est le plus bel endroit que j'ai jamais vu.

Nakor se rendit jusqu'à la fenêtre pour regarder dehors.

— Le temps est extraordinairement clair aujourd'hui...

La façon dont il s'interrompit poussa Pug et les autres à le regarder.

— Qu'y a-t-il ? s'enquit Pug.

— Viens là, répondit Nakor.

Pug se leva et regarda par-dessus l'épaule du petit Isalani. Il avait eu un peu de mal à s'habituer à la lumière du jour sur Kosridi, car il n'y avait pas grand-chose de visible selon les critères midkemians. Cependant, une fois que ses yeux s'étaient ajustés à un spectre bien plus large, que Nakor appelait « les couleurs au-delà du violet et avant le rouge », il avait découvert une profonde différence entre la nuit et le jour. Le soleil étant levé, il voyait de la chaleur et de l'énergie et plus de détails que la nuit. Mais il était vrai, de toute façon, qu'il voyait bien plus de choses avec ses « yeux dasatis », comme il appelait sa nouvelle vue, qu'il l'aurait cru possible. Et il comprenait maintenant pourquoi il n'en avait vu aucun signe apparent ici ou sur Delecordia. Il lui avait fallu un certain temps pour appréhender les signatures énergétiques utilisées sur la pierre au-dessus des portes pour désigner à quoi servait tel ou tel bâtiment.

Ce jour était « clair » dans le sens où il n'y avait pas de nuages

dans le ciel. Le soleil brillait. Pug contempla la ville qui s'étendait derrière le château, avec l'océan en contrebas. Il fut frappé par une impression de familiarité.

— Je ne me suis rendu qu'une fois dans un endroit comme celui-ci, commenta Nakor, des années avant que le prince Nicholas soit obligé de lever l'ancre à la poursuite de...

— C'est Crydee, l'interrompit Pug dans un souffle.

— Ça ressemble beaucoup à Crydee, confirma Nakor.

— Ce sont les Six Sœurs, dit Pug en désignant le sud-ouest.

— C'est effectivement le nom que portent ces îles, intervint Narueen.

— Nous sommes à Crydee, répéta Pug, stupéfait. Cette ville est construite... Enfin, je sais bien qu'elle est dasatie et qu'il ne s'agit que d'une série de bâtiments interdépendants comme chez les Ipiliacs, mais là, voyez ce bout de terre qui s'avance dans la mer au nord du port... c'est la Pointe !

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Magnus.

Pug se retourna pour s'asseoir sur le coussin à côté de Bek, qui continuait à regarder dehors.

— Je ne sais pas. Dans un sens, je suppose que ça veut dire qu'on est de retour chez nous, mais à un niveau différent de la réalité.

Pug commença à poser des questions à Narueen et à Martuch sur la géographie de la région. Il comprit rapidement que Kosridi était Midkemia, mais dans la deuxième dimension.

— Pourquoi est-ce que tout est différent mais que l'environnement physique est le même ? demanda le magicien au bout d'une demi-heure.

— C'est une question pour les philosophes, rétorqua Nakor avant d'esquisser un grand sourire. Mais j'aime autant les bonnes questions que les bonnes réponses.

— Il existe tant de mystères, commenta Magnus.

— Nous partons demain en chariot pour la ville de Kosridi, les informa Martuch.

Pug situait la capitale de ce monde à peu près à l'endroit où, sur Midkemia, se trouvait le Port des Étoiles.

— Ne serait-il pas plus facile de voyager par bateau ?

— Si, répondit Martuch, à condition que les vents soient favorables. Mais, à cette époque de l'année, nous devrions lutter contre des vents contraires sur tout le trajet. Il existe également une série d'endroits dangereux le long de la côte. Je ne suis pas marin, alors je ne sais pas comment on appelle ça, mais il s'agit de rochers sous l'eau, si bien qu'on ne les voit pas.

— Dans notre langue, on appelle ça des « écueils », répondit Pug.

— Quoi qu'il en soit, dès que nous serons à Ladsnawe, nous



embarquerons à bord d'un navire rapide qui nous fera traverser la mer de Diamant jusqu'au fleuve menant à Kosridi-Ville.

À bien y réfléchir, Pug s'aperçut que la Triste Mer avait effectivement plus ou moins la forme d'un diamant sur la carte.

— Combien de temps cela va-t-il prendre ? demanda-t-il.

— Trois semaines si nous ne rencontrons aucune difficulté. Nous avons déjà dépêché des messagers pour annoncer notre arrivée, si bien que nous devrions pouvoir faire étape chaque soir dans un endroit sûr.

— Mais il y a encore tant de choses dont nous devons parler, déplora Pug.

— Nous aurons le temps. Tous nos faits et gestes sont supervisés par le Jardinier. Vous voyagerez au sein d'un groupe de gens de confiance qui protégeront vos secrets, même si eux-mêmes ne les connaissent pas. Jouez votre rôle et tout ira bien. Nous avons tout le temps nécessaire, croyez-moi. (Narueen se leva et pointa Magnus du doigt.)

» Vous devez venir avec moi.

Magnus parut un instant partagé entre la curiosité et le désir de se faire passer pour un serviteur obéissant. Enfin, il se leva, inclina la tête et suivit la mère de Valko. Pug regarda Martuch, sur les lèvres duquel flottait l'ombre d'un sourire.

— Pourquoi l'a-t-elle emmené ?

— Parce qu'elle va le mettre dans son lit ce soir, répondit Martuch. Il est très beau pour un Dasati. Bien des femmes vont avoir envie de s'accoupler avec lui. Je comprends bien qu'aux yeux de votre peuple nos manières vous paraissent effrontées et dépourvues de... quel est donc ce mot que vous les humains utilisez pour expliquer votre étrange attitude ?

— Morale ? suggéra Nakor.

— C'est bien ce mot-là, confirma Martuch. Nous ne nous embarrassons d'aucune morale quand il s'agit de copuler.

— Mais peut-il...

— Je ne suis pas un expert, reconnut Martuch, mais j'imagine que l'essentiel est le même pour tout le monde. De plus, si Narueen s'offre ainsi un peu de plaisir gratuit, elle veille également à ce que votre fils ne se fasse pas tuer en arrivant à destination.

» Croyez-moi, je n'exagère pas en disant qu'il est très beau et que de nombreuses femelles vont rechercher sa compagnie – ainsi que quelques hommes, j'imagine. S'il ne comprend pas quel est son rôle, comment il doit obéir, quand il peut décliner une offre ou à quoi s'attendre, vous risquez de ne jamais le revoir. (Il désigna Bek.) De même, je vais envoyer une inférieure pour partager sa couche cette nuit. Cependant, je ne crois pas qu'il aura du mal à convaincre une femme dasatie qu'il est un guerrier, ajouta-t-il en baissant la voix.

— Je suis marié, s'empessa de dire Pug.

Martuch éclata de rire.

— Ne vous inquiétez pas, ami Pug. Selon les critères dasatis, vous êtes bien trop petit et banal pour attirer ce genre d'attention.

— Moi, j'aime les filles, déclara Nakor.

Martuch redoubla d'hilarité et quitta la pièce en secouant la tête.

## 20

# L'épreuve

Il pleuvait à verse.

Six jeunes sous-lieutenants de l'armée de Roldem se blottissaient d'un air misérable sous la pitoyable protection d'un tapis de toile qu'ils avaient érigé à la hâte en guise de tente. La pluie tombait sans discontinuer depuis trois jours maintenant, et les jeunes gens frigorifiés, qui avaient mal aux pieds par-dessus le marché, ne se rappelaient même plus quand ils avaient dormi pour la dernière fois.

Au retour du conflit contre Bastion-de-Bardac, tous les six avaient reçu l'ordre de descendre jusqu'à Porte d'Olasko avec le premier et le troisième régiments d'infanterie olaskiens afin de se présenter au général Devrees. La traversée en bateau s'était déroulée sans le moindre incident, avec six garçons quelque peu imbus d'eux-mêmes à bord.

Les vétérans du premier et du troisième régiments supportaient avec bonne humeur l'optimisme sans bornes des adolescents. Ils avaient déjà vu ça et savaient que ça ne durerait pas. En particulier le sergent Walenski, le sergent-chef qui commandait les régiments en question. Les deux unités avaient vu leurs effectifs diminuer de moitié depuis la destitution de Kaspar, trois ans auparavant. Depuis, ils opéraient en tant qu'unités conjointes, car Roldem ne semblait pas se presser pour assigner de nouvelles recrues à l'ancienne armée d'Olasko.

Le premier et le troisième avaient reçu l'ordre d'aider à nettoyer la frontière avec Salmater. Le problème était chronique, car la province méridionale d'Olasko était formée de centaines d'îlots abritant pirates, contrebandiers et hors-la-loi en tous genres. Elle servait également de voie d'accès à quiconque désirait attaquer la région. Roldem avait donc décidé de faire une démonstration de force afin de décourager tous ceux qui auraient envie de s'aventurer dans leurs deux nouvelles provinces.

— Pourquoi fallait-il qu'ils choisissent la saison des pluies ? se plaignit Jommy, qui tremblait sous le mince abri de toile.

Tous les six portaient l'uniforme de l'armée de Roldem : un pourpoint bleu foncé, un pantalon gris et un tabard ceinturé. Un

heaume en métal conique à nasal complétait l'ensemble. Grandy avait reçu le plus petit que l'armurier puisse trouver, mais le heaume restait malgré tout légèrement trop large pour lui.

— Pour être sûr qu'on apprécie cette expérience dans ses moindres aspects ? suggéra Godfrey.

— Au moins, cette pluie n'est pas froide, fit remarquer Tad.

— Et elle empêche les moustiques de nous piquer, renchérit Grandy.

— Toujours optimiste, celui-là, commenta Servan en ébouriffant les cheveux trempés de Grandy. C'est bon d'en avoir au moins un dans les parages.

— Si seulement ils nous donnaient quelque chose à faire, déplora Zane.

— Attention aux vœux que tu formules, ils pourraient se réaliser...

Jommy pointa du doigt, et ses compagnons regardèrent dans la direction indiquée. Le sergent Walenski gravissait la courte pente qui séparait la tente du général de l'endroit où les très jeunes sous-officiers s'étaient regroupés.

Il se campa devant eux et les salua d'une façon juste assez nonchalante pour bien leur faire comprendre ce qu'il pensait de ces six « enfants » qu'on lui avait confiés.

— Si ces jeunes gentilshommes voulaient bien me suivre... le général aimerait vous parler.

Jommy et les autres sortirent de sous l'abri.

— J'imagine que vous n'avez pas réussi à nous trouver une tente digne de ce nom, n'est-ce pas, sergent ? demanda-t-il tandis que les autres le suivaient.

— Hélas non ! mon lieutenant, répondit le sergent, un petit homme à la mâchoire proéminente affublé d'une grosse moustache saillante aux pointes recourbées.

Il y avait juste assez de gris dans sa chevelure noire pour trahir son âge. Il faisait partie de l'armée d'Olasko depuis vingt-cinq ans, d'abord en tant que caporal, puis comme sergent, et il n'avait guère de patience vis-à-vis des jeunes sous-officiers, surtout des garçons sortis de l'université et que, de son point de vue, on avait envoyé jouer à la guerre pendant que les hommes, les vrais, mouraient au combat. Il s'était montré aussi insubordonné et insultant qu'il était possible de l'être sans violer le protocole militaire, mais les garçons ne doutaient pas qu'il aurait préféré savoir ces six sous-lieutenants n'importe où ailleurs dans l'armée plutôt qu'ici.

— Je suis au regret de vous informer que l'intendant n'a pas reçu d'autres fournitures d'Opardum... *mon lieutenant*.

Jommy lui lança un regard en coin.

— Eh bien, merci pour vos efforts, sergent. Je suis sûr qu'ils ont été héroïques.

— Nous faisons de notre mieux, mon lieutenant. Maintenant, si vous voulez bien me suivre, je vous rappelle que le général vous attend.

Les garçons descendirent d'un pas lourd la colline boueuse. Jommy s'arrêta comme ils passaient devant une série de chariots.

— Sergent, que vois-je sur le deuxième chariot là-bas ?

Le sergent fit mine de plisser les yeux pour mieux voir.

— Ça alors, on dirait bien que c'est une pile de tentes, mon lieutenant, finit-il par reconnaître. J'imagine que je ne les ai pas vues arriver.

Jommy lança un regard noir au sergent en passant devant lui pour entrer sous la tente du général.

— Espérons que vous verrez au moins arriver l'ennemi quand il se montrera.

Le poste de commandement du général était un vaste pavillon sous lequel se trouvait une table recouverte d'une série de cartes, deux chaises pliantes en toile et en bois et un simple matelas pour dormir. Tous ces meubles étaient humides ou carrément trempés, selon l'emplacement qu'ils occupaient sous le pavillon percé de nombreuses fuites.

— Quel sale temps, n'est-ce pas ? fit remarquer le général.

— En effet, général, approuva Jommy.

— On vient de nous rapporter la présence de contrebandiers près d'un endroit appelé « l'îlot Falkane », ici sur cette carte. (Il désigna l'emplacement du doigt tandis que les six jeunes sous-officiers se rassemblaient autour de lui.) Mais je suis un peu dans une impasse, là, parce que je viens également d'apprendre que Salmater a monté une expédition et doit franchir la frontière quelque part dans les parages. Donc, j'ai besoin de conserver la plus grande partie du premier et du troisième. Mais je veux que tous les six vous emmeniez une compagnie de vingt hommes sur cet îlot pour vérifier si cette rumeur est fondée. N'allez pas chercher la bagarre ; la vue de plus d'une vingtaine de soldats devrait suffire à décourager ces contrebandiers.

» C'est juste que je ne veux aucun problème sur mon flanc gauche au cas où Salmater monterait une offensive ici. (Il jeta un coup d'œil aux six garçons avant de s'adresser au prince :) Sans vouloir manquer de respect à votre famille, Altesse, que diable faites-vous ici ?

Grandy haussa les épaules.

— Mes frères sont tous les deux dans la marine, général. Je suppose que mon père a décidé qu'il était temps pour moi d'entamer mon éducation militaire.

— Putain de drôle de choix ! marmonna le général. Quoi qu'il en

soit, il ne faut surtout pas que vous vous fassiez tuer. Mon aide de camp a eu le bras transpercé par la flèche d'un contrebandier. À votre retour, vous allez passer sous mon commandement direct. Les autres, vous serez répartis parmi le premier et le troisième. Je demanderai qu'on confie un peloton à quatre d'entre vous ; le cinquième travaillera ici, au quartier général, avec le prince.

» Mais, pour l'heure, allez retrouver votre escouade sur le ponton. Quelques heures à la rame vous attendent.

Jommy jeta un dernier coup d'œil à la carte, tout comme Servan. Tous deux gravèrent dans leur esprit la géographie de la zone où ils devaient se rendre. Puis ils saluèrent le général et sortirent. Le sergent les attendait devant la tente.

— Alors, lieutenants ?

— J'imagine que vous connaissez déjà les ordres, sergent, rétorqua Servan. L'escouade a-t-elle été assemblée ?

— Oui, mon lieutenant, répondit Walenski en réussissant à prononcer ce mot comme s'il s'agissait d'une insulte.

Ils le suivirent jusqu'au ponton auquel était attaché un petit bateau. Une demi-douzaine d'autres embarcations se balançaient sur les flots de la rivière en crue dont le courant filait vers le sud-est. Assis sur des balles de foin trempées, vingt soldats attendaient leurs sous-officiers.

— C'est une plaisanterie ! s'exclama Jommy en regardant Servan.

— Tous les tire-au-flanc, les mécontents et les voleurs de cette armée sont là, soupira son compagnon.

— Ah, mais c'est un bon groupe qu'on vous a trouvé là, décréta le sergent Walenski. Ils ont juste eu quelques ennuis, mais je suis sûr que six jeunes et brillants sous-officiers comme vous sauront les remettre dans le droit chemin.

Jommy regarda les vingt hommes trempés qui, à leur tour, contemplèrent les six lieutenants sans même se lever. Ceux qui ne les regardaient pas d'un œil torve semblaient les jauger ; quant aux autres, ils faisaient de leur mieux pour paraître indifférents. Tous étaient vêtus de l'uniforme standard de l'armée de Roldem : un gambison bleu, un pantalon gris, une paire de bottes et un heaume. Ils portaient également une épée et un bouclier.

— Debout ! cria Walenski. Vous êtes en présence d'officiers !

Les hommes firent exprès de se lever aussi lentement que possible, certains en riant et en murmurant.

— Très bien, soupira Jommy. (Il ôta son heaume, déboucla sa ceinture à laquelle était accroché le fourreau de son épée et tendit le tout à Walenski.) Vous voulez bien me tenir ça, sergent ?

— Mon lieutenant ? fit le sergent, visiblement pris au dépourvu.

Jommy se tourna vers Servan et les autres.

— Faites-moi un peu de place, vous voulez bien ?

Il fit alors un pas en avant et donna un coup de poing dévastateur dans la mâchoire du soldat le plus costaud du groupe. Ce dernier fut projeté à la renverse et heurta les deux hommes derrière lui, qui tombèrent à leur tour. Jommy se tourna de nouveau vers le sergent Walenski.

— Mon épée, je vous prie, sergent.

Ce dernier la lui rendit. Jommy remit sa ceinture tandis que les deux hommes qui en étaient capables se relevaient. L'autre, celui que Jommy avait frappé, avait perdu connaissance. Jommy récupéra son heaume et le coiffa de nouveau, avant de se tourner vers les soldats.

— Bien. Vous avez encore des doutes sur les personnes qui commandent ici ? (Comme il n'y eut pas de réponse, il éleva la voix :) Alors, montez dans le bateau !

— Vous avez entendu le lieutenant ! Montez dans le bateau ! répéta le sergent Walenski d'une voix forte. Vous deux, prenez cet homme et traînez-le à bord.

Les vingt soldats s'empressèrent d'obéir. Comme les six officiers faisaient mine de les suivre, le sergent retint Jommy.

— Un instant, mon lieutenant.

Jommy s'arrêta.

— Si je peux me permettre de vous donner un conseil, dit Walenski, vous avez tout pour devenir un bon sergent. Quel dommage de vous voir gâcher tout ce talent en devenant officier.

— Je garderai ça à l'esprit, promit Jommy. Au fait, sergent ?

— Oui, mon lieutenant ?

— Quand nous reviendrons, nos tentes seront prêtes, n'est-ce pas ?

— Je vous le garantis, mon lieutenant.

— Tant mieux, dit Jommy en rejoignant les autres sur le pont du bateau.

— Je voulais te dire une chose, Jommy, intervint Servan.

— Laquelle ?

— Tu te rappelles, ce premier jour à l'université ?

— Oui.

— Quand tu m'as frappé... merci d'y être allé doucement. Jommy éclata de rire.

— Il n'y a pas de quoi, l'ami.

Fasciné, Pug regardait les marinières manœuvrer leurs perches pour remonter le courant. Durant tout le voyage, il avait éprouvé un terrible mélange de familiarité et d'inconnu. Mais, en découvrant que cette planète était identique à Midkemia, il était devenu relativement facile pour lui de se repérer d'un point de vue géographique.

Sa bibliothèque de l'île du Sorcier abritait la collection de cartes la plus complète qui soit au monde. Même si certaines étaient périmées et la plupart incomplètes, elles lui avaient permis d'acquérir une excellente idée de la géographie de son monde.

Les voyageurs avaient suivi un chemin leur permettant de franchir ce qui, sur Midkemia, aurait été les montagnes des Tours Grises, le long du fleuve qu'à Crydee on appelait « Frontière ». Cette expédition à travers les forêts avait rappelé à Pug des souvenirs forts de la fois où, avec Tomas, son ami d'enfance, ils avaient accompagné le seigneur Borric pour prévenir le prince de Kronдор de l'imminence de l'invasion tsurani.

Mais, sur Kosridi, poussaient des arbres inconnus, presque comme des pins et des balsamiers, mais pas tout à fait. Les oiseaux étaient tous des prédateurs, même l'équivalent dasati d'un perroquet, et seule la taille du cavalier empêchait les oiseaux d'attaquer.

Nakor avait fait remarquer qu'une éternité passée à apprendre qui était de la nourriture et qui avait faim avait créé un monde meurtrier, certes, mais équilibré. On pouvait y survivre tant que l'on restait vigilant.

Au sortir des montagnes, ils étaient arrivés dans un port qui n'existait pas sur Midkemia : il s'agissait d'une grande ville appelée Larind. Cependant, Pug connaissait cet endroit et savait que la ville se situait, sur son monde, près de Bordon, une des Cités Libres. Cette agglomération était une version plus petite de la ville ipiliac qu'ils avaient connue : une série de bâtiments interdépendants, comme si la nécessité de se regrouper face aux forces hostiles de ce monde avait imposé une approche communautaire au sein d'une société farouchement individualiste. Nakor avait plus d'une fois exprimé l'envie de rester pour étudier ces gens. Magnus lui avait fait remarquer en retour que les Dasatis adoreraient sûrement l'étudier lui.

Ensuite, ils avaient traversé la mer de Diamant – la Triste Mer sur Midkemia – pour débarquer dans la ville de Deksa, qui correspondait à Port-Vykor sur leur monde natal. Pug ne regrettait qu'une chose, que leur cap ne leur ait pas permis de passer en vue de l'île du Sorcier, quel que puisse être le nom qu'on lui donnait sur ce monde. Il aurait aimé voir à quoi ressemblait cette autre version de son foyer.

Ils se trouvaient à présent sur un gros bateau, qu'on aurait appelé « quillard » sur Midkemia. Celui-ci était plus long que la version midkemiane, mais doté du même moyen de propulsion : un équipage de douze hommes, six de chaque côté du bateau, qui plantaient leurs perches au fond du fleuve et qui poussaient en direction de la poupe. En réalité, ils faisaient du surplace, et c'était le bateau qui avançait sous leurs pieds, mais cela créait l'illusion du contraire. Une fois arrivés à la poupe, ils levaient leur perche sans effort au-dessus de



leurs épaules et la plantaient de nouveau dans l'eau en direction de la proue pour recommencer la manœuvre. Ce mode de transport lent mais efficace leur permettrait d'arriver à destination bien plus reposés que s'ils avaient subi les cahots de la route à bord d'un chariot. Pug n'avait pas demandé pourquoi ils n'avaient pas utilisé la magie pour se téléporter à destination. Il devait sans doute, songea-t-il, y avoir une bonne raison à cela.

Sur Midkemia, la mer des Songes, qui n'était en réalité qu'un très grand lac d'eau salée plutôt qu'une véritable mer, était bordée au nord par la ville de Landreth, qui appartenait au royaume des Isles, et au sud par la ville keshiane de Shamata. Ici, les deux rives de la partie orientale de cette mer étaient occupées par l'immense Kosridi-Ville, la capitale de ce monde.

De nombreux milles les séparaient encore de leur destination. Cependant, lorsque le bateau quitta le fleuve pour entrer sur le lac, les voyageurs purent déjà apercevoir des signes de civilisation sur la rive nord. Les mariniers poussèrent une dernière fois sur leurs perches, de toutes leurs forces, puis ils les déposèrent dans des supports prévus à cet effet autour du toit de la cabine centrale et levèrent la seule voile du bateau. Ce dernier n'était pas vraiment fait pour ce type de navigation, mais une petite brise allait leur permettre de poursuivre leur chemin au mieux, jusqu'à ce qu'ils atteignent le quai le plus proche.

La vibration de la corde d'un arc alerta Pug sur le fait qu'un des prédateurs aquatiques s'était un peu trop rapproché de l'embarcation. Il jeta un coup d'œil par-dessus la coque et vit une grosse créature noire, semblable à un serpent, disparaître de nouveau sous l'eau. En quelques secondes, le lac se mit à bouillonner car d'autres prédateurs avaient senti l'odeur du sang.

— Mieux vaut ne pas piquer une tête, plaisanta Nakor en pouffant de rire.

Le petit joueur professionnel avait tendance à s'amuser de tout, ce qui soulageait Pug, car il avait l'impression de se faire bien assez de souci pour tout le groupe.

La coutume dasatie voulait que les fermes soient cultivées par des ouvriers vivant au sein des murs de la ville la plus proche. Pug en conclut que Kosridi-Ville devait être énorme, encore plus que la capitale de Kesh ou même la gigantesque Cité sainte des Tsurani. Plus d'un million de gens habitaient à Kentosani. Mais, à en juger par les signes de civilisation qu'il voyait de toutes parts, Pug songea que la capitale de cette planète devait être au moins trois fois plus vaste.

— Nous allons bientôt débarquer, annonça Martuch. Nous ferons le reste du trajet à dos de varnin.

Pug hocha la tête d'un air préoccupé. On lui avait cependant

assuré que l'équipage avait été choisi pour sa capacité à rester à la fois aveugle et sourd. Quant au capitaine, c'était un adorateur secret du Blanc. Personne à bord du bateau ne représentait donc un danger pour eux.

Bek jouait le rôle de protégé de Martuch à la perfection. Cette faculté qu'il avait de reproduire parfaitement l'état d'esprit dasati effrayait Pug, autant que la foi aveugle qu'avait Nakor en sa capacité à contrôler le jeune homme. Depuis leur première rencontre, Pug n'avait jamais cessé de se demander ce qu'était Bek, qui il était et comment il en était arrivé là. Nakor n'avait pas eu besoin de lui dire qu'il y avait chez lui quelque chose d'inhabituel, car dès le début Pug avait perçu cette présence inconnue en lui et ce pouvoir qui ne s'était pas encore libéré. Sur le moment, en revanche, il avait été surpris par le récit du combat entre Tomas et Bek, car Tomas était sans nul doute le mortel le plus dangereux de Midkemia avec une épée à la main. Maintenant qu'il avait eu le temps de l'étudier, Pug craignait qu'un jour Ralan Bek surpasse Tomas d'Elvandar dans le rôle du mortel le plus à craindre de Midkemia.

À condition qu'ils rentrent un jour, bien entendu.

Pug avait demandé à Martuch comment ils allaient retourner chez eux, et le guerrier, souvent taciturne, lui avait simplement répondu que tout était prévu. Mais quelque chose dans le ton de sa voix avait poussé Pug à se demander si le Dasati croyait vraiment qu'ils allaient survivre à ce qui les attendait.

Ils arrivèrent au port alors que le soleil s'apprêtait à se coucher. Lorsqu'ils se furent procuré ce qui, sur ce monde, passait pour des chevaux – des varnins –, Martuch déclara :

— Je connais une auberge où nous allons pouvoir séjourner. Il nous faudra une grande partie de la journée pour atteindre le pont des Étoiles, si bien que nous allons dormir dans la ville ce soir.

Endossant son rôle de guerrier dasati, il fit signe à Bek de le suivre. Personne ne prêta la moindre attention aux trois inférieurs qui cheminaient derrière eux. Pug, Nakor et Magnus devaient marcher derrière les montures de leurs maîtres. Pug espéra que chacun allait se souvenir de son rôle, car ils ne bénéficiaient plus désormais de la relative protection que leur avait offerte le château du seigneur Valko.

Pug avait beaucoup pensé à ce jeune chevalier de la Mort. Il sentait bien que Valko livrait bataille à l'intérieur de lui-même et il espérait que Narueen conserverait son influence sur son fils. Il y avait tant de choses repoussantes chez ce peuple. Pourtant, il ne devait pas oublier qu'il ne s'agissait pas seulement d'une autre culture, mais d'une autre réalité, et que les similitudes entre les Dasatis et les humains relevaient le plus souvent de la coïncidence, rien de plus.

Magnus suivait Nakor, qui restait près de la monture de Bek pour

mieux surveiller son comportement. Pug fermait la marche.

Kosridi-Ville correspondait en tout point à l'idée qu'il s'en était faite d'après la description de Kaspar, et plus encore. Ses remparts imposants se dressaient par endroits sur une hauteur de près de vingt étages, et il aurait fallu un gigantesque engin mécanique pour ouvrir ou fermer ses portes. Pug n'imaginait pas en effet que ces portes puissent se fermer même sous les efforts conjugués des plus gros animaux de trait. Soit il y avait une puissante magie à l'œuvre, soit les Dasatis disposaient d'une autre source d'énergie inconnue. En tout cas, rien de ce que les humains étaient capables de produire ne pourrait faire bouger ces portes, sauf à demander à un millier d'hommes de tirer sur des cordes pendant des heures.

Ils entrèrent dans la ville, et Pug s'efforça d'en graver les moindres détails dans sa mémoire. Seulement, tant de choses lui paraissaient inexplicables ! Il croisa des femmes qui se promenaient par groupes de quatre ou cinq et qui s'arrêtaient devant des étals, interrogeaient des marchands ou entraient dans des magasins.

Il dut faire un effort pour se rappeler que c'étaient ces mêmes femelles apparemment insouciantes qui devenaient, le reste du temps, des fugitives protégeant leurs enfants de leurs propres pères, ces hommes qui étaient leurs amants et qui, malgré cela, essayaient de tuer leur progéniture.

L'esprit en ébullition, Pug chassa ces contradictions de ses pensées. Il aurait dû savoir pourtant qu'il valait mieux ne pas essayer d'interpréter ce qu'il voyait. *Contente-toi de regarder*, se dit-il fermement. *Observe, tu évalueras plus tard.*

Un groupe de quatre hommes en robe de bure noire avec un cercle blanc autour de la taille et une ligne blanche sur le devant et dans le dos fendait la foule d'un pas décidé.

— Des praxis, annonça Martuch.

Pug savait que ce mot signifiait « comportement ou pratique standard », mais il s'agissait ici d'une organisation de profanes travaillant au service de l'église de l'Obscur. Leur mission était de rappeler constamment aux Dasatis la présence de Son Obscurité et de rapporter le moindre signe de comportement blasphématoire.

À un croisement bondé, les deux cavaliers et leur escorte furent obligés de ralentir en passant à côté d'un rassemblement d'hommes et de femmes qui écoutaient un individu perché sur une estrade en bois. Il s'agissait d'un lecteur qui prêchait à l'adresse des inférieurs. Son message stipulait que tous les membres de la société dasatie avaient un rôle à jouer et qu'il était de leur devoir de vivre leur vie aussi joyeusement que possible dans l'ombre de Son Obscurité.

Son auditoire paraissait captivé, si bien que Pug se demanda une fois de plus comment fonctionnait l'esprit de ces gens. De toute

évidence, Martuch avait mûri et changé, et même la dame Narueen était suffisamment sophistiquée pour leur permettre de dialoguer. Mais le jeune seigneur Valko pouvait à peine supporter la vue des visiteurs humains, en dépit de la magie qui leur donnait un physique dasati. Pourtant, Valko était l'un des sympathisants à leur cause.

Comment réagirait alors n'importe quel Dasati dans la rue si l'illusion se dissipait, dévoilant les humains pour ce qu'ils étaient ? Pug ne doutait pas que les inférieurs se jetteraient probablement sur eux pour les mettre en pièces à mains nues, bien avant que des guerriers puissent les atteindre. Si Pug avait espéré découvrir que ce monde avait quelque chose en commun avec le sien, cet espoir était mort le matin où ils avaient quitté le château des Camareen. Il avait vu des inférieurs – la cuisinière et ses aides – se battre avec ce qui ressemblait à des poules de basse-cour afin de récupérer des œufs pour le petit déjeuner. Nakor avait fait remarquer que même la volaille domestiquée était agressive sur ce monde.

Ils continuèrent à se frayer un chemin dans les rues bondées de la capitale. Tout ce qu'ils voyaient et entendaient était source de distraction. Pug se concentra sur la route devant lui, alors qu'il aurait voulu s'arrêter sur certains détails. De même, il fut obligé de donner plusieurs coups de coude discrets à Nakor qui restait bouche bée devant ce nouveau décor.

Ils finirent par arriver à l'auberge où Martuch avait promis qu'ils seraient en sécurité à condition de continuer à jouer leur rôle d'inférieur. On les conduisit rapidement loin de Martuch et de Bek, vers les logements réservés aux domestiques des guerriers de passage, à l'arrière du bâtiment.

Il s'agissait d'un baraquement où se trouvaient déjà trois autres inférieurs et une femme qui se reposaient, tandis que deux autres femmes s'occupaient des feux de cuisson. Pug crut qu'ils allaient devoir s'occuper de leur propre nourriture. Mais, avant qu'il ait le temps de demander à Nakor et à Magnus de sortir leurs rations de voyage, l'une des femmes qui cuisinait se tourna vers eux.

— C'est deux sus le repas, et encore un su si vous voulez boire autre chose que de l'eau.

Pug plonge la main dans son sac, en sortit neuf pièces et les déposa sur la table sans trop savoir s'il devait dire quelque chose. Il se doutait qu'un « merci » risquait de lui valoir des ennuis.

La femme ramassa les pièces et les fit disparaître dans l'aumônière suspendue à la cordelette qui ceinturait sa robe. Pug s'assit en silence près de la table et regarda les deux Dasaties préparer le repas.

Elles bavardaient à propos de choses pour lesquelles Pug ne disposait pas de référentiel. Puis il finit par comprendre qu'elles

parlaient d'une autre femme qui n'était pas là. Les trois autres Dasatis présents dans la pièce étaient les domestiques de guerriers séjournant à l'auberge. Pug décida qu'il serait utile de les observer pour savoir comment se comporter.

Lorsque les cuisinières déposèrent le repas sur la table, les trois Dasatis arrivés avant Pug et ses compagnons se levèrent et prirent chacun un bol avant de retourner s'asseoir à leur place. Pug hocha la tête à l'intention de Nakor et de Magnus, qui suivirent son exemple.

Pendant qu'ils mangeaient, l'une des cuisinières dasaties ne cessa de fixer Magnus du regard. Pug se pencha vers son fils.

— Tu ne m'as pas parlé de ta nuit avec Narueen, chuchota-t-il.

Magnus baissa les yeux sur le contenu de son bol.

— Et je n'en ferai rien.

— Difficile, commenta Pug.

— Plutôt... (Il esquissa un petit sourire.) Il y a des choses qu'un fils ne veut pas partager avec ses parents, y compris avec un père aussi... ouvert que toi.

Brusquement, Pug comprit. Cette expérience n'avait pas été entièrement désagréable pour Magnus, ce qui le perturba.

Le jeune magicien avala une nouvelle bouchée de légumes poêlés et d'une céréale proche du riz mélangée à de la viande.

— Je t'en prie, pas un mot à mère.

Pug étouffa un éclat de rire.

Tout le monde continua alors son repas en silence. Pug se demanda s'il allait y avoir un problème avec Magnus et les femmes. Les trois humains auraient juste voulu qu'on les ignore, mais Narueen avait apparemment raison de dire que Magnus était incroyablement beau pour un Dasati. Or, ils se seraient bien passés de cette attention induite. Pug se savait capable, tout comme son fils, de faire s'écrouler ce bâtiment sur la tête de quiconque les menacerait. Créer suffisamment de confusion pour leur permettre de s'échapper n'était pas un problème, mais où iraient-ils ensuite ? Pug n'était pas tout à fait sûr de connaître le but de sa mission, à part qu'il devait en apprendre le plus possible sur ces gens. Jusque-là, il n'avait pas encore trouvé de raison pour laquelle cette race voudrait envahir le premier niveau de réalité, au-delà de la théorie maintes fois répétée par Nakor, selon laquelle le Mal était fou par nature. D'un autre côté, Nakor faisait également remarquer que, si le Mal était fou, ça ne l'empêchait pas d'agir dans une intention bien précise. Leso Varen l'avait démontré à moult reprises.

Pug pensa alors à Varen qui se cachait quelque part sur Kelewan et à Miranda qui lui manquait. Si seulement il avait pu lui parler, ne serait-ce que pour quelques instants, juste pour savoir si elle allait bien – et aussi pour lui demander si on avait retrouvé la moindre trace

de Varen au sein de l'empire tsurani.

Wyntakata avançait aussi vite que possible en boitillant pour ne pas se laisser distancer par Miranda. Celle-ci se dirigeait d'un pas impatient vers une colline surplombant un profond ravin.

— Je vous en prie, dit le Très-Puissant. (Miranda se retourna, et il désigna son bâton.) Ma jambe, ajouta-t-il.

— Désolée, mais c'est vous qui avez dit que c'était important.

— Ça l'est, et je suis sûr que vous comprendrez pourquoi je vous ai demandé de venir seule. Mais je ne suis pas bien portant et j'apprécierais que l'on marche à une allure un petit peu plus paisible.

Miranda avait reçu le message du magicien tsurani à peine quelques heures auparavant. Mais elle s'était aussitôt rendue sur place, au mépris du décalage horaire – l'aube allait se lever sur l'île du Sorcier, alors que l'après-midi touchait à sa fin sur cette partie de Kelewan.

Ils se trouvaient dans une prairie. Lorsqu'ils arrivèrent au bas de la colline, Wyntakata demanda une nouvelle pause, le temps de reprendre son souffle.

— On pourrait croire qu'avec tous ces pouvoirs... eh bien, peut-être qu'un jour on pourra faire quelque chose pour prévenir la vieillesse. (Il pouffa de rire.) C'est étrange, n'est-ce pas, que cet homme que vous tenez tant à attraper soit capable de se déplacer d'un corps à un autre... Il s'agit d'une forme d'immortalité, en réalité.

— Je suppose, oui, d'un certain point de vue, répondit Miranda, impatiente de découvrir ce pourquoi on lui avait demandé de venir ici.

— Allons-y, proposa le corpulent magicien, qui avait retrouvé son souffle. (Tandis qu'ils gravissaient la colline, il reprit :) Je ne sais pas si vous êtes au courant, le vieux Sinboya a été retrouvé mort la semaine dernière.

Miranda s'immobilisa.

— Vous le connaissiez ?

— Qui ne le connaissait pas ? (Wyntakata s'arrêta à son tour en haletant.) Il était sans doute le meilleur fabricant d'artefacts au monde. De nombreux membres de l'Assemblée lui ont commandé des jouets, ils étaient si utiles.

Ils reprirent leur route jusqu'au sommet. De là, ils découvrirent une petite vallée, une dépression de huit cents mètres entre deux rangées de collines. À leurs pieds se trouvait un dôme d'énergie noir comme la nuit et scintillant pourtant de mille couleurs, comme une huile iridescente flottant à la surface de l'eau. Miranda l'identifia aussitôt comme une espèce de barrière, même si elle ignorait totalement ce qui se trouvait derrière.

— J'ai entendu dire que Pug avait rendu visite à Sinboya juste

avant sa mort, ajouta Wyntakata.

Miranda hésita un instant avant de répondre :

— Il ne me l'a pas dit.

Aussitôt, elle comprit qu'on l'avait attirée dans un piège, car le magicien avait appelé son mari par son nom midkemian, Pug, plutôt que par son nom tsurani, Milamber.

Elle se retourna en rassemblant de l'énergie, mais une brusque douleur la traversa, et son esprit s'engourdit. On aurait dit qu'en l'espace d'un instant quelqu'un ou quelque chose avait aspiré tout l'air de ses poumons, tout le sang de ses veines et toute pensée rationnelle de son esprit. Elle baissa les yeux et découvrit un entrelacs de lignes qui luisaient faiblement sur le sol sous ses pieds. Le piège n'était autre que cet endroit. Le sceau magique sur lequel elle se trouvait annulait ses pouvoirs et l'avait assommée comme un coup porté à la tête. Elle essaya de bouger, mais son corps refusa de lui obéir.

Wyntakata eut un sourire effrayant.

— Votre erreur fut de penser que votre fugitif se conduirait ici comme il l'avait fait sur votre monde, Miranda.

» Vous voyez, poursuivit l'homme qu'elle savait désormais être Leso Varen, à force de concentrer vos recherches sur des signes de nécromancie, vous avez perdu de vue l'évidence. Ces gens, expliqua-t-il en tapotant son ventre rebondi, sont de si puissants magiciens que j'ai pu me comporter comme je voulais sans que personne ne remarque rien tant que je respectais quelques règles. « Il en sera fait selon votre volonté, Très-Puissant » est une phrase merveilleuse. Il me suffit de « voler » jusqu'à mon domaine et de dire que je voudrais un repas pour que tout le monde s'empresse de m'obéir. C'est comme d'être le roi d'un tout petit royaume, finalement.

» Ces gens aiment le pouvoir. Mais ils ne sont rien comparés à mes nouveaux amis.

Miranda, qui s'affaiblissait un peu plus à chaque seconde, tomba à genoux. Wyntakata leva la main pour lancer un signal. Puis il s'agenouilla maladroitement en s'appuyant sur son bâton.

— Quel dommage, vraiment, que je n'ai pas eu mon mot à dire concernant le corps que j'ai saisi au vol. Mais il ne restera pas mon hôte très longtemps. Je dois avouer que j'ai été si occupé depuis que j'ai découvert la première faille dasatie que je n'ai pas vraiment eu le temps de me fabriquer une nouvelle urne d'âme. J'entends y remédier au plus vite, dès que j'aurai trouvé un endroit sûr pour pratiquer de nouveau la nécromancie sans qu'une centaine de Très-Puissants en colère fondent sur moi. (Il jeta un coup d'œil en direction du dôme.) Ce ne sera plus très long avant qu'ils soient bien trop occupés pour se soucier de moi. (Il prit le menton de Miranda dans le creux de sa main et vit que le regard de la magicienne commençait à se troubler.)

» Bon sang, mais c'est vrai que vous êtes attirante ! Je ne l'avais jamais vraiment remarqué jusqu'à maintenant. Je crois que je vous ai trouvé repoussante au début parce que vous êtes si... déterminée. Vous vous promenez avec ce froncement de sourcils et ce regard... noir. Mais je vois maintenant pourquoi Pug est tombé amoureux de vous, même si je préfère les femmes un peu plus... soumises. Ce serait amusant de vous clouer à un mur et de tester votre détermination en vous faisant des choses avec tous les jouets que les Tsurani ont inventé pour la torture. Ils en ont une sacrée collection dans un musée à l'Assemblée, vous savez.

Quelqu'un montait la colline derrière elle, mais Miranda ne pouvait bouger, et encore moins se retourner pour jeter un coup d'œil. Leso Varen se servit de son bâton pour se relever tandis que des mains puissantes saisissaient Miranda pour la remettre debout.

— J'aimerais vous présenter mes deux nouveaux amis, dit Varen. Ils s'appellent, si j'ai bien compris, Desoddo et Mirab. (Miranda sentit qu'on la retournait brutalement. Elle se retrouva nez à nez avec un être au faciès inconnu, le crâne mince, la peau grisâtre et les yeux noirs.) Ce sont ce que les Dasatis appellent des « prêtres de la Mort ». Je pense qu'ils vont bien s'amuser avec vous. Quel dommage que je n'y assiste pas, mais je dois m'occuper d'autres affaires.

» Vous voyez, mes nouveaux amis et moi, nous sommes parvenus à un accord. Je vais les aider à s'emparer de Kelewan. En retour, ils m'aideront à conquérir Midkemia. N'est-ce pas merveilleux ?

Sans un mot, les deux prêtres de la Mort descendirent la colline en direction du dôme d'énergie noir en traînant brutalement Miranda derrière eux. Tandis qu'elle perdait connaissance, la dernière chose qu'elle entendit avant de sombrer fut Varen fredonnant un petit air étrange.

— Oh, merde ! dit Tad en jetant un coup d'œil par-dessus la crête.

— Comme tu dis, chuchota Servan. « Oh, merde ! »

— Qu'est-ce qu'on va faire ? demanda Zane, qui se trouvait juste derrière eux en compagnie de Jommy.

Tous les quatre se tenaient accroupis sous le sommet d'une crête au bas de laquelle les attendaient les vingt soldats – tous obéissants désormais, bien qu'à contrecœur –, Grandy et Godfrey.

— Tu crois pouvoir rejoindre rapidement le général ? demanda Jommy.

Tad réfléchit.

— Je peux courir jusqu'au bateau. Il ne me faudra pas plus d'une demi-heure. Si je traverse le fleuve avant de remonter le rivage en courant – ce doit être plus facile que de ramer à contre-courant –, ça devrait me prendre quatre heures en tout, peut-être trois et demi si je



peux éviter de m'arrêter.

Tad était sans conteste le meilleur coureur parmi les six garçons, et peut-être le meilleur de toute l'armée roldemoise.

— Ça voudrait dire que tu le rejoindrais avant le coucher du soleil, calcula Servan. S'il nous envoie soixante hommes par bateau pendant la nuit, ils seront là avant l'aube. Donc, tout ce qu'on a à faire, c'est les empêcher de bouger avant demain.

Il risqua un dernier coup d'œil par-dessus la crête pour observer l'ennemi avant de reculer à croupetons. L'armée de Salmater n'allait pas traverser le fleuve à l'endroit où le général l'attendait ; elle allait traverser à l'endroit où se trouvaient les garçons. Or, une fois que cette armée s'enfoncerait au sein d'Olasko, il serait aussi difficile de la retrouver parmi les centaines d'îlots que de la déloger une fois qu'ils l'auraient rattrapée. En revanche, si les garçons pouvaient obliger les troupes à rester sur cette plage, ne serait-ce que pour quelques heures, alors elles tenteraient peut-être de se replier en retraversant le fleuve. Avec soixante soldats frais et dispos pour tenir cette crête et la promesse d'en voir arriver d'autres très vite...

— Comment les empêcher de nous contourner ? demanda Jommy à Servan.

Ce dernier fit signe aux autres garçons de redescendre en se laissant glisser le long du talus.

— S'ils savent qu'on ne tient que cette crête, ils nous déborderont par le sud, répondit-il en arrivant en bas. Donc, il faut leur faire croire qu'on a des soldats partout. (Il leva les yeux vers le haut du talus.) Attendez une minute. (Il remonta en rampant pour observer le déploiement des soldats de Salmater, puis il redescendit à nouveau.) Ils sont encore en train de décharger. (Il regarda le soleil d'après-midi.) Je ne sais pas s'ils vont essayer de traverser cet îlot à pied pour s'installer sur le suivant, là-bas, dit-il en désignant un lointain îlot séparé du leur par un large bras peu profond du fleuve, ou s'ils vont monter le camp ici pour la nuit. Ils ignorent qu'on les a découverts, ils ne sont peut-être pas pressés.

Jommy se tourna vers Tad.

— Quoi qu'il en soit, tu ferais bien d'y aller. Dis au général de rappliquer au plus vite avec le plus d'hommes possible. (Comme Tad s'apprêtait à partir, Jommy lui agrippa le bras.) Et dis à l'équipage du bateau de descendre un peu plus loin en aval. Si les troupes ennemies explorent le nord de l'îlot, il vaut mieux qu'elles ne voient pas le bateau. Dis à l'équipage de se cacher quelque part.

— J'ai compris, assura Tad.

— Évite de te faire tuer, intervint Zane.

Tad sourit et s'en fut en courant sans répondre. Jommy se tourna de nouveau vers Servan.

— Alors, comment va-t-on leur faire croire qu'il y a une armée par ici si jamais ils décident de bouger ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, avoua Servan.

## 21

# Trahison

Miranda se réveilla dans la douleur.

Deux silhouettes parlaient au-dessus d'elle, mais elle ne comprenait pas ce qu'elles disaient. Non seulement leur langue lui était inconnue, mais tous ses sens lui semblaient émoussés, comme si ces personnes parlaient sous l'eau. La magicienne, attachée sur une espèce de table, ne pouvait bouger que la tête, et encore, juste un tout petit peu.

Elle essaya de respirer, mais cet effort lui en coûta, car ses poumons lui faisaient mal comme si elle manquait d'air. Elle tenta de s'éclaircir les idées afin de rassembler suffisamment d'énergie pour se libérer, mais quelque chose l'empêchait de se concentrer.

— Elle se réveille.

Elle n'avait nul besoin de savoir qui avait parlé. La voix appartenait à Leso Varen, qui occupait le corps du magicien tsurani Wyntakata.

La silhouette la plus proche se pencha sur Miranda et s'adressa à elle en tsurani, mais avec un accent étrange.

— Ne bougez pas, lui dit-elle calmement, sans la menacer. Vous allez avoir mal pendant un moment. Ça va passer. (La silhouette appartenait à un homme, qui se releva en désignant ce qui les entourait.) Cet endroit convient à nos deux races, mais il va vous falloir un moment pour vous y adapter.

— Que voulez-vous ? demanda Miranda, qui découvrit ainsi qu'elle avait du mal à parler.

— Puis-je ?

La voix de Varen provenait d'un endroit tout proche, juste en dehors du champ de vision de la magicienne. Puis son visage apparut au-dessus du sien. Varen s'exprima dans la langue du roi – il ne voulait pas que les prêtres de la Mort le comprennent.

— C'est très simple, en vérité. Les Dasatis sont une race d'enfants, d'une certaine façon. Imaginez quelques millions de bambins de deux ans courant dans tous les sens avec des épées très tranchantes, une magie de mort puissante et l'envie de casser tout ce qu'ils voient.

» Mais, comme tous les bambins, quand ils voient quelque chose

de joli qui brille, ils le veulent. Or, pour eux, les mondes de la première dimension sont effectivement très jolis, bien plus clairs et brillants que leurs propres mondes. Donc, dans peu de temps, plusieurs milliers de très grands enfants en armure vont se déchaîner à travers ce bel empire en criant « À moi ! À moi ! À moi ! » Ils vont tuer, piller et tout brûler sur leur passage. N'est-ce pas merveilleux ?

— Vous êtes fou ! réussit à dire Miranda d'une voix étranglée.

— Très certainement, approuva Varen avant de regarder en direction des deux prêtres de la Mort. Mais, comparé à eux, je suis l'âme de la raison. Vous vous languirez de ces instants que nous avons passés ensemble quand leurs prêtres commenceront à travailler sur vous. (Il regarda les deux prêtres de la Mort.) J'en ai fini avec elle.

Miranda vit l'un des deux grands prélats dasatis tendre la main et poser sur son nez et sa bouche quelque chose d'âcre et d'amer. Brusquement, les ténèbres l'engloutirent.

— J'ai une idée, annonça Servan quelques instants plus tard.

— Tant mieux, chuchota Jommy, parce que, moi, je n'en ai pas une seule.

— Jette un coup d'œil et dis-moi ce qu'ils sont en train de faire.

Jommy rampa jusqu'au sommet de la crête et regarda de l'autre côté. Les troupes de Salmater étaient vêtues tels des mercenaires, une ruse qu'ils avaient déjà utilisée lors de raids précédents dans la région, à en croire le général. Mais Jommy n'eut besoin que d'un coup d'œil sur la façon dont le campement était organisé pour apprendre tout ce qu'il avait besoin de savoir. Il redescendit tant bien que mal.

— Ils montent le camp. Ils vont passer la nuit ici.

— Tant mieux, dit Servan. Suis-moi.

Ensemble, ils redescendirent en bas du talus. Puis Servan fit signe aux hommes de le suivre et ne s'arrêta que lorsqu'il s'estima suffisamment loin du campement de Salmater.

— Il y a environ deux cents soldats de Salmater de l'autre côté, annonça-t-il, et nous ne sommes que vingt-cinq.

— Alors, tirons-nous, répliqua l'un des soldats.

— C'est exactement ce que je veux que vous fassiez, répondit Servan. Mais je veux juste que vous traversiez ce bas-fond là-bas et que vous alliez vous cacher jusqu'au matin.

— Et ensuite... mon lieutenant ? demanda un autre.

— Quand vous entendrez des cris, je veux que vous vous précipitiez jusqu'à cette plage là-bas en faisant le plus de bruit possible. Mais ne traversez pas. Soulevez la poussière et courez dans tous les sens sur la plage.

— Hein ? fit Jommy.

— Le soleil va se lever juste derrière eux, expliqua Servan en

désignant l'est. Si les sentinelles de Salmater grimpent au sommet de cette crête, elles seront aveuglées par la lumière matinale dans laquelle elles ne verront que des ombres, de la poussière et des hommes qui se déplacent. Elles ne pourront pas deviner combien nous sommes.

— Et nous, qu'est-ce qu'on fera pendant ce temps-là ? s'enquit Godfrey.

— On courra dans tous les sens pour leur faire croire que trois armées différentes s'apprêtent à fondre sur eux.

— Et comment on va s'y prendre ? demanda Jommy.

Servan s'agenouilla pour dessiner un plan dans la terre avec son doigt.

— Voici la crête. Nous sommes de ce côté. Je vais emmener Zane et partir au sud de leur position. (Il désigna un endroit au sud-ouest de la ligne.) Godfrey et toi, vous allez partir au nord. (Il regarda autour de lui.) Restez sous les arbres et courez en lançant des ordres. Il faut leur donner l'impression que des régiments vont les attaquer de toutes parts.

— On ne va pas réussir à les duper très longtemps, rétorqua Jommy.

— Ce n'est pas nécessaire. On a juste besoin de les empêcher de bouger pendant un moment, jusqu'à ce que le général arrive avec le premier et le troisième régiments. Si on arrive à les convaincre de se retrancher derrière la crête ne serait-ce qu'une heure, ça devrait marcher.

» Quand une compagnie de vrais soldats sortira des bois au pas de charge, alors ces types vont sûrement prendre leurs jambes à leur cou pour rentrer chez eux, à condition que nous, nous ayons fait assez de bruit avant.

— Eh bien, tant que le général ne traîne pas au petit déjeuner, on a une chance, reconnut Jommy, qui poussa un long soupir. J'espère vraiment que ça va marcher, parce que je suis peut-être capable d'affronter deux hommes à la fois, mais du huit contre un ?

— Et moi ? s'enquit Grandy.

— Toi, tu vas traverser le bas-fond avec ces types et tu vas veiller à ce qu'ils obéissent aux ordres. (Il observa son cousin quelques instants, puis hocha la tête.) Va. (Il s'adressa ensuite aux soldats qu'il envoyait sur l'autre îlot, en prenant soin de mettre une certaine emphase dans ses paroles :) Veillez sur la sécurité du *prince*.

— Bien, mon lieutenant, répondit le soldat le plus proche comme s'il avait compris.

Il salua le jeune sous-officier promptement, puis s'en fut en courant, Grandy à ses côtés.

— Était-ce bien prudent ? s'enquit Zane lorsqu'ils furent partis.

— Ces types sont des fauteurs de trouble, mais pas des déserteurs, répondit Servan. Sinon, ils seraient partis depuis longtemps. Ils veilleront sur Grandy. C'est une chose que d'être un bon à rien dans l'armée, mais c'en est une autre d'être responsable de la mort d'un membre de la famille royale.

— J'espère que tu as raison, soupira Jommy. Bon, allons chercher un abri pour la nuit. (Il fit signe à Godfrey de le suivre, tout en disant à Zane et à Servan :) On se voit demain.

Il prit la route du nord en veillant à rester sous la crête.

— À demain, répondit Servan en prenant la direction du sud.

Il faisait encore noir lorsque la convocation survint. Un inférieur essoufflé, qui travaillait pour l'aubergiste, secoua Pug, Nakor et Magnus pour les réveiller.

— Votre maître vous appelle.

Ils s'habillèrent rapidement, sans prêter attention aux Dasatis qui dormaient encore par terre. On avait donné aux voyageurs des nattes en jonc pour dormir, les laissant se débrouiller avec leurs affaires en guise d'oreillers et de couvertures. La nuit avait été froide, mais pas trop inconfortable.

Dans la cour, ils retrouvèrent Martuch et Bek, qui les attendaient. Bek regardait le ciel par-dessus le toit du bâtiment d'où étaient sortis Pug et ses compagnons. Le magicien se retourna pour voir ce qui fascinait à ce point le jeune guerrier. Il faillit trébucher en découvrant le spectacle.

— Stupéfiant, chuchota Magnus.

— Quelle vision ! renchérit Nakor.

Un pilier de lumière se dressait jusque dans les cieux. Il se trouvait suffisamment loin de l'auberge pour paraître mince, mais Pug ne doutait pas qu'en réalité il était gigantesque. Il semblait monter tout droit dans le ciel nocturne en vibrant d'énergie. Les couleurs qui le composaient variaient subtilement du bleu-vert au bleu-violet avant de recommencer ce lent parcours à travers le spectre. De minuscules particules d'énergie blanche flottaient sur toute sa longueur.

— Le pont des Étoiles, annonça Martuch. Il envoie en ce moment même des gens vers notre monde natal. (Pug savait qu'il s'agissait d'Omadrabar, le monde originel des Dasatis.) Il faut y aller. Il ne restera opérationnel que pendant les deux prochaines heures. J'ai payé pour notre passage. (Le guerrier dasati se pencha en avant.) Jusqu'ici, vous avez réussi à ne pas faire de bêtises, mais, à partir de maintenant, soyez plus vigilants encore. Rien de ce que vous avez vu ne vous a préparé à la découverte du monde du TeKarana.

Il se redressa et leur fit signe de le suivre. Bek lui emboîta le pas, tandis que les autres se plaçaient en file indienne derrière les deux

guerriers en gardant les yeux baissés et en pressant le pas pour ne pas se laisser distancer.

Pug supposa qu'ils partaient à pied parce que le pont ne se trouvait pas si loin de l'auberge et parce que les varnins ne pouvaient pas emprunter le pont des Étoiles. Mais il se surprit à réviser cette hypothèse au bout d'un quart d'heure de marche d'un pas vif. Ils venaient de traverser rue après rue, ainsi que des places imposantes. Partout, on voyait s'animer la ville en prévision de la journée à venir. Des rangées de charrettes parcouraient les rues, la plupart à vide puisqu'elles avaient été déchargées la veille au soir. À présent, elles quittaient la capitale pour rejoindre les fermes et les troupeaux lointains. En fin de journée, elles rapporteraient de nouvelles cargaisons de viande et de produits de la terre afin de nourrir les millions d'habitants de la capitale.

Ils croisèrent également des centaines d'inférieurs qui se pressaient pour accomplir des tâches considérées comme indignes des guerriers, mais qui étaient toutes vitales pour le bien-être de la ville. Pug se demanda s'il y avait un moyen de les atteindre, de les ouvrir à la possibilité de vivre dans une société où la faculté de tuer n'était pas considérée comme le talent ultime... Puis il se reprocha de nouveau de penser à ces gens comme s'ils étaient humains d'une certaine façon, alors que tout démontrait le contraire.

Ils continuèrent à marcher. Le pont des Étoiles ne cessait de grossir à chaque instant. Il apparaissait maintenant comme un énorme tube, ou une colonne, en grande partie transparente, mais avec une nébuleuse de lumière vibrante et chatoyante à sa surface. En approchant de la grande place centrale, un bourdonnement sourd, accompagné de picotements sous la plante des pieds, se manifesta. Pug perçut de l'énergie à une échelle monstrueuse.

— S'ils sont capables de maîtriser une énergie comme celle-là..., chuchota-t-il à l'intention de Magnus.

Ce dernier hocha la tête. Son père n'avait pas besoin de terminer sa phrase. *S'ils en sont capables, comment pourrions-nous leur résister ?* Pug et Magnus étaient très puissants. Cependant, même en unissant leurs forces et celles de tous les étudiants du Port des Étoiles et de l'île du Sorcier, ils ne pourraient jamais bâtir une chose de l'ampleur de ce pont des Étoiles. L'idée qu'il couvrait la distance entre les mondes était encore plus difficile à appréhender pour Pug que le concept de failles formant des trous dans le tissu même de l'espace.

Ils atteignirent une clôture en fer ou en un quelconque métal noir quelconque, avec un portail très ouvragé qu'une longue file de gens traversait dans le calme, de façon très ordonnée. C'était la première fois que Pug voyait des guerriers et leurs dames attendre derrière des inférieurs, car il était clair que chacun passait dans l'ordre d'arrivée.

Martuch installa Bek et les autres dans la file et se rendit jusqu'au portail où il présenta un parchemin à deux hommes en robe de bure noire avec un œil doré brodé sur la poitrine. Il s'agissait de Hiérophantes, ces prêtres de la Mort qui étaient responsables des mystères et des secrets de l'ordre. Pour Pug, cela signifiait qu'ils étaient l'équivalent dasati des magiciens de la Voie inférieure, car ce pont des Étoiles n'était jamais qu'une grande machine en dépit de son aspect fantastique.

— C'est un tour vraiment très impressionnant, murmura Nakor.

Pug lui toucha discrètement l'épaule pour lui rappeler de se taire. Martuch revint et s'adressa à Bek, mais suffisamment fort pour que les trois autres puissent l'entendre.

— Tout est en ordre. On part tout de suite.

Ils suivirent la queue qui s'étirait devant eux. Lorsqu'ils arrivèrent devant le portail, Pug remarqua que les Hiérophantes obligeaient chaque personne à s'arrêter quelques instants. Tandis que Martuch, puis Bek, marchait jusqu'au pied de la colonne de lumière, Pug fut retenu un moment, avant d'entendre l'un des deux prêtres en robe noire dire :

— Entrez rapidement, sortez rapidement.

Puis, d'une main ferme, ils le poussèrent en avant.

Pug pressa le pas pour maintenir le même écart qu'auparavant entre lui et Bek. Il vit le jeune guerrier entrer dans la lumière. Lorsque Pug arriva à la limite de la colonne, il n'hésita qu'un instant, dont il profita pour étendre ses sens et caresser ainsi le pont des Étoiles.

Il trébucha. Il réussit à ne pas tomber, mais ce fut uniquement par un acte de volonté dont il n'avait plus fait preuve depuis des années. Cette *chose*, ce pont des Étoiles... il ne pouvait l'appréhender dans sa globalité. Son esprit s'y refusait.

Puis il se retrouva à l'intérieur. Pendant un instant, il eut l'impression de se retrouver une fois de plus dans le néant, comme si on lui avait dérobé tous ses sens. Ensuite, il traversa à toute vitesse un autre endroit, une dimension à la beauté inconnue, remplie de sensations pour lesquelles le magicien n'avait pas de noms.

Pendant un bref instant, Pug eut l'impression d'appartenir à ce niveau de réalité et sentit qu'il y avait un certain ordre dans tout cela, un système qu'il parviendrait peut-être à comprendre s'il pouvait seulement s'y attarder pour réfléchir. Puis, soudain, il se trouva de nouveau debout sur la terre ferme, les yeux fixés sur le dos de Bek qui s'éloignait. Il se souvint qu'on lui avait dit de sortir rapidement, ce qu'il fit, en se demandant ce qui se serait passé s'il avait attendu que Nakor apparaisse. Sûrement quelque chose de désagréable.

Il entendit ses deux compagnons marcher derrière lui. Il aurait voulu leur jeter un coup d'œil, mais les visions qui assaillaient ses sens



à présent ne le rendaient pas seulement prudent, elles lui faisaient peur. Si Delecordia ne l'avait pas entièrement préparé au choc de son arrivée sur Kosridi, Kosridi n'avait rien fait pour le préparer à la découverte d'Omadrabar.

En revenant à elle, Miranda s'aperçut que ses bras et ses jambes étaient toujours attachés, mais pas aussi serrés qu'avant. Elle se trouvait apparemment dans une chambre, attachée par des cordes aux quatre poteaux d'un lit à baldaquin. Un Dasati était assis sur un tabouret à côté du lit et l'observait avec des yeux noirs et froids.

— Pouvez-vous me comprendre ? demanda-t-il.

L'esprit de Miranda se débattit avec ces paroles car, même si elle n'en comprenait pas les mots, elle en comprenait le sens. Il employait une magie qu'elle ne connaissait pas, mais qui était très efficace.

— Oui. (Elle avait du mal à parler à cause de ses lèvres parcheminées et de sa gorge desséchée.) Est-ce que je pourrais avoir un peu d'eau ? demanda-t-elle, trop malade et trop fatiguée pour se laisser aller à un accès de rage pourtant approprié.

Des douleurs lancinantes lui martelaient la tête et le corps. Elle avait beau faire des efforts et utiliser toutes les techniques mentales et les incantations connues, elle n'arrivait pas à se concentrer ni à trouver la moindre énergie autour d'elle. Tout le flot de magie qui l'entourait lui était inconnu. Elle ne parvenait pas à s'en saisir.

Le Dasati assis sur le tabouret portait une robe noire avec une tête de mort rouge sur la poitrine et un beau galon violet au col, aux poignets et autour du capuchon. Ce dernier reposait dans son dos, si bien que Miranda pouvait voir le visage du prêtre.

Elle ignorait à quoi ressemblaient les Dasatis, elle ne pouvait donc comparer celui-là à aucun autre. Ses traits n'étaient pas trop différents de ceux d'un humain, avec deux yeux, un nez et une bouche situés là où elle s'attendait à les trouver. Le menton était en pointe, les pommettes hautes et la forme du crâne mince mais, en dehors de la teinte grisâtre de sa peau, son apparence n'était pas si étrangère que cela à celle des humains. D'ailleurs, il lui ressemblait plus que les magiciens cho-ja de Chaka-hal. Pourtant, elle savait également avec certitude qu'en dépit des apparences les magiciens cho-ja lui ressemblaient davantage que cette créature.

— Varen dit que vous êtes dangereuse, déclara le Dasati. (De nouveau, Miranda sentit les mots dans son esprit autant qu'elle les entendit.) J'ignore comment cela est possible, mais je ne vais pas sous-estimer cette possibilité. (Il se leva et se pencha sur elle qui gisait immobile sur le lit.) Nous allons vous étudier, car si vous êtes dangereuse et s'il y en a d'autres comme vous sur le monde de Kelewan, nous avons besoin de nous préparer à vous affronter.

» Nous allons vous prendre votre monde. Tel est le bon plaisir de Son Obscurité.

Sur ce, le Dasati quitta la chambre et referma la porte derrière lui. Miranda avait l'esprit en ébullition, malgré ses difficultés de concentration, car elle savait que les pires craintes de Pug allaient se réaliser : les Dasatis avaient bel et bien l'intention de les envahir, et vite. Si ce n'était pas Midkemia, ce serait Kelewan. Mais nul doute qu'ils ne s'arrêteraient pas là. Elle fit de son mieux pour examiner son environnement. Elle se trouvait dans une pièce sans fenêtre, uniquement éclairée par une torche fixée au mur. Il n'y avait ni table ni chaise, juste le lit et le tabouret.

De plus, il lui était impossible de se libérer de ses liens. Chaque fois qu'elle essayait de concentrer ses énergies et d'utiliser un certain nombre de sortilèges pour se libérer de ses entraves ou se téléporter vers un autre endroit, son esprit s'engourdissait comme si quelque chose interférait avec ses pouvoirs. Peut-être l'avaient-ils droguée.

Elle réfléchissait à ce qui pouvait bien provoquer ces difficultés de concentration lorsqu'elle plongea de nouveau dans l'inconscience.

Allongé derrière un petit talus dans les bois au nord du campement ennemi, Jommy regardait défiler les heures. Les sentinelles adverses étaient aux aguets et postées suffisamment loin du campement pour empêcher le garçon de voir ce qui se passait autour des feux. On entendait dans le silence nocturne des voix d'hommes qui bavardaient, détendus, pas le moins du monde inquiets à l'idée d'être découverts.

Jommy jeta un coup d'œil à Godfrey qui se cachait derrière un arbre. Dans l'obscurité qui précédait l'aube, il parvenait à peine à distinguer son camarade. Jommy renifla. Il commençait à avoir le nez qui coulait à cause du froid et de l'humidité. Lorsque le soleil se lèverait, l'atmosphère allait se transformer en sauna, mais, pour l'instant, le garçon frissonnait. Il se demanda comment allait Grandy. Puis il s'interrogea une fois de plus sur la présence du garçon en ces lieux.

— Qu'est-ce qu'on fait tous là, dans tous les cas ? chuchota-t-il pour lui-même.

Depuis sa rencontre avec Tad et Zane à Kesh, Jommy s'était plus ou moins retrouvé adopté par une famille qui vivait sa part d'aventures et de choses stupéfiantes. Cela incluait une île pleine de magiciens, une guerre contre des assassins et la possibilité de voyager partout dans le monde. Mais certaines choses qu'on lui demandait de faire ne lui paraissaient pas très logiques.

Malgré tout, cela valait mieux que de travailler dans les champs ou de conduire un chariot. Il savait qu'ils faisaient quelque chose

d'important, même s'il n'en comprenait pas la moitié. Il appréciait vraiment Tad et Zane comme s'ils étaient ses frères. Quoique, en se rappelant la façon dont ses grands frères avaient l'habitude de lui donner régulièrement des claques, il songea qu'en fait il les aimait mieux que ses propres frères. De plus, même si Caleb n'était pas son père, il ne faisait pas de différence entre Jommy et les deux autres.

Mais pourquoi jouaient-ils aux soldats dans le sud d'Olasko ? Et pourquoi envoyer un garçon comme Grandy avec eux ?

Il devait certainement y avoir une raison à tout cela. Peut-être était-ce lié à la remarque de Kaspar l'autre jour : d'après lui, bientôt, tout le monde allait partir en guerre. Malgré tout, ils n'étaient pas roldemois, alors, pourquoi choisir cette armée ? Pourquoi maintenant ?

Jommy mit ses inquiétudes de côté, car l'aube allait se lever. Il espérait que le général Devrees et une troupe de soixante soldats arriveraient bientôt. Il jeta un coup d'œil à l'est dans l'espoir d'apercevoir le soleil levant. Il ignorait l'heure et se demandait combien de temps ils allaient encore devoir attendre.

Il entendit un bruit derrière lui et se retourna en commençant à sortir son épée.

— Ne fais pas ça, souffla une voix.

L'un des hommes que Servan avait envoyés en compagnie de Grandy pointait une arme sur lui. Jetant un coup d'œil du côté de Godfrey, Jommy vit que son camarade se trouvait également sous la menace d'une épée. Le soldat tendit la main gauche. Lentement, Jommy lui remit son arme. Lorsque ce fut fait, le type la jeta dans les fourrés.

— Avance, ordonna-t-il.

Jommy sortit de sous les arbres et découvrit près de seize soldats qui marchaient en direction du camp ennemi. Grandy était escorté de deux hommes qui le tenaient fermement par les épaules.

— Holà, du campement ! appela l'un d'eux.

Aussitôt, les soldats de Salmater poussèrent un cri d'alerte. Le soldat roldemois qui les avait hélés s'empessa d'ajouter :

— On veut juste parlementer !

Le temps que Jommy et Godfrey atteignent le campement, tous les hommes du régiment, au nombre de deux cents, étaient levés, armés et prêts à combattre. Servan et Zane furent amenés à leur tour en provenance du sud. Le chef des troupes de Salmater regarda autour de lui. Il s'agissait d'un soldat de haute taille, aux cheveux noirs. Son apparence trahissait l'homme d'expérience et son attitude montrait qu'il était officier.

— Qu'avons-nous là ? demanda-t-il.

— Écoutez, je vais faire vite, répondit le soldat qui dirigeait la

troupe roldemoise. Un général de Roldem et ses forces armées font route vers vous en ce moment même. Nous, on veut rien avoir à faire avec ça. On est tous d'Olasko et on déteste servir dans leur armée. On les a combattus à Opardum et on supporte plus de porter ces vestes de singe.

Comme pour appuyer ses dires, il commença à enlever son vêtement. Blond, corpulent, il avait une moustache grise et un visage tanné comme du vieux cuir.

— Vous dites qu'une armée se dirige par ici ?

— Oui, répondit le soldat en jetant sa veste sur le sol. On veut aller à Salmater avec vous.

— Pourquoi est-ce qu'on vous emmènerait avec nous ? On va déjà avoir de la chance de garder notre tête lorsque j'aurais annoncé l'échec complet de ce raid.

— C'est pas un échec, rétorqua le soldat, qui fit signe à ses camarades de pousser Grandy en avant. Voici le fils du roi de Roldem, le prince Grandprey, qui est venu faire l'idiot par ici, prétendument pour apprendre le métier de soldat. Pensez à la rançon que vous obtiendrez pour lui.

— Un « prince » ? répéta l'officier. Vous voulez me faire croire que le fils du roi de Roldem est venu faire l'imbécile dans ces îlots ?

— Écoutez, reprit le soldat d'Olasko, qu'est-ce que vous avez à perdre ? Si je mens, vous pourrez toujours me couper la tête en arrivant à Salmater. Mais, si je dis la vérité, alors vous serez un héros et votre roi dictera ses conditions à Roldem.

— Sauf si toute la flotte de Roldem nous attaque, rétorqua l'officier.

— Ça, c'est un problème qui concerne que votre Cour et celle de Roldem, vous croyez pas ? Voilà ce que je sais. Ils redoutent un gros conflit, alors ils rappellent leur armée à Roldem. C'est pour ça qu'ils ont pas renforcé les divisions olaskiennes, pourtant bien diminuées. Mes gars et moi, on veut rien avoir à faire avec ça. On est des hommes d'Olasko et on restera cachés dans ces îlots s'il le faut. Si Roldem redoute une guerre avec Kesh ou un autre pays, les Roldemois ont qu'à la faire tout seuls. Mais, justement, si un gros conflit s'annonce, le roi de Roldem se contentera de payer la rançon, pas vrai ?

— Et les autres garçons ?

— Des officiers, à ce qu'ils disent. Ils valent peut-être quelque chose. Ces deux-là ont un lien avec la cour de Kesh, expliqua-t-il en désignant Zane et Jommy. Et celui-ci, ajouta-t-il en montrant Servan, est le cousin du prince. L'autre est son ami.

— Nous les prenons tous les cinq, ordonna l'officier. Nous laisserons les généraux décider de leur sort à Poste-de-Micel.

— Vous nous emmenez aussi alors ? s'écria le soldat blond.

— Pourquoi m'encombrer de traîtres ? répliqua l'officier de Salmater. Tuez-les !

Les Olaskiens n'eurent pas le temps de réagir que, déjà, les troupes de Salmater se jetaient sur eux pour leur trancher la gorge ou les transpercer de part en part.

— Levons le camp ! ordonna l'officier lorsque les vingt déserteurs se retrouvèrent étendus morts ou mourants sur le sable. Je veux retraverser la frontière avant le lever du soleil ! (À l'attention de Grandy et de ses camarades, il ajouta :) Nobles ou pas, si vous me posez le moindre problème, vous finirez comme eux.

Quatre soldats surveillèrent les six garçons pendant que les autres préparaient le départ. Jommy regarda Servan et vit que ce dernier avait perdu son air bravache. Godfrey et Zane semblaient effrayés, et Grandy tremblait de peur autant que de froid.

Il espérait seulement que Tad avait réussi à passer et que le général et les troupes roldemoises arriveraient avant que les soldats de Salmater repassent la frontière. En jetant un coup d'œil à l'est, il vit que le ciel commençait à s'éclaircir.

Pug s'efforçait de ne pas trop regarder autour de lui, étant donné que la plupart des inférieurs s'acquittaient de leurs tâches en gardant les yeux baissés. Nakor, pour sa part, ne semblait guère s'en soucier et passait son temps le nez en l'air à contempler les hautes tours qui s'élevaient sur des centaines de mètres dans les airs.

— Comment grimpent-ils jusque là-haut ? demanda-t-il.

— Ils disposent probablement d'une machine à l'intérieur pour te faire monter ou descendre, suggéra Magnus.

Il était impossible d'appréhender Omadrabar-Ville selon des critères humains, songea Pug. Il n'y avait ni bidonvilles ni quartiers pauvres ou délabrés, rien qui puisse indiquer à quelle caste appartenaient les habitants de cette capitale, contrairement à ce qu'on pouvait trouver dans toutes les cités humaines de Midkemia et de Kelewan.

Ici, tous les bâtiments étaient reliés les uns aux autres par des ponts qui s'arquaient au-dessus de vastes boulevards ou de canaux. Des rues passaient dans des tunnels creusés au milieu de structures massives. Ce n'était qu'une estimation, mais Pug se dit qu'il faudrait des milliers d'années à des humains pour bâtir une ville comme celle-là. De toute façon, il n'imaginait pas que quiconque dans l'histoire humaine aurait pu concevoir une ville taillée d'un seul bloc.

Ils passèrent à côté d'un des rares parcs à ciel ouvert, qui n'était rien d'autre qu'un bout de terrain laissé à l'abandon, où poussaient des arbres et ce qui ressemblait à de courtes fougères. Cette passion pour les constructions uniques au sein desquelles tout était relié provenait

sans doute de cette même impulsion qui liait toutes les structures politiques et sociales au sein de cette culture.

— Parviendrons-nous un jour à comprendre ces êtres ? demanda Pug à voix basse en se tournant vers ses compagnons.

Nakor sourit. Malgré l'illusion qui lui donnait l'apparence d'un Dasati, il était visiblement ravi.

— Sans doute pas, mais nous devrions réussir à trouver un accord profitable pour tous, à condition de contacter les bonnes personnes.

— Et quelles sont-elles ? s'enquit Magnus.

— Celles avec qui nous sommes en ce moment, il faut l'espérer, répondit Nakor en haussant les épaules.

Depuis le pont des Étoiles, ils marchèrent jusqu'à un chariot qui les attendait, gardé par quatre guerriers triés sur le volet qui appartenaient à l'ordre de chevalerie de Martuch, le Sadharin. Même sur ce monde étrange, Pug n'avait pas besoin qu'on le lui dise pour comprendre que quelque chose de très important se mettait en place.

Partout où il posait les yeux, il voyait de grands nombres d'hommes armés, de prêtres de la Mort et de chariots en mouvement. On aurait dit que cette ville se préparait à une invasion, ce qui était impossible. Omdrabar était le monde natal des Dasatis, et il n'existait aucun ennemi alentour, quelle que soit la distance.

Certes, Pug savait d'expérience, depuis la guerre de la Faille et la guerre des Serpents, que des envahisseurs pouvaient atteindre n'importe quel endroit grâce à la magie, mais tenter d'envahir ce monde-ci... Ses habitants ne se comptaient pas en millions, comme sur Kelewan, mais en milliards. De plus, ils formaient une race où la caste des guerriers se composait uniquement de survivants, les hommes les plus dangereux et les plus résistants qui soient. Tous étaient régulièrement mis à l'épreuve dès l'âge de quinze ans, et il y en avait tant ! Cette ville à elle seule abritait sept millions d'âmes, à en croire Martuch, dont plus d'un million de guerriers qui appartenaient à mille ordres de chevalerie différents. Cela représentait plus que la population du royaume des Isles tout entier, et presque autant d'âmes qu'il y en avait dans tout Kesh la Grande.

*Des âmes, songea Pug. Les Dasatis en possèdent-ils une ?* Sans les lettres qu'il s'était envoyées à lui-même, il se serait senti complètement dépassé par les événements. Il voyageait à bord d'un chariot en compagnie de son fils et de Nakor sur un monde peuplé de milliards de créatures qui seraient ravies de le tuer et il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il fabriquait ici. Quelque part sur ce monde se trouvait une réponse, mais Pug ne connaissait même pas la question à poser pour l'instant.

Il aurait tout de même aimé savoir pourquoi une telle mobilisation se déroulait sur Omdrabar. D'après ce qu'on lui avait dit

et ce qu'il avait vu des Douze Mondes, les Dasatis n'avaient plus d'ennemis. Le TeKarana avait donc ordonné aux Hiérophantes de trouver d'autres mondes à conquérir. Martuch et Pug avaient discuté plusieurs fois des conditions de vie au sein de la dimension dasatie, mais il n'avait pas été fait mention de préparatifs en vue d'un transfert massif de personnes au-delà de cette dimension.

Ils franchirent un grand portail qui s'ouvrait sur une cour relativement petite au-dessus de laquelle s'élevait un bâtiment – ou une nouvelle section de murs et de ponts. Il s'agissait du foyer de Martuch sur Omadrabar.

Pug attendit que Martuch ait donné l'ordre à ses hommes de sécuriser la maison, même si « maison » n'était sans doute pas le terme approprié. Il s'agissait plutôt d'une série de grands appartements encastrés dans le mur de la ville – ou, en réalité, l'un des nombreux murs.

Pug en avait le vertige. De tous les mondes qu'il avait visités, aucun ne lui paraissait aussi étranger au sien qu'Omadrabar. Delecordia possédait quelques éléments en commun avec le premier niveau de réalité et ses habitants étaient plus pacifiques. Kosridi était un écho de Midkemia, ce qui lui avait donné une sensation de familiarité.

Cet endroit, en revanche, c'était une tout autre histoire. L'échelle des choses, le rythme de vie, l'absence totale de repères familiers, tout y était différent. Pug avait trouvé son immersion dans la culture tsurani difficile, notamment à cause des camps pour esclaves des grands marais de la province Szetac. Mais, au moins, les Tsurani étaient humains et avaient des familles qu'ils aimaient. Ils louaient l'héroïsme, la loyauté et le sacrifice. Pug ne savait même pas s'il existait une traduction pour ces mots-là dans la langue dasatie. Il chercha à exprimer ces concepts de façon différente et ne réussit qu'à trouver les mots courage, fidélité et désintéressement.

On donna à Pug, à Magnus et à Nakor une seule chambre dans laquelle on leur ordonna d'attendre. Martuch fit clairement savoir aux inférieurs de sa maison qu'il fallait ignorer ces trois-là. Personne ne devait leur parler ni leur donner de choses à faire.

Les heures s'égrenèrent. Finalement, ils furent convoqués dans les appartements de Martuch, une immense succession de pièces qui surplombaient la place centrale de cette partie de la cité.

Ils y trouvèrent Martuch en compagnie de trois autres personnes. Narueen et Valko se tenaient près de la porte. Le jeune guerrier semblait différent : hésitant, peu sûr de lui et peut-être intimidé.

L'homme qui se tenait à côté de Martuch était grand, avec une barbe et des cheveux noirs. Il paraissait dasati, mais il y avait quelque chose en lui... Pug sentit sa vision se contracter brusquement, comme

si ses sens le trahissaient. Devant lui se tenait un être qui ne pouvait pas exister. C'était un Dasati, mais aussi quelqu'un que Pug connaissait bien.

L'homme s'avança et s'exprima dans la langue du roi d'une voix très familière :

— Ici, on m'appelle le Jardinier.

Il s'avança à la rencontre des trois visiteurs. Il commença par regarder Pug, puis il hocha la tête à l'intention de Nakor, lequel ouvrit la bouche en grand, choqué. Enfin, l'homme arriva devant Magnus.

— S'agit-il de mon petit-fils ? demanda-t-il.

Pug regarda ce visage dasati et chuchota :

— Macros.



## 22

# Révélations

Jommy se débattait.

Les bras attachés derrière le dos, on les avait obligés, les autres garçons et lui, à marcher jusqu'aux trois bateaux tirés au sec sur le rivage. Il s'agissait d'embarcations étroites qui ressemblaient plus aux chaloupes d'un navire qu'à de véritables bateaux fluviaux. Mais le courant était lent et le lit du fleuve très large à cet endroit, si bien qu'il suffisait de quelques minutes pour rejoindre l'autre rive à la rame.

La frontière entre Salmater et Olasko se trouvait à un kilomètre et demi environ au sud-ouest du fleuve, il était donc encore possible que les troupes de Roldem rattrapent les pillards avant qu'ils rentrent chez eux. Du moins, Jommy l'espérait-il, car, lorsqu'on les aurait interrogés, Zane et lui, ils seraient sûrement exécutés. Des princes et des nobles rapportaient peut-être de belles rançons, mais pas des fils de fermiers habitant à l'autre bout du monde.

Alors que le dernier pillard s'approchait du bateau, une sentinelle qui se tenait sur la crête au-dessus d'eux tomba en avant. Pendant un instant, Jommy et les autres garçons se regardèrent d'un air perplexe, tout comme les soldats autour d'eux. Puis, brusquement, ils entendirent siffler des flèches.

— Couchez-vous ! hurla Jommy.

Tous s'aplatirent au fond du bateau en essayant de rester sous les plats-bords. Trois pillards avaient reçu l'ordre de surveiller les cinq garçons, mais eux aussi se terraient au fond de l'embarcation tout en essayant de voir d'où provenaient les flèches.

— Poussez-nous à l'eau ! ordonna leur chef.

Deux des pillards se glissèrent par-dessus les plats-bords. Ils venaient tout juste de commencer à pousser le bateau dans le fleuve lorsque l'un d'eux prit une flèche dans le dos pour sa peine. L'autre essaya de grimper de nouveau par-dessus bord, mais Jommy lui donna un coup de pied en plein visage. Les yeux du soldat de Salmater se révélsèrent, et il tomba dans l'eau.

Il ne restait plus qu'un seul garde dans le bateau. Il sortit son épée et la leva pour frapper Jommy, mais Zane bondit derrière lui et lui

donna un coup d'épaule. L'homme tomba en avant sur Jommy, et il n'y eut plus tout à coup qu'un amas de corps en train de se débattre dans un bateau qui commençait à dériver sur le fleuve.

Le garde essaya de rouler sur le côté pour se redresser, mais Zane se jeta sur lui, si bien qu'il s'écala de nouveau sur Jommy. Ensuite, Zane lui donna un coup de tête tandis que Godfrey lui mordait violemment le bras et que Jommy essayait de se dégager suffisamment pour pouvoir respirer. Suivant l'exemple de Zane, Servan donna également un coup de tête au garde qui s'effondra, assommé.

— Dieux merci, ils ne portent pas de heaume ! commenta Zane.

— Prends-lui son couteau, ordonna Servan.

Zane chercha à tâtons sous le garde et réussit à sortir la dague du fourreau que l'homme avait à la ceinture.

— Tu veux bien te lever ? protesta Jommy, qui pouvait à peine respirer.

Zane pointa le couteau derrière lui pendant que Godfrey se positionnait pour qu'il puisse trancher ses liens.

— Aïe ! protesta le jeune noble. Tiens ce couteau droit !

— Ce n'est pas ma faute ! répliqua Zane. Un bateau, ça tangué !

Finalement, Godfrey réussit à couper la corde, ainsi que son avant-bras. Il libéra Zane, Servan, Grandy et Jommy, puis ils jetèrent par-dessus bord le soldat inconscient.

Jommy s'assit en prenant une grande goulée d'air. Le temps qu'ils se libèrent, leur embarcation avait dérivé sur une centaine de mètres en aval et se dirigeait à présent vers le centre du courant en prenant de la vitesse.

— Où sont les rames ? demanda Servan.

— Encore sur le rivage, répondit Jommy en regardant autour de lui.

— Alors, on saute, décida Zane en joignant le geste à la parole.

Il commença à nager vers la rive orientale. Les autres le suivirent à contrecœur. Ce furent cinq jeunes sous-officiers trempés qui reprirent pied sur le rivage, pratiquement hors de vue des combats.

— Dépêchez-vous, ordonna Servan en leur faisant signe de s'enfoncer sous les arbres, au cas où quelqu'un nous suivrait.

Ils commencèrent à remonter en amont. Le bruit des combats leur parvint, et ils se risquèrent à jeter un coup d'œil, mais la zone du conflit se trouvait de l'autre côté d'une crête.

— Je vais aller voir là-haut, annonça Jommy lorsqu'ils arrivèrent devant un rocher en surplomb qui faisait comme une barrière.

Toujours dégoulinant, il gravit tant bien que mal la paroi rocheuse et se hissa tout en haut. Dans le lointain, il vit que les bateaux de Salmater se trouvaient toujours sur la rive et qu'une véritable vague de soldats roldemois venait de déferler sur la plage et

sur la crête qui se trouvait à l'est.

— Venez ! cria Jommy en descendant chercher ses camarades. On les tient !

Il conduisit les garçons hors des bois et courut jusqu'au rivage pour prendre part au combat. Mais, le temps qu'ils arrivent, les derniers soldats de Salmater se rendaient en jetant leurs épées. Les mains en l'air, ils n'opposaient plus la moindre résistance.

Le visage empreint de soulagement, le général Devrees vint à la rencontre des garçons.

— Altesse ! s'exclama-t-il. Vous êtes sain et sauf !

Tad rejoignit ses camarades en affichant un grand sourire. De toute évidence, ses amis étaient épuisés, mais il était ravi de les retrouver vivants.

— Je suis content de vous voir, général ! admit Grandy.

— Quand ce jeune homme est arrivé en courant dans notre campement, j'ai immédiatement ordonné au premier et au troisième régiments tout entiers de venir ici à marche forcée.

— Mon idée de soixante hommes en bateau ne vous a pas convaincu, général ? s'enquit Servan.

— C'était un bon plan, à condition que ça ne me dérange pas de perdre la moitié des troupes présentes ici. Mais, quand j'ai appris que je venais d'envoyer deux membres de la cour royale au beau milieu d'un raid de grande envergure... l'idée d'expliquer à vos pères, et en particulier au vôtre, Altesse, que j'avais laissé leurs fils se faire tuer ne me réjouissait pas du tout. Nos renseignements étaient mauvais. Je croyais vous envoyer le plus loin possible de la véritable zone de conflit, pas dans la gueule du loup. (Il haussa les épaules.)

» Les raids de Salmater prendront sans doute fin lorsque leur dirigeant apprendra que nous sommes prêts à défendre Olasko comme s'il s'agissait de Roldem elle-même.

— Avez-vous capturé leur chef, général ? s'enquit Grandy.

— Je le crois, répondit Devrees en conduisant les garçons jusqu'à l'endroit où étaient gardés les prisonniers. Voyez par vous-mêmes.

Assis par terre, les prisonniers couvaient leurs geôliers d'un regard noir. Grandy les dévisagea l'un après l'autre, puis en désigna un.

— C'est lui.

Le général fit signe qu'on lui amène l'homme en question. Le jeune prince fixa le prisonnier du regard, puis ajouta à l'adresse du général :

— Cet homme a tué vingt soldats de sang-froid.

— C'étaient des déserteurs, répliqua le captif.

— C'était à la justice roldemoise de décider de leur sort, rétorqua Grandy. Pendez-le, ordonna-t-il au général.

— Je suis un prisonnier de guerre ! hurla le capitaine de Salmater tandis que deux soldats roldemois l'empoignaient pour lui attacher les bras dans le dos.

— Vous ne portez pas d'uniforme, expliqua le général. Pour autant que je sache, vous n'êtes qu'un simple bandit. Si Son Altesse dit qu'il faut vous pendre, alors vous allez être pendu.

Le général hocha la tête à l'adresse du sergent Walenski, qui fit signe à un groupe de soldats de le suivre sous les arbres. L'un d'eux portait un rouleau de corde.

— Et ceux-là, qu'en fait-on ? demanda le général.

— Renvoyez-les chez eux, répondit le jeune prince. Qu'ils préviennent leurs compatriotes que Roldem considère désormais ces îles comme aussi sacrées que la terre sous le château de mon père. Olasko appartient à Roldem désormais, et nous défendrons ce duché jusqu'à la dernière goutte de notre sang. Général, je vais demander à mon père de commencer à recruter afin de regarnir les rangs du premier et du troisième régiments et de remplir la garnison d'Opardum. Nous devons nous assurer que ce genre d'incident ne se reproduira plus.

— Bien, Altesse, répondit le général avec un petit sourire. (Puis il fit signe à ses hommes.) Raccompagnez ces individus jusqu'à leurs bateaux et laissez-les rentrer chez eux.

Les soldats obéirent. Servan se rapprocha de son cousin.

— Tu as été... impressionnant.

— Tout à fait d'accord, renchérit Jommy avant d'ajouter : Altesse.

Les cinq garçons regardaient d'un œil nouveau le jeune prince qui paraissait soudain bien plus vieux qu'il l'était la veille.

— Je crois qu'il est temps de rentrer chez nous à présent, annonça-t-il à ses camarades.

Il tourna les talons et s'éloigna derrière le général. Après un instant d'hésitation, ses amis le suivirent en file indienne.

En revenant à elle, Miranda découvrit qu'elle était de nouveau sur un lit, mais qu'elle n'était plus attachée. Elle s'assit et inspira à pleins poumons. Sa poitrine lui faisait mal, mais elle pouvait respirer sans la moindre douleur, et elle n'avait plus l'esprit embrumé comme à son dernier réveil.

Elle regarda autour d'elle pour essayer d'appréhender ce nouveau décor. Elle n'était plus dans la chambre où on l'avait attachée, mais sous quelque chose qui ressemblait à une tente. Pourtant, lorsqu'elle en toucha les parois, elle sentit une matière dure sous ses doigts, comme de la pierre lisse.

Brusquement, quelqu'un apparut devant elle, un Dasati en robe noire, mais avec un emblème différent sur la poitrine : un cercle

jaune. Elle pouvait voir à travers l'apparition, si bien qu'elle comprit qu'il s'agissait d'une projection. Afin de déterminer ce qu'elle pouvait ou ne pouvait pas faire, elle étendit le champ de ses perceptions et s'aperçut que sa magie fonctionnait, mais d'une manière étrange.

— Vous avez repris connaissance, dit l'apparition. (Elle s'exprimait en dasati, une langue que Miranda était apparemment capable de comprendre désormais.) Vous êtes là depuis trois jours. Nous avons fait en sorte que vous puissiez manger, boire et respirer sans souffrir. Nous vous avons permis de... recouvrer vos pouvoirs, mais dans une certaine limite.

Miranda essaya de se téléporter de nouveau dans l'Assemblée des Magiciens, car elle maîtrisait mieux que personne cette faculté-là, mais rien ne se produisit.

— Cela nous a demandé bien des efforts, expliqua l'apparition dasatie, mais vos pouvoirs ne fonctionnent qu'au sein de cette pièce.

» La créature qui vous a amenée jusqu'à nous dit que vous êtes une puissante magicienne et que nous apprendrons beaucoup en vous étudiant. Cela fait un moment que nous observons votre monde, femme tsurani. On dirait que vos guerriers sont comme des enfants ; en revanche, nous redoutons vos robes noires.

L'image disparut, mais une voix conclut :

— Reposez-vous. De nombreux tests vous attendent. Si vous coopérez, vous vivrez.

La voix ne précisa pas ce qui se passerait si Miranda refusait de coopérer.

— Voilà qui est très intéressant, commenta Nakor.

Pug avait du mal à en croire ses yeux et ses oreilles. Le Dasati qui se tenait devant lui n'était autre que Macros le Noir, père de Miranda et ancien propriétaire de l'île du Sorcier. À l'aide d'une sonde magique, il détermina qu'il ne s'agissait pas d'une illusion ou d'un quelconque déguisement dû à un sortilège. Cet homme qu'il pensait avoir connu était bel et bien un Dasati. Or, la dernière fois que Pug l'avait vu, il était aux prises avec un Roi Démon sur le monde saaur de Shila, juste avant qu'une faille se referme.

— Tu es mort, protesta Pug.

— Je l'étais, rectifia Macros. Viens, nous avons beaucoup de choses à nous dire et peu de temps pour ce faire.

Sans présenter la moindre excuse ou la moindre explication aux autres, Macros conduisit Pug dans un petit jardin dissimulé à la vue de tous derrière des murs imposants.

— Ce pauvre petit carré de terre ne reçoit qu'une heure de lumière par jour environ, lorsque le soleil se trouve juste à l'aplomb, déclara Macros dans la langue du royaume des Isles, la langue natale

de Pug.

Ce dernier comprit qu'il s'agissait là d'une précaution au cas où on les espionnerait.

— Je ne trouve rien d'intelligent à dire, avoua-t-il en regardant le Dasati qui se tenait devant lui. Je suis totalement perdu.

Macros lui fit signe de venir s'asseoir sur un banc avec lui.

— La méditation ne fait pas partie des coutumes dasaties, si bien que j'ai été obligé de faire aménager cet espace selon mes propres spécifications.

Pug ne put s'empêcher de sourire en voyant que le banc ressemblait en tout point à celui du jardin de la *Villa Beata*.

— Comment est-ce possible ?

— J'ai provoqué la colère des dieux, répondit Macros en s'asseyant sur le banc où Pug le rejoignit. J'ai combattu Maarg avec toutes les armes magiques dont je disposais pendant que tu essayais de sceller la faille entre le Cinquième Cercle et Shila. (Il soupira.) De toute évidence, tu as réussi, sinon, tu ne serais pas là. (Il baissa les yeux.) Certains de mes souvenirs me sont encore inaccessibles, Pug. Mais je me souviens de notre première rencontre. Je me souviens également de la dernière fois où j'ai vu Nakor, mais je ne sais plus quand ni comment j'ai fait sa connaissance.

» Je ne me souviens pas vraiment de ma femme ni de ma fille, même si je sais que j'en ai une.

— Il s'agit de mon épouse, Miranda, lui rappela Pug.

Macros hocha la tête et contempla le mur qui lui faisait face. Il y avait comme une lueur de souffrance dans son regard.

— Ceci est ton châtiment pour avoir provoqué la colère des dieux de Midkemia ? demanda Pug.

— En effet, répondit Macros. J'étais en train de combattre Maarg, et puis tout à coup la douleur s'est arrêtée et j'ai été propulsé à grande vitesse vers une lumière blanche. Ensuite, je me suis retrouvé devant Lims-Kragma. (Il marqua une pause avant de demander :) Lui as-tu déjà rendu visite ?

— Par deux fois, répondit Pug. Tu étais dans une immense salle pleine de catafalques ?

— Oui, une pièce dont je ne voyais pas les limites. Les morts apparaissaient, restaient étendus là un moment, puis se levaient pour rejoindre une grande file d'attente, au bout de laquelle Lims-Kragma les jugeait et les envoyait faire un nouveau tour sur la Roue de la Vie. Mais il n'en a pas été de même pour moi, soupira Macros.

» Je vais t'épargner les détails de notre conversation. J'étais, comme tu le sais, un homme orgueilleux, imbu de lui-même. Je pensais mon propre jugement meilleur que n'importe quel autre.

Pug hocha la tête.

— Mais, bien souvent, tu avais raison. Sans ton intervention, Tomas ne se serait jamais transformé en Seigneur Dragon, et qui sait ce que je serais devenu ?

— Il ne s'agissait là que d'une transgression mineure, répondit Macros. J'ai essayé de devenir un dieu, tu te rappelles ?

— Tu veux parler de cette tentative d'ascension ratée, quand Nakor t'a retrouvé ?

— Oui, quand j'ai essayé de hâter le retour de Sarig, le dieu défunt de la Magie.

— C'est pour ça que tu es puni ?

— Les dieux détestent par-dessus tout l'orgueil démesuré. Ils peuvent certes nous pousser à faire de grandes choses, Pug, mais, sans notre dévotion, ils flétrissent. Or, comment pourrions-nous les vénérer si nous devenions comme eux ?

— Ah ! fit Pug.

— Voilà en tout cas ce que tu dois savoir. Le reste attendra. Les Dasatis ont trouvé Kelewan.

— À cause du Talnoy, déclara aussitôt Pug.

— Il vaut mieux ne pas mentionner ce nom, pour des raisons que je t'expliquerai dans un moment. (Macros marqua une pause, comme pour rassembler ses idées, puis il reprit :) Tout est lié, Pug. Ça remonte jusqu'au commencement. Tu as entendu parler des guerres du Chaos, n'est-ce pas ?

— Tomas m'en a parlé, il s'en souvient puisqu'il possède les souvenirs d'Ashen-Shugar, répondit Pug.

— Se souvient-il du triomphe quand la Pierre de Vie a été cachée et quand la Horde Dragon a été bannie de Midkemia ?

— Oui, à la fin des guerres du Chaos. Il m'a raconté cette histoire. C'est quelque chose dont nous avons parlé avant que son fils Calis libère l'énergie emprisonnée dans la Pierre de Vie. Tu ne t'en rappelles pas ?

— Ah, fit Macros, non, je n'en ai aucun souvenir ! Mais tant mieux, voilà un souci de moins. Ce qu'il te faut savoir, en revanche, c'est que ces événements ne marquèrent pas la fin des guerres du Chaos, Pug, expliqua-t-il en regardant son héritier droit dans les yeux.

» Les guerres du Chaos n'ont jamais cessé. La guerre de la Faille, la bataille contre les démons sur Shila, l'invasion des Saurs et la guerre contre la reine Émeraude ne furent que des batailles faisant partie des guerres du Chaos. Et le combat le plus désespéré reste encore à venir.

— Les Dasatis ?

— Oui, répondit Macros. Ce monde a connu ses propres guerres du Chaos, ou quelque chose s'en rapprochant, mais, au cours de ce conflit, un dieu en est sorti vainqueur. On l'appelle simplement Son

Obscurité, mais il s'agit en fait du dieu dasati du Mal. Regarde autour de toi, Pug. Voilà ce que Midkemia pourrait devenir dans un millier d'années si le Sans-Nom venait à triompher là-bas.

— Incroyable, souffla Pug.

— Je pense que les Dasatis n'ont pas toujours été comme ça. J'ajouterai cependant que, même en donnant le meilleur d'eux-mêmes, ils ne seraient pas les bienvenus sur Midkemia pour de nombreuses raisons – la principale étant que l'herbe finirait par se flétrir sous leurs pieds s'ils restaient trop longtemps au même endroit.

» Qui plus est, ils sont agressifs au point de faire passer les trolls des montagnes pour des êtres pleins de douceur. (Macros pouffa de rire.) Je me rappelle quand même certaines choses de ma vie précédente... (Il soupira.) Quand je me suis réincarné, on m'a permis de garder suffisamment de souvenirs pour disposer d'un référentiel par rapport au travail que je dois effectuer.

» Je suis le Jardinier. Je m'occupe d'une fleur très délicate, très vulnérable.

— Le Blanc ?

— Oui, le Blanc. Rien ne meurt jamais, Pug. Simplement, les choses changent. Rien n'est détruit. Les choses passent d'un état à un autre, de la matière à l'énergie, de l'énergie à l'esprit, de l'esprit à l'essence.

» Il faut absolument que tu en sois conscient parce que, quand tout sera terminé, j'ai bien peur que tu ressenties une immense impression de perte.

— On m'a prévenu, se contenta de répondre Pug.

Macros se leva et se mit à faire les cent pas.

— Il y a bien longtemps, quand le dieu noir de ce monde a accédé à la suprématie, les autres dieux ont été traqués et emprisonnés. Quant à cette race, la race dasatie, elle a été travaillée, modifiée et pervertie jusqu'à ce qu'elle n'ait plus aucune notion du Bien tel que nous le connaissons.

» C'est là que le Blanc intervient. Il nourrit et développe de petites poches de Bien là où il peut. Nous possédons certains membres évidents, comme les soignants, et d'autres moins évidents, y compris certains chevaliers de la Mort haut placés et quelques prélats parmi les prêtres de la Mort.

— Macros, je suis venu là parce que Midkemia est menacé. Quelle est donc cette menace ?

— Il n'existe aucune raison rationnelle dans cet univers-ci ou dans l'autre pour expliquer le souhait des Dasatis d'envahir le premier niveau de réalité. Tu le sais, Pug.

— Nakor est d'avis que le Mal est fou par nature, même s'il agit dans une intention précise.



— Dans notre dimension... (Macros se reprit.) Dans ta dimension, c'est certainement vrai. Mais ici ? (Il haussa les épaules, un geste très humain.)

» Pour autant que je puisse en juger, Pug, je ne suis un Dasati que depuis trente ans. Le décalage temporel est difficile à mesurer.

— Pour nous, ça fait près de cinquante ans que tu as disparu, répondit Pug.

Macros parut fatigué tout à coup.

— J'ai repris conscience sous les traits d'un jeune garçon dasati prêt à se battre pour revendiquer les honneurs de son père. Pendant près d'un an, j'ai observé la situation au sein de l'esprit d'un autre, puis, petit à petit, nous avons fusionné, et sa nature s'est diluée dans la mienne.

» Je ne sais pratiquement pas de quoi les dieux de Midkemia sont capables ici. C'est pourquoi vous êtes là, en tant qu'agents. Mais, d'une façon ou d'une autre, quelqu'un a fait un sale coup...

— Banath, répondit Pug. Kalkin.

— Le Filou ? (Macros hocha la tête.) Oui, il faut s'attendre à ce genre de choses. Je suis dasati, et pourtant je suis humain. Je possède l'esprit de Macros le Noir, qui était, je puis le dire avec un certain manque de modestie, l'un des êtres les plus puissants de Midkemia. Et voilà que je me suis retrouvé ici sous les traits d'un gamin, avec la plupart de mes pouvoirs envolés.

— Mais pas tous ?

— Non. J'en ai récupéré quelques-uns et j'ai refait ma propre initiation. Cependant, j'ai dû user de toutes mes facultés pour le dissimuler, sinon je serais devenu un prêtre de la Mort – ou un cadavre.

» J'ai commencé à recruter des personnes comme moi, comme Martuch, mon premier et mon meilleur étudiant. Même s'il a presque dix ans de plus que moi, il se tourne vers moi quand il a besoin de conseils. Il est le premier Dasati à avoir fait preuve d'un sentiment que je qualifierai de « compassion ».

— L'histoire de dame Narueen et de Valko.

— En effet, approuva Macros. C'est lui également qui, avec l'aide d'un sorcier ipiliac, vous a préparés en vue de ce voyage. Quand il m'a contacté, j'avais de nombreuses questions, dont certaines devront attendre, mais, avant toute chose, je dois savoir : as-tu trouvé les Talnoys ?

— Oui, nous les avons tous trouvés.

— Tant mieux, parce que je m'apprête à te révéler la partie la plus importante de ce qui nous attend.

» Le Dieu noir cherche à accéder au premier niveau de réalité pour étendre son domaine. La première faille vers Kelewan s'est

ouverte par accident. Les prêtres de la Mort ne sont pas des chercheurs comme les Midkemians ou les Tsurani peuvent l'être. Mais ils ont persévéré en utilisant l'expérience acquise avec chaque nouvelle faille pour affiner et améliorer leur quête d'un moyen d'entrer dans le premier cercle. Les prêtres de la Mort ont envoyé des... éclaireurs, des homoncles, avec des artefacts capables de fournir l'énergie nécessaire pour stabiliser leurs failles. Toutes ont été refermées par les Tsurani, sauf une. Quelqu'un de l'autre côté les a aidés, si tant est qu'une personne puisse être assez folle pour faire une chose pareille.

— Leso Varen, murmura Pug, le cœur lourd. Il est assez fou pour ça.

— Tu me parleras de lui plus tard. Maintenant, les Dasatis ont un ancrage sur Kelewan. La puissance de l'Assemblée au grand complet réussira peut-être à les tenir en échec quelque temps, Pug, mais les Dasatis vont finir par envahir le premier cercle et submerger ce monde. Ensuite, ils trouveront Midkemia et, à partir de là, combien d'autres mondes ?

» L'équilibre entre le premier et le deuxième niveau de réalité est déjà en train de basculer. Delecordia ne devrait même pas exister, et pourtant ce monde existe bel et bien. Si le Dieu noir des Dasatis atteint Midkemia, l'équilibre sera totalement rompu. Le premier et le second niveau de réalité vont s'effondrer, formant... autre chose, et des milliards d'êtres vivants mourront.

— Je ne suis pas sûr de tout comprendre, Macros, avoua Pug. Les Dasatis ont déjà accédé à la première dimension. Les agents du Dieu noir ont atteint Kelewan. Si ce cataclysme devait vraiment se produire, ne se serait-il pas déjà produit ?

— Tu ne comprends pas, Pug. Le Dieu noir n'est pas une abstraction spirituelle qui ne peut prendre une apparence physique que sur une courte période de temps, comme les dieux que tu as rencontrés sur Midkemia.

» Le Dieu noir est un être vivant, un monstre qui vit dans une immense salle au cœur même de ce monde. C'est un mangeur d'âmes, il dévore des centaines de victimes sacrificielles chaque jour. Il est réel, il a un corps et il ne vit que pour détruire. (Macros regarda Pug.) Je dispose d'agents haut placés, mais pas assez. Je crois que les Dasatis se préparent à une invasion. Il se passe beaucoup de choses dans cette ville et au sein des Douze Mondes, des choses qui me portent à croire qu'une mobilisation massive est en marche.

Pug hocha lentement la tête. Macros revint s'asseoir à côté de lui.

— Les Talnoys, que sais-tu d'eux ?

— Tomas se souvient qu'Ashen-Shugar les a affrontés, quand les Valherus ont essayé de piller la deuxième dimension. Kalkin nous a dit qu'ils contiennent l'esprit d'un Dasati assassiné afin de fournir

l'énergie de vie nécessaire pour en faire une machine à tuer.

— C'est en partie vrai, reconnu Macros. Ce qui est évident, mais qui ne l'est peut-être pas, c'est que toute magie dasatie est de la nécromancie sous une forme ou une autre. Toute leur énergie vient du fait de tuer. Si tu te souviens de ce qu'a fait Murmandamus pendant le Grand Soulèvement, dis-toi que ce n'est rien à côté de ce que font les Dasatis chaque jour.

» Des milliers d'enfants meurent chaque année au cours des Purges. Les prêtres de la Mort s'emparent de cette énergie chaque fois qu'ils le peuvent, et ces âmes sont emprisonnées. (Macros marqua une pause.) Mais les Talnoys ne sont pas ce que tu crois. Il y a des « Talnoys » au service du TeKarana et de ses princes, les Karanas, mais ils servent uniquement à tenir en échec les ordres de chevalerie. Il s'agit en réalité, à l'intérieur d'une fausse armure, de soldats choisis tout spécialement pour cette mission. Ils ne se montrent que certains jours, lors d'occasions bien précises.

— Qu'en est-il de ceux qui se trouvent sur Midkemia ?

— Ceux-là furent cachés volontairement. Ce sont les vrais Talnoys.

— Qui les a cachés ?

— C'est un mystère. Peut-être l'ai-je su autrefois, mais ce n'est plus le cas. Peut-être ce souvenir me reviendra-t-il. Ou peut-être que nous le découvrirons dans le futur. Mais, pour l'instant, sache que les Talnoys ne sont pas des machines animées par l'esprit ou l'âme d'un Dasati assassiné. Ce sont des esclaves, emprisonnés dans ces armures depuis des millénaires. Ce ne sont pas des Dasatis, mais les dix mille dieux défunts des Dasatis.

Pug en resta presque sans voix.

— Des « dieux » ?

— Comme les dieux midkemians, ils ne meurent pas facilement. Et, même quand ils meurent, ils semblent déterminés à ne pas le rester.

» Il nous reste de nombreuses heures pour formuler des hypothèses, mais voici ce que je crois. Le Dieu noir souhaite se rendre sur Midkemia dans la seule intention de les détruire, et tant pis si pour cela il doit détruire la planète tout entière.

— Nous devons l'arrêter, chuchota Pug.

— En effet, acquiesça Macros.

## Remerciements

Comme toujours, ces remerciements s'adressent aux nombreux pères et mères de Midkemia, pour m'avoir donné un monde dans lequel raconter des histoires.

À mes enfants, Jessica et James, qui m'aident à garder les pieds sur terre alors que le monde autour de nous sombre de plus en plus dans la folie.

À ma mère, parce qu'elle continue à s'accrocher.

À Jonathan Matson, encore et toujours.

À mes nombreux éditeurs d'ici et d'ailleurs qui prennent soin de mon travail.

Et à mes lecteurs : sans vous, je ferais sûrement un métier beaucoup moins amusant.

Raymond E. Feist  
San Diego, Californie  
Juillet 2006

**Raymond E. Feist** est né en 1945 aux États-Unis. Depuis 1982 et la sortie de *Magicien*, il est l'un des plus grands best-sellers au monde. Tous ses romans se situent dans le même univers et suivent les mêmes protagonistes et leur descendance. Le résultat est une saga grandiose et attachante à nulle autre pareille.

Du même auteur, aux éditions Bragelonne :

La Guerre de la Faille :

1. *Magicien*
2. *Silverthorn*
3. *Ténèbres sur Sethanon*

Le Legs de la Faille :

1. *Krondor : la Trahison*
2. *Krondor : les Assassins*
3. *Krondor : la Larme des dieux*

L'Entre-deux-guerres :

1. *Prince de sang*
2. *Le Boucanier du roi*

La Guerre des Serpents :

1. *L'Ombre d'une reine noire*
2. *L'Ascension d'un prince marchand*
3. *La Rage d'un roi démon*
4. *Les Fragments d'une couronne brisée*

Le Conclave des Ombres :

1. *Serre du Faucon argenté*
2. *Le Roi des renards*
3. *Le Retour du banni*

La Guerre des ténèbres :

1. *Les Faucons de la Nuit*
2. *La Dimension des ombres*
3. *La Folie du dieu noir*

La Guerre des démons :

1. *La Légion de la terreur*
2. *La Porte de l'enfer*

En collaboration avec Janny Wurts :

La Trilogie de l'Empire :

1. *Fille de l'Empire*
2. *Pair de l'Empire*
3. *Maîtresse de l'Empire*

Chez Milady, en poche :

*Faërie*

La Guerre de la Faille :

1. *Magicien – L'Apprenti*
2. *Magicien – Le Mage*

Chez Milady Graphics :

1. *Magicien – Apprenti*

[www.bragelonne.fr](http://www.bragelonne.fr)

Collection dirigée par Stéphane Marsan et Alain Névant

Titre original : *Into a Dark Realm*  
Copyright © 2006 by Raymond E. Feist

© Bragelonne 2010, pour la présente traduction

Illustration de couverture :  
© 2006 Steve Stone *via* Artist Partners Ltd.

ISBN : 978-2-8205-0237-7

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

Bragelonne  
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : [info@bragelonne.fr](mailto:info@bragelonne.fr)  
Site Internet : [www.bragelonne.fr](http://www.bragelonne.fr)



**BRAGELONNE – MILADY,  
C'EST AUSSI LE CLUB :**

Pour recevoir le magazine *Neverland* annonçant les parutions de Bragelonne & Milady et participer à des concours et des rencontres exclusives avec les auteurs et les illustrateurs, rien de plus facile !

Faites-nous parvenir votre nom et vos coordonnées complètes (adresse postale indispensable), ainsi que votre date de naissance, à l'adresse suivante :

**Bragelonne  
60-62, rue d'Hauteville  
75010 Paris**

**[club@bragelonne.fr](mailto:club@bragelonne.fr)**

Venez aussi visiter nos sites Internet :

**[www.bragelonne.fr](http://www.bragelonne.fr)  
[www.milady.fr](http://www.milady.fr)  
[graphics.milady.fr](http://graphics.milady.fr)**

Vous y trouverez toutes les nouveautés, les couvertures, les biographies des auteurs et des illustrateurs, et même des textes inédits, des interviews, un forum, des blogs et bien d'autres surprises !

Version ePub créée par [Les Impressions Électroniques](#).

# Table of Contents

Page de titre

Dédicace

1. La course-poursuite

2. L'oracle

3. Conséquences

4. Les Faucons de la Nuit

5. Préparatifs

6. Chez l'Honnête John

7. Le chevalier de la mort

8. Une nouvelle vie

9. Roldem

10. Une Purge

11. Delecordia

12. Ennemis

13. Changements

14. Diverses fêtes

15. Le Blanc

16. Le nouveau seigneur

17. Guerriers

18. Le festin

19. Kosridi

20. L'épreuve

21. Trahison

22. Révélations

Remerciements

Biographie

Du même auteur

Mentions légales

Le Club